Offert à Mr. Le Chev. F. Avellino
Directeur du Musée Bourbon, etc. par l'Auteur son ami.

M. Delauréal

L'HÉRACLÉADE

OU

HERCULANUM

ENSEVELI SOUS LA LAVE DU VÉSUVE

POËME

DE L. A. FLORUS

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS
AVEC DES NOTES

PAR J.-F.-S. MAIZONY DELAURÉAL
MEMBRE DE L'ACADÉMIE NAPOLITAINE
DE PONTANUS.

PARIS

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL. CROZET, QUAI MALAQUAIS.
ARTHUS BERTRAND
RUE HAUTEFEUILLE.

1837

L'HÉRACLÉADE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

4

L'HÉRACLÉADE

OU

HERCULANUM

ENSEVELI SOUS LA LAVE DU VÉSUVE

POÈME

DE L. A. FLORUS

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS
AVEC DES NOTES

PAR J.-F.-S. MAIZONY DE LAURÉAL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE NAPOLITAINE
DE PONTANUS.

PARIS

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL. — CROZET, QUAI MALAQUAIS.

ARTHUS BERTRAND
RUE HAUTEFEUILLE.

1837

PRÉFACE.

J'étais à Rome, en 1812 et 1813, fonctionnaire du grand empire. Je visitais dans mes loisirs la bibliothèque du Vatican. En parcourant ses nombreux manuscrits, j'en trouvai un très-ancien, sans nom d'auteur, avec ce titre : *Heracleias*. Je reconnus que c'était un poëme latin en dix chants sur l'éruption du mont Vésuve, sous Titus, éruption qui, comme l'on sait, engloutit la ville d'*Héraclée* ou *Herculanum*. Le poëte feint que cette grande catastrophe, amenée au milieu de la fête d'Hercule, est l'effet de la vengeance de Cybèle ou la Terre, mère des Géants défaits par Hercule dans la Campanie, et irritée contre la ville qu'il bâtit au pied du Vésuve, en commémoration de sa victoire. Mon goût pour les anciens me fit lire avec avidité cet ouvrage, où l'histoire s'allie heureusement au merveilleux de la physique allégorisée, et remarquable, autant par la nouveauté du sujet, par l'agrément des fictions et des descriptions, que par l'intérêt des souvenirs historiques et des épisodes, parmi lesquels se distingue

celui de Pline le Naturaliste. Le poëme est dédié aux mânes de ce grand homme. Tout en admirant le destin d'une épopée, enfouie et ignorée pendant tant de siècles, comme la ville qui lui a donné naissance, je m'appliquai à découvrir quel pouvait en être l'auteur. Je songeai d'abord au père de Stace l'auteur de la *Thébaïde*, poëte lui-même, contemporain de l'événement, et qui, selon Saint-Non, dans son *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, avait composé sur cette matière un poëme qu'on n'a jamais pu retrouver. Mais en relisant les *Silves* de Stace le fils, je m'assurai que son père était mort avec l'intention, non accomplie, de célébrer dans un chant funèbre l'incendie du Vésuve :

Jamque et flere pio vesvina incendia cantu
Mens erat, et gemitum patriis impendere damnis.
(*Silv.* III, lib. 5.)

De plus, je remarquai que l'auteur de l'*Heracleias* lui-même, dans le sixième chant, recommande au Vésuve de respecter les jours des deux Staces :

Cendres, flammes, rochers, souffles contagieux !
Ah ! dans Naple épargnez le front religieux
De Stace qui médite au tombeau de Virgile
Et les combats de Thèbe et l'enfance d'Achille;
Épargnez son vieux père, aimé des doctes sœurs,
Qui, tant de fois paré de couronnes de fleurs,
A chanté dignement les jeux qu'avec ivresse
Célèbre Parthénope, émule de la Grèce.

Un examen attentif me fit reconnaître l'ouvrage d'un historien, parent de Sénèque et de Lucain,

qui vécut sous Trajan et Adrien, dont le style fleuri et souvent poétique, semé d'hémistiches et de comparaisons épiques, brille d'images vives, d'expressions pittoresques, de traits concis et de pensées énergiques et profondes, de cet *Annæus Florus*, dont on a dit qu'il avait été poëte avant d'être historien[1]. En effet, indépendamment de ces qualités, et des détails historiques dont l'*Heracleias* abonde, qui semblent déceler l'historien, comme le style de l'histoire romaine de *Florus* décèle le poëte[2], la rencontre de plusieurs idées et même d'expressions semblables, qui se retrouvent dans son *Abrégé*, ne contribua pas peu à me convaincre qu'il était l'auteur du poëme anonyme. Je me bornerai, à cet égard, à quelques citations.

Dans le premier livre de son histoire, où il parle de cette délicieuse Campanie, appelée par les anciens *Liberi Cererisque certamen*, et qu'il se complait à décrire[3], on lit : *Hic amicti vitibus montes, Gaurus, Falernus, Massicus, et pulcherrimus omnium, Vesuvius, ætnei ignis imitator.*

1. ....Tu, Flore, disertum
Os aperis vati propior.
(Gasp. Barlæus.)

2. *Florus* plait, à raison, par le nerf de sa phrase;
Mais pour courir le monde, il monte sur Pégase.
(*Art historiq.*)

3. Omnium non modo Italia, sed toto orbe terrarum pulcherrima Campaniæ plaga est. Nihil mollius cœlo; denique bis floribus vernat. Nihil uberius solo...... nihil hospitalius mari : hic illi nobiles portus...... hic amicti vitibus montes, etc.

Dans le septième chant de l'*Heracleias*, on lit :

> Vitiferos inter montes pulcherrimus ardet
> Ætnei posthac imitator Vesvius ignis.

Dans le deuxième livre, en parlant de la guerre de Syrie contre Antiochus, *Florus* dit : *Ad hoc cœlestes minæ territabant, cum humore continuo cumanus Apollo sudaret.*

Dans le quatrième chant de l'*Heracleias*, où se lisent les présages de la destruction d'*Herculanum*, on trouve ce vers :

> Nec sudare metu cessat cumanus Apollo.

Dans le troisième livre, où *Florus* raconte la descente de Spartacus et de ses compagnons dans le Vésuve, d'une manière différente des autres historiens, notamment de Plutarque (*Vie de Crassus*), on lit : *Ibi quum obsiderentur a Clodio Glabro, per fauces cavi montis vitigeneis delapsi vinculis, ad imas ejus descendere radices, et exitu invio, nihil tale opinantis ducis subito impetu castra rapuere; inde alia castra, etc.*

Dans le troisième chant de l'*Heracleias*, où la descente de Spartacus est racontée de la même manière que dans l'*Abrégé* de *Florus*, on trouve ces vers :

> Ausus vitigena elabi per vincula montis
> Exesi, mirum! fauces descendit ad imas.
> . . . .
> Tum subito vicina ducum rapit impete castra.

Enfin, dans un autre passage du même livre, l'historien dépeint ainsi Spartacus : *Ille de stipendiario*

thrace miles, de milite desertor, inde latro, deinde in honorem virium gladiator.

On dit dans l'*Heracleias* :

> . . . . .Thrax, profugusque
> Miles, deinde latro, et gladiator viribus audax.

A mes yeux *Florus* était donc l'auteur de l'*Heracleias,* poëme évidemment composé sous le règne de Trajan, ainsi qu'il résulte de deux passages, l'un du huitième chant, où il est parlé de ce prince et de l'orateur Dion Chrysostôme, son ami, et l'autre du dixième, où il est question du panégyrique de Trajan par Pline le Jeune.

Outre cela, on rencontre dans Spartien ces vers d'un poëte nommé *Florus,* adressés à l'empereur Adrien, avec la réponse de ce prince :

FLORUS.

> Ego nolo Cæsar esse;
> Ambulare per Britannos,
> Scythicas pati pruinas.

ADRIANUS.

> Ego nolo Florus esse;
> Ambulare per tabernas,
> Latitare per popinas,
> Culices pati rotundos.

Or, Sosip. Charisius, *Grammat.* lib. I, donne le nom d'*Annæus* à ce *Florus*, et cite ces mots d'une épître à Adrien qu'il lui attribue : *poematis delector*. G. Vossius et Saumaise pensent qu'il s'agit ici de notre auteur, et que le poëte et l'historien sont le même.

Il nous reste sous le nom de *Florus* quelques morceaux de poésie, entre autres, des fragments d'un poëme, *de qualitate vitæ*[1], publiés par Pierre Pithou, et une épigramme sur les roses, que voici :

Venerunt aliquando rosæ. Proh veris amœni
Ingenium! una dies ostendit spicula florum :
Altera pyramidas nodo majore tumentes,
Tertia jam calathos : totum lux quarta peregit
Floris opus. Pereunt hodie nisi mane legantur.

Enfin, Scriverius et le président Bouhier donnent formellement, l'un à l'historien, et l'autre au poëte *Florus* le joli poëme du *Pervigilium Veneris*. Vossius même est d'avis que l'historien poëte est l'auteur de la tragédie d'*Octavia*, faussement attribuée à Sénèque.

Ainsi convaincu, et enthousiasmé de ma découverte, je pris la résolution de traduire l'*Heracleias* en prose littérale française, et d'achever en quelque sorte l'exhumation si lente d'*Herculanum*, par la publication d'un poëme où cette ville florissante revit dans toute sa splendeur, et qui remplit une lacune dans la littérature épique. Les fonctions que j'exerçais, et les difficultés que présente la lecture des anciens manuscrits, ne me permirent pas de terminer mon travail avant la fin de l'année 1813. Comme je me disposais à faire la transcription du texte original, l'invasion des états romains par Murat, alors roi de Naples, me força de renoncer à

1. Id est, *vitis*.

mon projet et de revenir en France. J'attendis le rétablissement de la paix générale pour écrire à Rome à une personne affidée, que je chargeai de me transcrire le texte de l'*Heracleias*. Mais quelle fut ma surprise et mon chagrin, lorsque j'appris, en réponse, qu'un brigand lettré, napolitain, avait enlevé, pendant l'invasion, le précieux manuscrit, et l'avait sans doute emporté dans son pays? Privé ainsi du texte de l'*Heracleias*, je me décidai à mettre en vers français la traduction que j'en avais faite en prose, et dans laquelle s'étaient déjà glissés nombre de vers, improvisés par l'enthousiasme. Je songeai même à m'approprier le poëme, en y faisant des additions[1]. Mais, depuis la découverte, annoncée dans les journaux, que le savant bibliophile *Michel Panggini* a faite en 1826, dans un couvent de Vérone, de plusieurs fragments inconnus de *Florus*, j'ai réfléchi qu'il ne serait point impossible qu'on publiât un jour l'*Héracléade* latine, et que cette publication révélerait alors mon larcin au monde littéraire, comme celle du poëme de Silius

1. Témoin ces vers de *la Petite Henriade*, imprimée en 1824, chez Pillet aîné.

La cour, le champ de Mars t'appellent à leur tour;
Mais, nymphe, attends que le vent populaire
Enfle de sa faveur ta voile téméraire.
. . . .
En attendant, polis les chants funèbres
Qui d'Herculane en feu retracent les ténèbres,
Chants médités aux bords même où jadis
Virgile, déposant ses pipeaux applaudis,
Aux sons guerriers de sa lyre magique
Ralluma d'Ilion l'embrasement tragique.
Puissé-je un jour, son émule fameux,
D'une nouvelle Troie éterniser les feux!

Italicus sur la seconde guerre punique révéla le larcin de Pétrarque, qui a fait un poëme latin sur le même sujet[1], où il a inséré des passages entiers de Silius, dont il croyait sans doute posséder l'unique exemplaire. Je me suis donc déterminé à restituer à *Florus* sa propriété, en laissant toutefois subsister les additions que j'y avais faites, et j'ai dit avec Adrien : *Ego nolo Florus esse.* D'ailleurs ces additions, que le lecteur instruit reconnaîtra facilement, sont peu considérables; la plus importante est le discours qui termine le dixième chant, et qui m'a paru le complément de l'action épique, et la conclusion naturelle de l'ouvrage.

Je n'ai rien négligé pour rendre, autant qu'il était en moi, ma traduction digne de l'auteur original, et lui conserver sa physionomie à la fois sombre et gracieuse, empreinte, si je ne me trompe, de l'énergie mâle et quelquefois sublime de Lucain, son parent, de la simplicité majestueuse du poëte dont il a invoqué la Muse, et de la douce sensibilité de Virgile, dont il a célébré les mânes. Seulement, j'ai cherché à adoucir un défaut que l'on reproche parfois à *Florus* historien, c'est-à-dire, quelques traits qui m'ont paru exagérés ou déclamatoires, dans la peinture vaste et animée d'une crise effroyable de la Nature aux prises avec le Chaos, d'une catastrophe inouïe, faite pour exalter une poétique imagination, et dont la scène, éclai-

[1] L'*Africa*.

rée pendant trois jours et trois nuits, des seuls feux du Vésuve foudroyant, semble avoir été décrite à la lueur de ses éclairs. Puissé-je avoir réussi à faire passer dans mon style quelques-unes des couleurs de ce prodigieux tableau, si riche de poésie, de sensations neuves, et si imposant d'effrayante majesté!

J'ose espérer, au milieu du chaos littéraire où nous vivons, et dont le Génie de l'antiquité peut seul nous tirer, que les amis de la saine littérature et les vrais artistes accueilleront cette publication, tout imparfaite qu'elle est, cette copie moderne d'une noble et antique peinture, exhumée en quelque sorte avec *Herculanum,* et peut-être aujourd'hui détruite. L'espoir, toujours déçu, de retrouver le manuscrit disparu, a seul retardé l'impression de mon travail, et m'a fait faire de longues et infructueuses recherches, dans le royaume des Deux-Siciles et ailleurs.

Je terminerai cette préface par une réflexion : c'est que l'anonymie ou la suppression du nom de l'auteur de l'*Heracleias*[1] (qui contraste avec le désir de renommée qu'il manifeste au commencement de son livre), si toutefois elle n'est point l'œuvre du temps, a peut-être eu pour cause l'épisode satirique de l'empereur Vespasien, dans le huitième chant. D'ailleurs, le silence des anciens

1. Panyasis, célèbre poëte grec, oncle d'Hérodote, avait composé, sous ce titre, un poëme héroïque en l'honneur d'Hercule.

sur ce poëme ne serait pas plus étonnant, que leur silence sur les *Astronomiques* de Manilius, sur les *Fables* de Phèdre, et sur le poëme de *la Prise de Troie*, de Quintus de Smyrne.

J'ai cru devoir faire précéder cet ouvrage d'une notice historique sur la ville d'*Herculanum*.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR HERCULANUM.

Non indignemur mortalia corpora solvi;
Cernimus exemplis oppida posse mori.
(Cl. Rutilius.)

Denys d'Halicarnasse (liv. 1er de ses *Antiquités romaines*) rapporte qu'Hercule, fils d'Alcmène[1], revenant d'Espagne en Italie avec les troupeaux de Géryon, s'arrêta dans la Campanie, où il fit un sacrifice aux dieux et leur consacra la dîme du butin qu'il avait fait, et bâtit une ville de son nom, entre Naples et Pompéia, à l'endroit où ses vaisseaux, arrivant d'Espagne, avaient relâché.

Diodore de Sicile (liv. iv de sa *Bibliothèque historique*) dit qu'Hercule, étant entré dans le pays de Cumes, eut à soutenir un combat très-rude, dont il sortit vainqueur, contre des hommes très-forts, mais très-scélérats, nommés Géants et fils de la Terre, à raison de leur haute stature.

Le père Pétau estime, d'après la chronologie de Denys d'Halicarnasse, qu'Hercule vint en Italie, cinquante-cinq ans avant la prise de Troie, environ 1240 ans avant l'ère chrétienne.

1. Des savants modernes attribuent l'expédition d'Espagne et la fondation d'*Herculanum* à l'Hercule phénicien, confondu par les Grecs, ainsi que d'autres Hercules, avec l'Hercule thébain. Ces savants font dériver de la langue phénicienne les éthymologies d'*Hercule*, de *Vésuve*, de *Pompéia*, de *Stabie*, etc.

Ainsi la fondation d'*Herculanum* doit être rapportée à cette époque.

Cette ville est appelée par les auteurs latins, *Herculanum*, *Herculanium*, *Herculaneum*, *herculanense oppidum*, *Heraclea*; par les poëtes, *urbs herculea*, *tirynthia aula*, *locus herculeo nomine clarus*, et par les auteurs grecs, Ηρακλειον, Ηρακλανον, Ηρκολανεον et Ηρκουλανεον [1].

Strabon (liv. v de sa *Géographie*) représente *Herculanum* comme une forteresse (φρουριον) bâtie sur une pointe de terre qui s'avançait dans la mer, et qui, étant merveilleusement rafraîchie par le *Libs* ou *Africus* (vent du sud-ouest), formait une habitation fort saine. Un passage de l'historien Sisenna, rapporté par Nonius Marcellus, nous montre également cette ville comme étant située sur une colline, au bord de la mer, au-dessous du mont Vésuve, avec des murailles peu élevées, et entre deux fleuves qu'il ne nomme pas [2] : *Quod oppidum tumulo in excelso loco propter mare, parvis mœnibus, inter duas fluvias, intra Vesuvium collocatum.*

Denys d'Halicarnasse ajoute qu'*Herculanum* avait des ports sûrs en tout temps : λιμενας βεβαιους εχουσα. L'un de ces ports était probablement formé par la langue de terre, et l'autre était celui de *Retina*, aujourd'hui *Resina*, village contigu, ou plutôt faubourg d'*Herculanum*, dont Pline le Jeune parle dans une de ses lettres à Tacite [3].

Strabon nous apprend qu'*Herculanum* appartint d'abord aux Osques ou Opiques, et successivement aux Étrusques ou Tyr-

1. Il ne faut pas confondre la ville d'*Herculanum* avec le *bourg d'Hercule (pagus herculaneus)*, aujourd'hui *Recale*, situé près de Capoue, et dénommé dans un ancien *plébiscite*, cité par le savant Mazzocchi.

2. Probablement le *Sébèthe*, dont les révolutions du sol ont changé le cours, et le *Véséris*, fleuve aujourd'hui disparu.

3. Le nom de *Portici* provient sans doute des ports d'*Herculanum*, dont les ruines étaient encore visibles du temps de Sannazar :

Veteres alia de parte ruinas
Herculis ambusta signabat ab arce Veserus.

(*Ecloga* v.)

rhéniens, aux Pélasges, et aux Samnites qui en furent chassés à leur tour par les Romains, dont ce peuple, dit Eutrope, fatigua la valeur, plus qu'aucun ennemi en Italie.

Si l'on en croit Virgile (*Énéide*, liv. VII), la rive où coule le Sarnus, et où fut bâti *Herculanum*, ayant été possédée jusqu'au Sébèthe par Œbalus, roi de Caprée, auxiliaire de Turnus dans la guerre contre Énée, *Herculanum* dut fournir son contingent, avec les *Sarrastes* et autres peuples mentionnés par Virgile.

On lit dans Tite-Live (liv. X), que le consul romain Spurius Carvilius ayant déjà pris sur les Samnites *Volano* et *Palumbinum*, avant de réduire *Herculanum*, fut obligé de leur livrer deux combats sans succès, et qu'enfin s'étant campé près des murailles de la ville, où les Samnites se trouvaient renfermés, il lui donna l'assaut, et l'emporta.

Velleius Paterculus (liv. II) dit que, pendant la *guerre Sociale* qui eut lieu environ cent ans avant notre ère, *Herculanum* étant entré dans la ligue générale des peuples d'Italie contre Rome, fut pris par le proconsul Titus Didius, secondé par Minatius Magius, bisaïeul de l'historien, à la tête d'une legion levée à ses frais dans le pays des Hirpins.

Ce fut vers cette époque que les Romains envoyèrent à *Herculanum* une colonie; ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnasse, qui écrivait sous Auguste, qu'*Herculanum* était habité par les Romains. Toutefois cette ville devint colonie romaine et *municipe*, sans être soumise pour cela aux lois de Rome. Les Herculaniens, en recevant le droit de bourgeoisie romaine [1], joignirent à ses priviléges celui de se gouverner par leurs propres lois, qui étaient celles d'Athènes, et régissaient les villes de Campanie, d'origine grecque [2]. En vertu de ce droit honorable,

1. Cicéron, *pro C. Balbo*, parlant de la loi *Julia*, relative au droit de bourgeoisie, dit qu'il y eut de grands débats dans les villes de Naples et d'*Herculanum*, parce qu'une grande partie des habitants préféraient l'entière liberté de leur constitution primitive à l'avantage d'être regardés comme citoyens romains.

2. Les colons de l'île d'Eubée, qui fondèrent Cumes, Naples, etc., étaient eux-mêmes une colonie d'Athéniens.

appelé *autonomie*, ils élisaient leurs premiers magistrats, sous le titre de *Démarques* ou *Duumvirs*[1] :

> Les démarques puissants, consuls de la cité,
> Et des décurions le sénat respecté.
>
> (*Héracl.*, chant IV.)

Herculanum, que Denys d'Halicarnasse nous représente comme une petite ville (πολιχνη), avant le règne d'Auguste, fut agrandi par la colonie romaine, orné de superbes édifices, et vit fleurir son commerce. La présence de ces grands de Rome, qui décorèrent son territoire d'opulentes maisons de plaisance[2], qui l'illustrèrent par leur patronage, et répandirent dans son sein toutes les délicatesses d'un luxe éclairé, ne contribua pas peu à lui faire porter avec éclat le titre de cité, que lui donnent les autres auteurs qui en ont parlé. En effet, le goût des arts s'y perfectionna comme dans la capitale du monde; rien ne le prouve mieux que les découvertes qu'on y a faites, ses peintures, supérieures à celles trouvées à Pompéia, ses sculptures supérieures à ses peintures, la magnificence de ses édifices et de son théâtre, plus spacieux que le grand théâtre de Pompéia, ses rues tirées au cordeau[3], croisées entre elles en forme d'îles, revêtues de grandes pierres de lave, comme les rues de Naples, avec des trottoirs de chaque côté, ses maisons dont l'architecture, généralement uniforme, est réglée par les goûts grec et romain réunis,

> . . . . Où la grâce d'Athène
> Souriait mariée à la grandeur romaine.
>
> (*Héracl.*, chant X.)

Leurs murs peints à fresque, quelques-unes pavées de marbres

1. J'ai dû employer le mot de *démarque* de préférence à celui de *duumvir*, inadmissible dans notre poésie.

2. Cicéron (liv. IX, ép. 25), nous apprend que, de son temps, deux frères de l'illustre maison des Fabius possédaient en commun une terre à *Herculanum*. Cette inscription peinte sur un mur de Pompéia : *Duobus Fabiis feliciter*, n'est-elle point à leur honneur?

3. Parmi lesquelles une de trente-six pieds de largeur, avec des portiques à colonnes.

de différentes couleurs, d'autres de mosaïques, enfin presque toutes ayant des galeries également peintes et richement pavées.

Telle était la ville d'*Herculanum*, lorsque,

> La terre aussitôt tonne, et d'inouïs éclats
> L'air retentit : les monts semblent à ce fracas
> Se dissoudre, et la mer, comme un monstre sauvage,
> En hurlant se hérisse et fuit loin du rivage.
> (*Héracl.*, chant v.)

Cette ville fut engloutie, ainsi que Pompéia, par la première éruption connue du Vésuve, l'an 79 de J.-C., la première année du règne de Titus, après avoir été seize ans auparavant, sous Néron, fortement endommagées, l'une et l'autre, par un tremblement de terre, dont Sénèque fait mention au liv. VI de ses *Questions Naturelles*, et Tacite, au XVe livre de ses *Annales*.

Cette éruption, qui, au rapport de Dion Cassius (*Vie de Titus*), eut lieu tandis que le peuple d'*Herculanum* était assis au théâtre, a été racontée par deux écrivains contemporains, par Pline le Jeune dans deux lettres adressées à Tacite, et par celui-ci dans les livres perdus de ses *Histoires*; il annonce lui-même ce récit au commencement de son premier livre. La description de Dion Cassius n'a paru que dans le troisième siècle. Martial, poëte contemporain de l'événement, a fait dans ces vers l'épitaphe d'*Herculanum* :

> Hic est pampineis viridis modo Vesvius umbris :
> Presserat hic madidos nobilis uva lacus.
> Hæc juga, quam Nysæ colles plus Bacchus amavit :
> Hoc nuper satyri monte dedere choros.
> Hæc Veneris sedes, Lacedæmone gratior illi :
> Hic locus herculeo nomine clarus erat.
> Cuncta jacent flammis et tristi mersa favilla,
> Nec superi vellent hoc licuisse sibi.

Cependant, malgré l'épigramme funèbre de Martial, malgré

cette autre inscription, gravée sur le tombeau de lave d'*Herculanum* par l'auteur même de l'*Héracléade*, chant III :

Les cités comme l'homme ont leur dernier soleil ;
Si leurs jours sont plus longs, plus dur est leur sommeil.
L'homme expiré renaît dans sa race immortelle ;
Des stériles cités la mort est éternelle.

Quoique Stace, témoin oculaire, ait vu la montagne, arrachée et soulevée par Vulcain jusqu'aux astres, retomber en vaste ruine sur ces malheureuses villes :

Quum pater exemptum terris ad sidera montem
Sustulit et late miseras dejecit in urbes.
(*Silv.*, lib. v.)

Quoique enfin le philosophe empereur Marc-Aurèle ait déclaré (*Pensées*, liv. IV) que les villes d'*Herculanum* et de *Pompéia* étaient mortes tout entières : *ολαι τεθνηκασιν... και* Π*ομπηιος και* Η*ρακλανον* ; déclaration confirmée par Dion Cassius, qui composait son histoire à Capoue, au bruit du Vésuve tonnant[1], les deux villes éclipsées n'étaient que plongées dans les ténèbres d'une profonde léthargie ; leur voile épais de lave et de cendre les a mises à l'abri des invasions de la barbarie et des révolutions du temps. Toutefois leurs noms seuls avaient survécu dans la mémoire des hommes, et l'on ignorait jusqu'à leur emplacement ; lorsqu'un heureux hasard fit d'abord découvrir et exhumer *Herculanum* dans le dix-huitième siècle. Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbeuf, pair de France, général au service de l'empereur Charles VI, s'étant établi à Naples, et voulant décorer sa *villa* près de Portici, fit creuser, en 1711, un endroit, qu'un particulier avait indiqué comme renfermant des fragments de marbres précieux, et il en retira des statues et des marbres de toute espèce. Cette découverte détermina le roi de Naples, Charles III, à ordonner, en 1738, la poursuite des fouilles, que le prince d'Elbeuf avait été forcé

1. *Vie de Sept. Sévère.*

d'interrompre, et qui rendirent en partie au jour une ville ensevelie sous la lave pendant 1660 ans[1] :

Urbs tumulata diu, multisque incognita sæclis.
(Doissin, *Sculptur.*)

Pompéia, sa compagne d'infortune, fut exhumée, dix ans après, de son tombeau de cendre.

Gennaro Parrini, Napolitain, a célébré dans l'épigramme suivante la résurrection d'*Herculanum*, et se moque en même temps du prélat Bajardi, qui, chargé d'abord du travail attribué depuis à l'*Académie d'Herculanum*[2], employa cinq années et cinq gros volumes in-8° à décrire préliminairement, entre autres digressions, la vie d'Hercule fondateur de cette ville :

Herculea urbs, quondam sævis oppressa ruinis
Et terræ vastis abdita visceribus,
Magnanimi regis jussu jam prodit in auras,
Raraque tot profert quæ latuere prius:
Miramur signa ac pictas spirare figuras,
Priscorum doctas artificumque manus.
Sed quam non motus terræ valuere, nec ignes
Perdere, scriptoris pagina dira valet.
En iterum tetris misere tot mersa tenebris
Baiardi in libro tota sepulta jacet.

1. Ces fouilles, interrompues de nouveau pendant longtemps, ont été reprises en 1828, par ordre du roi François, premier du nom.

2. Un Musée a été établi à Naples, pour recueillir les trésors d'antiquités que les villes retrouvées renferment, et l'*Académie d'Herculanum* a été fondée, pour les interpréter et en publier les explications.

ERRATA.

Page 31, vers 5, au lieu de *encore paré*, lisez : encor paré.
Page 114, vers 5, au lieu de *l'italie*, lisez : l'Italie.
Page 216, vers 20, au lieu de *inspiraient*, lisez : enivraient.
Page 221, dernier vers au lieu de *où de l'Amsaint*, lisez : ou de l'Amsaint.
Page 254, vers 19, au lieu de *leurs fameux*, lisez : leur fameux.
Page 260, ligne 23, au lieu de *Pouzzol*, lisez : Pozzol.
Page 276, ligne 26, au lieu de *la trace*, lisez : l'empreinte.
Page 291, ligne 6, au lieu de liv. XXII lisez : liv. XII.
Page 291, ligne 18, au lieu de *ac fines*, lisez : adfines.
Page 300, ligne 9, au lieu de *D'autres laissent les bords....* lisez : D'autres laissent les bords du Liris taciturne.
Page 300, après la ligne 11, ajoutez : le Liris est aujourd'hui le *Garigliano.*
Page 325, ligne 18, au lieu de *Inarium*, lisez : Inarime.
Page 350, ligne 31, au lieu de *spectateurs trente mille*, lisez : spectateurs à trente mille.
Page 361, ligne 31, au lieu de *partout offrir*, lisez : offrir partout.
Page 370, ligne 24, au lieu de *raisin double à grappe*, lisez : raisin à grappe double.
Page 387, ligne 32, au lieu de *receuillit*, lisez : cueillit.
Page 393, ligne 5, au lieu de *un arbre antique*, lisez : un marbre antique.
Page 404, lignes 30 et 31, au lieu de *il existe deux autres statues, l'une équestre de Balbus le père, et l'autre de la mère de Balbus,* lisez : il existe trois autres statues, l'une équestre et l'autre pédestre, de Balbus le père, et la troisième, de la mère de Balbus.
Page 412, lignes 34 et 35, au lieu de *Toutes ces colonnes,* etc., lisez : Presque toutes ont été transportées au château royal de Caserte.
Page 456, ligne 29, au lieu de *sauter*, lisez : jouer.

L'HÉRACLÉADE

— CHANT PREMIER —

ARGUMENT.

Invocation et exposition. Dédicace aux mânes de Pline le Naturaliste. Hercule étant parvenu à Cumes, en Campanie, avec les troupeaux de Géryon, défait les Géants, fils de la Terre, dans les champs phlégréens, et bâtit, en mémoire de cette victoire, la ville d'Herculanum, au pied du mont Vésuve, tombeau d'Halcyonée chef des Géants. Vicissitudes d'Herculanum. Ressentiment de la Terre contre Hercule. Tremblement arrivé en Campanie sous Néron. Cybèle, ne pouvant parvenir à détruire la ville d'Hercule, va trouver Vulcain et Neptune, et les engage tour à tour dans ses intérêts.

CHANT PREMIER.

Déesse, qui d'Homère inspiras les travaux,
Je t'invoque à mon tour : soutiens mes chants nouveaux;
Dis les murs que fonda le frère d'Eurysthée,
Et des Géants vaincus Tellus[1] mère irritée,
Qui dans la nuit d'Érèbe, après un si long temps,
Fit descendre Héraclée avec ses habitants.
Le mont, tombeau du chef de la race homicide
Qu'aux plaines de Phlégra dompta jadis Alcide,
Lança, durant trois jours et trois nuits confondus,
Les flammes et la cendre, et les rochers fondus :
Tel fut l'arrêt du sort. Quelles intelligences
De la Terre implacable aidèrent les vengeances?
O Muse! tu le sais : aux yeux de l'univers
Daigne de la Pythie interpréter les vers;
Montre le roi puissant des mers retentissantes,
Et Vulcain, et le roi des tempêtes bruyantes,

1. La Terre ou Cybèle.

Ligués avec Cybèle, et leurs coups furieux
Allant du triple empire épouvanter les dieux.

Et toi, noble écrivain, guerrier et philosophe,
Qui d'un peuple au cercueil subis la catastrophe;
Dont l'âme pure goûte une éternelle paix
Non loin du seuil lugubre où pleurent les forfaits,
Où Néron, pâlissant, fuit l'aspect de sa mère
Qui, sanglante, brandit la torche de Mégère;
Soit que ton ombre, errante en des prés radieux,
Entretienne Bassus, chantre mélodieux,
Qu'engloutit avec toi le terrestre naufrage;
Soit qu'un bois de lauriers t'enveloppe d'ombrage,
Les tablettes en main, le front méditatif;
Soit qu'enfin l'Élysée, en un cercle attentif,
T'écoute déroulant des merveilles sans nombre,
Ma Muse, si l'honneur touche encor ta grande ombre,
Te consacre un ouvrage à ta gloire enfanté;
Puisse-t-il respirer ton immortalité!
Puisse d'Herculanum l'infortune célèbre,
Illustrant les accords de ma lyre funèbre,
Faire voler mon nom jusqu'au bord reculé
Où du Vésuve en feu les cendres ont volé!

Vainqueur de Géryon, à travers l'Hespérie
Hercule conduisait les troupeaux d'Ibérie.
Cette opulente proie, avant-dernier labeur
Prescrit par Eurysthée à sa vaillante ardeur,

Des dangers renaissants d'une route lointaine
Triomphait sur les pas du héros fils d'Alcmène,
Et devait de Tirynthe atteindre enfin les toits.
Après avoir, aux bords du Tibre gros d'exploits,
En présence d'Évandre et de sa cour agreste,
Offert en sacrifice à son père céleste
L'un des taureaux repris au cauteleux Cacus,
Et franchi les coteaux des Lestrygons vaincus [1],
Le demi-dieu pasteur aux champs de Cume arrive,
Et là s'arrête, épris des charmes de la rive.
Au lieu même où depuis Baule [2] sourit aux yeux,
Il dresse à ses troupeaux un abri spacieux.
Dédale avec son fils, sur des ailes de cire,
Du roi de Crète encor n'avait point fui l'empire,
Et seul, hélas! bâti sur le mont cuméen,
D'Apollon protecteur le temple aérien.
Par cent portes alors la Phébade pudique
Ne faisait point mugir sa grotte fatidique.
Sur la plage courbée aucun rempart assis
Ne protégeait encor les colons de Chalcis [3],
Et de son nom célèbre un compagnon d'Ulysse
N'avait point appelé Baïe aux plaisirs propice,
Ni le mont de Misène enfin reçu le nom
D'un Troyen immolé par un jaloux Triton.

1. Anciens habitans de Formie et de Gaete.
2. Aujourd'hui *Baoli*.
3. Grecs venus de l'île d'Eubée, fondateurs de Cumes, de Pouzol, de Naples, etc.

Mais les zéphyrs semaient sur les vagues sereines
Les homicides sons des trompeuses Sirènes,
Qui, près du promontoire à Pallas consacré [1],
Fréquentaient un séjour du pilote exécré,
Et brisaient aux écueils de leurs îles traîtresses [2]
Les vaisseaux qu'entraînaient leurs voix enchanteresses.
(Naguère encor, la nef qu'avait construite Argus
De retour eût péri sur ces rochers aigus,
Si tout à coup Orphée, en main prenant sa lyre,
N'eût des rameurs séduits dissipé le délire).
Enfanté par la Terre un peuple de Géants
Infestait de Phlégra les rivages riants:
L'horrible Halcyonée était leur chef impie;
Émule redouté du tyran de Libye [3],
Du secours de sa mère il marchait glorieux.
La Terre, en produisant ce peuple audacieux,
Voulut contre le ciel témoigner sa puissance,
Et des Titans, dit-on, venger l'antique engeance
Qu'emprisonnent l'Averne, et Prochyte [4], et l'Etna
Dans un gouffre où des dieux le père l'enchaîna.
De leur farouche instinct suivant les seuls caprices,
Ils ignoraient les arts et les lois protectrices,
Et les sueurs dont l'homme enrichit les guérets.
Rochers vivants au front hérissé de forêts,

1. L'*Athenæum*, aujourd'hui *Capo di Massa*.
2. Aujourd'hui *li Galli*.
3. Antée.
4. L'île de *Procida*.

Des coteaux d'alentour ils dominaient la chaîne,
Et surveillaient la plage et la liquide plaine.
Malheur à l'étranger sur ces bords descendu !
Au rivage natal vainement attendu,
Il ne devait plus voir s'élever la fumée
Du foyer que couronne une famille aimée.
Des ossements blanchis hérissaient le sol vert,
Hélas ! seule moisson dont il était couvert.
A l'heure où s'excitant les sifflantes cigales
Assourdissent les airs de leurs chansons rivales,
Tandis qu'un doux sommeil captivait le héros,
Les enfants de la Terre enlèvent ses taureaux.
Mais le jour avait lui qui des Géants féroces
Devait finir la race et les crimes atroces.
Prédit par un oracle, assisté par les dieux,
Hercule de leur joug affranchit ces beaux lieux.
Sous d'épais vêtements qu'enfle encor la menace
Leur mère ensevelit leur impuissante audace,
Et de monts sourcilleux à jamais sont pressés
Leurs fronts que la massue et la foudre ont brisés.
Au pied de la montagne [1] où vainement s'agite
Le prince des Géants qui, sans mourir, palpite,
Il bâtit une ville et lui donne son nom.
Monument d'un exploit qui comblait son renom,

1. Le Vésuve.

De toutes les cités dont sa noble industrie
Peupla les champs d'Europe, et d'Afrique, et d'Asie,
Ou que la piété de son nom décora,
Nulle n'était plus chère au vainqueur de Phlégra.
Il préférait, dit-on, Héraclée à Tirynthe
Qui nourrit son enfance en son épaisse enceinte;
Il avait déposé dans ses murs triomphants
Un monstrueux butin, dépouille des Géants,
Et sa massue, effroi de leur race inhumaine.
D'un trésor aussi rare Héraclée était vaine.
Moins superbe autrefois la cité de Cadmus
Montrait la couche sainte où fut conçu Bacchus,
Et ton berceau célèbre, ô frère d'Eurysthée[1] !

A l'aspect de tes murs, de ta gloire attristée,
Ta marâtre jura que leurs naissants destins
Seraient comme tes jours longuement incertains.
D'abord, ta ville admit l'habitant de l'Opique[2],
Dont la race a peuplé le Latium antique.
Œbale[3] ayant conquis les rives du Sarnus
Entraîna ses colons dans le camp de Turnus,
Et l'altière Junon vit leur troupe avec joie
Mêler son sang au sang des fugitifs de Troie.
Aux lois de Cume ensuite Héraclée obéit;
Le Pélasge, l'Étrusque à son tour l'envahit,

1. Avant la destruction de Thèbes par Alexandre.

2. Ancien nom de la Campanie.

3 Roi de Caprée.

Amenant le commerce et les arts à sa suite ;
Plus tard elle ploya sous le joug du Samnite,
De l'Étrusque amolli belliqueux successeur ;
Enfin le peuple roi, du Samnite vainqueur,
L'arracha, non sans peine, à ce maître intrépide.
Deux fois Rome assiégea les murailles d'Alcide,
Et sa ville, aux Romains ouvrant ses murs deux fois,
Leur demeura soumise en conservant ses lois.

Des Géants, cependant, l'inconsolable mère
Gardait de leur défaite une mémoire amère,
Et brûlait d'assouvir par des coups inouïs
Une vengeance digne et d'elle et de ses fils.
Longtemps elle oublia le soin de son domaine;
Ses lions rugissants gémissaient de sa peine,
Et les échos plaintifs des forêts et des monts
Aux astres révélaient ses déplaisirs profonds.
Rien ne pouvait calmer sa douleur maternelle.
Rome, en vain, célébrant sa fête solennelle,
Conduisait vers l'Almon, en triomphe escorté,
Son simulacre noir de Phrygie apporté,
Et le lavait aux sons des flûtes gémissantes,
De la rauque cymbale et de clameurs perçantes,
Et mêlait aux transports d'une sainte fureur
Les jeux sacrés du Cirque ouvert en son honneur.
En vain les habitants de sa chère Phrygie,
De nuages de fleurs couvrant son effigie,

La promenaient, au bruit du tambour et du cor,
Par des chemins joyeux semés d'argent et d'or.
Comme on voit Niobé, la fille de Tantale,
Dont Latone punit la vanité fatale,
Transformée en rocher sur le mont Sipylus,
Y pleurer nuit et jour ses fils qui ne sont plus,
Au sommet du Vésuve assise, la déesse,
De sa douleur voilée, envisageait sans cesse
Les tombeaux de sa race autour du golfe épars,
Ombragés de palais, de thermes, de remparts,
Et de riches moissons couronne de l'année,
Et trop proche du mont où gît Halcyonée,
Héraclée, embrassant un coteau plein d'attraits,
Qu'effleurait l'Africus [1] d'un souffle toujours frais,
Son enceinte peuplée, et ses riants portiques,
D'habitants fortunés délices magnifiques,
Et ses ports, double asile où se pressaient les mâts
Que Vertumne amenait des plus lointains climats.
Cette vue enflammait le dépit de Cybèle;
Dans son ressentiment, l'implacable Immortelle
Avait plus d'une fois, par un choc furieux,
Tenté d'anéantir ces murs injurieux.
Hélas! combien de fois frémirent sur leur base
La longue basilique [2], et le vaste gymnase,

1. Vent du sud-ouest.
2. Lieu où se rendait la justice.

Et le profond théâtre, et les temples des dieux,
Et le forum bordé de portiques pompeux?
Que de fois, tout à coup, sa haine vengeresse
De la publique joie interrompit l'ivresse,
Et fit taire, au milieu du tremblant carrefour,
La crotale[1] bruyante et le joyeux tambour?
En même temps, ses fils, de leur brûlante haleine,
Agitaient, entr'ouvraient la colline et la plaine,
Et du Campanien troublant l'heureuse paix,
S'efforçaient de briser leurs sépulcres épais.
L'Opique, émue en vain d'intestines alarmes,
(Du rivage natal tant l'amour a de charmes!)
Ne voyait point s'enfuir de son sol chancelant
Les peuples effrayés, mais à l'Osque indolent,
Aux neveux amollis des vieux colons d'Athènes
Qui suivirent sur l'onde Hippocle et Mégasthènes,
Se mêlait le Romain, sous ce ciel arrêté
Par l'attrait d'une douce et libre oisiveté;
Et de riches colons d'Égypte et de Syrie
Accouraient, transportant leur active industrie,
Et dressant sur ces bords, hôtes de l'univers,
Des autels destinés à des cultes divers.
Dans Delphes, cependant, une Sibylle antique
Avait prédit qu'aux champs de la Grèce italique[2]

1. Espèce de castagnettes de cuivre.
2. La *Grande Grèce*, partie de l'Italie méridionale, peuplée de colonies grecques.

De longs torrents de feux par la Terre excités
Un jour engloutiraient de puissantes cités.
Pour apaiser Tellus, les nations craintives
De temples à sa gloire avaient orné ces rives,
Et leurs voix l'invoquaient sous les noms glorieux
De la grande déesse et de mère des dieux.
Leur encens redoublait, depuis qu'en sa furie
Elle avait renversé douze cités d'Asie[1],
Dont l'image et les noms sur le marbre décrits,
Dans Pouzol[2] attiraient tous les regards surpris.
Hommages superflus! dans l'air naguère encore
Cybèle avait heurté les remparts qu'elle abhorre[3].
Jamais un tel effort ne servit son courroux;
Son sanctuaire, hélas! s'écroula sous ses coups.
La ville chancelait ainsi qu'une bacchante
Ivre et faisant hurler les monts qu'elle fréquente.
Que de toits entr'ouverts! que de marbres divins
Rompus et dispersés! Sous ses créneaux voisins
Tressaillit Pompéia, sœur, dit-on, d'Héraclée,
Qui du même destin devait être accablée;
Et sur ta scène émue efféminé chanteur,
Pâlit, ô Parthénope! un indigne empereur,
Néron, qui, le premier, souilla d'un parricide
Ces bords qu'avait purgés la présence d'Alcide.

1. Sous Tibère
2. Ville et port du golfe de Naples.
3. Tremblement de terre de l'an 63 de J.-C.

Désastre avant-coureur de plus funestes maux!
Tel un bel olivier, aux fructueux rameaux,
Des fleurs qui couronnaient sa tête blanchissante
Est d'abord dépouillé par la bise naissante,
Et bientôt de sa chute attristera les champs.

Héraclée affermit tous ses sommets penchants;
Seule, sur son coteau, survivait la ruine
De la prison de marbre où gémit Agrippine,
Du grand Germanicus déplorable moitié,
Que Tibère foula sous son inimitié.
Mais Flavius[1], poussé d'un religieux zèle,
A peine a rétabli le temple de Cybèle,
Qu'à l'approche des jeux où doit être honoré
Des murs d'Herculanum le fondateur sacré,
La déesse, agitant sa couronne hautaine,
Dit : « Cette ville en butte à ma constante haine,
« Déjà de sa mémoire effaçant la terreur,
« Croit avoir épuisé ma féconde fureur.
« Ses toits sont réparés, et partout ses statues
« Ont relevé dans l'air leurs faces abattues.
« Au dehors, au dedans et jusque sous les flots
« D'autres palais construits sont de son luxe éclos.
« Quoi ! de son demi-dieu la marâtre superbe
« Après dix ans a pu précipiter sous l'herbe

1. Vespasien.

« Tout Ilion fumant, cet ouvrage des dieux,
« Que d'abord ravagea le Thébain odieux[1]!
« Neptune, pour punir une ville haïe,
« Aura pu, de son sceptre entr'ouvrant l'Achaïe,
« Noyer la vaste Hélice, et couvrir de ses eaux
« Son propre temple orné de dons toujours nouveaux.
« Moi-même, n'ai-je point en un monceau de pierres
« Naguère transformé douze cités altières?
« Et ma douleur n'a pu sur ce bord ennemi
« Depuis tant de moissons se venger qu'à demi!
« Et je ne pourrai point, d'Herculane en ruine
« A sa base arrachant l'orgueilleuse colline,
« La lancer dans le golfe, et des flots refoulés
« Aplanir les sillons sur ses murs écroulés;
« Ou, sur ces mêmes murs, comme un caillou rapide,
« Du Vésuve roulant la haute pyramide,
« Les broyer sous ma main, et des poudreux vallons
« Enfler de leurs débris les volants tourbillons?
« Ne suis-je plus déesse, et faut-il que j'endure
« D'un cœur toujours saignant l'incurable blessure?
« Moi, l'épouse du Ciel père des vieux Titans,
« Moi, nourrice des dieux de l'Olympe habitants,
« Moi que, sous divers noms, la race humaine encense,
« Une seule cité bravera ma puissance!

1. Hercule

« Ah! plutôt sa ruine expiera mon affront,
« Ou partout de Tellus les honneurs cesseront,
« Et le sacré rempart qui ceint ma chevelure
« Sans gloire roulera dans la poussière impure.
« Mais non : si je ne puis, seule, abattre ses tours,
« J'irai des autres dieux mendier les secours :
« Plus d'un dieu d'Ilion renversa la fortune ;
« Armons contre Héraclée et Vulcain et Neptune.
« Oui, j'irai. Par mes pleurs je toucherai Vulcain ;
« Du Jupiter des eaux je presserai la main,
« Le priant, par l'amour qu'il conserve à Cybèle,
« De consoler enfin ma peine maternelle.
« D'ailleurs, leurs rejetons, par Hercule égorgés,
« Objets de vains regrets, n'ont point été vengés ;
« Que leurs ressentiments éclatent sans obstacle.
« Il approche le jour, promis par un oracle,
« Où doivent s'abîmer ces rivages haïs,
« Toujours fumants du sang de mes malheureux fils.
« Oui, vous serez vengés, ô race déplorable !
« J'en atteste les flots du Styx inexorable. »

De courroux frémissante ainsi parla Tellus ;
Et sa voix résonna sur les monts chevelus,
Dans le nuage errant sous la voûte éthérée,
Dans les mouvants sillons des plaines de Nérée,
Et fit du Styx ému murmurer les échos.
Vous l'entendîtes tous au fond de vos cachots,

Vous qu'opprime le joug d'impitoyables cimes,
Vous que le morne Averne enchaîne en ses abîmes,
Géants, et vous, Titans, leurs superbes aînés;
En sifflants tourbillons vos souffles déchaînés
De soudaines vapeurs de soufre et de bitume,
Couvrent le sol mobile et le golfe qui fume.
Ainsi, lorsque le roi de l'Olympe vermeil
Fait éclater sa voix dans l'immortel conseil,
Les fondements des monts tremblent, et l'Empyrée
Chancelle au mouvement de sa tête sacrée.

Cybèle va trouver le noir fils de Junon.
Une île, que Vulcain appela de son nom[1],
Lève, entre la Sicile et les rocs d'Éolie,
Une cime toujours de fumée assaillie:
C'est le séjour du dieu. Dans cette île, ô Lemnos!
Ton protecteur sacré transporta ses fourneaux,
Du jour qu'il vit, dit-on, sur ta rive chérie,
Des femmes dont Vénus suscita la furie
Rougir leurs bras cruels du sang de leurs époux,
Sur le toit conjugal lancer des feux jaloux,
Crime inouï! la sœur trancher les jours du frère,
La mère de son fils, la fille de son père.
Cybèle, de Vulcain pénétrant le palais,
L'aperçoit qui s'agite autour de ses soufflets;

1. *Vulcania*, aujourd'hui *Vulcano*.

De deux ailes de flamme il armait un tonnerre,
Que l'époux de Junon réservait sur la terre
A d'insolents mortels dont l'aveugle dédain
Bravait les dieux vainqueurs de l'univers romain,
Leur osant préférer un dieu sans renommée,
Issu des champs conquis de l'obscure Idumée,
Qui, sur un bois funeste, au milieu des tombeaux,
Suspendu recevait leurs hommages nouveaux.
Au fond d'un antre, actifs comme un essaim d'abeilles,
Les Cyclopes forgeaient, l'un, des coupes vermeilles,
L'autre, des trônes d'or, dons destinés aux dieux,
Qui du mont Palatin s'élançaient vers les cieux.
Un autre polissait pour le dieu de la guerre
Des armes d'or, un char, qu'avait ternis naguère
Le sang du Juif rebelle, et les feux dont Titus
Avait puni Solyme aux remparts abattus.
Ainsi, dans la prairie où le faucheur s'empresse,
L'un, sous le fer luisant fait tomber l'herbe épaisse,
L'autre, au soleil l'étale, et l'autre, au bout du champ,
De sa faux émoussée aiguise le tranchant.
A l'aspect de Tellus, Vulcain laissant l'enclume,
Lave son front suant, sa poitrine qui fume,
Et revêt sa tunique, et, d'un sceptre assisté,
Sort en hâte au devant de la divinité.
Dans son palais d'airain par la main il la guide,
Et la faisant asseoir sur un trône splendide :

« O déesse! dit-il, que j'honore et chéris,
« Quel intérêt vous fait visiter nos lambris?
« Parlez : confiez-moi vos vœux secrets, Cybèle;
« Espérez leur succès, s'il dépend de mon zèle. »

Cybèle en soupirant lui répond : « O Vulcain!
« Est-il quelque déesse, en l'Olympe serein,
« Que le fils de Saturne ait jamais accablée
« Des effroyables maux dont je me vois comblée?
« Jadis unie au Ciel d'étoiles couronné
« Je créai des Titans le peuple infortuné.
« Tu connais la rigueur des tourments qu'ils subissent :
« Encelade et Typhée à tes côtés gémissent;
« Et sur l'Etna fumant ton sanctuaire assis
« Domine ce bois sombre arrosé par l'Acis,
« Où le dieu suspendit son égide sanglante,
« Et de mes premiers nés la dépouille brûlante.
« Bientôt les airs noircis en torrents descendus
« Me firent déplorer tous mes trésors perdus;
« Et plus tard du soleil le char flottant sans guide
« Embrasa de mon front la couronne solide.
« Enfin, voulant venger moi-même et mes enfants,
« Aux plaines de Phlégra j'enfantai les Géants.
« D'un sein inépuisable, ô travail inutile!
« Funeste accroissement d'une douleur fertile!
« Par le Ciel même Alcide est suscité contr'eux,
« Et leur berceau devient leur tombeau désastreux.

« Le fils d'Alcmène aux champs, témoins de sa victoire,
« Construit une cité dont son nom fait la gloire.
« Herculane subsiste et je l'attaque en vain;
« Son enceinte est accrue, et mon pouvoir divin,
« Qui naguère au cercueil plongea plus d'une ville,
« Depuis tant d'âges sape une base immobile!
« Mes fils m'aident sans fruit de leurs efforts obscurs.
« Un puissant dieu, sans doute, est l'appui de ses murs;
« De ta flamme contr'eux j'implore l'assistance.
« Par de secrets travaux secondant ma vengeance,
« Guide aux champs de Phlégra tes torrents allumés;
« Que d'un feu souterrain ces murs soient consumés.
« Leur fondateur, longtemps poursuivi par ta mère,
« N'a-t-il point de toi-même encouru la colère,
« Lorsque, sur l'Aventin, dans son palais croulant
« Il étouffa ton fils au souffle étincelant?
« A mon inimitié que la tienne s'unisse;
« Vengeons-nous : à nos vœux un oracle est propice.
« Dieu du feu! par les pleurs qu'aujourd'hui je répands,
« Par les Cyclopes nés de mes fertiles flancs,
« Par ces métaux qu'enfin seule je te procure
« Pour fabriquer des dieux et le trône et l'armure,
« Accomplis mon souhait, comme autrefois tu fis
« Pour Thétis suppliante en faveur de son fils. »

« Cessez de me prier, vénérable déesse,
« Reprend Vulcain; calmez le chagrin qui vous presse.

« Dans mon fidèle cœur sont gravés à jamais
« De Thétis, de Tellus, les insignes bienfaits;
« Car Thétis dans les plis de sa robe azurée
« Me recueillit tombant de la plage éthérée,
« Lorsqu'étant né difforme, au fond des vastes mers
« Je fus précipité par la reine des airs,
« Et j'habitai neuf ans sa grotte hospitalière,
« Consolé par les soins d'une seconde mère.
« Que n'avez-vous plutôt provoqué mon secours?
« Du destin d'Héraclée il eût hâté le cours.
« Que votre espoir s'assure en ma reconnaissance :
« Mon art et tous mes feux sont en votre puissance;
« Et, sans tarder, je vais dans de profonds canaux
« D'Éolie épancher les fumants arsenaux. »

Il dit, et redescend dans sa forge grondante,
Où le marteau toujours bat l'enclume éclatante.
« Fils de Tellus, dit-il, délaissez vos labeurs;
« Votre mère aujourd'hui réclame vos sueurs.
« Jusqu'aux bords phlégréens de flammes souterraines
« Il nous faut amener les rapides fontaines;
« Hâtez-vous. » Et, lui-même, il commence en ces lieux
Un ouvrage invisible à l'œil même des dieux.
Ainsi des assiégeants, que seconde la ruse
Contre un ennemi fort du rempart qui l'abuse,
Pratiquent sous le sol d'inaperçus détours,
Et vainqueurs viennent fondre au milieu de ses tours.

Cybèle en s'éloignant voit, sur les mers profondes,
Le trident d'or en main, voler le roi des ondes :
Joyeux il revenait des antres de Pharos.
Le Nil hospitalier, couronné de lotos,
Avait reçu Neptune à sa table sacrée;
Et du nectar marin la face colorée,
Sur un char qu'entraînait l'hippocampe écumeux
Il voguait vers Pœstum, par son temple fameux,
Pœstum, qui, de la Grèce antique colonie,
Fut en l'honneur du dieu nommé Posidonie[1],
Et d'un prodigue encens fait fumer ses foyers.
Devant lui, les Tritons, ses flottants écuyers,
Des doux sons de leur conque emplissaient l'air paisible.
L'aboyante Scylla retient sa voix terrible,
Et de l'île sonore où son trône est placé[2],
Éole à sa rencontre ardent s'est élancé,
Enchaînant la tempête et les vents immobiles.
Cybèle étend les bras : « Roi des vagues tranquilles,
« Dit-elle, l'œil en pleurs, toi, qui d'un flot jaloux
« M'environnes toujours, comme un fidèle époux
« Dont l'amoureuse ardeur m'a laissé plus d'un gage,
« De ton affection j'implore un témoignage.
« Par Hercule élevée aux bords campaniens,
« Une cité domine et tes champs et les miens,

1. Ou *Neptunie*.
2. L'île de *Strongyle*, aujourd'hui *Stromboli*.

« Hercule, dont la main de ton sang humectée
« Immola Busiris et notre cher Antée,
« Et Nélée orgueilleux de tant de rejetons [1],
« Et dépeupla Phlégra de tous mes nourrissons.
« Cependant que leurs corps, plaintives funérailles,
« D'une douleur sans fin pénètrent mes entrailles,
« Herculane jouit d'un ciel serein et doux,
« Et des tributs qu'apporte une mer sans courroux;
« Elle admire au cristal d'une onde complaisante
« De ses palais dépeints la face éblouissante,
« Et ses toits que couronne un ombrage odorant,
« Et l'un et l'autre fleuve à ses côtés errant.
« A la détruire, en vain, ma colère persiste;
« Sa base triomphante à mes assauts résiste;
« Et sa perte est écrite au livre du destin!
« Ah! joins tes flots contr'elle aux flammes de Vulcain;
« Ou plutôt dans l'abîme où tu noyas Hélice
« Que ta puissante main seule l'ensevelisse!
« Comme Hélice, engloutie avec ses habitants,
« Que sous l'onde, ô Neptune, Herculane en tout temps
« Montre aux navigateurs, l'œil baissé vers la plage,
« Ses murs rongés, couverts d'un rampant coquillage!
« O second Jupiter! à qui le roi du ciel
« Autrefois délégua son pouvoir fraternel,
« Lorsque, las de tonner sur la mortelle engeance,
« Il chargea ton trident d'achever sa vengeance,

1. Père de Nestor, dont Hercule ravagea le royaume.

« A ton tour aujourd'hui, venge-toi, venge-nous :
« Vois Cybèle éplorée embrasser tes genoux. »

Elle parlait ainsi d'une voix suppliante,
Et vers le dieu debout sur la plaine flottante
Elle abaissa son front hérissé de créneaux,
Dont l'ombre prosternée au loin noircit les eaux.

A ces mots, souriant, le roi de l'onde amère
Lui répond : « O déesse, à mon cœur toujours chère !
« Tes pleurs soupçonnent-ils mon zèle moins ardent?
« Ah! tout dieu que je suis, dépouillé du trident,
« Puissé-je être exilé dans les royaumes sombres,
« Et pâlir confondu parmi les tristes ombres;
« Puisse un sable stérile où rampe un vil buisson
« Couvrir les murs fameux consacrés par mon nom,
« Et les troupeaux choisis qu'on destine à mon culte
« Sur mes autels enfin paître la ronce inculte,
« Si jamais de nos nœuds je perds le souvenir!
« Je connais les décrets du sévère avenir :
« Aux habitants du golfe un jour je dois reprendre
« Le rivage usurpé que leur luxe ose étendre,
« Et sur les fondements des plus fermes palais
« Le pêcheur conduira sa barque et ses filets.
« Mais sous mon sceptre en vain la vague amoncelée
« Seule s'efforcerait d'engloutir Héraclée.
« Aux flammes d'Éolie, à tes fougueux transports,
« De la vague et des vents j'allierai les efforts.

« Rassure-toi, Cybèle, et crois à ma parole. »
Il dit, et sur les eaux son char azuré vole,
Char à l'essieu d'airain, où d'un burin fameux
L'ouvrier sillonna l'Océan écumeux,
Gravissant vers le ciel, les tempes couronnées
De moissons, de forêts, comme l'algue entraînées.

La promesse des dieux comme un parfum flatteur
Réjouit la déesse et raffermit son cœur;
La paix rentre un moment dans son âme orageuse,
Comme on voit, au milieu de la saison neigeuse,
Rire un jour de printemps, et le vent du midi
Amollir les glaçons de son souffle attiédi.
Le regard attaché sur le sillon rapide,
Dont l'attelage au loin blanchit l'azur liquide :
« Beaux rivages, dit-elle, où de buissons pourprés
« Les autels de Neptune éclatent entourés,
« De plus vives couleurs réjouissez sa vue,
« De plus douces odeurs saluez sa venue;
« Et que tous les zéphyrs, hôtes de vos rosiers,
« Couvrent de fleurs le dieu, le char et les coursiers !
« Ainsi, puisse, ô Pœstum ! des trésors de ta plaine
« L'Auster brûlant toujours détourner son haleine !
« En l'honneur de ton dieu, Cybèle, tous les ans,
« D'une double moisson te promet les présents. »

L'HÉRACLÉADE

— CHANT DEUXIÈME —

ARGUMENT.

Fêtes de Cérès en Sicile, où Cybèle assiste. Vulcain construit des canaux sous-marins depuis les îles éoliennes jusqu'au mont Vésuve, et y introduit des torrents de feu. Effroi des Néréides. Discours de Nérée. Neptune soulève les vagues de la mer d'Étrurie et les précipite vers le Vésuve. Les Vents pénètrent dans l'intérieur de la montagne; leur description. Discours de Borée à ses frères. Fermentation du Vésuve, retraite du vieux Chaos. Hercule, cependant, chante dans l'Olympe ses amours avec les mortelles.

CHANT DEUXIÈME.

Cependant, la Sicile, en l'honneur de Cérès,
Sur son triple rivage accomplit les apprêts
D'une fête annuelle, et dont l'éclat commence
Au jour où les sillons reçoivent leur semence.
On célèbre à l'envi la déesse d'Henna,
Cherchant sa fille aux feux dérobés à l'Etna,
Le blé, dont la première elle inventa l'usage,
Et par ses lois, enfin, l'homme rendu plus sage.
Pendant dix jours entiers, le Sicule pieux
Renouvelle, parmi cet appareil pompeux,
La primitive vie et l'âpre nourriture
Qui des guérets dorés précéda la culture.
Chaque autel domestique exhale un pur encens;
Chaque demeure éclate en sons réjouissants,
Pour égayer Cérès sans cesse poursuivie
Du souvenir plaintif de sa fille ravie.

Cybèle, tous les ans, vient consoler Cérès,
Depuis le jour fécond pour elle en longs regrets,

Où l'Ida, séjour cher à sa mère divine,
La retint loin du seuil qu'habitait Proserpine.
Sur le coteau d'Henna tout parfumé de fleurs
Dont une onde immortelle avive les couleurs,
De la divinité reluit le temple antique,
Aux lieux où s'éleva son palais magnifique,
Qu'autrefois du Cyclope avait fondé la main,
Mais dont les murs de fer et les poutres d'airain
Croulèrent quand Pluton, de son sceptre funèbre,
Tout à coup entr'ouvrit ce rivage célèbre.
Dans cette même enceinte où, sous l'œil maternel,
Proserpine croissait pour un hymen cruel,
Et peignait le tissu d'une aiguille savante,
Ou faisait voltiger la navette mouvante,
Les prêtres de Cérès, d'un lin blanc décorés,
Couronnés de narcisse et d'ornements sacrés,
Sur un autel fumant offrent la truie immonde
A la divinité bienfaitrice du monde.
Sur un char attelé de rugissants coursiers,
Cybèle de sa fille aborde les foyers,
Et visite en passant les murailles d'Enguie,
Où brille sa demeure, autrefois enrichie
De vaisseaux de Corinthe et d'armures d'airain,
Vénérables présents du deuxième Africain,
Où se lisait le nom du vainqueur de Carthage,
Mais de l'impur Verrès devenus le partage;

(Quel mortel sacrilége égala ce Verrès!)
Dans Henna, qu'illustrait l'image de Cérès,
Autre larcin commis par sa main criminelle,
La flûte et la cymbale ont annoncé Cybèle.
Dans le temple aussitôt les chœurs religieux
Cessent; l'on interrompt le rit mystérieux.
Cérès, ceinte d'épis, du fond du sanctuaire
Accourt pleine de joie au devant de sa mère,
Qui, le col incliné, d'un air affectueux,
A ses baisers présente un front majestueux.
Cybèle, sur un trône, auprès d'elle placée,
Prête l'oreille aux vœux de la foule empressée;
Car leur culte est commun ainsi que leurs présents.
A ses pieds ses lions s'abaissent caressants.

Mais le dieu de Lipare[1] et le fils de Saturne,
A qui le sort des mers réserva la grande urne,
Contre une autre Pergame une autre fois armés
Poursuivent les desseins que Cybèle a formés.
Dans leurs ressentiments, de ta gloire offensante,
Alcide, ils vont punir une ville innocente.
Tel, sur les Grecs mourants, Apollon courroucé
Vengeait d'Agamemnon son prêtre repoussé,
Et sur les murs troyens, l'impitoyable Hellène
Vengea le dol fameux du ravisseur d'Hélène.

1. La plus grande des îles éoliennes.

Alors les Immortels contre les fils de Tros
Combattirent, mêlés aux terrestres héros.
De tes remparts, bâtis par une main divine,
Les dieux seuls, Héraclée, ourdissent la ruine;
Et si Pergame enfin succomba, le soleil
De sa chute du moins éclaira l'appareil,
Vit de duels sanglants ses plaines rougissantes,
L'Hellespont hérissé de voiles menaçantes,
Sur sa grève à grand bruit vomir mille vaisseaux
Pesants d'armes, de chars, de guerriers, de chevaux,
Et de chefs commandés par le roi de Mycènes;
Il vit du mont Ida, sillonné de fontaines,
Descendre le fléau [1] qui par tout Ilion
Devait semer le meurtre et la destruction.
Autour d'Herculanum, point d'ennemis visibles:
Le golfe n'est blanchi que de rames paisibles,
Soit qu'avec ses filets devançant le matin,
Le pêcheur basané rentre avec son butin;
Soit que des régions d'Eurus ou de Zéphyre
S'avance vers la plage un opulent navire;
Soit qu'enfin, les vaisseaux, de combattants peuplés,
Comme un camp vigilant dans Misène assemblés,
Développent leurs rangs sur la vague aplanie,
Ou visitent les uns, les ports de Campanie,

1. Le cheval de Troie.

Les autres, cette mer où du Carthaginois
Le Romain triompha pour la première fois[1],
Ou cette mer qui vit les vaisseaux de Pergame,
En nymphes transformés, échapper à la flamme[2].
Le mont vésuvien s'élève encore paré
D'un pampre jaunissant de son fruit séparé;
Son écho ne redit que la chanson joyeuse
Du laboureur content de sa moisson vineuse,
Ou les gémissements de quelqu'arbre vieilli
Par la hache rustique à grands coups assailli;
Et les antres pierreux qui noircissent sa crête,
Sont d'animaux craintifs la tranquille retraite.

Comme un homme courbé, qui, la houe à la main,
A travers le coteau, la plaine, le jardin,
Écartant chaque obstacle, ouvre une route sûre
Au ruisseau qu'il conduit loin de sa source obscure,
Et qui, par une pente en sa course emporté,
Roule devant son guide un flot précipité;
L'ingénieux Vulcain, délaissant son enclume,
D'île en île construit des canaux de bitume,
Et jusqu'au bord d'Hercule amène sous les eaux
Des feux éoliens les immenses ruisseaux;
Travail digne d'un dieu! Sa puissante industrie
Veille à ce que des mers leur captive furie

1. La mer de Sicile   2. La mer de Toscane

N'entr'ouvre point la voûte, et qu'un gouffre soudain
N'aille point de la flamme obstruer le chemin.
Parmi des lacs creusés dans des grottes profondes,
Des forêts qu'en naissant font résonner les ondes,
Et des rochers, débris des confins disparus
Qui joignaient autrefois les États d'Œnotrus[1],
La Sicile isolée et l'éparse Éolie,
Il s'avance, et dépasse et Témèse et Vélie,
Tombeau de Palinure, et de Leucosia
La sépulture humide[2], et Posidonia,
Et le temple éclatant qu'un illustre Argonaute[3]
A Junon l'Argienne éleva sur la côte.
Au bruit des feux guidés par son savoir fatal,
Amphitrite s'étonne en son lit de cristal;
Ses nymphes dont le chœur s'agite en cercle agile,
Ou dispose en chantant une trame subtile,
Frémissent, écoutant le mugissement sourd
Des conduits souterrains que la flamme parcourt;
Moindre fut leur effroi, lorsqu'aux îles prochaines
Transportant pour toujours les forges lemniennes,
Le dieu fit retentir, pour la première fois,
La Sicile, la mer et les monts calabrois.
« Le Phlégéthon, dit l'une, embrasant sa barrière,
« Aurait-il déchaîné sa vague incendiaire?

1. Ancien roi d'Italie.
2. Ile ainsi nommée d'une des Sirènes. 3. Jason

« Pluton vient-il ravir, par des chemins nouveaux,
« Dit l'autre, à basse voix, quelque nymphe des eaux? »
Sous leurs pieds la mer tremble, et ses fondements fument;
A leurs regards troublés déjà les feux consument
De leur reine qui fuit le transparent palais.
Plus d'une a déserté le fond des antres frais,
Et montre hors de l'onde une figure émue;
L'autre sur un dauphin s'élance demi-nue,
Et s'apprête à voguer vers des gouffres lointains.
Mais l'antique Nérée instruit par les destins,
Sur son trône paisible assis près d'Amphitrite,
Par ces mots les rassure : « Arrêtez votre fuite;
« Les brûlantes vapeurs dont fument vos lambris
« Ne sont pas plus à craindre, ô filles de Doris!
« Que celles qu'à travers sa prison échauffée
« Exhale incessamment le monstrueux Typhée,
« Dont le corps enlacé d'invincibles liens
« S'étend des champs de Cume aux bords siciliens.
« Ces feux sont destinés à ce fatal rivage
« Qu'ont illustré d'Hercule et le nom et l'ouvrage;
« Je vois en cendre ardente, en nuage embrasé,
« Éclater sur ses murs le Vésuve brisé.
« Le dieu de Lipara, le roi de l'onde amère,
« Secondent des Géants l'impitoyable mère,
« Et vont faire expier à ce bord enchanteur
« D'un long ressentiment l'immortelle douleur.

« Sur ton golfe azuré, paisible Parthénope,
« D'une homicide nuit l'ombre se développe.
« Cérès n'aura point vu d'aussi noirs tourbillons
« De son île chérie envahir les sillons,
« Chaque fois qu'agitant sa couche turbulente
« Le Titan [1] fait trembler la Sicile hurlante,
« Et renverse à grand bruit l'atelier de Vulcain,
« Et ses masses de fer et ses trépieds d'airain. »

Il dit. Dans Lipara s'empresse le Cyclope.
Les bras nus, Pyracmon, Bronte, Argès et Stérope
Alimentent le cours des fleuves enflammés,
De haletants soufflets sans relâche animés.
Acmonide, Acamas, dont la main à toute heure
Fait résonner d'Etna la forge intérieure,
S'appliquent à tirer de ses flancs caverneux
D'inflammables débris les amas limoneux.
Du sein des noirs foyers jamais tant d'étincelles
N'élevèrent dans l'air leurs pétillantes ailes,
Et jamais de Lemnos les fumants arsenaux
N'ont de tant de matière enrichi ses fourneaux,
Soit quand Vulcain forgeait les armes foudroyantes,
Des monts et des Titans à la fois triomphantes,
Soit lorsqu'il fabriqua pour les dieux fortunés
Des palais de métal et d'étoiles ornés.

1. Encelade.

Comme un mineur que cache une profonde route
Sous un mur ennemi creuse une large voûte,
Et, pour hâter sa chute, autour du fondement
D'un rapide incendie assemble l'aliment,
Les immortels captifs dont la poitrine agite
Les sommets de Sicile, Inarime[1] et Prochyte
Ajoutent avec joie à ces torrents vengeurs
Les trésors sulfureux éclos de leurs sueurs,
Et dans ses prés amers Neptune leur procure
De son limon salé l'active nourriture;
Ils serpentent le long de tes flancs tortueux,
Toi, dont sa main puissante enlaça les cheveux,
Typhée, et qu'il plongea dans ses cachots liquides.
Des Sirènes enfin rasant les champs arides,
L'ardent Vulcain, sous l'onde invisible agresseur,
Trompe l'œil de Pallas, d'Hercule tendre sœur,
Qui, du mont surrentin, la lance en main regarde
Les flots tyrrhéniens confiés à sa garde.
Voisin du sanctuaire où réside Pallas[2],
Fils indompté d'Alcmène, en vain ton temple, hélas!
Du pieux Pollius[3] riche et naissant ouvrage,
Dans le golfe profond plonge sa vaste image.

Bientôt les rouges flots dans le Vésuve entrés
Pénètrent de Phlégra les sillons ensoufrés,

1. L'île d'*Ischia*.

2. Temple de Minerve sur l'*Athenæum*.

3. Ami du poète Stace.

Et vont grossir dans l'air les vapeurs suffocantes
Qu'engendrent des Géants les secousses fréquentes ;
Comme on voit au milieu de l'abîme azuré
Une vague blanchir, et s'enflant par degré,
Jusques au bord bruyant rouler avec vitesse,
Et couronner les rocs de son écume épaisse.
Le lit d'Halcyonée est investi de feux ;
Il soulève d'effroi son dos bitumineux;
Vainement il subit un joug insupportable,
Il craint, l'infortuné, que la flamme indomptable
N'aille éteindre en son sein le soupir immortel
Qu'à ses tourments laissa la clémence du ciel.
Ainsi, quand méditant une aimable rapine,
Sous l'Etna s'avançait l'époux de Proserpine,
Encelade gémit sous les coursiers errants ;
Ses os criaient broyés de sillons déchirants,
Et de ses pieds tissus en chaîne tortueuse
Il tentait d'arrêter la roue impétueuse.

Mais le golfe serein, dont le lit transparent
Peint un ciel pur semé de nuages d'argent
Et les sommets flottants de ses agrestes îles,
Soudain se trouble au fond de ses gouffres tranquilles.
Le maître du trident a du poids de son bras
Jusqu'à leur base ému ses liquides états,
Et des flots bouillonnants de la mer d'Étrurie
Vers la funeste cime il pousse la furie.

Leur foule semble au loin d'impatients guerriers,
A l'armure argentine, aux écumants coursiers,
Dont la troupe au combat est par Mars entraînée.
Au lieu même où le mont, tombeau d'Halcyonée,
Confine de plus près au flot tyrrhénien,
Tout à coup, à travers le marais pompéien,
L'humide armée aborde, et franchissant la plage
Au Vésuve ébranlé s'ouvre plus d'un passage.
Ainsi ton promontoire, orageuse Calpé,
Par l'océan fougueux mugit toujours frappé,
Et les abois des flots lancés dans tes entrailles
Au loin vont de Tartesse alarmer les murailles.
D'innombrables torrents, sous la voûte du mont,
Accourent enrichir le réservoir profond
Où distillent les eaux qu'épand depuis tant d'âges
Le dieu dont la puissance assemble les nuages.
On ne voit point ces eaux en filets tortueux
S'échapper du Vésuve, et fleuve sinueux,
De sources, de ruisseaux alimentant ses veines,
Dans son cours bienfaisant vivifier les plaines,
Échanger les tributs de vingt peuples divers,
Baigner de hauts remparts, et joindre enfin les mers;
En subtiles vapeurs les plages éthérées
Ne les recueillent point, par Phébus attirées,
Pour s'épaissir en nue ou rouler en flocons,
Ou redescendre en pluie au sein des champs féconds;

Dans un repos trompeur Jupiter les destine
A nourrir de Tellus la colère intestine,
Et d'actives vapeurs s'élèvent de ces eaux,
Qui dans l'ombre rongeant rochers, pierres, métaux,
En détachent la flamme, et le nitre, et le soufre,
Redoutables larcins que recèle leur gouffre.

Comme un essaim chargé des parfums du printemps,
Que le soir avertit d'abandonner les champs,
Bourdonne autour du seuil qu'en désordre il regagne,
Sur le dos de la vague, au sein de la montagne
Se précipite enflée en bruyant tourbillon
Des Vents libres du frein la folle légion,
Le Zéphyr violent[1] qu'autrefois le Taygète
Vit aû tendre Apollon disputer sa conquête,
Lorsque sur Hyacinthe insensible à son feu
Il dirigea le disque élevé par ce dieu;
Le nébuleux Auster[2], qui sous son aile humide
Couve des ouragans la semence perfide,
Le seul entre les Vents que le maître du ciel
S'associa pour perdre un monde criminel,
Et dont l'impure haleine en vapeurs pestilentes
Fait fumer de Phlégra les collines brûlantes;
Le sombre et froid Caurus[3] dont l'essor furieux
De l'Aurore obscurcit le trône radieux,

1. Vent de l'occident.
2. Vent du midi.
3. Vent du nord ouest.

Et qui souvent confond dans sa fougue guerrière
Les deux mers dont Corinthe est l'unique barrière;
Le Vulturne, l'Eurus [1] dont le vol foudroyant
Lance à flots enflammés le sable d'orient;
Sur son poudreux visage éclate encor la gloire
De ce jour dont Clio conserve la mémoire,
Où funeste aux Romains son souffle martial
Fit aux champs de Daunus [2] triompher Annibal;
Tantôt il les frappait d'une aile violente,
Les aveuglait tantôt d'une arène brûlante,
Dans sa lutte enchaînant les efforts de leurs bras,
Et renversant à terre armes, casques, soldats.
Mais le premier tu cours, triste époux d'Orithye,
Venger sur la cité par Hercule bâtie
Le meurtre de tes fils, Calaïs et Zéthès,
Que le vaisseau parlant guida chez Aëtès,
Et que leur destinée, au retour de Colchide,
Dans Ténos [3] fit tomber sous les flèches d'Alcide.
L'Erginus [4] les vit naître, et sur son urne encor
Déplore leur plumage orné d'étoiles d'or,
Leur dos que hérissait une écaille dorée,
Et de leurs longs cheveux la moisson azurée.
Leur vie, hélas! paya l'outrage immérité
Qu'Alcide avait reçu de leur témérité,

1 Vents de l'est.
2. A Cannes.
3 Une des Cyclades.
4. Fleuve de Thrace.

Lorsqu'entraînés par eux les autres Argonautes
Osèrent de Mysie abandonner les côtes
Sans le héros, qui seul au loin portant ses pas,
Appelait à grands cris Hylas, son cher Hylas.
De leur père aujourd'hui consolation vaine!
Leurs tombeaux qu'à Ténos dressa le fils d'Alcmène
Tressaillent chaque fois que son souffle chagrin
De l'Égée immobile enfle en grondant le sein.
De tous les Vents Borée est le plus redoutable;
Plus d'exploits ont marqué son courage indomptable.
Imploré par les Grecs contre l'altier Xerxès,
Des débris de sa flotte il accrut leurs succès;
Le Sybarite encor, sauvé par son ravage,
Des vaisseaux de Denys célèbre le naufrage;
Et Mégalopolis[1] vit ses murs assiégés
Contre Agis[2] et les siens par lui seul protégés.

Lorsque des Vents confus la troupe impétueuse
A pénétré du mont l'enceinte sinueuse,
Borée au milieu d'eux lève un front révéré,
Et l'œil morne, l'accent de colère altéré,
Ce roi tempétueux de la Thrace gelée
Fait taire et par ces mots captive l'assemblée :
« Frères, qui transportez avec moi dans l'éther
« Le char de diamant où s'assied Jupiter,

1. Ville d'Arcadie. 2. Roi de Sparte.

« Vous que mon souffle guide alors que notre guerre
« Des nuages heurtés fait jaillir le tonnerre,
« Avec moi de mes fils vengez enfin la mort.
« Contre les murs qu'Alcide éleva sur ce bord
« La Terre arme à cette heure et Vulcain et Neptune :
« Suivons leurs étendards; notre cause est commune.
« Unis aux Éléments, secondez à la fois
« La fougue dont Borée ébranle les détroits,
« Arrache les forêts, durcit la neige épaisse,
« Et darde à grains pressés la grêle vengeresse.
« Surpassons, s'il se peut, nos antiques labeurs.
« Que l'onde étrurienne admire nos fureurs,
« Comme autrefois sa sœur, la mer de Sicanie [1],
« Quand d'un péril prochain sauvant la Lucanie,
« Je dispersai moi-même en débris déchirés
« Du roi syracusain les vaisseaux conjurés.
« Que dis-je? il vous souvient de l'illustre journée,
« Où maîtresse des mers notre audace effrénée
« Dans sa lutte brisa les solides liens
« Qui joignaient la Sicile aux bords italiens;
« Le joug d'un maître alors n'enchaînait point nos ailes;
« Lui-même il nous convie à des fureurs nouvelles.
« Des remparts d'Héraclée abaissons la hauteur;
« Qu'ils nous cèdent ainsi qu'autrefois leur auteur,

1. Ou de Sicile.

« Dont le cœur et le bras réputés invincibles
« Ne surent point parer nos coups irrésistibles.
« Rappelez-vous ce jour, où sur la nef d'Argus
« Ayant tenté les flots par nos bouches émus,
« Ce demi-dieu, tout pâle et les bras immobiles,
« Contemplait sa massue et son arc inutiles;
« Et lorsque d'Ilion, qu'il avait dévasté,
« Il revint, sans les siens, de sa route écarté,
« Par l'ordre de Junon en butte à notre rage;
« Cos[1] le vit aborder sans force et sans courage. »

Ainsi parle Borée: à l'orateur hardi
De l'aile et de la voix les Vents ont applaudi,
Et les longs hurlements que leur troupe commence
Font du proche Apennin frémir le dos immense.
Halcyonée, étreint sur son lit douloureux,
Prête l'oreille au fond du gouffre ténébreux,
Et la plainte au discours de l'Aquilon farouche
Est restée un moment muette dans sa bouche.
L'espoir même en son cœur verse un baume inconnu.
Le chantre du Riphée aux enfers parvenu,
Lorsqu'il fit soupirer sa lyre maritale
Consola moins Sisyphe, Ixion et Tantale.
Il croit revoir déjà le doux éclat du jour
Qu'avec lui partageaient, dignes de son amour,

1. Ile de l'Archipel.

Sept filles par sa perte au désespoir plongées,
Et par Téthys émue en alcyons changées,
Au moment où chacune avec d'affreux sanglots
De la pointe d'un roc s'élançait dans les flots.
(Leur pieuse famille habite encor la rive
Qu'autrefois fit gémir leur tendresse plaintive).
Des Éléments divins devançant les travaux,
Il étonne le mont par des efforts nouveaux.
Des antres élargis dans une cendre aride,
Des lacs de feu brillants comme un cristal liquide,
Et des étangs profonds et des rocs calcinés
S'affaissent en sifflant les fondements minés;
Chaque ville alentour sur sa base frissonne,
Comme au prompt roulement d'un char lourd qui résonne
Tremble au bord de la route un édifice assis;
Les mères sur leur sein, d'effroi, pressent leurs fils.
Tel un mortel, longtemps exilé de la ville
Qu'il visita souvent dans sa pensée agile,
De la patrie enfin s'il découvre le port,
Fait d'une joie immense éclater le transport,
De l'œil baise la plage, et les mains étendues,
Devance les rameurs et les voiles tendues.

Le sein tumultueux du Vésuve bouillant
Semble un vaisseau qu'entoure un sarment pétillant,
Où le flot épanché déjà frémit et fume,
Et par degrés s'élève en bouillons blancs d'écume;

Ou plutôt tel grondait l'abîme universel,
Où combattaient, mêlés par un choc éternel,
Le froid et la chaleur, la brume et l'air agile,
Et l'onde innavigable et la terrestre argile.

Le vieux Chaos lui-même en ces lieux confiné
Reconnaît le tumulte, et roi découronné,
De Cybèle vassal, non sans trouble il soupire
Au souvenir flatteur de son antique empire.
Désespéré, dit-on, de son règne détruit,
Pour mieux cacher sa honte, il voulut que la Nuit
Seule habitât l'Érèbe en un palais tranquille,
Et dans ce profond gouffre il choisit un asile,
Invisible, voisin du royaume des morts
Dont la lugubre entrée, ô Cume! est sur tes bords
Aux mânes seuls ouverte, et jadis fut permise
Aux rejetons vivants de Laërte et d'Anchise.
Là, sous d'épais rochers, du Chaos odieux
Rampe et s'enfonce au loin le palais spacieux,
Et l'énorme captif, chef des fils de la Terre,
Est de son seuil béant le gardien solitaire.

Mais tandis qu'entouré de sa bruyante cour
Éole du Vésuve envahit le séjour,
Et maîtrise avec peine en leur prison nouvelle
Les vagues et les vents, et la flamme rebelle;
Tandis que de ces bords les hôtes agités
Craignent qu'un sol couvert de coteaux, de cités,

Comme une voûte immense et d'appuis dépourvue,
Ne croule au fond des mers d'une chute imprévue,
Dieu tuteur d'Héraclée, au sein de ce repos
Émerveillable prix de tes mortels travaux,
Près d'Hébé que les dieux pour femme t'ont choisie,
D'un repas prolongé tu goûtes l'ambrosie.
Ta marâtre hautaine, assise à ton côté,
Semble en faveur d'un gendre adoucir sa fierté,
Et dans sa coupe d'or où le nectar ruisselle
Puiser enfin l'oubli d'une haine immortelle.
Le nuage ensoufré sur ta ville épandu
A ton regard distrait se mêle confondu
Aux légères vapeurs qui dans l'air exhalées
Montent du sein des lacs, des fleuves, des vallées.
Serait-il vrai qu'au fond des fortunés palais
Dont les vents orageux n'approchèrent jamais,
Asile inaltérable, et que jamais n'assiège
Le pluvieux nuage ou le flocon de neige,
D'une splendeur riante en tout temps éclairé,
Et d'éternels plaisirs le séjour désiré,
Les dieux, libres du soin des affaires humaines,
De ce monde éloigné laissent flotter les rênes?

Hier, au seuil céleste assis, Hercule encor
Sur ton char attelé de biches au frein d'or,
Diane, t'attendait, et l'allégea lui-même
D'un butin reservé pour la table suprême.

Aujourd'hui, réjoui par un nectar fumeux,
L'élève de Linus saisit son luth fameux,
Et dit d'abord, comment la reine de Phrygie
De ses voiles pourprés l'orna dans une orgie,
Et comment, du sommeil dans un antre surpris,
Par un faune effronté pour la reine il fut pris.
Il nomme les beautés qui chez l'humaine race
Ont de son divin sang perpétué la trace,
Chalciope, Phyllo, Mélite, Autonoë,
Epicaste, Méda, Malide, Iphynoë,
Myrto, sœur de Patrocle, Astydamie, Omphale,
Et Parthénope encor, fille du roi Stymphale,
Et les cinquante sœurs qu'engendra Thestius,
Et la nymphe, dit-on, mère des Fabius.
Il chante Celtiné, fille d'un roi des Gaules,
Aux blonds cheveux flottants sur de blanches épaules,
Qui, pour lui découvrir sa tendre passion,
Retint cachés les bœufs conquis sur Géryon.
Iole, Augé, Pyrène amante trop crédule,
Font résonner aussi la cithare d'Hercule;
Mais il tait la beauté dont le présent jaloux
Imposa seul un terme à ses exploits si doux.
Plus d'une déité, le roi des dieux lui-même,
Se déride aux accents du rejeton qu'il aime.
Plusieurs portent envie à ses galants labeurs :
Lui, désormais brûlé de constantes ardeurs,

Repose entre les bras d'une épouse divine,
Qui deux fois a reçu les secours de Lucine,
Et sur deux sièges d'or, à la table des dieux,
Voit rayonner sa race, honneur nouveau des cieux.

L'HÉRACLÉADE

—CHANT TROISIÈME—

ARGUMENT.

La Nature est appelée à seconder les dieux ennemis d'Herculanum; elle quitte l'antre de l'Éternité. Plainte de cette déesse à Jupiter; elle descend dans le Vésuve. Description de cette montagne et des champs phlégréens. Travaux de la Nature dans l'intérieur du Vésuve. Épisode de la descente de Spartacus. Espérance du Chaos à l'aspect des armements de la Terre.

CHANT TROISIÈME.

MAIS ce n'est point assez que contre ce rivage
Des Éléments divins Cybèle arme la rage,
Et de ses nourrissons aide l'effort secret;
De la Parque inflexible ô barbare décret!
La Nature elle-même est encore appelée
A seconder les dieux ennemis d'Héraclée;
En vain éclaterait leur aveugle courroux,
Si ses fatales mains ne guidaient point leurs coups.
Ainsi Troie aux assauts d'une ligue homicide
N'aurait point succombé sans les flèches d'Alcide,
Ces flèches que l'ami du fils d'Amphitryon,
Philoctète mourant, au retour d'Ilion,
Laissa dans Thurium, cité par lui construite,
Où l'œil du voyageur aujourd'hui les visite.
Ainsi le fier destin, qui place en se jouant
Au rang le plus pompeux l'homme issu du néant,
Du faîte des splendeurs, comme un mortel fragile,
A son gré précipite une superbe ville!

Les cités, comme l'homme, ont leur dernier soleil;
Si leurs jours sont plus longs, plus dur est leur sommeil.
L'homme expiré renaît dans sa race immortelle;
Des stériles cités la mort est éternelle.

Ah! sans doute les dieux, jaloux de tes hauts faits,
Alcide, à tes remparts refusent désormais
L'appui qui si longtemps retarda l'infortune
Des murs qu'avaient bâtis Apollon et Neptune.
Mars de son fils Cycnus t'impute le trépas;
Non sans honte lui-même il songe à ces combats
Où ta lance à Pylos, et non loin de Trachyne,
Rougit deux fois du sang de sa cuisse divine.
Aux yeux du Pythien tu n'as point expié
L'enlèvement fatal du delphique trépié,
Ce trépied sur lequel sa prophétesse assise
Prédit, que par tes traits deux fois serait conquise
La ville de Priam, et qu'en des flots de feux
Périrait de Phlégra le trophée orgueilleux.
Enfin Pluton lui-même en son esprit retrace
Le seuil des morts forcé par ta vivante audace.

La déesse dont l'œil plane au haut de l'éther,
Qui de ses pieds pénètre au delà de l'enfer,
Et dont la main puissante, invincible barrière,
De chaque globe ailé circonscrit la carrière,
La Nature accomplit la volonté du ciel;
Rejeton premier-né du monarque éternel,

Elle a remis déjà dans ses mains souveraines
Du rapide univers les infaillibles rênes,
Et, livrant aux zéphyrs son voile radieux',
Abandonne à regret le seuil mystérieux
De la caverne immense, antique et vénérable,
Loin du penser de l'homme aux dieux seuls pénétrable,
Que par-delà les cieux creusa l'Éternité,
Tombe et berceau des ans par Saturne habité,
Où des siècles futurs dont le métal varie
Par groupes le vieillard assemble la série,
De vie et de trépas dispense les dépôts,
Et des sphères écrit la marche et le repos.
Parmi l'obscur amas d'événements sans nombre
Dont la chaîne est tissue au fond de l'antre sombre,
Et qui doivent lier d'un immuable cours
Le premier jour du monde au dernier de ses jours,
La Nature attentive a lu la destinée
D'une rive par elle avec amour ornée,
Et des pleurs maternels mouillent le voile épais
Qui dérobe aux humains sa démarche et ses traits.
La Nécessité rude, ô déesse! t'entraîne,
Entre ses doigts de bronze agitant, non sans peine,
Un énorme fuseau forgé de diamant,
Qui tourne sur la terre et dans le firmament,
Où comme un fil sans fin ses lents efforts déroulent
Les révolutions des empires qui croulent,

Et celles qu'au milieu de tes propres labeurs
Ourdissent en passant les siècles destructeurs.
On dit qu'en s'éloignant de la caverne sainte
La Nature dans l'air proféra cette plainte :
« O monarque absolu dont j'ai reçu le jour!
« Si pour moi ta tendresse égale mon amour,
« S'il est vrai que la Parque, en désastres féconde,
« Doive en le ravageant renouveler le monde
« Qui s'écroule en partie, en masse maintenu,
« Si de l'Opique enfin le tour est survenu,
« Pourquoi, père cruel, de la Parque sinistre
« Aujourd'hui, malgré moi, me fais-tu le ministre ?
« Grand dieu! souffriras-tu que dans son propre sein
« Ta fille aveuglément plonge un bras assassin?
« Et voit-on une mère au fruit de ses entrailles
« Elle-même apporter de froides funérailles?
« Ah! pardonne l'élan du douloureux regret
« Qu'excite en moi du sort l'inexplicable arrêt;
« Mais je naquis de toi pour conserver, produire,
« Et réparer le monde, et non pour le détruire.
« Puisqu'à ces bords la Parque apprête un tel revers,
« Lorsqu'en tout lieu la paix console l'univers;
« Quand moi-même j'ai vu du seuil de l'Empyrée
« Descendre en voile blanc l'irréprochable Astrée;
« Puisqu'il ne suffit point des fléaux variés
« Qu'un ciel ennemi verse aux mortels effrayés,

« Ni des sanglants débris dont la famille humaine
« Hérisse en ses débats le terrestre domaine,
« Pourquoi ne pas commettre à de pareils travaux
« L'impitoyable dieu qui vole armé de faux?
« Seul ne suffit-il pas, lui dont la faim farouche
« Dévora les enfants nés de sa propre couche,
« Et dont le bras terrible en ses assauts muets
« Couche au niveau du sol cités, remparts, palais?
« Ah! n'est-ce point assez que j'aie été contrainte
« D'enfouir mes trésors dans une opaque enceinte,
« D'infester les guérets de hideuses moissons,
« Et d'arracher les fruits qui paraient les saisons,
« Sans m'imputer le deuil des bords que j'idolâtre?
« L'homme, qui dans ses pleurs me traite de marâtre
« Depuis le jour funeste où l'épi verdoyant
« De soi-même cessa d'ouvrir le sol riant,
« Où les ruisseaux vermeils qui sillonnaient les plaines
« Cessèrent d'écumer au bord des coupes pleines,
« L'homme, en me maudissant dans son aveugle erreur,
« De tes décrets profonds blâmera la rigueur,
« Et, repoussant les lois par toi-même dictées,
« Ces lois de l'univers et de toi respectées,
« L'infortuné croira qu'un hasard incertain
« De ce monde changeant règle seul le destin. »

Elle dit, et s'avance avec l'escorte agile
Des germes créateurs nés de son sein fertile.

La terre ranimée éclate en verts tapis;
Les fleurs naissent; la glèbe enfante des épis,
Et dans l'air épuré la sérénité plane.
A ses regards émus se rapproche Herculane;
Avec un long soupir des larmes à l'instant
S'échappent de ses yeux, et baignent en tombant
Les figuiers parfumés dont le sol se couronne,
Et qu'enlace en festons la plante d'Érigone.
Le Vésuve tressaille et s'ouvre à son aspect.
Chaque Élément calmé salue avec respect
Ce front majestueux qui, malgré son grand âge,
De sa beauté première a conservé l'image.
Ils ont tous reconnu la sage déité
Qui, du souverain maître aidant la volonté,
Assujettit aux lois d'une stable harmonie
De l'informe Chaos la masse désunie.
A l'hôtesse du ciel Cybèle ouvre les bras,
Et, joyeuse, reçoit au seuil de ses états
Celle dont l'industrie au centre de la terre
A fondé de granit son palais circulaire,
Immobile, éclatant des plus riches trésors,
Dont des nymphes sans nombre occupent les abords,
Les unes polissant des pierres cristallines,
D'autres traçant le cours des sources argentines,
Celles-ci d'un feu pur alimentant l'ardeur,
Et celles-là versant des nuages d'odeur.

Le Printemps s'y retire; et Cybèle elle-même,
Y déposant, l'été, son épais diadème,
Foule de frais pavots dont le tapis vermeil
Ressemble au lit de pourpre où descend le soleil;
Et quand le roi du jour, père, hélas! trop facile,
Confia son char d'or à son fils indocile,
Contre le ciel fumant et son domaine en feu
Cybèle vint chercher un asile en ce lieu.

Comme un homme qui loin de la clarté chérie
Par un crime exilé sous les monts d'Ibérie
Se plonge en leur enceinte, et d'un fer indigent
Va creuser les sillons d'un champ d'or ou d'argent,
La Nature pénètre au fond de la caverne,
Laboratoire obscur que le Chaos gouverne,
Où comme un sable ardent bouillonnent confondus
Les minéraux, le marbre et les métaux fondus.
Jupiter a banni de ce séjour funeste
La paix si désirable et la clarté céleste.
Le prince des Géants de soupirs étouffés
Assourdit les cachots par son souffle échauffés.
De ce fils de Tellus la masse colossale
Couvre un terrain, dit-on, dont la surface égale
Celle qu'embrasse au fond de l'Érèbe vengeur
Tithyus consumé par un oiseau rongeur;
Et tandis que du mont la riante ceinture
Des coteaux fructueux étale la culture,

Au dedans ses flancs nus fréquemment ébranlés
Témoignent du Géant les tourments redoublés.
Ainsi d'un riche éclat le tyran se couronne;
Son orgueilleuse main d'un sceptre d'or rayonne;
Sous ses pieds luit la pourpre en tapis précieux;
Mais, le cœur déchiré d'aiguillons soucieux,
Si la foudre à grand bruit roule de nue en nue,
Il tremble et de ses dieux embrasse la statue;
Et, jour et nuit, du trône où veillent ses ennuis
La révolte cachée ébranle les appuis.
Émule du Titan qu'une illustre victoire
Renversa sous le poids d'un triple promontoire,
Et dont le front soutient l'Etna ceint de glaçons
Et vêtu de cités, de pampres, de moissons,
Autrefois le Géant de son ardente haleine
A miné du volcan la cime aérienne,
Qui, stérile au milieu de verdoyants coteaux,
Montre une cendre aride et de noirs soupiraux.
Le bruit même est constant qu'un jour Halcyonée
Dans l'impuissante ardeur de sa rage enchaînée
Avec effort vomit par ces canaux brûlants
Une écume épanchée en longs ruisseaux bouillants,
Et que de cette écume en pierres épaissie
Les colons polissant la surface durcie,
Et comme un noir ciment l'assemblant sous leurs mains
De l'auguste cité vêtirent les chemins.

Du Vésuve profond la racine l'embrasse;
Sans relâche il la ronge, et veut changer de place,
Mais en vain : chaque fois sur son corps gémissant
Le volcan soulevé retombe plus pesant.
La contrée est en proie à sa lutte constante,
Et s'élève ou s'affaisse avec lui haletante.

Ses frères, cependant, sous les monts d'alentour
Par des efforts pareils conspirent à leur tour;
De leur sein palpitant la blessure enflammée
Exhale au loin l'odeur de la foudre allumée,
Et souvent agités leurs fronts séditieux
Font pâlir les mortels en provoquant les dieux.
Mais tandis que Tellus (qui des monts et des villes
Assure en tous les temps les fondements tranquilles,
Et pourvoit aux besoins de tout être vivant)
Refuse d'affermir ce sol toujours mouvant,
O doux bienfait du ciel! la sueur abondante
Qui des Géants captifs baigne la couche ardente
Pour l'homme est transformée en salutaires eaux,
Et sur ces bords procure un remède à ses maux.
Ainsi l'île en travail qu'ombrage l'Épomée[1],
Les monts leucogéens toujours ceints de fumée,
L'Oliban hérissé des rochers les plus durs,
Les coteaux de Stabie, et tes humides murs,

1. L'île l'*Ischia* et son volcan.

Pouzol, versent un baume en prodiges fertile.
Ainsi la tiède Baïe en son golfe tranquille
Voit, sur des vaisseaux peints aux mâts parés de fleurs,
Au seul bruit des concerts, aborder les douleurs,
Famille immense. Hélas! moins heureuse, Salente
Maudit le jour funeste où sa plaine béante
Recueillit de Phlégra les fugitifs débris,
Par Hercule vainqueur dans ce lieu poursuivis;
Du fond du gouffre impur que leur sang noir humecte
Une source jaillit dont la vapeur infecte
Remplit l'air et les eaux d'un poison meurtrier,
Et du port de Leuca fait fuir le nautonier.

La Nature, écartant le voile qui la cache,
Commence en soupirant sa déplorable tâche,
Et déploie à regret ce pouvoir merveilleux
Qui dans l'obscur abîme, et dans l'air nébuleux,
Sur la face du globe, en son sein, se révèle,
Et par qui tout se meut, change et se renouvelle.
De cette même main dont elle sème ailleurs
L'or et le diamant, les plantes et les fleurs,
Ici de son ouvrage elle ourdit la ruine;
Dans un morne silence elle enchaîne et combine
Les contraires fureurs des divers Éléments,
Et du plus noir courroux pétrit les aliments.
Tel, quand le dieu boiteux, qu'un soin matinal presse,
Délaissant de Vénus la couche enchanteresse,

Va fabriquer la foudre, effroi du genre humain,
Tour à tour il assemble et mêle sous sa main
La grêle tortueuse et la nuée humide,
La flamme étincelante et le souffle rapide,
Et de l'éclair tremblant la pâlissante horreur,
Et l'effroyable éclat du tonnerre en fureur.

Tellus de son hôtesse aide la diligence;
Elle accuse en secret sa lente expérience;
Comme une femme assise en un cercle indigent
De vierges que nourrit un labeur exigeant
Querelle la navette ou l'aiguille trop lente.
Il ne lui suffit pas que l'onde turbulente
Irrite en bondissant le foyer souterrain
Et sous son pied liquide entraîne le terrain
Qui par couches miné s'entr'ouvre et se détache;
Aux entrailles du mont Cybèle même arrache
Les pierres et l'argile et les poudreux monceaux
Que l'immortelle artiste entasse en ses fourneaux,
Et forge en traits sans nombre, où son art amalgame
L'onde, le soufre actif, le nitre qui l'enflamme,
Le bitume tenace et qui s'enfle allumé,
Et le métal qui coule en ruisseaux transformé.
Ainsi les durs métaux et les marbres solides,
Assujettis par l'homme à ses besoins avides,
Ici, des éléments pernicieux rivaux,
S'unissent pour détruire et l'homme et ses travaux!

Mais de ces traits varie et la forme et l'attaque;
Les uns doivent dans l'air s'épandre en pluie opaque,
Les autres par éclats dans l'espace voler,
Et d'autres en torrents du haut du mont rouler.
Tel l'avare marchand, que le dieu du commerce
Appelle aux riches bords de l'Inde ou de la Perse,
Construit sur le rivage un navire où sa main
Adapte habilement le hêtre, le sapin,
L'aune, qu'il mesura dans la forêt prochaine;
L'un se transforme en vergue où la voile s'enchaîne,
L'autre se dresse en mât, ou rampe en avirons,
Et l'autre de la nef forme les flancs profonds.
L'onde opposée au feu qui la combat sans cesse
Avec lui de concert, sous l'œil de la déesse,
A tous ces traits, liés, fondus par la chaleur,
Donne à la fois leur poids, leur forme et leur couleur;
Comme l'on voit au gré d'un ouvrier habile
L'or, le bronze ou l'argent prendre un aspect mobile,
Se façonner en meuble, en dieu se modeler,
Ou pour l'aimable vierge en bracelet briller.

Mais l'air, la flamme et l'onde et la pierre et l'arène
Qu'enferme de Tellus la forge souterraine
Forment par l'art puissant qui les allie entr'eux
D'un long ressentiment les trésors désastreux,
Que n'égaleront point dans leur plus grand ravage
Des machines de Mars l'homicide assemblage,

La foudre irrésistible, ou le nuage armé
Qui fond sur les travaux du colon alarmé,
Ni le fleuve grossi qui roule avec ses digues
Les regrettables fruits des champêtres fatigues,
Ni l'hiver accablant qui fait gémir les monts,
Dépouille les forêts et flétrit les vallons.
Dans le port un navire échappe à la tempête;
Des célestes fléaux l'homme défend sa tête,
Il fuit un incendie; et d'un peuple aux abois
La famine, la peste épargne au moins les toits;
Et si la Parque enfin dévora Troie entière,
L'œil encor reconnaît sa divine poussière,
Le lit où bouillonna le Xanthe aux flots taris,
Et l'antre où pour juger s'assit le beau Pâris.
Mais l'aveugle Tellus, sans frein dans sa vengeance,
Hélas! doit renfermer sous un sépulcre immense
Le peuple, la cité, le fleuve, le coteau,
Et sur leur sépulture étendre un sol nouveau.

La tombe où des Géants gît le prince livide
A vu plus d'une fois sous sa voûte perfide
S'ourdir et fermenter contre les nations
Les fléaux imprévus et les séditions.
Spartacus, chef altier d'esclaves ses complices,
Échappé de Capoue et fuyant les supplices,
Osa, par le secours de fragiles sarments,
De roche en roche au fond de ces gouffres fumants

Descendre, et d'une armée y brava la menace.
D'Halcyonée il vit l'épouvantable face,
Ses yeux cruels rougis d'une affreuse lueur,
Ses membres dégouttants d'une ardente sueur,
Et d'un souffle de feu sa couche pénétrée;
Il crut de lenfer même avoir franchi l'entrée,
Ouïr les cris aigus des coupables punis,
Les fouets que fait siffler l'insensible Érynnis,
Et du gardien béant la triple voix hurlante.
L'effroi saisit ce chef d'une troupe insolente,
Tour à tour soldat thrace, et lâche déserteur,
Et brigand homicide, enfin gladiateur,
Au sang du peuple roi plongeant son glaive impie.
Le colosse admira son audace inouïe,
Et soulevant, dit-on, son front démesuré,
D'un accent sépulcral glaça le conjuré :
« Téméraire vivant, qui de ce lieu terrible
« As violé le seuil à nul autre accessible,
« Quelle cause t'amène ici pour ton malheur?
« Viens-tu d'Halcyonée outrager la douleur,
« Ou plutôt, attiré par des désirs avares,
« A la Terre arracher ses trésors les plus rares?
« Qui que tu sois, apprends qu'en dépit des liens
« Dont m'ont chargé des bras plus puissants que les miens,
« D'un mouvement je puis, que dis-je? mon haleine
« Suffit pour châtier ton insolence vaine,

« Moi, le chef des Géants que la Terre a produits,
« Qui fais fléchir les tours sur leurs tremblants appuis.
« Les dieux seuls de ma chute ont mérité la gloire;
« Hercule leur a dû sa superbe victoire.
« Mais il viendra le jour qu'une juste fureur
« Enfin me vengera de mon heureux vainqueur,
« Où les murs qu'à mes pieds fonda son arrogance,
« Sous les coups de ma mère et de sa noble engeance,
« Dans la tombe qui pèse à mes flancs palpitants
« Eux-mêmes descendront avec leurs habitants. »

Ainsi parla le monstre au sein gonflé de bile.
Mugissantes autour de l'esclave immobile
Toutes les cavités de ces vastes cachots
Des sons qui les troublaient redoublaient les échos.
Mais le gladiateur rappelle son audace;
Il se souvient qu'un jour une femme de Thrace[1],
Par Bacchus inspirée, à l'aspect d'un serpent
Sur sa tête endormie en couronne rampant,
Lui prédit le pouvoir (dieux! vous fîtes ce crime):
« Redoutable gardien de ce lugubre abîme,
« Répond-il, nul désir avide ou curieux
« Ne m'a fait aborder ce séjour périlleux.
« L'invincible destin qui délia ma chaîne
« Lui seul en ta puissance à cette heure m'amène.

1. Sa propre femme, selon Plutarque.

« A de serviles jeux préférant le trépas,
« Je fuis, armé d'un glaive, et provoque aux combats
« Un peuple belliqueux qui comme un dieu révère
« Cet Hercule lui-même auteur de ta misère.
« Autour de ta demeure, ô prince des Géants!
« Comme un filet immense ils ont tendu leurs camps.
« J'ose te supplier, ô Génie exorable!
« Prête à ma résistance un appui favorable;
« Vois d'un œil de pitié mon bouclier grossier
« Que de peaux revêtu forme un tissu d'osier;
« Vois tous mes compagnons, misérables esclaves,
« Armés de traits forgés de leurs propres entraves.
« Pour racheter nos jours que tu nous peux ravir,
« Spartacus et les siens sont prêts à te servir.
« Si nos débiles bras de ta pesante chaîne
« Ne peuvent alléger l'insupportable gêne,
« Ni du jour libre et pur te rendre la douceur,
« Je puis de ta vengeance être le précurseur;
« Sous tes yeux, à ma cause unissant ta querelle,
« Je jure à tout ce peuple une guerre éternelle.
« J'en atteste ce glaive et tes nuits sans repos,
« Et cette liberté qu'appellent tes sanglots,
« Et ces antres noircis par des vapeurs ardentes,
« Et ces roches enfin sur ma tête pendantes,
« Oui, j'irai ravageant par le fer et le feu
« Les rivages témoins des exploits de ce dieu. »

Calmé par ce discours, le fier Halcyonée
Approuva le serment de sa tête inclinée.
O surprise! à travers le séjour souterrain,
D'un mouvement que suit un tremblement lointain,
Le vieux fils de Tellus sillonne une ouverture
D'où Spartacus s'échappe avec sa troupe obscure,
Et de là dirigeant ses pas inattendus
Fond sur les camps romains au pied du mont tendus,
Et guide furieux de cohortes serviles,
Court de la Campanie ensanglanter les villes.
Tel triomphe un lion, qui de faim rugissant,
Alors que de Vesper naît l'astre rougissant,
Sort et s'enlace aux rets tissus par un Numide,
Les brise, et plus ardent fond sur le daim timide.

La Nature aujourd'hui dans ces antres secrets
D'un deuil plus formidable accomplit les apprêts.
Malheur à vous, cités qu'opprima le barbare,
Nole arrondie en tour, que du volcan sépare
Une verte campagne, et toi, Nucéria [1],
Trop voisine du Cirque où s'assied Pompéia!
Tremblez : ceinte de tours Cybèle en sa vengeance
Va du Ciel étoilé balancer la puissance;
Vengeance monstrueuse! effroyable pouvoir
Que les hôtes du ciel ne voudront pas avoir!

1. Aujourd'hui *Nocera*.

Oh! combien en gémit la Nature éperdue!
Qu'entre ses doigts souvent l'œuvre fut suspendue!
La victime qu'enchaîne une invincible main
D'angoisse ainsi frissonne et se débat en vain.
Chaque Élément rugit d'une joyeuse haine;
Ennemis déclarés de l'industrie humaine
Qu'ils servent à regret dans leur captivité,
Et contr'elle toujours luttants en liberté,
Soit qu'ils sapent sans bruit l'appui des tours superbes,
Ou fondent en grondant sur un champ plein de gerbes
Ou sur un prompt navire, ou tourbillons brûlants,
Embrasent la chaumière et les toits opulents.

Mais le Chaos, ce roi de la matière inerte,
Qui de son vieil empire ici pleure la perte,
Du fatal appareil d'abord s'est alarmé.
Il craint que de sa masse un nouveau corps formé
De son domaine étroit n'appauvrisse l'enceinte;
En sons tumultueux il exhale sa plainte,
Et l'œil confus, les traits par le trouble altérés,
Il s'avance à travers ses états resserrés,
Dont lui-même il prétend défendre enfin la borne.
Mais par degrés l'espoir déride son front morne,
Lui montrant par le feu ses confins étendus,
La matière dissoute en torrents épandus,
Et la cendre et la ponce et la scorie en foule
Grossissant les débris du globe qui s'écroule.

Il contemple, charmé, ces armements hautains,
Et croit par leur secours ressaisir ses destins :
« Le juste sort va donc, se dit-il à lui-même,
« Au plus ancien des dieux rendre le diadème,
« Et des mondes jadis rassemblés sous ma loi
« Son oracle assuré va me proclamer roi.
« Lui-même il me promit, quand sa main souveraine
« A des dieux nouveau-nés partagea mon domaine,
« Qu'après un long exil consumé dans l'oubli
« Dans mes droits primitifs je serais rétabli;
« Que cependant la Nuit, ma fille glorieuse,
« De l'Érèbe occupant l'enceinte spacieuse,
« Avec un dieu créé pour dispenser le jour
« Sur mes champs divisés règnerait tour à tour.
« J'ai cru les recouvrer lorsqu'un immense orage
« De la terrestre masse engloutit l'assemblage,
« Et quand de l'air en feu la dévorante ardeur
« De son centre béant perça la profondeur.
« L'active déité qui m'a ravi l'empire
« Avec tous mes sujets en ma faveur conspire;
« Je la vois, épuisant mes obscurs arsenaux,
« Armer pour moi le feu, l'air, l'argile et les eaux. »

Il dit, et, plein d'espoir, sur sa tête difforme
Le roi caduc replace une couronne informe,
Lève un sceptre ébauché dans son noir atelier,
Et de nouveaux débris dresse un trône grossier.

Où siégent avec lui la Discorde insolente,
Du monarque indolent compagne turbulente,
Et l'aveugle Hasard, arbitre des combats
Qu'obstinés ennemis se livrent ses soldats.

L'HÉRACLÉADE

— CHANT QUATRIÈME —

ARGUMENT.

Époque de la célébration de la fête d'Hercule à Herculanum. Nombreux présages de l'engloutissement de cette ville. Adieux de Protée. Description du temple d'Hercule. Sacrifice solennel et signes qui l'accompagnent. Banquet sacré, où l'on chante les exploits du dieu et sa victoire sur les Géants.

CHANT QUATRIÈME.

Mais l'année, en l'honneur du fils d'Amphitryon,
Ramène au sein des murs qu'enorgueillit son nom
Des sacrifices saints la pompe solennelle,
Que des jeux consacrés suit l'appareil fidèle.
Naple envoie aux assauts ses athlètes fameux;
Amante du gymnase et des scéniques jeux,
Naple a gardé des Grecs les coutumes antiques.
Caprée assemble aussi ses lutteurs héroïques.
L'heureux Campanien, par le zèle excité,
S'empresse à rendre grâce à la divinité
Qui de l'Opique en proie aux plus sanglants ravages
Par un triomphe illustre assura les rivages.
Les uns quittent Caïète et les coteaux féconds
Qu'autrefois infestaient les cruels Lestrygons;
D'autres laissent les bords du Liris taciturne,
Du Save orné de pampre, et du fougueux Volturne,
Dont nulle digue encor n'emprisonne le sein,
Et l'abondant Clanis de Literne voisin;

D'autres la vaste plaine où le Sarraste antique
Boit les flots transparents du Sarnus pacifique,
Et les bois que parcourt le Siler dont les eaux
A l'égal du caillou durcissent les rameaux.
Plus d'un hôte du Tibre accourt à cette fête;
Plus d'un patricien sur les bords du Sébèthe
Où la liberté grecque étale ses bienfaits
Des honneurs soucieux vient déposer le faix.

Pour toi, qui des faisceaux dédaignant la puissance,
Vis libre de tout soin, d'envie et d'espérance,
Maître de tous les biens que les mortels déçus
Ne possèdent qu'en songe, ô sage Pollius!
Tu préfères Surrente à la cité d'Alcide.
Ornée en vain par toi d'une maison splendide
Herculane t'appelle; un dieu, n'en doute pas,
Un dieu loin de sa pompe a détourné tes pas.
Ton zèle honore aussi le divin fils d'Alcmène;
Dans son temple, ornement de ton riche domaine,
Tu vas, la lyre en main, faire fumer l'encens;
Pour lui tu vas rouvrir des combats innocents,
Et de tes rejetons le plus jeune est le prêtre
D'Hercule protecteur de ton palais champêtre.
Heureux qui, comme toi, de la faveur des dieux,
O Pollius! sait faire un usage pieux,
Qui médite à leur gloire un cantique sublime,
Et leur consacre un temple, un prêtre, une victime!

Rival de Lucullus aux bords campaniens,
Hercule aussi reçut la dîme de tes biens;
Puisses-tu, comme lui, pour prix de ta largesse,
Voir d'année en année accroître ta richesse!

Cependant sur la terre, aux astres, dans les eaux,
Le devin pâlissant ne lit que des fléaux.
C'est peu qu'une comète, errante échevelée,
Qui présagea naguère à la terre troublée
La fin d'un empereur qui seul ne la crut pas[1],
Ait de sa longue course alarmé les états;
La Nature en travail révèle à ce rivage
D'un sinistre avenir l'inévitable orage.
Ainsi lorsque l'automne a dans un corps humain
D'une peste brûlante épanché le venin,
Plus d'un signe fidèle au dehors manifeste
De l'intestine ardeur l'invasion funeste.
Des feux de l'orient le Vésuve frappé
D'une opaque vapeur se montre enveloppé;
Il craint que l'œil du Jour en plongeant ne décèle
L'appareil désastreux que sa base recèle,
Et semble un de ces monts que dans la paix de l'air
D'une nue immobile entoure Jupiter.
Prodige menaçant! une teinte enflammée,
Quand le jour meurt, rougit cette épaisse fumée,

1. Vespasien.

Et figure un fanal dont la nocturne ardeur
Du phare de Caprée égale la splendeur,
Ou le disque vermeil que Phébé solitaire
Du seuil de l'horizon incline vers la terre.
Le Vésuve pour toi, triste épouse du Ciel,
De la vengeance même est devenu l'autel;
Son nuage fumant, comme un encens propice
S'élève, précurseur de ton noir sacrifice.
Il mugit sourdement, semblable aux grands taureaux;
D'épouvante alentour frémissent les coteaux,
Et l'Apennin neigeux que le volcan domine
De ses frimas tremblants redoute la ruine.
Les murs voluptueux du Phrygien Capys
Au murmure lointain s'éveillent assoupis
De l'indolent repos dont l'ivresse perfide
Du joug préservant Rome enchaîna le Numide.
O terreur! nuit et jour, dans les airs agités,
Sur la montagne obscure, aux prochaines cités,
De tous côtés l'on voit, lançant des regards sombres,
Pâlir et se traîner de gigantesques ombres.
Ainsi l'hiver, parmi la brumeuse vapeur
Qui des flèches du Jour émousse la vigueur
Un pâtre cheminant sur la plaine uniforme
A l'œil confus s'allonge en un colosse énorme.
Un sol mouvant sans cesse ébranle les remparts;
Les portes sur leurs gonds roulent de toutes parts.

Dans les murs, hors des murs, hurlent les chiens funèbres.
Le jour, vole à grands cris l'hôte ailé des ténèbres.
Hypérion, voilé d'un nuage sanglant,
Du Sagittaire humide ouvre le seuil brûlant.
Des feux de Sirius l'air s'échauffe et s'allume;
Dans les champs altérés l'arbre se sèche et fume.
L'onde des puits tarit : au fond de ses roseaux
La naïade, assoupie au doux bruit de ses eaux,
Admire à son réveil sa source taciturne,
Et la fange usurpant le cristal de son urne.
La nuit, d'ardents flambeaux étincellent dans l'air;
Et des foudres sans bruit déchirent un ciel clair.
Avec l'oiseau des mers cherchez un autre asile,
Nacelles, qui le soir dans le golfe tranquille
Voyez le ciel plonger, bondir, plonger encor,
Et les astres nageant tremper leurs cheveux d'or,
Tandis que sur le dos de la flottante plaine
Vous respirez le frais d'une nocturne haleine,
Et qu'aux pas cadencés des avirons marchants
Vous mêlez la cithare et les aimables chants;
Le golfe au loin frémit : la vague amoncelée
Autour du promontoire où s'avance Héraclée
Des abois de Scylla fait résonner ces bords.
Les vaisseaux soulevés se heurtent dans les ports.
Les pénates suants témoignent leurs alarmes.
Sur leurs autels penchés les dieux versent des larmes;

O vainqueur de Phlégra! le peuplier divin
Se flétrit détaché de tes tempes d'airain;
Et l'offrande appendue à ta demeure sainte
Par sa chute fréquente épouvante l'enceinte;
Ta ville flotte autour de son coteau mouvant,
Comme un cygne endormi sous son aile d'argent,
Au sein d'un lac d'azur voilé d'un vert ombrage,
Et que fait frissonner le souffle de l'orage.
Dans son sépulcre assis sur un tertre élevé
Battu du flot bruyant par l'Auster soulevé,
Aux murs napolitains tressaille la Sirène,
Et sa lyre gémit : le clairon de Misène
Par des accords plaintifs répond sur son coteau.
Pompéia, non sans crainte, entend sous le tombeau
Soupirer Mamia; sa publique prêtresse;
Ses murs mal raffermis accroissent sa détresse;
D'une timide main elle répare encor
Son forum mutilé, morne et vaste trésor
De colonnes sans base, et d'insignes statues
Sur la dalle en débris par Cybèle abattues.
L'antre de Cumes gronde : hôtesse de ce lieu
Ta voix, Déiphobé[1], don immortel d'un dieu,
A tout à coup frémi d'une horreur prophétique;
Et dans son sanctuaire, où luit l'ivoire antique

1. Sibylle du temps d'Enée.

Du monstre arcadien par Hercule dompté [1],
Apollon a paru de sueur humecté.
« Ce prodige, disaient les anciens de la ville,
« En désastres fameux de tout temps fut fertile,
« Mais toujours menaça des rivages lointains,
« Et la Grèce et l'Asie y lurent leurs destins. »
Cybèle toutefois aux murs tremblants de Baïe
Voit courir vers son temple un peuple qui s'effraye,
Dont la race étrangère au bord campanien
Autrefois déserta le sol chalcidien;
Ils pensent qu'en quittant la terre maternelle
Ils ont tous encouru ta colère éternelle,
Déesse, et que ce sol qui tressaille toujours
Sans cesse les repousse et menace leurs jours.

O comble de l'effroi! de l'agreste Caprée,
Solitude chérie à Pharos préférée,
Protée au front changeant a fui le doux exil.
Là souvent le devin, pasteur sacré du Nil,
Vient contempler le golfe, et paisible repose
Au creux des blancs rochers qu'à la vague il oppose,
Après avoir compté ses nombreux veaux-marins.
Durant la nuit, ses chants attiraient les dauphins,
Et charmaient vos écueils à la cime déserte,
Sirènes, dont Ulysse un jour causa la perte:

1. Le sanglier d'Érymanthe

(Il assista, dit-on, au concert où vos voix
Osèrent défier les neuf Sœurs à la fois,
Et sur leurs fronts vainqueurs il vit ces Immortelles
En couronne dresser la plume de vos ailes.)
Le berger fatidique, assemblant ses troupeaux,
Par cet adieu naguère affligea les échos :
« C'en est fait : des Géants Tellus mère implacable
« A juré de ces bords la perte irrévocable.
« Il ne lui suffit pas d'avoir, sous mes regards,
« De ta côte, ô Surrente! ébranlé les remparts ;
« D'avoir sapé la tour d'où ma chère Caprée
« Parmi l'ombre conduit la nef mal assurée,
« Et des douze grands dieux secoué les palais,
« Que Tibère éleva sur ces âpres sommets.
« O de la Campanie effroyable disgrâce,
« Qui fera l'entretien de la mortelle race,
« Tant qu'aux champs du soleil l'épouse de Tithon
« Précédera le char qu'égara Phaéthon !
« Bientôt en tourbillons de flammes et de cendre
« De Tellus sur ces bords le courroux va descendre;
« Ses foudres, labourant cités, vallons, coteaux,
« Sous d'arides sillons sèmeront des tombeaux.
« Le Vésuve sera son Olympe : aux éclairs,
« Aux foudres, aux torrents du monarque des airs
« Opposant ses éclairs, ses torrents, son tonnerre,
« Elle doit foudroyer le ciel, l'onde et la terre;

« Que dis-je? sa furie étonnant Amphitrite
« Des plus lointaines mers franchira la limite;
« Et pour surcroît de deuil, plus d'une région
« Couve l'embrâsement et la contagion.
« Adieu, rochers qu'assiége une bruyante écume,
« Et vous, flots argentés qui d'une blanche brume
« Au fond de ma retraite humectiez mes cheveux!
« Adieu, plage embaumée où riaient à mes yeux
« La tige aux pommes d'or et la grappe vermeille,
« Et d'agrestes palais l'opulente merveille!
« Adieu, montagne illustre où l'écho sonne encor
« Le clairon qu'emboucha le compagnon d'Hector!
« Et vous, fleurs de la mer, vous, îles odorantes,
« Qui parfumez au loin les plaines transparentes!
« Adieu, golfe ombragé des voiles du pêcheur,
« Que sillonne en chantant l'harmonieux rameur;
« Coupe immense d'azur et de marbre liquide
« Où l'œil voit se jouer la verte néréide,
« Et dont ces monts, en cirque ouverts de tous côtés,
« Comme des yeux sans nombre admirent les beautés!
« Je ne vous verrai plus de ma grotte secrète,
« Entouré des troupeaux soumis à ma houlette,
« Quand du soleil naissant le Vésuve est doré;
« A l'heure où le zéphyr dans son lit empourpré
« Berce d'un souffle frais la mer retentissante,
« Et lorsque du soleil la sœur resplendissante

« Dans les cieux émaillés conduit ses blancs taureaux.
« Je ne vous verrai plus, ô poupes de Pharos!
« Saluer ma Caprée, et par un sacrifice
« Honorant de ces flots Minerve protectrice,
« De l'Égypte à Pouzol apporter les tributs.
« Dans le calme des nuits je ne chanterai plus.
« Phoques chéris, partez : vos troupes vagabondes
« N'iront plus dans leurs jeux fendre les molles ondes,
« Aux yeux de Parthénope, ouvrage de Chalcis
« Comme un amphithéâtre au fond du golfe assis.
« Partez : l'hôte des eaux dans ce terrible orage
« Doit de l'hôte du sol partager le naufrage. »
Ainsi parla Protée, et s'éloignant, le dieu
Attacha sur le golfe un long regard d'adieu.

Infructueux avis! prophétie inutile!
Une divinité voile d'un charme hostile
L'indolente Héraclée, et tout son peuple, hélas!
Dans le sein de la joie est promis au trépas.
Afin de détourner ces présages sinistres,
On ne voit point des dieux les suppliants ministres
En long cortége autour de la ville et des champs
D'une plaintive voix promener d'humbles chants,
Ni, pour calmer les feux dont la terre bouillonne,
Monter sur la colline une chaste matrone,
Pieds nus, cheveux flottants, d'un cœur religieux
Implorant, l'œil au ciel, Jupiter pluvieux.

Infortunés! l'espoir d'avance les entraîne
Du théâtre de marbre à la poudreuse arène,
Où s'étalent les prix aux vainqueurs consacrés,
Les palmes, les tissus de pourpre colorés,
Les coupes, les trépieds : déjà, la foule immense,
Les cheveux ceints de fleurs et parfumés d'essence,
Prend place au long banquet qui veille au carrefour,
Et la coupe à la main ils attendent le jour.
Telle aux champs de Phrygie, en proie au dieu prophète,
La chevelure éparse, et balançant sa tête
Comme un frêle arbrisseau par les vents ébranlé,
La fille de Priam au Troyen aveuglé
Dévoilait vainement le meurtre et l'incendie
Que couvait d'Épéus la machine hardie;
Le front de fleurs paré, d'un feuillage joyeux
Ils couraient entourer les temples de leurs dieux;
Partout dans Ilion au penchant de sa chute
Retentissaient la danse et le chant et la flûte;
Et son peuple enivré consommait un festin,
Hélas! que devait suivre un sommeil sans matin.

Pour la dernière fois de ta fête, Herculane,
Éclairant les apprêts, le frère de Diane
Se montre à tes regards sur son char abaissé
Visitant les états de sa fille Circé [1].

1. Le promontoire de *Monte Circelli*.

Tandis qu'au bord des eaux mollement tu reposes,
Ton front du double éclat de la pourpre et des roses
Comme un flambeau mourant, près de pâlir, reluit;
Suprême adieu du Jour qui loin de toi s'enfuit!
Ah! considère encor la face étincelante
Du bassin qu'a doré sa clarté défaillante;
Penche encore l'oreille aux dernières chansons
Que soupirent de loin tes pêcheurs vagabonds.
Pour la dernière fois l'astre de Dionée[1]
Te sourit du sommet qui couvre Halcyonée,
Et la lampe d'airain, soleil de tes palais,
Les égaye à son tour de ses derniers reflets.
Les bruyants carrefours dans l'ombre s'assoupissent;
Seules, lassant l'écho, les fontaines gémissent.
Avec les instruments ont cessé tour à tour
La joie et les concerts d'hyménée et d'amour.
Devant l'urne des morts seule aux sépulcres veille
La funèbre clarté qui jamais ne sommeille;
Et les mânes errants vont de mortels chéris
Pour la dernière fois visiter les lambris.
Étoile du matin, ah! ralentis ta course:
Sur le char paresseux du froid gardien de l'Ourse
Des astres moins hâtés poursuis la légion,
Et tarde à réveiller la mère de Memnon!

1. Vénus.

Voici l'Aube: la ville et toute la colline
Au loin fermente. Ainsi l'océan qu'illumine
Un rayon blanchissant de l'astre oriental
D'abord s'éveille au vol du zéphyr matinal,
Et jusques au rivage avec un doux murmure
Déroule à lents replis sa mobile ceinture;
Bientôt du vent croissant le souffle se roidit;
Le flot incliné s'enfle et se presse et bondit,
Et réfléchit au loin l'éclat qui le colore.
Partout un pieux zèle a devancé l'Aurore;
Sur son char plus tardif la déesse pâlit:
Elle semble à regret abandonner son lit
Où languit de Tithon la vieillesse inutile.
Une verte guirlande a couronné la ville,
Qui, comme une génisse attachée à l'autel
De blancheur éclatante et sous le fer mortel
Levant sa corne d'or de bandelette ornée,
Reluit au pied du mont tombeau d'Halcyonée.
Un feuillage odorant parfume les chemins.
Dans chaque port, s'enlace autour des mâts hautains,
Aux flottants pavillons, la verdure rampante.
Hercule, vers ton temple où le feston serpente
Les démarques puissants, consuls de la cité,
Et des décurions le sénat respecté,
Et des patriciens la foule magnifique,
S'acheminent : la pompe emplit le saint portique.

Les murs où sont dépeints tes faits prodigieux,
Où brillent appendus les dons religieux,
Et les portes d'airain leur retracent ta gloire;
Des troupeaux d'Erythie[1] on y grava l'histoire.
Le berger aux trois corps ici contre le dieu
Lance le javelot et la flèche et le feu,
Et son chien dresse en l'air deux têtes meurtrières.
Dercinus, Bergion, deux gigantesques frères,
Là, disputant le Rhône à ses taureaux pourprés,
De foudroyants cailloux périssent atterrés.
Plus loin, l'adroit Cacus hors de son antre infâme
Est traîné vomissant une expirante flamme,
Au milieu des taureaux sortis de l'Aventin;
Vivant tableau tracé par le chantre latin,
Où respirent ses yeux, son visage farouche,
Sa poitrine velue et sa fumante bouche.
Les enfants de la Terre apparaissent auprès,
Grinçant les dents, les bras armés d'immenses traits,
Dont Hercule châtie à grands coups l'insolence.
Leur chef Halcyonée au milieu d'eux s'élance
Comme l'Athos fameux parmi les autres monts.
Rochers vivants eux-même, on voit leurs bataillons
Soulever de hauts pins, des roches dépouillées;
De plumes d'aigle noir tes flèches habillées,

1. Ile voisine de Cadix, où régnait Géryon.

Hercule, fendent l'air comme de grands oiseaux.
Contemplant ce combat funeste à leurs bourreaux,
Comme un nuage obscur sur les prochaines cimes
S'élèvent des Géants les nombreuses victimes,
Que rend à la clarté l'arbitre des enfers.
Ailleurs, sur une digue ouvrant les flots amers [1],
Le dieu conduit la proie à sa valeur rendue.
Enfin lui-même il guide une agreste charrue
Qu'entraînent deux taureaux entre les siens choisis,
Et, sur un vaste tertre au bord de l'onde assis,
De sa ville future il sillonne l'enceinte.
La voûte triomphante à l'œil glacé de crainte
Étale de Phlégra le butin monstrueux.
Autour de la massue au tronc dur et noueux
S'allongent des vaincus les dépouilles informes,
Noires du feu du ciel; des ossements énormes
Y blanchissent parmi des traits ensanglantés.
Aux colonnes partout pendent les prix vantés
Qu'au dieu cher aux lutteurs consacra la Victoire,
Dernière offrande, hélas! suspendue à sa gloire;
Car le disque en leurs mains ne doit plus rayonner,
Le ceste armé de plomb ne doit plus résonner;
Leurs pieds ne doivent plus disputer de vitesse.
Sur le sol que du marbre émaille la richesse

1. Le *chemin d'Hercule* sur le lac Lucrin.

Est peint son bouclier, d'or, d'argent et d'airain,
Image d'un chef-d'œuvre où l'immortel burin
Grava la mer, la terre et la cour éthérée,
La lice des neuf Sœurs, les dauphins de Nérée,
La palestre, les chars, les combats meurtriers
Où la Parque à flots noirs boit le sang des guerriers;
Des sangliers heurtant des lions en furie,
Des moissonneurs courbés sur la gerbe mûrie;
Des vignes qu'on dépouille avec un fer tranchant,
Et le char d'Hyménée et la danse et le chant;
Naïfs tableaux décrits par l'émule d'Homère [1].
Mais des coups de Cybèle ô souvenance amère!
Cette vive peinture aux solides couleurs,
Ces murs historiens de fabuleux labeurs,
De son puissant courroux montrent encor l'injure.
Devant le dieu que pare une splendide armure,
(Car sa massue est d'or, sur son épaule encor
Du lion néméen pend la dépouille d'or,
Et d'un or pur sa trousse et son arc étincelle),
L'autel brûle allumé d'une flamme immortelle.

De tous côtés l'encens fume : mais le foyer
Tout à coup voit pâlir son éclat coutumier.
Le sacrificateur couronné de guirlande
Conduit devant l'autel la mugissante offrande,

1. Hésiode

Et sur son front doré fait couler la liqueur.
Mais sous le fer noirci le sang perd sa couleur;
Dans les flancs du taureau la menace palpite.
Sur sa base à la fois l'autel grondant s'agite.
« Que dois-je faire entendre à ce peuple assemblé? »
S'écrie, à cet aspect, l'aruspice troublé;
« O ciel! le sacrifice offert au dieu de Thèbe
« Servirait-il de proie aux hôtes de l'Érèbe ?
« D'effroyables fléaux se découvrent à moi,
« Et nos malheurs encor passeront notre effroi.
« Pourquoi sais-je un secret qu'à notre œil téméraire
« La céleste clémence avait voulu soustraire?
« Puisse mon art faillir! puisse son inventeur
« L'Étrurien Tagès avoir été menteur! »
De termes ambigus ainsi le vieillard sage
Enveloppe du ciel le terrible message,
Et d'avance il pâlit de son futur trépas.
Tel Amphiaraüs, prophète des combats,
Guerrier lui-même, au fond de livides entrailles,
Au sein des airs, lisait ses propres funérailles,
Et d'horreur pénétré pour son savoir fatal,
Rejetait loin de lui le bâton augural,
Le laurier inspirant et les augustes marques
D'une tête vouée à la rigueur des Parques.

Les ministres d'Hercule au peuple convié
Vont présentant les chairs du bœuf sacrifié;

Des bienfaits de Cérès ils chargent les corbeilles,
Et livrent de Bacchus les largesses vermeilles.
Le dieu d'airain, quittant son siége accoutumé,
Sur un lit frangé d'or, d'acanthe parfumé,
Vient s'asseoir au banquet où l'invoque la foule.
Sur les tables partout la libation coule.
Alors, le front blanchi du divin peuplier,
Les Saliens [1] autour de l'odorant foyer
Forment deux chœurs, aux sons de la flûte d'ivoire,
Et d'Hercule en leurs chants ils célèbrent la gloire,
Des serpents de Junon son berceau triomphant,
Ces premiers ennemis de l'héroïque enfant;
Par lui de l'univers les diverses contrées
De fléaux, de tyrans tour à tour délivrées;
Son courage vainqueur d'innombrables combats;
L'enfer même éprouvant le pouvoir de son bras;
Les murs troyens par lui pris en moins de journées
Que la Grèce à leur pied ne consuma d'années;
Prométhée affranchi par ce dieu voyageur
Des clous de diamant et de l'aigle rongeur;
Et sur son dos chargé de la céleste voûte
Le soleil parcourant sa lumineuse route.

Les Géants ravisseurs des bœufs de Géryon
Couronnent ta louange, ô fils d'Amphitryon!

1. Prêtres de Mars et d'Hercule.

« Voici qu'Iolaüs, son écuyer fidèle,
« Au héros de Tirynthe apporte la nouvelle
« Que d'énormes brigands épars sur les hauteurs
« Ont détourné ses bœufs et tué ses pasteurs.
« Soudain Hercule invoque et les dieux et ses armes;
« Il court : la côte émue en pousse un cri d'alarmes.
« Ses flèches en fureur frémissent sur son dos.
« Son divin père souffle aux membres du héros
« Une vigueur plus grande, agrandit sa stature,
« Et présage en tonnant sa victoire future.
« Hercule autour de lui voit de sanglants lambeaux,
« Et plus loin les Géants qui chassent ses troupeaux;
« De tous ses traits contre eux il guide la colère.
« Plus d'un colosse tombe et fait gémir sa mère;
« De l'arc inévitable ils sentent le pouvoir.
« Sur Alcide à grands cris les Géants font pleuvoir
« Les arbres chevelus suivis de leurs racines,
« Les rochers sans culture et les vertes collines.
« De digues dépouillé tout le rivage est nu.
« Plus d'un fleuve s'égare en un lit inconnu.
« Comme dans la tempête un conducteur habile
« Par d'adroits mouvements soustrait sa nef agile
« Aux assauts conjurés de l'onde et de l'éther,
« Tel résiste à leurs coups le fils de Jupiter.
« Sous sa robuste main sa pesante massue
« Vole, se multiplie et jamais n'est deçue.

« Mais d'ennemis sans nombre il combat entouré;
« Leur chef Halcyonée est trois fois atterré,
« Trois fois il se relève, et plus ardent l'assiége;
« D'Antée il reproduit l'étonnant privilége.
« La Terre à son secours prodigue ses esprits :
« C'est la Terre qui lutte elle-même en son fils.
« Pressé de toutes parts, le magnanime Alcide
« Tente de l'enlacer d'une étreinte homicide.
« Les Centaures armés de deux corps menaçants,
« Le triple Géryon, l'hydre aux fronts renaissants,
« N'ont point tant exercé ses bras infatigables.
« Ce jour, le plus fameux de ses jours mémorables,
« Dans l'âme de Junon verse un espoir flatteur;
« Pour la première fois elle voit la sueur
« Sillonner à longs flots la tête et les épaules
« Qui du ciel sans fléchir supportèrent les pôles.
« Mais ainsi qu'une mère, attentive au repos
« De son fils enivré de paisibles pavots,
« Écarte avec la main du sein qu'elle idolâtre
« Un bourdonnant insecte au vol opiniâtre,
« Minerve, dont Alcide en ses divers labeurs
« Dès l'enfance éprouva les puissantes faveurs,
« Tout à coup au penchant des voûtes éternelles
« Sur un char attelé de coursiers armés d'ailes,
« Aux crins hérissés d'or, à la corne d'airain,
« Près de son père assis le tonnerre à la main,

« Apparaît, secouant sa frémissante égide
« Qu'ombrage la Gorgone au visage homicide.
« Comme on voit des oiseaux voler dans les vallons
« A l'aspect d'un vautour sorti du sein des monts,
« Et chercher un abri de la plaine aux nuages,
« Tels des Géants troublés mollissent les courages;
« Sur l'arène en désordre ils courent dispersés.
« Hercule fond sur eux : combien sont renversés!
« De la Terre plaintive un cri d'horreur s'élance,
« Et le sang filial baigne sa face immense.
« Ceux que d'Alcide encore épargne la vigueur
« Tombent demi-brûlés par le foudre vengeur.
« Les dieux d'un peuple impie achèvent la défaite.
« Comme d'un vaste mont abandonnant le faîte
« Roulent avec fracas, l'un sur l'autre croulants,
« Rochers, peupliers, pins, tels tombent les Géants.
« Leur poids fait gémir l'air : les rivages bondissent;
« D'épouvante alentour les golfes se hérissent.
« Soupirail de Typhée, Inarime frémit,
« Et d'effroi sur Mimas Prochyte s'affermit.
« Sanglant, percé de coups, l'horrible Halcyonée
« Est par-delà le char de Diane étonnée
« Enlevé par Pallas, qui lance le Géant
« Sans souffle, au loin, au loin, dans un gouffre béant,
« Séjour profond, confins de la terre fertile,
« Du ténébreux Tartare et de la mer stérile.

« De tous ses compagnons les corps défigurés
« Dans les champs de Phlégra gisent démesurés,
« Comme un troupeau pesant d'immobiles baleines,
« Sur la plage vomi par des vagues lointaines.
« C'est ainsi qu'à leur mère, Hercule, tu les rends.
« La Terre en ses flancs noirs les recueille expirants,
« Et replace sur eux les rochers, les collines,
« Dont ils s'armaient naguère et dardaient les ruines.
« O digne fils du roi des hommes et des dieux!
« De la cour étoilée ornement radieux,
« Qui foules à tes pieds la troupe redoutable
« Des monstres que dompta ton courage indomptable,
« Salut! ah! s'il est vrai que toujours ta cité
« A ta protection dut sa félicité;
« Si toujours sur nos bords tes augustes images
« Du nautonier qui passe ont reçu les hommages;
« Si tes prêtres jamais ne se sont éloignés
« Des rits à nos aïeux par toi-même enseignés;
« Daigne accueillir nos vœux : jette un regard propice
« Sur nous qui te prions et sur ce sacrifice;
« Et jamais ne préfère aux murs où tu te plais
« Ni Tibur, ni Gadès, tes glorieux palais. »

Tels sont leurs saints concerts. Du sonore portique
L'écho répète au loin la flûte et le cantique;
Et le bois dont le temple apparaît couronné
Balance son sommet en cadence incliné.

L'HÉRACLÉADE

— CHANT CINQUIÈME —

ARGUMENT.

INVOCATION à Calliope. Le peuple d'Herculanum assiste au théâtre à la représentation de l'*Alceste* d'Euripide. Invocation à la Muse de ce poète. Tableau historique de la Campanie. Les Éléments brisent la barrière du Vésuve où ils étaient renfermés. Un tourbillon immense sort de la montagne, et s'élance au haut des airs. Prière de Vulcain à Junon. La Campanie supplie ses dieux de détourner le fléau qui la menace. L'Africus appelé par Hercule s'efforce de repousser le tourbillon qui s'affaisse. Combat des Vents. L'Africus est vaincu. Le tourbillon s'abat, et couvre de ruines et de ténèbres le golfe de Naples.

CHANT CINQUIÈME.

O TOI de Jupiter fille mélodieuse,
Qui ceins d'un laurier pur ta tête radieuse,
Muse! affermis mes pas au milieu du sentier
Que de tes nourrissons je parcours le premier;
Et toi, dont j'ai décrit les guerrières merveilles,
Père d'une cité renaissante en mes veilles,
Des nymphes d'Hélicon triomphant conducteur,
Hercule [1], inspire-moi ta patiente ardeur.
Loin de la route où rampe un vulgaire timide,
Loin des ruisseaux que boit la multitude avide,
Il m'a plu de tenter un chemin escarpé.
Puisse mon frêle esquif, d'écueils enveloppé,
De tous les Éléments braver la ligue obscure,
Et son pilote heureux du triste Palinure
Ne point renouveler le sommeil imprudent!
Le jour me laisse au bord d'un abîme grondant;

[1] Appelé *Musagète*, ou *Guide des Muses*.

Il fuit, et nulle trace ici ne me devance.
Je vois ma nef qu'agite une tempête immense,
Au fracas de la foudre, au rayon de l'éclair,
Tantôt plonger au gouffre et tantôt fendre l'air.
Phaéthon éperdu, je touche au seuil céleste...
La Gloire à mes regards dans cette nuit funeste
Comme en un bois profond cacha son rameau d'or.
Sers de guide, ô déesse! à mon pénible essor,
Toi, dont l'aimable culte eut mon premier hommage!
Ainsi, puisse Apollon te chérir sans partage,
Et qu'une autre beauté désormais dans son cœur
N'efface point pour toi son amoureuse ardeur!
A ta voix je me livre à toute mon audace.

Heureux celui qui trouve en montant le Parnasse
Une prairie intacte où l'herbe vierge encor
D'une pure rosée enferme le trésor,
Quelque grotte où murmure une source ignorée
Que Phébus de ses feux n'a jamais pénétrée!
Mortel plus fortuné que l'enfant du hameau,
Qui, courbé sur le soc ou le pesant hoyau,
En sillonnant la terre y trouve une urne pleine
D'une moisson d'argent, présent du fils d'Alcmène [1],
Il regarde en pitié l'envie et les méchants,
Et tranquille sous l'ombre, il prélude à des chants,

1 Hercule présidait aux trésors.

Tels qu'Homère, Virgile, Hésiode, Pindare,
En font ouïr aux dieux du ciel et du Ténare.
Ces chants font oublier par leur rare douceur
L'amertume du sort et les peines du cœur;
Ils ravissent les rois, et bannissent des villes
Jusques au souvenir des discordes civiles.
Aussi quand les neuf Sœurs, aux vêtements d'airain,
Loin des murs de Thespie au rivage romain
Voguèrent sur la nef du vainqueur de Corinthe,
Le temple du Bonheur leur ouvrit son enceinte;
Là, déplorant d'abord leur exil violent,
Elles t'ont pardonné ton triomphe insolent,
Mummius, plus heureux que ce roi de Phocide
Dont l'affront fut puni d'une chute homicide[1].

Voici l'heure où, dit-on, les antiques Titans,
Sous les monts de Pallène[2] à jamais palpitants,
Tressaillent à grand bruit, et font fuir d'épouvante
Le pasteur étendu sur leur prison mouvante.
Le dieu qui le premier, du seuil des cieux profonds,
En pâlissant d'effroi, découvrit tous ces monts
Dont l'échelle appuyée à la céleste voûte
Des astres voyageurs interrompit la route,
Au milieu de son cours paisiblement reluit.
Le peuple d'Héraclée, au théâtre introduit,

1. Pyrénéus. 2. En Macédoine.

Dans un pieux spectacle admire encore Alcide
Aux yeux du triste Admète offert par Euripide,
Tandis que d'un long mal ce jeune roi guéri
Déplore une moitié dont il était chéri,
Du conjugal amour mémorable modèle,
Qui pour lui s'est vouée à la Parque cruelle.
Proserpine pour prix d'un dévouement si beau
Voudrait à son époux rendre Alceste au tombeau,
Mais Pluton s'y refuse, et le héros de Thèbe
Doit ravir sa victime au tyran de l'Érèbe.
De son hôte d'abord ignorant le malheur
Il s'est paré de myrte, et, joyeux voyageur,
Couronnant d'un vin pur une coupe de lierre,
Réjouit de ses chants la table hospitalière.

Cependant, comme autour de remparts endormis
Les pas tumultueux de secrets ennemis,
Les hennissantes voix et la sonore armure
La nuit dans le vallon courent en sourd murmure,
Dans l'abîme voisin du Vésuve orageux
Contre Héraclée, assise, hélas! aux derniers jeux,
Frémit des Éléments la troupe emprisonnée.
« Guerre, guerre! » redit l'antre d'Halcyonée.
La foudre, impatiente à l'aspect des forfaits
Dont un lâche tyran porte impuni le faix,
S'agite moins aux mains vengeresses du crime.
Toi, du cothurne attique ô merveille sublime,

Tendre Euripide! on dit que plus d'un Grec aux fers
Paya sa liberté du récit de tes vers[1],
Que plus d'un fugitif leur dut même la vie;
Qu'un jour par des forbans une nef poursuivie
Au charme de tes vers connus du nautonier
Vit s'ouvrir devant elle un port hospitalier.
Si ta Muse pouvait, de miracles prodigue,
Défendre Herculanum d'une invisible ligue,
Cette illustre cité, qui d'Athène autrefois
Reçut la colonie et garde encor les lois,
Qui s'enivre, déjà vers la tombe penchée,
D'une source de pleurs de ton âme épanchée,
Tu serais de ses murs le second fondateur.
Dans Thèbes, Amphion sonore constructeur,
Aux rives du Cocyte ou sur l'Ismare, Orphée,
De ton luth triomphant envieraient le trophée.
Si celui-ci charma les dieux du triste enfer,
Ravis les dieux du monde et les tyrans de l'air,
Et jusque dans l'Olympe attendris sur son urne
Le dieu voilé[2], plus fort que les fils de Saturne.

Mais, charmes impuissants! dans ses aimables jeux,
La vierge de Caprée au détroit orageux
Jonchant de tendres fleurs les ondes frémissantes
Aplanirait plutôt leurs cimes bondissantes.

1. Lors de la défaite des Athéniens en Sicile, sous Nicias.
2. Le Destin.

Ah! plutôt préparez vos noirs enchantements,
Marses[1], Thessaliens, qui maîtrisez les Vents,
Qui transplantez les monts et les forêts dociles;
Dont les magiques chants savent rendre faciles
Les rudes déités du monde souterrain,
Et jusqu'aux habitants de l'Olympe serein
Dont l'oreille est fermée aux villes suppliantes.
Au Vésuve arrachez ses entrailles bouillantes,
Il en est temps encor : votre art mystérieux
Comble aussi les vallons; du volcan furieux
Qu'il renverse la base, aplanisse l'abîme,
Et qu'un impur marais dorme où fumait sa cime!
Hâtez-vous : des tombeaux quittez l'obscurité.
Craignez-vous d'aborder le Vésuve irrité,
Vous qui, bravant les traits du monarque suprême,
Faites tonner le ciel à l'insu du dieu même,
Et troublez dans leur cours les astres pâlissants...
N'entends-je point déjà leurs murmures puissants,
Mélange affreux de voix d'animaux qui rugissent,
De la mer qui se brise et des vents qui mugissent,
Et de la nue ouverte en foudroyants éclats?

Muse, ta voix dans l'air s'évanouit, hélas!
Semblable aux vains soupirs dont un amant timide
Fatigue en l'embrassant une porte rigide.

1. Peuple de l'Abruzze.

L'inexorable abîme en ses flancs convulsifs
Irrite les esprits de ses hôtes captifs.
A leurs frémissements, un effroi prophétique
Agite en leur prison les monstres dont l'Afrique
Repaît l'amphithéâtre où s'assied Pompéia ;
L'arène de tels cris jamais ne s'effraya.

Ah ! c'en est fait : l'Opique, en vain nommée heureuse,
De Bacchus, de Cérès lice antique et fameuse,
N'est qu'un objet funeste aux mortels comme aux dieux.
D'abord elle nourrit des peuples odieux,
Que du fils de Saturne accabla la colère.
Au milieu de son golfe un perfide insulaire
En cercope difforme ainsi fut transformé.
Des os du voyageur son beau sol est semé,
Aux jours d'Halcyonée et du fier Antiphate[1].
De Typhée en son sein la rage impure éclate ;
Des feux, des flots bouillants dont ta mémoire encor
S'épouvante, Inarime, ont de tes veines d'or
A jamais desséché la féconde largesse.
D'avides étrangers que flatte sa richesse,
Eubéen et Toscan, et Samnite et Romain,
L'usurpent tour à tour les armes à la main.
D'Annibal, de Sylla, du brigand de la Thrace
Ses remparts ruinés montrent encor la trace.

1. Roi des Lestrygons

Quel deuil, si Mithridate, accourant de Colchos,
(La Parque le prévint), eût au travers des flots
A son tour envahi la triste Campanie,
Et d'un autre Annibal foudroyé l'Ausonie!
Ce mont qui doit gémir de solennels regrets[1],
Misène se souvient de la trompeuse paix
Que scellèrent au pied de sa cime escarpée
Octavien, Antoine et le jeune Pompée;
Il se souvient aussi des victimes, des vœux,
Des noms tendres et doux, dont un peuple joyeux
Flatta le successeur du tyran de Caprée,
Suivant, vêtu de deuil, sa dépouille abhorrée.
Ces îles, où du golfe expire l'horizon[2],
Sont d'innocents bannis la plaintive prison,
Et d'Octavie[3] encor pleurent la mort injuste.
Unique espoir de Rome et du trône d'Auguste,
Pour toi, les tièdes eaux du coteau de Baïus
Deviennent le Cocyte, aimable Marcellus;
Et ses ombres plus tard d'un César exécrable
Trament la perte en vain. Désastre irréparable!
La Campanie a bu le sang de Cicéron.
Elle attire un Tibère, un Caïus[4], un Néron;
Heureuse, si du moins l'ivresse des délices
Les eût désaltérés de la soif des supplices!

1. Allusion à la mort de Pline commandant la flotte.
2. Pandataria et Pontia, où périrent la veuve de Germanicus et son fils.
3. Femme répudiée de Néron.
4. Caligula.

Si l'un avait toujours, Sardanapale affreux,
Dans Caprée enfoui ses plaisirs ténébreux,
Et versé le seul sang d'un favori perfide;
Si l'autre, de Tibère héritier trop avide,
Eût des jours d'un tyran aux portes du tombeau
Seulement avant l'heure étouffé le flambeau,
Et tout le jour couché dans des nefs magnifiques,
Palais de cèdre, ornés de thermes, de portiques,
A table, au bruit des chœurs mêlés aux instruments,
Eût parcouru toujours ces rivages charmants;
Et si Néron enfin, faisant à son image
Des héros et des dieux modeler le visage,
Dans les récits d'Oreste et d'Hercule en fureur
Eût sur la scène seule inspiré la terreur;
Ou si, pour assouvir sa sanguinaire haine,
Ce monstre parricide eût rougi ton arène,
Pouzol [1], chasseur féroce, ou plutôt le bourreau
Du vil gladiateur, de l'ours ou du taureau!
L'Opique toujours tremble aux assauts de Cybèle;
La Nature aujourd'hui se déclare contre elle.
Que lui servent, hélas! son climat plein d'attraits,
Ses bienfaisantes eaux, ses verdoyants sommets,
Et son printemps durable, et ses grasses prairies
Des parfums les plus frais par l'Aurore nourries?

1. Néron y donna un spectacle de gladiateurs à Tiridate, roi d'Arménie.

Ainsi la riche abeille en son palais de miel
Paye au prix des dangers les dons reçus du ciel;
L'invincible frelon dans ses rayons se plonge;
La guêpe oisive y vit : l'obscur lézard les ronge;
A son seuil d'Arachné sont tendus les réseaux,
Et dans l'air elle sert de pâture aux oiseaux.

Les Éléments qu'unit la commune vengeance
S'indignent sous le joug d'une étroite alliance,
Et veulent ressaisir l'antique liberté
Dont les doua du ciel la prudente bonté,
Le jour où le Chaos, du monde informe ancêtre,
Vit blanchir la lumière et reconnut un maître.
Par leur choc assidu le mont s'est enflammé;
L'arsenal souterrain partout s'est allumé.
L'impatient Borée en tourbillon se roule
Autour de sa prison dont la voûte s'écroule.
Comme un vaisseau d'airain que des rameaux ardents
De leur dépouille aride échauffent au dedans
D'un soyeux sanglier fond la graisse fumante,
Et de tous les côtés la rejette écumante;
Ou de même qu'on voit au sein d'une cité
Les flots hurlants d'un peuple au tumulte excité
Bouillonner tout à coup des fureurs de la guerre,
Et faire au loin voler et la torche et la pierre;
Ou telle encor Téthys, lorsque les Vents rivaux
Sur sa lice d'azur commencent leurs assauts,

Couve en ses flancs noircis la tempête insensée,
Et, par elle bientôt de ses gouffres chassée,
A travers les écueils avec un bruit affreux
S'élève, et jusqu'au ciel lance un mont écumeux,
Ainsi des Éléments la ligue prisonnière
Du Vésuve en grondant brise enfin la barrière.
La terre aussitôt tonne, et d'inouïs éclats
L'air retentit: les monts semblent à ce fracas
Se dissoudre, et la mer, comme un monstre sauvage,
En hurlant se hérisse et fuit loin du rivage.

Fille d'Hercule, alors. de ton coteau sacré
Tutélaire Génie, un serpent azuré
Descendit, l'œil brillant d'une flamme sanglante,
Et perçant ton enceinte en sa fuite sifflante
Dans le golfe il s'élance. A ce signal certain,
Au milieu des plaisirs tu remplis ton destin.
Ces voiles, du théâtre officieux ombrages
Qui, dans l'air soutenus de mâts et de cordages,
Gardent d'un jour trop vif le spectateur assis
Dérobent à tes yeux les champs de l'air noircis.
Les flottantes couleurs de la voûte mobile
Peignent d'un doux reflet l'assistance tranquille,
Et la scène animée, et les marbres des dieux;
L'ombre y rit comme au sein d'un bois délicieux,
Où chante Philomèle, où sur l'herbe odorante
Le voyageur repose au bruit d'une onde errante,

Tandis que l'ouragan du sud à l'aquilon
Développe son vol comme un noir pavillon.
De ton théâtre immense embellissant le faîte,
Vingt naïades d'airain du fond de leur retraite
Font jaillir en rosée une liquide odeur,
Et dans l'enceinte ardente épanchent la fraîcheur;
Peut-être elle redit la cadence doublée
Des mains qu'à l'envi lève et baisse l'assemblée,
Lorsqu'Hercule, deux fois triomphant de l'enfer,
Rend Alceste voilée à l'époux le plus cher.
Prête l'oreille au cri que la Parque t'envoie;
La Nature en frémit: Tellus bondit de joie;
L'entends-tu sous ses tours dans son temple hurler?
Moins joyeux le mineur voit enfin s'écrouler,
Aux attaques du fer que la flamme seconde,
La voûte d'une cime en germes d'or féconde.
A ce cri, répété du sommet du coteau
Où de Misène Énée a bâti le tombeau
Jusques au promontoire où s'assied l'édifice
Qu'à Pallas consacra la piété d'Ulysse,
Un tourbillon rapide en l'air s'est élancé,
Immense, et tel qu'un pin de rameaux hérissé,
Dont l'essor, autrefois prédit par la Sibylle,
O prodige! offre à l'œil d'épouvante immobile
De la poix tour à tour l'épaisse obscurité
Et d'ossements blanchis la pâle aridité.

De l'Aquilon d'abord l'impétueuse haleine
Le soulève au plus haut de la céleste plaine.
Les astres approchés par l'horrible vapeur
Pâlissent : vers la mer Calisto[1] fuit de peur,
Et du Jour qui descend l'attelage rapide
Par le monstre effrayé recule dans le vide.

Neptune réjoui, de son char azuré,
Contemple du fléau l'aspect démesuré;
Et d'un front que déride un farouche sourire,
Contre un roc appuyé, le dieu boiteux l'admire;
Il s'écrie : « O ma mère! ô Junon, qui des airs
« Régis d'un sceptre d'or les lumineux déserts!
« Si tes ordres toujours firent ma seule joie;
« Si jadis, pour te plaire, aux campagnes de Troie
« Je combattis le Xanthe issu de Jupiter;
« Si, la nuit où croula le palais de Teucer,
« Couvrant de feux les monts de Phrygie et d'Europe,
« A travers l'Hellespont et l'Euripe et l'Asope,
« J'en informai moi-même Argos que tu chéris;
« Par l'immortel courroux qu'autrefois tu nourris
« Contre le demi-dieu sorti des flancs d'Alcmène,
« Et que ton âme altière épancha dans la mienne,
« Si d'un fils tendre enfin l'honneur t'est précieux,
« Que tes bras au plus haut de l'éther spacieux

1. La Grande-Ourse.

« Suspendent un moment le fatal météore
« Qui menace les murs fiers du nom que j'abhorre,
« Tandis que leur auteur près de l'aimable Hébé
« D'ambrosie et d'encens se repose absorbé.
« Fais que le monde instruit de mon antique offense
« Apprenne aussi l'effet de ma lente vengeance. »

Il dit : Junon sourit au désir de Vulcain.
Le gouffre ailé se montre au bord le plus lointain.
L'habitant des cités, le nocher qui fend l'onde,
L'homme des champs courbé sur la glèbe féconde,
Celui dont la houlette assemble les brebis
Vers le pin éthéré lève un regard surpris.
Ainsi qu'un laboureur dont la main tutélaire
Soigne un jeune olivier dans un lieu solitaire,
La Terre au large sein nourrit de sucs puissants
La formidable tige et ses rameaux croissants.
Au même instant, l'Etna de sa cime neigeuse
Vers l'Hespérie incline une flamme orageuse;
L'île de Vulcain brille, et tous ses soupiraux
De l'Éolie au loin font bouillonner les eaux,
Comme aux jours désastreux de la guerre marsique[1],
Où le bras de Bellone ensanglanta l'Opique.
Le sulfureux Typhée agite ses dragons;
De son cachot qui fume il ébranle les gonds,

1. *Ou Sociale*

Et la verte Prochyte et l'aride Épomée
Couronnent leurs sommets d'une nue enflammée.

Par son poids le prodige affaissé lentement
Couvre, en planant, la terre et l'humide élément.
Chaque ville du golfe attend ses funérailles;
Leur reine, dont le mont ceint de hautes murailles
Autrefois fut l'écueil du vainqueur africain,
Parthénope pâlit sur son trône hautain.
Au pied des saints autels, tremblante et consternée,
La Campanie accourt la face prosternée
Demander à ses dieux que leur bras protecteur
Du menaçant fléau détourne la fureur :
« Secourez-moi, grands dieux! à de nouveaux supplices
« Réservez-vous mon sein si fertile en délices?
« Assez l'ont affligé le brigand phlégréen,
« Le gladiateur thrace et le noir Libyen.
« Sans délai de mes champs prévenez le naufrage.
« Si vous m'abandonnez, grands dieux! quelle autre plage
« Flattera votre choix de plus riches sillons,
« De flots plus transparents et de plus purs rayons?

Mais tous ses dieux sont sourds, ou d'un soupir pénible
Accusent du destin la puissance invincible.
Vénus mouille de pleurs son visage attristé,
Vénus de Pompéia l'aimable déité,
Du nom de *Pompéiane* à jamais glorieuse,
Dont le temple nourrit la colombe amoureuse.

Et toi, dieu toujours jeune, ô fils de Sémélé!
Du nom riant d'*Hébon*[1] sur ces bords appelé,
Le chagrin ride aussi ta face virginale.
Loin de son temple altier, merveille de Dédale,
Vers Délos sa patrie Apollon prend l'essor,
Et pour charmer sa peine emporte son luth d'or.
Tandis que Jupiter sur son trône immobile
Dans l'immense univers promène un œil tranquille,
Et garde un calme auguste au milieu des soucis
Des autres Immortels près de son trône assis,
Au sommet d'Apennin son épouse attentive
Descend, et, des Troyens toujours mémorative,
Brûle de voir en proie à la destruction
L'antique asile ouvert aux vaisseaux d'Ilion.
Hercule, qui frémit pour sa ville chérie,
Craint le ressentiment de sa marâtre aigrie,
Et se dit : « Laisserai-je, invoquant mes exploits,
« Ma cité sans secours périr comme autrefois
« Sagonte, que mes mains chez l'Ibère ont fondée,
« Avec son peuple issu de la rutule Ardée?
« Mais comment me soustraire à l'ordre souverain
« De mon père soumis lui-même au sort d'airain? »
Cachant son entreprise, et couvert d'un nuage,
Il s'élance aussitôt vers la libyque plage,

1. Même racine qu'*Hébé* (jeunesse).

Près du gouffre où le Jour plonge ses coursiers las,
Et sous un roc qui s'ouvre au pied du vaste Atlas
Va trouver l'Africus, qui de son aile humide
Se plaît à rafraîchir la colline d'Alcide :
« Hâte-toi d'éloigner des murs qui me sont chers
« Le formidable orage épandu dans les airs ; »
Dit-il. A son armure, à sa voix plus qu'humaine,
L'Africus reconnaît le divin fils d'Alcmène,
Dont la robuste tête autrefois fut l'appui
Du ciel qui sur Atlas pèse plus aujourd'hui.
Il n'a point oublié la victoire vantée
Qu'à ses yeux le héros remporta sur Antée,
Roi géant qui couvrait de meurtres et de sang
L'empire sablonneux qu'il gouverne en naissant,
Et dont le bouclier, butin fameux d'Hercule,
Formé du cuir entier d'un éléphant gétule,
Dans les murs de Tingis présente encore aux yeux
Un vaste monument d'effroi religieux.
D'Eurus et de Borée éternel adversaire,
L'Africus les combat sur l'onde et sur la terre,
Et plus souvent pour lice il choisit les confins
Qu'a placés la Nature entre ces fiers voisins.
C'est ce Vent qui tourmente en sa fougue haineuse
La vague de Libye et la sirte aréneuse ;
Qui jadis défenseur de l'oracle d'Ammon,
Soulevant le désert, le lança comme un mont

Sur la troupe persane à qui son chef impie
Avait promis tout l'or du temple de Libye;
Dont le souffle effréné jusqu'aux champs d'Anubis
Fait voler des serpents pâture de l'ibis,
Et qui, de sa colère effrayant l'italie,
Joncha d'affreux débris la côte de Vélie,
Lorsqu'un Romain[1] guidait contre un autre Romain[2]
La flotte qu'Agrippa bâtit sur le Lucrin,
Et naguères encor sur la plage eubéenne
Comme l'algue broya les vaisseaux de Misène,
Sous les yeux d'un César par sa rage insulté[3].
Qui le croirait? ce Vent, de furie agité,
Comme un zéphyr se joue aux rives du Sébèthe,
Soit que d'un long travail son vol lassé s'arrête,
Soit que l'aspect riant d'un plus aimable ciel
De sa farouche humeur dissipe enfin le fiel.

L'Africus, accourant, de l'une et de l'autre aile
Embrasse le circuit de la ville immortelle,
Roidit contre la nue un souffle généreux,
Et fait monter la terre en tourbillons poudreux.
Du héraut de l'Aurore ainsi l'épouse active,
Si l'âpre milan plane à sa vue attentive,
Sur sa famille étend son plumage abaissé,
Et dresse en l'air sa tête et son col hérissé.

1. Octave. 2. Sext. Pompée.
3. Néron qui avait ordonné à la flotte de Misène, ancrée à Formie, de retourner à jour fixe dans le golfe de Naples.

Bientôt d'un sable épais chargeant sa chevelure
Il gronde enveloppé d'une tempête obscure,
S'élève, et d'Héraclée auxiliaire affreux,
D'arbres, de toits qu'il brise arme son vol fougueux;
La vague qu'il entraîne escalade les roches.
L'air froissé par les Vents frémit de leurs approches;
Ils semblent arracher, dans leurs chocs redoublés,
L'axe antique du monde à ses gonds ébranlés.
Parmi la sombre horreur qu'accroît leur violence
Du palais du Chaos la Discorde s'élance,
Un brandon à la main, les yeux étincelants,
Et porte au ciel son front ceint de cheveux sifflants.
A son terrible aspect la Victoire interdite
Ne sait à qui donner la palme qu'elle agite;
Jamais, depuis le jour où la rébellion,
Joignant la terre au ciel, fit voir, ô Pélion!
De l'Ossa hasardeux ta cime hérissée
Par un effort hardi vers l'Olympe haussée,
Jamais ses yeux, de poudre ou de cendre obscurcis,
N'ont vu d'un trouble égal les champs de Mars noircis,
Ni la troupe des Vents, de pareils traits armée,
Lutter entre la terre et la voûte enflammée.
L'un et l'autre parti, triomphant, repoussé,
S'avance tour à tour, tour à tour est chassé,
Semblable à l'Océan qui sur la grève humide
Tantôt s'élance et roule une écume rapide,

Et tantôt se retire, entraînant dans ses eaux
Les débris qu'au rivage avaient poussés ses flots.
Longtemps seul l'Africus par son bouillant courage
De tous ses ennemis sait maîtriser la rage.
Le poids flottant ressemble au pin navigateur
Que des souffles divers la contraire fureur
Tient longtemps suspendu sur l'abîme liquide;
Ou tels, aux jours d'été, quand d'une poudre aride
Les chemins sont blanchis, deux tourbillons fougueux
Unissent leurs assauts dans l'air tumultueux,
Et soulèvent la plaine en nuage immobile.

Mais enfin comme on voit des créneaux d'une ville
Sur une tour mouvante approcher l'assiégeant,
Et d'un plus haut rempart l'assiégé diligent
Lancer le plomb, le fer et la flamme efficace,
Tels les Vents surchargés de la terrestre masse
Repoussent l'Africus, et l'Aquilon plus fort
Ravit les champs de l'air à son terrible effort.
Quand du char de Phébé l'inopiné passage
De l'astre fraternel obscurcit le visage,
La riante clarté soudain se change en nuit;
D'étoiles parsemé le firmament reluit,
Et les hôtes surpris des terrestres royaumes
Errent confus dans l'ombre ainsi que des fantômes;
Tel du nuage épais l'effroyable contour
Voile en s'élargissant l'immense éclat du jour;

Triomphant il s'abat, et la haute Caprée
Que du sol surrentin Neptune a séparée,
Et le mont de Misène allongé sur les mers
Ont disparu cachés dans ses flancs entr'ouverts.
Chose horrible ! il vomit sur la rive d'Alcide
La roche calcinée et la cendre liquide,
Et le caillou noirci que la flamme a brisé,
Et du Vésuve en feu le sommet embrasé.
Tel l'orageux siphon [1], la terreur du pilote,
Tandis que sur les mers d'un pied mobile il flotte,
Aux cieux monte en colonne, et, gonflé de vapeur,
Du plus sourcilleux mât surpasse l'épaisseur;
Mais lorsque hors des flots sa base se retire,
Torrent énorme il fond sur un riche navire,
Et submerge à grand bruit son guide en vain luttant,
Et l'arbre où pend la voile et le trésor flottant.

L'Africus dépité de sa vaine furie
Regagne avec douleur son aride patrie,
Et cède, non sans gloire, aux Vents qui l'ont exclus,
L'empire d'un coteau qu'il ne reverra plus.
Aux vagues qu'il parcourt sa colère se montre;
Malheur aux nautoniers qu'en sa fuite il rencontre !
Il lance et fait voler leur poupe dans les airs,
Comme le sol poudreux qu'agite aux champs déserts

[1] La trombe.

Un fier taureau, chassé par un vainqueur superbe
Des prés où la génisse en paix rumine l'herbe.
Toutefois d'Herculane épargne les vaisseaux,
Vent redoutable! Assez le voyageur des eaux
Souffrira, de retour, lorsqu'à sa triste vue
Le golfe étalera sa ruine imprévue,
Ainsi qu'une planète à l'orbe étincelant,
Qui dans sa marche autour d'un ciel calme et brillant
D'un sage Chaldéen avec soin observée
Tout à coup a noirci, de ses rayons privée,
Et d'un brûlant débris du ciel précipité
Avertit l'univers de sa mortalité.

L'HÉRACLÉADE

—CHANT SIXIÈME—

ARGUMENT.

Tableau des effets de l'éruption. Débordement des fleuves. Herculanum est violemment agité sur ses fondements, tandis que la tempête terrestre foudroie ses murs et les habitants. Fuite et désolation sur toute la côte. Pline le Jeune et sa mère. Épisodes divers. Pline le Naturaliste, parti de Misène où il commandait la flotte, pour porter des secours, et observer en même temps le phénomène, débarque à Stabia, après avoir été repoussé du port de Rétina par la tempête.

CHANT SIXIÈME.

La nuit funeste augmente, et déjà m'enveloppe.
Muse, à mes yeux troublés fais voir que Calliope
Aussi bien que Diane est la sœur d'Apollon,
Et répands sur ma route un lumineux sillon.
A mon souhait fervent si tu n'es pas propice,
Je croirai que tu crains (pardonnable artifice!)
Que les accents du cygne engendré de tes feux
Ne soient par les miens même effacés à tes yeux.
Tu m'exauces, déesse : à travers les ténèbres
Je découvre, grands dieux! quelles scènes funèbres!
La ruine, l'effroi, le tumulte, les cris,
Et les mânes sans nombre errants sous les débris.
Non : un champ de bataille où l'ardente Bellone,
Durant un jour d'été, le glaive en main moissonne,
Les vêtements rougis comme un gai vigneron
Qui foule en un pressoir sa vermeille moisson;
Toute une ville en deuil, conquise par l'épée,
Baignée au sang des siens, de flamme enveloppée,

Qui voit l'essaim plaintif de ses filles aux fers
Pour un sol étranger quitter ses murs déserts,
Et d'effrénés vainqueurs qu'un frais carnage souille
Aux feux de son bûcher disputer sa dépouille,
Et mêler à ses pleurs leurs transports rugissants,
D'un plus lugubre aspect ne glacent point les sens.

Soit pitié du Destin, soit que le Vent d'Afrique
N'ait point semé l'espoir d'un secours chimérique,
Ou qu'opposant leur souffle au souffle de l'Eurus
L'indocile Zéphyre et l'insensé Caurus
Aient de ce Vent terrible affaibli la puissance,
Et de l'Africus même aidé la résistance,
Les murs d'Herculanum à grands coups foudroyés
Sous le poids du volcan n'ont point été broyés;
Et même plus d'un trait pendant l'attaque obscure
Dans sa profonde bouche avec un long murmure
Est retombé : Cybèle indignée en frémit,
Et Borée en fureur dans l'air les revomit.
Du Vésuve en éclats les flamboyants décombres,
Dont la lueur s'accroît par les ténèbres sombres,
Semblent au bord des flots de leur chute allumés
Des hameaux et des tours par le ciel consumés.
Les fleuves qui du mont abreuvent les racines
S'élancent de leur lit qu'assiégent les ruines,
Le Véseris un jour rougi du sang latin,
Le Sarnus navigable et dont le large sein

Aux tributs de Vertumne ouvre plus d'un passage;
Le Sébèthe qui glisse en serpent sous l'ombrage;
Tous fleuves fortunés qui de leurs flots d'azur
Délaissaient le berceau, la nuit, sous un ciel pur,
Pour fouler, dépouillés de leur tunique verte,
Une grotte moussue, à la fraîcheur ouverte.

Sans retour sont plongés dans le gouffre haineux
Le pasteur, la cabane et le troupeau laineux,
Et l'espoir des guérets, et leurs modestes maîtres
Que suivent au tombeau leurs richesses champêtres.
Ces coteaux que Bacchus naguère sur son char
En pompe parcourut, qu'ivre d'un chaud nectar
Naguère en bondissant égayait le satyre,
Sous leurs festons de pampre ont cessé de sourire.
Palès aux blancs cheveux, Silvain dont le manteau
Pèse enflé des produits du verger, du coteau,
Et les nymphes des bois, des monts et des vallées
Pénètrent de Tellus les grottes reculées.
Ineffables regrets! la douce région
Où l'oiseau de Vénus, messager d'Apollon,
Autrefois à travers la mer de Tyrrhénie
Dirigea de Chalcis l'errante colonie;
Ces villes, ces hameaux, tous ces palais des champs
Aux jardins décorés de temples éclatants,
Ces ports et ces vergers, magnifique assemblage
Qui d'une seule ville entoure aux yeux la plage,

Ce golfe heureux qui rit, teint d'un paisible azur,
Comme un vase d'argent couronné d'un lait pur,
Des Sirènes enfin l'attrayante demeure
Sous un voile de cendre est cachée à cette heure.

Ce n'est point un amas de pierres et de chaux,
Fondements cimentés d'édifices nouveaux,
Que jette au fond de l'onde, aux yeux de Baïe oisive,
Un riche constructeur, dégoûté de la rive,
Mais de bouillants rochers y sifflent engloutis,
Et d'effroi font bondir les troupeaux de Téthys.
Immobile en son antre où luit la ponce humide
A cet aspect frémit la verte néréide,
Qui souvent, d'un rocher suspendu sur les eaux,
Du disque ou de la lutte observait les assauts,
Ou seule, devançant l'Aurore lumineuse,
Durant l'automne, autour de la côte vineuse,
Cueillait le doux raisin de rosée humecté,
Et tout à coup, fuyant le satyre effronté,
Toute nue accourait vers la vague voisine,
Et semait les trésors ravis à la colline.

De tous les Éléments le désordre soudain
A plus d'une terreur livre le citadin;
Il craint de voir crouler le toit héréditaire,
Et qu'un gouffre à ses pieds ne dérobe la terre.
Parmi la nuit sans astre et ses périls obscurs
Les tribus d'Herculane abandonnent ses murs,

Qui, tandis que Tellus de foudres les assiége,
Sont par un choc contraire arrachés de leur siége,
Et retombent placés sur leurs sacrés appuis;
Tant sont fermes les murs par Hercule construits!
Tant doit coûter d'efforts leur tardive ruine!
Les simulacres saints, dont la foule domine
Les carrefours semés d'habitants fugitifs,
Penchés semblent les suivre, et sur leurs pas craintifs
Vont se précipitant de leur base mouvante.
Mais où court ce mortel qu'égare l'épouvante?
De son foyer tremblant le flanc s'est entr'ouvert;
Vers ce chemin, qu'il croit à son salut offert,
Le front bas il s'élance; ô misérable! arrête!
Il n'est plus temps : le mur s'est rejoint, et sa tête
Et son corps sur le sol bondissent divisés.
Hommes, femmes, enfants, confusément pressés,
Contre leurs toits caducs et le brûlant déluge
Dans les champs, vers la mer, cherchent un prompt refuge.
Ainsi lorsqu'un berger de fumée à dessein
Remplit le rocher creux qui recèle un essaim,
Le peuple armé de dards que la vapeur irrite
Sous ses tentes de cire en désordre s'agite;
Au dedans d'un bruit sourd le séjour retentit.
Partout l'infecte odeur monte et s'appesantit.
L'abeille quitte enfin sa retraite enfumée,
Pressant contre son sein la cire parfumée.

O vous qui du théâtre avez laissé les jeux!
Redoutez ce portique où d'un ciel orageux
Autrefois vous braviez la subite furie!
Du forum contigu fuyez la galerie!
Et vous qui, pour abri choisissez les lieux saints,
Que vous sert d'entourer de suppliantes mains
Un autel qui chancèle et sa tremblante image?
Vos temples et vos dieux avec vous font naufrage!
Ce sacrificateur qui d'un pied diligent
Fuit, portant dans ses bras quelques vaisseaux d'argent,
Trésor du sanctuaire, il succombe à la porte,
Et couvre de son corps le dépôt qu'il emporte.

Aucun d'eux, dans sa fuite entraîné sans retour,
N'a dit à sa demeure un adieu plein d'amour.
Hélas! plus malheureux que la jeune captive
Qui part, la joue en pleurs, de la natale rive,
Et les cheveux épars, jette un regard dernier
Sur le comble fumant du paternel foyer,
Aucun d'eux ne détourne une vue attendrie
Pour voir dans l'ombre encor les murs de la patrie.
Mais vous, dont une épouse a reçu les adieux,
Seuls, vous avez prié vos domestiques dieux,
Vous, colons accourus des guérets de Salerne!
Des coteaux de Formie et du champ de Falerne!
Puisse un songe effrayant, prompt messager de deuil,
N'effleurer point, la nuit, votre paisible seuil,

Et, d'un cri lamentable éveillant chaque mère,
Troubler les nourrissons qui vous nomment leur père!

Combien en plein théâtre, au dehors, sous les toits,
Du foudroyant nuage ont ressenti le poids!
Pour éviter la mort, combien perdent la vie!
Combien sont étouffés par la poudreuse pluie,
Et combien sous les flots des confus spectateurs,
Qui de l'amphithéâtre inondant les hauteurs
Roulent vers chaque seuil dont l'étroite ouverture
De l'antre du trépas devient la porte obscure,
A travers les débris en grêle dispersés
Que lancent, de leur base à grand bruit renversés,
Les images d'airain, les colonnes d'albâtre,
Et les chevaux de bronze, ornements du théâtre!
Une mêlée où Mars embrase de ses feux
La lance au fer aigu, le dard impétueux,
Et la tranchante épée et la flèche sifflante,
Sème moins de trépas sur la plaine sanglante.
Six frères, juste orgueil d'une autre Niobé
Sous les traits de Cybèle ensemble ont succombé;
Leur mère, tant est prompt le trépas qui les glace!
Peut à peine embrasser le dernier de sa race;
Elle-même périt, veuve d'enfants, d'époux,
De tous environnée; adieu l'espoir si doux
De les voir illustrer pour la gloire d'Alcide
La palestre onctueuse et le stade rapide!

Dans ce désastre, heureux celui que le Destin
Du bienfait de la vie a dépouillé soudain!
Plus digne de pitié celui dont la souffrance
Sous les décombres sourds gémit sans espérance!

Plusieurs meurent d'effroi dans ce danger pressant.
Tandis que quelques-uns au naufrage croissant
S'empressent à soustraire un trésor inutile,
Ou s'échappent munis d'une charge facile,
Plus d'un couple fidèle, émules ignorés
D'Amphinome et d'Anape en Sicile honorés,
Haletant sous le faix de parents chargés d'âge,
Tombent ensemble, atteints par le terrestre orage.
Si Clio nomme encor le couple filial,
Qui, fuyant de l'Etna l'embrasement fatal,
Loin des murs de Catane en proie à l'incendie
Au lieu d'or emporta les auteurs de sa vie,
Tu ne subiras point un silence outrageux,
De la sœur du grand Pline ô toi fils courageux,
Que le ciel attentif préservait dans Misène
Pour être un jour l'honneur de la toge romaine!
A l'aspect du danger tranquillement assis,
Penché sur Livius, tu lisais ses récits,
Et sous l'œil d'une mère heureuse de ton calme
Dans un loisir soigneux tu cultivais la palme
Qui devait au séjour de l'immortalité
Marquer ta place auprès d'un oncle respecté.

Soudain des vieux Romains les exemples illustres
Élèvent ton courage au-dessus de trois lustres.
Ainsi le jeune oiseau, dont l'aile faible encor
A peine au bord du nid seconde l'humble essor,
Si le pasteur y glisse une main ennemie,
Enhardi par la crainte à sa plume se fie,
Et de son père au loin suit la trace et la voix.
C'est en vain que ta mère, assaillie à la fois
Par les flots grossissants de la cendre étouffante,
De l'épaisse fumée et de la foule errante,
T'ordonne de fuir seul, oppose à tes discours
Son corps appesanti, ses inutiles jours,
Ta tendresse résiste, et saintement rebelle
Avec effort l'entraîne, et te sauve avec elle.

Cendres, flammes, rochers, souffles contagieux!
Ah! dans Naple épargnez le front religieux
De Stace qui médite au tombeau de Virgile
Et les combats de Thèbe et l'enfance d'Achille;
Épargnez son vieux père, aimé des doctes Sœurs,
Qui, tant de fois paré de couronnes de fleurs,
A chanté dignement les jeux qu'avec ivresse
Célèbre Parthénope émule de la Grèce.
Dans sa retraite encor respectez Silius[1]
Invoquant à la fois Virgile et Tullius,

1. Silius Italicus.

Cependant qu'aux accords de son luth consulaire
Renaissent les débats de la punique guerre;
Je vous implore aussi pour le chantre brillant
De la jaune toison et du vaisseau parlant[1],
Dans Baïe accompagné de son ami célèbre
Martial, dont les vers charment le Tibre et l'Èbre.
Et toi, Parthénope, ouvre, ouvre ton vaste sein!
De la cité d'Alcide heureux l'hôte voisin
Qui peut joindre, à travers la voie herculéenne[2],
L'asile hospitalier qu'a nommé ta Sirène!
Puissent-ils aborder, nombreux comme autrefois,
Lorsque des lieux prochains, citadins, villageois,
Accoururent ensemble, et sur ta scène grecque
Ils ouïrent chanter l'élève de Sénèque,
Empereur histrion; ou comme en ces grands jours
Où, de tes jeux sacrés ramenant le concours,
La solennelle année ouvre les chants scéniques,
La carrière du Cirque et les luttes gymniques!

La voix seule conduit les citoyens errants;
L'un plaint sa destinée et l'autre ses parents.
Combien de cris, perçant l'obscurité jalouse,
Vont répétant : « Mon fils! mon père! mon épouse! »
Ainsi, dans le bercail d'un riche possesseur,
Le soir, quand le lait coule à flots pleins de douceur,

1. Valerius Flaccus.
2. Qui conduisait de Naples à Herculanum et à Pompeïa.

D'innombrables brebis bêlantes pêle-mêle
Répondent aux agneaux dont la voix les appelle.

L'enfant qu'à son sein nu cette mère suspend
Avec elle gémit, mais les pleurs qu'il répand
Ne sont point pour des maux qu'il ne saurait connaître,
Les sanglots de sa mère, hélas! seuls les font naître;
Elle pleure un époux qui, s'immolant pour eux,
En roidissant sa tête et ses bras vigoureux
Pour soutenir d'un toit la terrasse écroulée,
A ployé sous le faix. Cette autre, échevelée,
Que l'aveugle épouvante avait fait fuir d'abord
Seule, bientôt cédant au maternel transport,
Tente en vain de sauver par un retour agile
Son nourrisson laissé dans son berceau fragile.
Ainsi quand l'alcyon a sur le bord des eaux
Bâti son nid tissu de l'algue aux verts réseaux,
Si l'onde tout à coup par l'Autan soulevée
Entraîne sa demeure et sa chère couvée,
L'oiseau fixe au-dessus un vol plein de souci,
Et vogue en murmurant contre le flot grossi;
Mais sa tendresse en vain veut prévenir leur perte;
Sa couche s'engloutit par la vague entr'ouverte.
Moins à plaindre est cet homme, au front chargé d'hivers,
Depuis longtemps privé de proches, d'amis chers,
Et d'une jeune race à ses vieux ans ravie;
Du moins en mourant seul il ne perd que la vie!

Mais, détestable amour de l'or pernicieux!
Un esclave, pesant de métaux précieux,
Suit cet autre qui laisse et sa femme et sa fille;
Des pénates d'argent sont toute sa famille.
Ah! s'il vous faut périr, que les dieux ennemis
Ne vous séparent point, toi, jeune époux promis
A cette pâle vierge, amante consternée,
Dans sa fuite semant les joyaux d'hyménée!

Les uns nomment les dieux dans leurs vœux superflus;
D'autres, désespérés disent qu'ils ne sont plus.
Étouffé par la cendre ou glacé par la crainte
Plus d'un veut s'écrier, dont la voix s'est éteinte.
Vers le ciel éclipsé celui-ci tend les bras,
Contre le danger même implorant le trépas;
Celui-là se console en pensant que le monde
Va se perdre avec lui dans cette nuit profonde,
Soit qu'au-dessous du globe un caprice du sort
Ait du char lumineux précipité l'essor,
Ou qu'un nouveau déluge efface en violence
Celui qui d'un seul couple épargna l'innocence.
Cet autre court, poussé d'un désespoir pieux,
Expirer dans l'enceinte où dorment ses aïeux;
Là, de fleurs couronnant une urne cinéraire
Et couronné lui-même, il s'est assis naguère
En un repas funèbre où sa dévote main
A longs flots du Vésuve a répandu le vin;

Du moins de ses parents son ami vit les larmes,
Et dans leurs sanglots même il trouva quelques charmes;
Son cœur mourant jouit, et son œil éploré
Non sans un long regard quitta le ciel doré.
Mais lui, seul, est gisant sur la funeste couche,
Sans qu'un dernier baiser presse en mourant sa bouche,
Sans qu'une voix l'appelle, et, dévoré du feu,
Il sera privé d'urne et du suprême adieu!

Avec le jour plus d'un perd l'espoir de descendre
Au sépulcre où des siens l'attend déjà la cendre.
Cette femme, expirante au milieu des débris,
Depuis seize printemps pleurait son jeune fils,
Sous la chute d'un mur écrasé par Cybèle [1];
Un humble monument lui fut dressé par elle,
Confident journalier du maternel regret,
Où sur les murs sculptée elle-même apparaît,
Plaintive, déposant sur le frêle squelette
L'offrande de ses pleurs et d'une bandelette.
Une urne l'attendait près de son nourrisson,
Que d'une lampe active éclaire le rayon;
Atteinte ainsi que lui de ruines funestes,
Elle meurt, mais la Parque a séparé leurs restes.

Ce riche trafiquant s'est fait faire un tombeau
D'un marbre blanc poli par un noble ciseau;

1. Lors du tremblement de l'an 63.

Il se flattait qu'au fond d'une urne parfumée
Mollement dormirait sa dépouille enfermée;
Que des autels de marbre autour seraient couverts
De présents variés à ses mânes offerts;
Que des antres nombreux creusés dans cet asile
Tour à tour recevraient, enveloppés d'argile,
Son épouse, ses fils, les fils de ses enfants,
A ses côtés rangés suivant l'ordre des ans;
Au statuaire habile il a dit : « Ma fortune
« Fut par moi recueillie aux plaines de Neptune;
« Dans le port mon navire est rentré désormais.
« Prépare un monument où je repose en paix;
« Sur sa face sillonne une mer inconstante,
« Et, la voile pliée, une barque flottante,
« Où moi-même à la poupe assis je tienne encor
« Le soc navigateur, source de mon trésor. »
L'infortuné confie aux voûtes souterraines
Sa vie et sa famille et ses richesses vaines.
De même quand l'ardeur du Lion irrité
Dessèche et fend les toits de l'étroite cité
Qu'avec art la fourmi sous la terre a construite,
Au seuil inférieur la race troglodyte
Va chercher un abri contre les feux du jour,
Et transporte avec elle au fond du frais séjour
Ses larves, doux fardeau qu'enveloppe la soie,
Et d'un fertile hymen l'espérance et la joie.

Mais de ces lieux profonds l'imprudent ne sait pas
Que désormais l'issue est fermée à ses pas ;
Que les flots sablonneux d'une mer volcanique
Vont s'accroître et noyer son palais magnifique,
Où l'attend le destin du captif demi-nu
Dans sa chaîne oubliée à jamais retenu,
Dont l'œil fixe demain épiera l'ouverture
D'où la clarté se glisse avec la nourriture.
Tandis qu'avec les siens de frayeur éperdus
Il descend les degrés qu'il ne franchira plus,
De la Mort qu'il croit fuir complice décharnée
La Faim le suit dans l'ombre, et Furie acharnée,
Aux cheveux hérissés, au teint pâle, à l'œil creux,
Bientôt le surprendra dans son antre pierreux,
Couché comme une amphore humide encor de lie,
Dévorant l'herbe rare autour du seuil cueillie,
Après s'être efforcé, d'un fol espoir séduit,
Aidé de tous les siens et le jour et la nuit,
A pénétrer du seuil l'issue impénétrable.
Le squelette immortel, convive insatiable,
Alors l'attaquera des ongles et des dents,
Rongera son cadavre au dehors, au dedans,
Et le quittant sans souffle, à ses richesses vides
Pour gardiens laissera des ossements livides ;
Et sa femme et ses fils, victimes de son sort,
A sa vue expirants, multiplieront sa mort.

D'autres enfin, que guide une torche tremblante,
Semblables dans leur course à la mouche brillante
Qui, l'été, fend la nuit en mobiles flambeaux[1],
S'approchent du rivage, observant si les eaux
Pourront dans ce désastre au danger les soustraire.
O désespoir ! hurlante avec l'Autan contraire
La mer s'est hérissée, et de débris couvert
Son rivage aux fuyants déjà n'est plus ouvert.
Mais tandis que les uns tentent l'onde indocile,
Les autres pour le sol quittent l'humide asile;
Et, tant le trouble est grand! chacun croit voir, hélas !
Un assuré refuge où lui-même il n'est pas.
Plus d'un, privé de sens, s'égare en courses vagues.
Au fracas de la terre, au tumulte des vagues,
Aux lamentables voix des hommes fugitifs,
Les animaux mourants mêlent leurs cris plaintifs;
Car, partout de Tellus les foudres souterraines
Frappent l'hôte des airs, des montagnes, des plaines;
Et sur le sable nu les troupeaux de Téthys
Gisants couvrent les bords par sa fuite agrandis.

Mais quel est ce vaisseau que d'un souffle rapide
Du couchant vers ces lieux pousse le vent perfide?
Stabia le reçoit dans son golfe croulant,
Ombre d'une cité qu'un vainqueur insolent

1. La luciole.

Du milieu de ses sœurs ravit dans sa colère,
A ses vieux fondements l'arrachant tout entière,
Et ne laissant qu'un sol fréquenté des troupeaux,
Et des rochers féconds en bienfaisantes eaux.
Le courroux de la Terre absout ta barbarie,
O fortuné Sylla! moins grand que sa furie
Ton crime aux yeux du monde est enfin effacé.
De débris en débris, poudreux, s'est élancé
Pline, le chef savant de la navale armée
Par le second César dans Misène formée,
Et dont le conducteur fut un jour, ô fléau!
L'atroce Anicetus [1], d'Agrippine bourreau,
Et d'Octavie encor l'accusateur indigne.
Pline accourt de Misène, et du prodige insigne
Brûle d'approfondir les secrets mouvements,
Cependant qu'à sa voix d'agiles bâtiments
A l'hôte épouvanté de ces rives si belles
S'en vont offrir partout leurs secourables ailes.
Heureux, si le Destin approuvait ses efforts!
La Nature à ce sage enseigna les trésors
Qu'enferment loin des yeux d'un vulgaire stupide
La montagne, la plaine, et l'empire liquide,
Les miracles en foule épars dans l'univers,
La science de l'homme et des êtres divers,

1 Affranchi et premier precepteur de Neron.

Et l'occulte vertu dont la plante est munie,
Et des mondes ailés la savante harmonie.
La déesse, au milieu des belliqueux hasards,
Dans le fracas de Rome, à la cour des Césars,
A son prêtre zélé fait des loisirs sans nombre;
Il l'invoque le jour, il l'invoque dans l'ombre.
Philosophe sans faste, utile citoyen,
L'amant de la Nature est son historien.
Pour elle combattant la fortune contraire
Pline, hélas! la poursuit d'une ardeur téméraire,
Et doit, jour désastreux! rencontrer sous ses pas,
Pour prix de son audace, un immortel trépas.
Il salue empressé la côte périlleuse.

Oh! combien a d'attraits, déesse impérieuse,
L'amour d'un cœur mortel pour toi seul enflammé!
Tel d'amoureux désirs un coursier consumé,
Si de loin il aspire une belle cavale,
Des champs, des flots, des monts dévore l'intervalle;
Ni le fouet, ni le frein, n'arrête son essor.
La sœur de Pline, en vain, veuve plaintive encor
Dont l'heureux fils dans Pline a retrouvé son père,
Lui montre la tempête et la vague en colère
Sur la rive en débris rejetant son vaisseau,
Son nom peut-être inscrit sur un vide tombeau,
Sa famille déjà d'un désastre affligée
Désormais par sa perte au désespoir plongée,

Et ce fils, que lui-même il dota de son nom,
Éteignant dans l'oubli l'éclat d'un grand renom;
Pline attendri l'embrasse, et d'un retour rapide
Lui fait lire l'espoir sur sa face intrépide:
« Eh! que dirait Titus, l'amour du genre humain,
« Répond-il, s'il savait qu'un général romain
« Auquel il confia le salut de ces rives,
« Dans cette immense alarme à leurs ancres oisives
« A retenu liés tous ces vaisseaux? Ma sœur,
« La Fortune, crois-moi, sourit aux gens de cœur;
« Plus grand est le péril, plus leur ardeur est grande,
« Et le chef doit l'exemple aux soldats qu'il commande.»
Ni la frayeur des siens, ni le ciel menaçant,
Ni d'un croissant courroux le golfe blanchissant,
Ni du pilote enfin la querelle opportune,
Rien ne l'arrête; il part, et s'écrie : « O Fortune!
« Dont le temple s'élève au bord napolitain,
« Toi, qui dans les combats, chez l'Ibère lointain,
« Sous le ciel germanique as protégé ma vie,
« En ce jour de danger aide ma noble envie.
« Autrefois loin des champs de son père Ariston
« Tu guidas sur ces mers l'aventureux Platon;
« Il gravit la Sicile, et son avide oreille
« Du vaste Etna tonnant entendit la merveille,
« Et, d'un sommet de cendre et de neige entouré,
« Il vit l'astre des jours de son antre azuré

« Sortir, et triomphant des ténèbres profondes
« A sa suite élever les terres et les ondes.
« De la Nature épris, comme lui de plus près
« Je viens à travers l'onde épier ses secrets. »

Il dit, et fend les eaux ; mais de leur souffle hostile
Les Vents ont dissipé sa prière inutile.
Pline est promis aux dieux du monde souterrain ;
Vainement de l'Augure il connaît l'art certain,
Son courage n'a point présagé la tempête
Qui dans ses hauts pensers doit foudroyer sa tête,
Au pied du mont qui vit l'illustre Décius
Ton sublime collègue, austère Manlius,
Se dévouer lui-même à l'infernal abîme,
Et la tête voilée, intrépide victime,
De son sang répandu parmi les rangs latins
Tracer vers la Victoire une route aux Romains.
De Pline par degrés la galère s'efface ;
Sa sœur, dont l'œil le suit sur l'humide surface,
Fixe un dernier regard où l'angoisse se peint
Sur la voile qui flotte à la cime du pin.
Telle Alcyone en pleurs voyait s'éloigner d'elle
Le navire où voguait Céïx, époux fidèle,
Qui devait expirer, en murmurant, hélas !
Son nom si doux aux flots qui ne l'entendaient pas.
Tandis que le nocher, sur la liquide cime
Suspendu, croit trouver sa tombe en chaque abîme

Qui lui montre en s'ouvrant le noir sable des mers,
Ou dans le gouffre ailé qui plane au sein des airs,
Pline attache au prodige une vue immobile;
Vers la rive opposée il s'avance, tranquille
Au milieu des rameurs troublés par le péril,
Comme un berger qui veille assis au bord du Nil.
Au moment d'aborder, il voit la nue obscure,
Dont il étudiait la marche et la figure,
S'étendre et s'approcher; déjà sur son vaisseau
D'arène et de cailloux vole un brûlant monceau;
Il n'abandonne point son dessein héroïque,
Mais présente au danger un visage stoïque,
Et veut, de Rétina gagnant le port prochain,
Porter secours au lieu du péril plus voisin.
Des ruines du mont la plage est exhaussée;
Par le rivage ému la mer fuit repoussée :
La nef roule emportée, et sur elle à grand bruit
Le flot refoulé fond avec l'horrible nuit;
Au dehors, au dedans, la tempête l'assiége.
Telle une ville, en proie aux alarmes d'un siége,
Voit un gros d'ennemis franchir son mur altier,
Cependant qu'il s'ébranle aux assauts du bélier.
La nue en crevant brise et la voile et le câble.
L'art du pilote cède à l'effroi qui l'accable;
Le gouvernail lui manque. A la poupe soudain
Un fantôme apparaît sous un visage humain;

(De Pline irrésolu c'était le bon Génie):
« Renonçons à l'accès que le ciel nous dénie;
« La fuite est notre espoir : gagnons la pleine mer ; »
Dit-il. Mais le héros qu'aveugle Jupiter
Dans son âme s'indigne, et, semblable au grand homme
Dont la barque portait les hauts destins de Rome,
Oppose sa fortune à la Terre en fureur,
Et du guide éclipsé gourmande la terreur.
De cette main, qui sut allier avec gloire
Au javelot de Mars le burin de l'histoire,
Il saisit le timon, et secondé du vent
Conduit vers Stabia son frêle bâtiment.
Enfin, parmi la cendre et les bouillantes roches
Qui du rivage au loin hérissent les approches
Pline aborde, et tenant ses tablettes en main,
Au milieu des fuyants, sur un sol incertain
S'achemine, non point comme aux murs d'Agrigente
Empédocle vêtu d'une pompe imposante,
Et dans les feux d'Etna sans retour attiré
Par le superbe espoir d'être un jour adoré,
Mais de même qu'aux yeux d'un grand peuple en démence,
Dont la flamme et le fer arment la violence,
S'offre un homme pieux, dont les discours vainqueurs
Apaisent les esprits et maîtrisent les cœurs.
Suivi d'un seul esclave, à la foule alarmée
Il s'adresse, et montrant une face calmée

Tâche à la rassurer. Pâle Pomponien,
Son ami, de ces murs opulent citoyen,
Qui déjà sur les flots transportant ta richesse
D'Eurus ou de Borée implorais la vitesse,
Son aspect te console, et de cendre entouré
Il te semble de fleurs un convive paré,
Qui d'un riant festin goûte avec toi les charmes.
En vain ton amitié par de sages alarmes
S'efforce d'attiédir sa curieuse ardeur,
Le désir de connaître enivre son grand cœur;
Il te quitte, et poursuit l'objet de son étude.

Il s'avance, et l'esprit libre d'inquiétude,
Contemple, à la lueur d'un crépuscule ardent,
De la terre en travail le sein toujours grondant,
Le Vésuve qui s'ouvre en bouches flamboyantes,
Le ciel fumant percé de flammes foudroyantes,
La nuit rouge de feux, dont les sanglants reflets
Peignent l'homme, les flots, les rochers, les palais,
(Vive image des lieux où pleure le Cocyte!)
Le sol mobile ainsi qu'une mer qui s'irrite,
Sa face déformée, et confuse d'effroi
La mer loin de ses bords se repliant sur soi.
Arrière, affreux bûchers où la guerre sauvage
Précipita Pergame, et Sagonte et Carthage!
Vos flammes, que fuyaient des femmes, des vieillards,
Privés d'époux, d'enfants, l'appui de leurs remparts,

Rougissaient une plage et des vagues tranquilles ;
Spectacle indifférent aux astres immobiles !
Le bûcher d'Héraclée, horreur de l'univers,
Avec l'homme fait fuir les astres et les mers!

L'HÉRACLÉADE

— CHANT SEPTIÈME —

ARGUMENT.

Discours de Pline assis sur le rivage. Nouvelle éruption du Vésuve. Dernières paroles de Pline. La Nature lui apparait, armée d'une foudre terrestre; il meurt suffoqué par la vapeur. La déesse répand l'ambrosie sur sa tête, et entoure son corps d'un nuage épais. Douleur de Pomponien en apprenant sa mort. Nouveaux tourbillons. Halcyonée et les autres Géants apparaissent au-dessus de leurs tombeaux brisés. Effroi de la Nature.

CHANT SEPTIÈME.

Cependant, comme au sein d'un fertile vallon
Le verdoyant épi flottant sur le sillon
Livre aux zéphyrs légers sa cime chancelante,
Qui se courbe et s'élève en vague étincelante,
Autour du golfe ému les tremblantes cités
Semblent hors de leur base errer de tous côtés.
Pompéia, noble sœur de la triste Héraclée,
Voit fuir vers Stabia sa race désolée.
Contre la grêle ardente en tout lieu les colons
Aux demeures des dieux, aux cavités des monts,
Aux flots devenus sourds demandent un asile.
Le front enveloppé de son manteau fragile,
Pline pensif s'assied sur le funeste bord
Où pour lui sont tendus les filets de la mort.
Tel, au bruit du vainqueur, sur le sable, en silence
De sa patrie encor préparant la défense,
Méditait Archimède au bord syracusain,
Victime ainsi que lui d'un imprévu destin.

Jamais augure assis sur la hauteur sacrée,
La torche en main, vêtu de la robe pourprée,
Et tournant vers l'Aurore un regard studieux
Plus calme n'épia la volonté des dieux.

A lui-même il se dit : « Quel art, quelles machines,
« Ont lancé ces cailloux, ces énormes ruines?
« Quelle source puissante a fait jaillir ces feux,
« Cette vapeur opaque et ces torrents poudreux ?
« Quel invisible bras de la terrestre masse
« Secoue avec fureur le centre et la surface,
« Et, détachant les monts de ses flancs découverts,
« Remplit de leurs éclats, l'air, la terre et les mers ?
« Un soleil souterrain de sa chaleur secrète
« Peut-être enflamme-t-il notre vieille planète,
« Au sein peuplé de vents, de cavernes, de monts,
« Et de fleuves sans digue et d'abîmes profonds.
« Le Vésuve couvert des pampres les plus nobles
« Qui de la Campanie ombragent les vignobles,
« Le plus célèbre encor de ses riants sommets,
« Du volcan de Sicile émule désormais,
« A notre œil étonné vient donc grossir le nombre
« De ces funèbres monts, que la Nature sombre
« A, tels que des bûchers, sur ce globe élevés
« Pour l'embraser un jour de feux longtemps couvés !
« Vainement de Samos le philosophe [1] assure
« Qu'enfin ces feux mourront privés de nourriture;

1. Pythagore.

« La Terre est animée, et des foyers nouveaux
« A son souffle captif ouvrent des soupiraux.
« Ces monts, ces traits de flamme entassés dans les nues,
« Ce soleil, ces clartés dans l'éther contenues,
« Et ces brûlantes eaux dont le globe est fumant
« Ne peuvent donc suffire à son embrasement?
« Ah! les invasions de la flamme et des ondes,
« Et le désordre errant dans ses veines profondes,
« Et les sourds tremblements dont il est agité
« L'avertissent assez de sa mortalité!
« Et quand du char du Jour l'approche incendiaire
« A d'un ardent déluge effrayé notre sphère,
« Lorsque sur l'Atlantide un immense ouragan
« A, comme un noir sépulcre, élevé l'océan,
« O Nature! faut-il que toutes les montagnes,
« Antiques réservoirs qu'au-dessus des campagnes
« Tu plaças pour s'épandre en fertiles canaux,
« De ta colère encor forment les arsenaux?
« Viens-tu d'un nouveau deuil punir la race humaine,
« Dont l'avarice impie usurpa ton domaine,
« Et pilla les trésors que ta prudente main
« Aux confins du Tartare avait cachés en vain?
« Ce monde criminel changerait-il de face?
« Un autre ordre naît-il de l'ordre qui s'efface,
« Et la Terre qu'épuise un âge de langueur
« Va-t-elle recouvrer sa première vigueur?

« Ou son centre immuable, à l'univers mobile
« N'offrant plus désormais qu'un pivot trop débile,
« Ne peut-il, sans fléchir, du circuit journalier
« Supporter plus longtemps le labeur familier,
« Et sur son axe enfin à long bruit ébranlée
« Va-t-elle sous son poids se dissoudre accablée?
« Ou bien, précipité de ses cachots ouverts,
« Le feu de toutes parts fond-il sur l'univers?
« Sommes-nous parvenus à l'époque critique
« Que d'heure en heure attend le sage du Portique,
« Où la terre, autrefois couverte par les eaux,
« Doit devenir aride et veuve de ses flots,
« Aux astres altérés déniant leur pâture,
« D'un incendie immense être la nourriture,
« Où la mer et du ciel les palais radieux
« Doivent, pâle vapeur, s'éteindre avec les dieux,
« Et les masses du monde avec soin arrangées
« Dans le premier chaos descendre replongées?
« Ne vois-je point la terre au choc des Éléments
« Chanceler et se fendre en abîmes fumants?
« Son sein comme un brasier de bitume et de soufre
« S'allume; il vole en cendre et la Nature souffre...
« Si la terre, la mer et l'Olympe avec moi
« De la Parque aujourd'hui doivent subir la loi;
« Si la Nature entière elle-même est mortelle,
« Pour un sage il est beau de périr avec elle.

« Mon âme, sans murmure, obéissons au sort;
« Contemplons d'un même œil et la vie et la mort.
« Les regrets et les pleurs du nocher qui soupire
« Ne sauvent point la nef que l'orage déchire.
« Livre, que la Nature à son prêtre a dicté,
« Brûle avec joie au sein de ma divinité;
« Les volumes d'Homère avec toi font naufrage!...
« Toutefois de Strabon j'en crois le témoignage.
« Sans doute, un autre Etna sur ces bords endormi,
« Le front noirci du feu qu'il a jadis vomi,
« A d'aliments nouveaux réparé ses entrailles,
« Et va de quelque ville embraser les murailles,
« Et dévorer au loin arbre, vigne, guéret.
« Du sort par qui tout change, oui, tel est le décret.
« Heureux du moins ces champs, si l'Etna d'Hespérie
« De son bouillant rival n'efface la furie!
« Déjà deux fois, pour Rome avenir effrayant!
« Le volcan de Sicile, oracle flamboyant,
« Prédit de deux Césars la chute lamentable [1].
« Puisse l'Etna nouveau d'un attentat semblable
« N'être point le prophète! » Et vers un ciel d'airain
L'illustre augure alors levant un œil serein:
« Vous, dieux, qui du Chaos connaissez l'espérance,
« Reprend-il, de son vœu trompez la jouissance,

1 Jules César et C. Caligula

« Tant que de Jupiter le Capitole aimé
« Imposera son joug à l'univers charmé,
« Que des peuples, des rois modérateur sublime,
« Redoutable au superbe, au vaincu magnanime,
« Sur terre il maintiendra cet ordre merveilleux
« Qu'entretient dans le ciel l'Olympe radieux.
« Mais si des nations que sa gloire importune
« Un jour faisaient à Rome expier sa fortune,
« Ou dans son sein mourant si d'indignes vainqueurs
« D'une Pharsale impie éveillaient les fureurs,
« Toi, qui jadis de Rome as pleuré la misère,
« Soleil, au siècle ingrat retire ta lumière!
« Et toi, sort tout-puissant, que le monde à ta voix
« Sous le joug du Chaos fléchisse une autre fois! »

Ainsi s'exprimait Pline, au penser sombre et triste.
Mais de même qu'on voit la nerveuse baliste
Contre une tour que couvre un frais tissu de peaux
Sans relâche lancer et les brûlants faisceaux
Et la pierre et les traits, la haineuse Cybèle
S'enveloppe à ses yeux d'une vapeur nouvelle,
Et lance au haut du mont, semblable au roi des airs,
Le tonnerre, les vents, la pluie et les éclairs.
Au-dessus d'Héraclée éclate une autre nue
De noirs cailloux, de cendre et de roche fondue.
D'opaques tourbillons montent, dont la couleur
D'un jour faible et timide obscurcit la pâleur;

L'Auster étend leur voile autour du ciel immense.
Des confins du midi lui-même ainsi s'élance,
Couronné de vapeurs plus noires que la poix,
Où des célestes traits retentit le carquois,
Quand du haut Pausilype où la vigne serpente
Sur des coursiers d'écume il envahit la pente,
Et de ses vastes flancs par leur choc amoindris
En îles, en écueils il sème les débris.
L'Eurus qui du Vésuve a soufflé les ruines
Sur les remparts d'Hercule et le port de Rétines,
Vers Misène, à travers les liquides sillons,
Pousse en vainqueur fougueux ses poudreux bataillons;
Et Borée à la fois frappe de sa furie
La morne Pompéia, l'expirante Stabie.

Mais c'est peu que des airs l'embrasement nouveau
Au creux de la vallée, au penchant du coteau,
Sur le comble de chaume et le palais agreste
Épaississe les flots d'un déluge funeste;
O terreur ! de longs feux fendent le sol tremblant,
Et poursuivent les pas du colon chancelant.
Chacun s'agite en proie à la pluie homicide,
Comme durant l'été lutte un coursier rapide,
Qui tour à tour combat de la tête et du pié
Des aiguillons volants l'essaim multiplié.
Des Éléments armés Pline brave la guerre,
Seul, et du même front dont il bravait naguère

Les belliqueux assauts de l'Ister et du Rhin,
Qu'aux tables de mémoire a gravés son burin.
On dirait ce héros qui d'un glaive stoïque
Avec la Liberté s'immola dans Utique,
Lorsque, loin de Pharsale, aux champs du Nasamon
Il errait, assailli par les sables d'Ammon ;
En vain sur lui fondaient leurs nuages arides ;
En vain fuyait le sol sous ses pieds intrépides ;
Caton se roidissant d'un invincible effort,
Tel qu'un dieu, maîtrisait la tempête et le sort.
Toutefois le grand Pline en gémissant admire
L'enfantement nouveau de Cybèle en délire,
De la Nature encore effroyable secret
Que cherche à pénétrer son génie inquiet :
« De ces torrents ailés comment tarir la source?
« A leur vol foudroyant, à leur brûlante course
« Que peut l'homme opposer, lui, dont l'art souverain
« Aux fleuves, à la mer sait imposer un frein,
« Par les hardis travaux d'une invisible mine
« Fait tomber les remparts ou prévient leur ruine,
« Dirige ou rompt l'effort du bélier périlleux,
« Aplanit en vallée un sommet sourcilleux,
« Plonge aux flancs de la Terre et dans l'humide abîme,
« Et tenta l'Empyrée en son essor sublime?
« Il oppose la fuite et l'impuissante peur,
« Ou l'admiration d'une morne stupeur !

« Que sert du Chaldéen la science incomplète?
« D'observer chaque aspect de la triple planète[1],
« Et de prédire au monde un tremblement mortel,
« Sépulcre des cités? que n'ai-je acquis du ciel
« Le merveilleux pouvoir du sage d'Agrigente?
« Lui, qui brisait des Vents l'haleine violente,
« Ou leur lâchait la bride, et des flots éthérés
« Versait la cataracte aux sillons altérés?
« O Nature, aujourd'hui divinité terrible,
« Dont toujours j'encensai la majesté paisible!
« De ton temple enflammé, de ton trépied tonnant
« Permets-moi d'aborder le mystère étonnant,
« Ou plutôt, à ton prêtre ouvrant ton sanctuaire,
« Daigne lui dévoiler, déesse tutélaire,
« Cette vive splendeur, dont l'éclat trop voisin
« Autrefois consuma le sage Agrigentin.
« Ah! quand le jour se change en nuit rouge d'orages,
« La terre en mer de feu, couverte de naufrages,
« Quel homme impunément sans ton aide oserait
« Des foudres de Cybèle épier le secret?...
« Il semble qu'une voix chez moi se fasse entendre
« Qui dit : « Pourquoi vouloir tout connaître et comprendre,
« Homme superbe? un dieu t'a créé pour jouir;
« Ton sort est d'un mortel, et non point ton désir. »

1. Saturne, Jupiter et Mars

« Et cependant la peste agrandit son ravage ;
« Je la vois s'élancer de rivage en rivage... »

Pline tourne, à ces mots, vers son lointain foyer
Un regard soucieux, hélas! et le dernier,
Que du jour obscurci le fatal voile arrête.
Il songe en soupirant à sa sœur inquiète,
Laissée avec son fils sous un fragile toit
Séparé de la mer par un espace étroit.
Pour la dernière fois ses tablettes chéries
S'ouvrent pour recueillir ses doctes rêveries.
Il marchait : la Nature au sage méditant
Se présente, le voile en désordre flottant.
A l'angoisse qui rend la déesse muette
Se joint l'ennui de perdre un si digne interprète;
Car depuis qu'un profane, aidé du feu divin,
D'un limon détrempé pétrit le corps humain,
Et qu'un autre imita sur son char téméraire
L'éclair, la flèche ardente et les pas du Tonnerre,
L'Olympien jaloux craint qu'un autre rival
Des dieux même en savoir ne devienne l'égal.
Sur un roc Prométhée assouvit la furie
D'une aigle famélique et dans ses flancs nourrie.
Le Tonnerre indigné dans l'Érèbe englontit
Salmonée et les murs que l'insolent bâtit.
D'Empédocle l'Etna punit l'orgueil injuste.
Pline, sublime amant de la Nature auguste,

Doit, plus grand par le coup qui le va foudroyer,
Mourir comme une ville et comme un peuple entier.
Elle se montre à lui, non plus comme en ses veilles
Bienfaisante et féconde en riantes merveilles,
Mais telle qu'en tes bras, superbe Sémélé,
Descendit ton amant du royaume étoilé,
Avec tout l'appareil du souverain qui tonne.
Une foudre terrestre entre ses mains rayonne,
Qui d'éléments fougueux fut forgée à regret;
Mais devant accomplir l'irrévocable arrêt,
Elle a su tempérer leur furie indomptable;
Le bitume est plus doux, et le nitre inflammable,
En s'allumant, dans l'air étincelle sans bruit.
La vapeur sulfureuse atteint Pline qui fuit
Et sans haleine tombe. Élevé jusqu'aux astres
Son nom va d'Héraclée illustrer les désastres;
Il tombe, et sa pensée en son germe a péri;
Comme aux jours du printemps un arbuste fleuri,
Que d'un souffle envieux l'Auster brûlant moissonne
Avec toutes ses fleurs riche espoir de l'automne.
Le sage sur la rive immobile est couché,
Comme au penchant d'un mont un arbre desséché
Dont l'aimable Zéphyr ni la Bise sauvage
Ne font plus murmurer le tendre et vert feuillage.
Toutefois du grand homme ô merveilleux destin!
Le volcan qu'affronta l'Empédocle latin

S'abstient de consumer sa dépouille héroïque.
Sa cendre doit dormir dans l'urne domestique,
Et boire de Saba le liquide trésor,
Et des larmes, tribut plus honorable encor;
Son ombre doit d'un fils recevoir les offrandes,
Et sa tombe fleurir d'éternelles guirlandes.

A l'aspect de son prêtre à sa gloire immolé
La Nature soupire, et baisse un front voilé.
On dit qu'en cet instant, de sa tristesse amère
Les Éléments émus retinrent leur colère;
L'abîme devint calme, et des airs agités
Se turent tout à coup les tyrans emportés.
Sur sa face elle épanche un flot pur d'ambrosie,
Qui rend aux corps glacés la fraîcheur de la vie.
Le sage, devenu victime d'Atropos,
Semble encore goûter l'accoutumé repos.
Sur l'espace où son corps gît de rosée humide
Un nuage profond monte en voûte solide,
Et repousse l'insecte et les feux dévorants,
Jusqu'au jour où, rendue à ses pieux parents,
Sa dépouille obtiendra le bûcher légitime,
Et des pleurs qu'accroîtront les pleurs du chœur sublime
Qui, du chaste Hélicon désertant la hauteur,
Fera gémir ces bords d'une illustre douleur.

Pomponien, hélas! que la nouvelle oppresse,
Oublie en ce moment le danger qui le presse;

Sans courage, il ressemble au voyageur pâli
Qui tout à coup a vu par la foudre assailli
Auprès de lui tomber un majestueux chêne,
Et du soufre éthéré respire encor l'haleine.
« Ainsi sont accomplis ces laborieux jours
« Dont Neptune et Bellone ont respecté le cours,
« Dit-il; ainsi la Parque abat son vol funèbre
« Sans choix, sur l'homme obscur et sur l'homme célèbre;
« Et parmi des dangers sans cesse renaissants
« Nous consumons le fil de nos fragiles ans!
« De tout ce que nourrit la terre inépuisable
« L'homme est le plus superbe et le plus misérable.
« O gloire décevante! espoir fallacieux!
« Des louables projets, des soins ambitieux
« Limite unique, ô mort! la nuit où tu nous plonges
« De nos jours pleins d'erreurs dissipe ainsi les songes!
« Sa tendre sœur! son fils! de quel vif déplaisir
« Ce douloureux message, hélas! va les saisir?
« Pour les siens quels regrets! quelle perte pour Rome!
« Tu pleureras, Titus, le trépas d'un grand homme,
« Ton compagnon de guerre, et que ton amitié
« Sur le trône romain n'avait point oublié.
« Peut-on assez pleurer une tête aussi chère?
« L'humanité, l'honneur, la justice sévère,
« Jamais trouveront-ils un plus sincère ami?
« De l'éternel sommeil si Pline est endormi,

« Du moins dans ses écrits son âme vit empreinte;
« Et son nom fleurira, tant que la roche sainte
« Où Rome adore assis Jupiter triomphant
« Verdira des lauriers du peuple qu'il défend. »
Il dit. Le villageois croit que le philosophe
A voulu conjurer l'horrible catastrophe,
Et s'est précipité dans l'abîme de feu.
Leur piété déjà de Pline fait un dieu.
Tel l'augure d'Argos, lorsqu'au bruit du tonnerre
Il fut près de l'Ismène englouti par la terre [1],
Soudain aux yeux de Thèbe en dieu parut changé,
Et le lieu de ta mort fut d'un temple ombragé,
Sage Amphiaraüs! Ah! si l'auguste Astrée,
Vieille hôtesse des champs, dans le ciel retirée
En garde encor le seuil, et l'ouvre à tout mortel
Dont l'orgueil ni l'effroi n'ont point dressé l'autel;
Si l'Olympe parmi les maîtres de la terre
Daigne encor faire asseoir le philosophe austère,
Prêtre de la Nature, augure révéré,
Par son profond savoir dans Rome célébré,
Qu'aux bords où tomba Pline, ou sur l'écueil humide
Qui les domine fier du nom fameux d'Alcide [2],
Un beau temple s'élève en pierres de Paros,
Où ceint d'un bandeau blanc éclate le héros,

1. Dans la guerre entre Étéocle et Polynice.
2. La *roche d'Hercule*, où est le château de *Revigliano*

Où sur le frontispice orné d'or et d'ivoire
De son saint dévouement se retrace l'histoire,
Et luise, en or sculpté, le livre merveilleux
Qu'à Titus dédia son ami studieux.
Toutefois que ce temple, où, comme dans Misène,
Pline surveillera la mer tyrrhénienne,
Prête un abri facile aux errants matelots
Par l'Orage et la Nuit poursuivis sur les flots;
Et tandis que Virgile aux monts de Parthénope
Dans son temple admettra les fils de Calliope,
Pline des vieux guerriers, des sages bienfaisants,
Sur la roche d'Hercule attirera l'encens.

Mais comme au court repos d'une trève sacrée
Dans la plaine de Mars de meurtres altérée
Succèdent les éclats du clairon inhumain,
Et le choc ranimé des bataillons d'airain,
Du Vésuve déjà les entrailles mugissent,
Et la Discorde en feu dans les airs qui rugissent
Se précipite au sein d'un nouveau tourbillon;
Et sur les vieux remparts du fils d'Amphitryon
Fond la ligue des Vents de nouveaux traits armée.
O ciel! sur le penchant de la côte enflammée
Un char fragile entraîne entre d'âpres sillons
Une mère en ses bras pressant deux nourrissons.
Pendant le court sommeil de la cime effrayante,
De son toit suspendu sur la hauteur riante

Elle a fui : tout à coup par la nue assaillis
Tombent inanimés et la mère et ses fils
Dont les bras l'enlaçaient, tandis qu'elle, éperdue,
Sur eux s'était penchée, et la droite étendue,
De la main gauche, en vain, soulevait son manteau.
Tel l'ouragan renverse avec le vaste ormeau
L'humble cep qui l'embrasse et croît sous sa tutelle.
Cet autre, que poursuit la tempête mortelle,
S'y dérobe, englouti par un gouffre cendreux,
Comme un pâtre égaré sur l'Apennin brumeux,
Dont la croupe neigeuse est d'abîmes peuplée.
Cet autre encore, errant dans les murs d'Héraclée,
En pleurant a quitté son portique si cher,
Qu'embaume et rafraîchit la brise de la mer,
Son jardin décoré d'un temple domestique,
Et son lit de festin couvert d'ombre bachique,
Ce lit qui tant de fois vit son maître égayé
Couronner d'un vin noir la coupe d'amitié,
Où lui-même effeuillait la rose fugitive,
L'approcher de sa lèvre, et l'offrir au convive!
Une enceinte de cendre enfermant son séjour,
Par une haute issue ouverte à l'œil du Jour
Il fuyait, quand l'orage est venu le surprendre.

Des nuages croissants de fumée et de cendre
S'amoncellent au bord du cratère bouillant,
Comme les flots qu'émeut le Vulturne sifflant

Autour de vos rochers, bruyantes Sirénuses.
Des flancs même du mont d'autres vapeurs confuses
S'échappent, dont la forme effrayant les regards
Imite les Géants, dont les spectres épars
Assiégeaient les cités et la cime hautaine.
Mais n'est-ce point l'erreur d'une vue incertaine,
Grands dieux? Comme du sein d'une orageuse mer
S'élève un noir écueil sillonné par l'éclair,
Au milieu des débris de sa prison brûlante
Apparaît, délivré de sa chaîne accablante,
L'immense Halcyonée; une horrible lueur
Ensanglante sa face, et l'ardente vapeur
Comme un panache ondoie au-dessus de sa tête.
Moins terrible, Cacus du fond de sa retraite
Soufflait des tourbillons de fumée et de feux,
Dont il enveloppait Hercule furieux.
De moindres feux armée éclatait la Chimère;
Moins rouge se hérisse une comète altière,
Aux cheveux teints de sang, prophétesse en fureur,
Qui court chez les tyrans secouer la terreur.
Comment a-t-il rompu son joug irrésistible,
Que Némésis forgea d'un marbre indestructible?
Le dieu dont le marteau sur un fatal sommet
Autrefois attacha la race de Japet,
Aurait-il, secondé d'Éole ou de Neptune,
Du prince des Géants affranchi l'infortune?

Il ressent le bonheur du mortel aveuglé,
Qui longtemps vers le ciel levant un œil voilé,
Implora tour à tour la mort et la lumière,
Et dont un dieu propice a guéri la paupière.
Vainement replongés dans l'abîme béant
Les carreaux souterrains pleuvent sur le Géant;
Contre la haute enceinte appuyant son épaule
Il respire, et le front redressé vers le pôle,
Les yeux par la fumée et la poudre obscurcis,
Il le menace encor de ses hautains sourcils.
Ainsi, malgré les traits lancés par Thèbe entière
Et les flèches du ciel, seul, de la ville altière
Escaladant les tours, Capanée orgueilleux
Défiait à la fois les Thébains et les dieux,
Sous son grand bouclier dont l'emblème effroyable
Présentait un Géant d'une force indomptable,
Soulevant une ville à l'aide d'un levier.
Quelle foudre atteindra l'insolent prisonnier?
Comme à son ame aigrie est suave l'haleine
Du jour libre qu'infecte une immortelle haine!
Combien ce morne éclat à sa paupière est doux!
Qu'importent au captif, affranchi des verroux,
Les fléaux que le ciel sur sa tête déploie?
Un soleil sans rayons rit à sa folle joie;
Pour lui la Nuit sans yeux brille d'or et d'azur,
Et le lac croupissant distille un ruisseau pur.

Tellus prête au colosse une vigueur nouvelle,
Et des antres profonds s'écriant : « Va, dit-elle,
« De tes frères, mon fils, soulager les travaux,
« Et tous, des Éléments secondant les assauts,
« Lancez sur les remparts d'Herculane qui croule
« Ces rochers qu'autrefois vous lançâtes en foule
« Sur Hercule couvert d'un divin bouclier.
« Que, cherchant cette ville, un jour le nautonier
« Dise : « Herculane entière est du sol disparue,
« Et des célestes dieux nul ne l'a secourue. »

Ainsi parle, le sein de fureur palpitant,
L'implacable déesse, et son fils, triomphant
Comme un coursier qui las de l'étable indolente
Fuit, brisant ses liens, la crinière flottante,
La tête haute, et court vers le fleuve argenté
Et l'herbage fleuri des juments fréquenté,
Il s'élance aussitôt vers des roches poudreuses,
Du chaos qui finit limites vaporeuses.
Mais comment aborder le séjour des humains,
Quand le sol tremble et cède à ses avides mains,
Sous ses pas crève en gouffre, en foudre sur sa tête?
Doit-il attendre encor l'appui de la tempête
Qui souleva le joug de sa tête écarté,
Pour monter sur son aile aux champs de la clarté?
Ainsi, dans le naufrage où le fils d'Oïlée
Expia de Pallas la demeure souillée,

Aux pieds, aux bras d'Ajax, le roi des flots émus
Dérobait le rivage et les rochers aigus,
Et lui, parmi les traits de la foudre sifflante
Surnageait, attendant qu'une vague écumante
Vers le bord escarpé l'élevât de nouveau.

Tandis que le Géant lutte avec son tombeau,
Ses frères à travers leur prison moins profonde
Précipitent l'essor de leur haleine immonde;
On entend résonner leur sépulcres pesants,
Les monts Leucogéens aux sommets blanchissants,
L'Asturne en cirque ouvert, l'Oliban sans culture,
Le Gaurus ceint de pampre, et Nésis, île impure
Qui recueillit Brutus meurtrier d'un tyran.
Du Pausilype, où dort le cygne mantouan,
Tressaille et siffle au loin la voûte caverneuse.
Partout des monts se fend la crête ruineuse;
La glèbe de Phlégra s'entr'ouvre... Des cités
Les faîtes chancelants se sont entre-heurtés.
Misène au port profond, Cumes la solitaire,
Baïe en proie aux sueurs d'un enfant de la terre,
Pouzol, et Parthénope adonnée au repos,
Jamais n'ont d'un tel choc frémi sur leurs coteaux;
Partout sa violence effroyable et rapide
Rend immobiles l'homme et la brute stupide;
Comme si le tonnerre en cet instant fatal
Eût à la fois atteint et l'homme et l'animal.

Un bruit prodigieux s'accroît avec la crainte.
O spectacle inouï ! de la terrestre enceinte
En foule on voit sortir et monter par degrés
De gigantesques bras, des fronts démesurés.
Ainsi quand le héros qui devait fonder Thèbe
Eût des dents d'un dragon ensemencé la glèbe,
On vit poindre des dards, des panaches guerriers,
Suivis d'une moisson de frères meurtriers.
O Cybèle ! aux lieux même où tes enfants énormes,
Autrefois se dressant sur leurs jambes informes,
Montrèrent tout à coup aux astres stupéfaits
Et leur tête ébauchée et leurs troncs imparfaits,
A travers des torrents de flamme et de fumée
A mi-corps apparaît leur renaissante armée.
Leurs mains lancent des rocs les débris lumineux,
Et leur bouche vomit des flots bitumineux;
Leur visage ensoufré garde la cicatrice
Des coups dont les noircit l'éternelle justice.
Tels se peignent au bord du couchant nuageux
De colosses confus les fantastiques jeux,
De monstres flamboyants une horrible mêlée;
Ou tel s'avance au front d'une galère ailée
Un triton dont la croupe au fond des eaux descend,
Un Centaure qui porte un rocher menaçant,
Et plonge sa poitrine aux vagues écumeuses.

Voyez-vous, soulevant leurs têtes sulfureuses,

Agrius et Thoon, qui jadis à la main
Tenaient une massue éclatante d'airain?
Damastor est auprès, dont l'aveugle furie
Lança pour trait le corps de son frère sans vie.
Euryte sur son front couvert d'un sol épais
D'un bois aux longs cheveux secoue ici le faix;
Là d'un vignoble Almops fait flotter la verdure.
Rhétus de murs brisés blanchit sa chevelure.
Le bouillant Clytius, dont un foudre vengeur
Dépouilla le menton et le front sans honneur,
A du profond Asturne envahi le cratère.
De la proche vallée à Lucullus si chère[1]
Jaillit Pélore en feu : d'étincelantes eaux
Ruissellent sur sa barbe et son sein et son dos;
Appuyé sur le coude, au loin il représente
L'image du grand Nil, d'un marbre noir luisante,
Près de son urne assise, et dont Vespasien
Décora de la Paix le temple aérien;
Ou tel le Phlégéthon, selon la Renommée,
Fumant, repose auprès de sa source enflammée.
De ton île pendante Ophion surchargé,
Nésis, d'un voile humide est dans l'air ombragé,
Et semble une fontaine au bassin circulaire
Que de flots jaillissants couronne une onde claire.

1 Aujourd'hui le lac *Agnano*.

Ta montagne, Misène, aux coups d'Oromédon
S'ouvre, et le monument auquel survit ton nom
S'écroule; et dans le port dont la vague est chassée
Sur ses ancres bondit la flotte fracassée.
Mais quel est ce Géant qui, les bras étendus,
Figure un haut cyprès aux rameaux épandus?
C'est Éphialte, lui, dont deux flèches cruelles
Pénétrèrent jadis les hideuses prunelles;
Grinçant les dents, le monstre arrache un pin voisin,
Qu'il destine à conduire et son corps et sa main;
Aveugle, dont l'esprit s'est aveuglé lui-même!
Tel aux Troyens errants apparut Polyphème,
Pasteur horrible, au ciel portant son front altier,
Et l'œil sanglant, obscur comme un noir bouclier.
Ce colosse fameux dont seul Halcyonée
Surpassait la stature et l'audace effrénée,
Porphyrion, dont Baïe est, dit-on, le tombeau,
Se lève, secouant son immense fardeau,
Et lutte emprisonné sous les fondements fermes
Des temples, des palais, des sépulcres, des thermes.
Les toits que sur la cime habitaient Marius,
L'autre Caton, César, Pompée, Hortensius,
S'étonnent de gravir vers la voûte céleste.
Mais, comme un éléphant qu'une atteinte funeste
Renverse aux champs de Mars sous sa puissante tour,
Il retombe. La vie a quitté sans retour

Ces Géants, froids rochers, qui d'un œil intrépide
Osèrent de Minerve envisager l'égide,
L'armure que deux fois un mortel ne voit pas.
Eurymédon ainsi fut glacé du trépas,
Ce chef, père orgueilleux d'une fille charmante,
Dont fut épris le dieu de la vague écumante,
Et mère d'un héros nommé Nausithoüs,
Roi des Phéaciens, tige d'Alcinoüs.
Seuls ils n'éprouvent point l'ardeur séditieuse.

De tous côtés grandit la révolte fougueuse.
De formidables voix, d'invisibles clairons
L'éther tumultueux roule en tonnant les sons.
Tel l'effrayant Typhée, aux cent têtes sifflantes,
D'un regard enflammé toutes étincelantes,
Poussait d'étranges voix, des cris prodigieux,
Que les plus hauts sommets renvoyaient vers les cieux.
Mais aurait-il, lui-même, entr'ouvert Inarime,
Le monstre? Espère-t-il, de l'orageux abîme
Jusqu'aux antres d'Etna soulevant tout le poids,
De ses têtes heurter l'Olympe une autre fois,
Et toucher de ses bras le couchant et l'aurore?
Encelade, affranchi du fardeau qu'il abhorre,
Avec Mimas enfin de son joug soulagé,
Dans la révolte encor serait-il engagé?
Leurs parents que Pluton retient sous sa puissance
De triompher enfin auraient-ils l'espérance,

Et de leur lourde chaîne entraînant les anneaux
Auraient-ils repassé les fleuves infernaux?

La Nature, surprise et d'épouvante émue,
Dans ce désordre envoie une clameur aiguë;
Elle croit de nouveau voir son père en danger,
Les îles quitter l'onde et les monts s'y plonger.
O Tellus! la déesse en son esprit rappelle
De tes fils premiers-nés l'entreprise immortelle,
Du bruit de leurs apprêts ton domaine ébranlé,
Et la mer frémissante et l'Olympe troublé;
Aux antres de Lemnos les dieux dans leurs alarmes
Allant puiser des traits, ou retremper leurs armes;
Minerve de l'égide irritant les serpents,
Et Jupiter armé de carreaux plus ardents.
Au signal que donna la trompette des nues,
Des Titans et des dieux les forces confondues
Se heurtèrent: tes fils lançaient dans leurs assauts
Des fleuves débordés les sourcilleux berceaux,
Et sous l'ombre des traits qui se croisaient sans cesse
Ils se précipitaient dans la mêlée épaisse.
Leurs voix, en combattant, excitaient leur ardeur,
Et du ciel envahi perçaient la profondeur.
Jupiter ceint d'éclairs, et la droite enflammée,
De foudres redoublés repoussait leur armée,
Les aveuglait de près par mille et mille éclairs,
Et d'un vaste incendie embrasa l'univers.

Mais les dieux, revêtus d'une forme menteuse,
Rendirent en fuyant sa victoire douteuse,
Lorsqu'imprévu vengeur des perfides Titans,
Typhée, effroi du ciel, chassa ses habitants,
Et combattant, lui seul, leur invincible père
L'enchaîna désarmé dans ses nœuds de vipère.

L'HÉRACLÉADE

— CHANT HUITIÈME —

ARGUMENT.

Les mânes sont chassés de leurs tombeaux. Ruines causées par les secousses des Géants. La vallée des Cimmériens. L'empire voisin de Pluton est ébranlé. Épisode de Vespasien aux enfers. Discours de Pluton. Il veut s'élancer sur la terre; il est repoussé par les flots de cendre ardente. Mercure conduit les ames des victimes de l'éruption, et Pluton apprend le désordre des élémens. Mort de la reine *Drusilla* et de son fils, et du poète *Cæsius Bassus*. Noms des principales familles d'Herculanum. Les Géants révoltés retombent au fond de leurs prisons; leur chef est emporté dans les airs par un tourbillon, et roule de nouveau précipité dans les profondeurs du Vésuve. La Nuit, qui vient couvrir la terre, apporte de nouvelles terreurs aux Campaniens. Apparition des ombres.

CHANT HUITIÈME.

De leurs autels brisés par le choc souterrain
Tombent les dieux d'ivoire et de marbre et d'airain;
Et bannis par l'effroi de la terre natale
Les mânes ont quitté leur grotte sépulcrale.
L'ombre du roi Tarquin [1], dont Cume est le cercueil,
De son nouvel exil s'indigne avec orgueil;
La tienne sans courroux, voluptueux Pétrone [2],
Semble sortir d'un songe et doucement s'étonne.
Agrippine, en voyant s'entr'ouvrir son tombeau,
Hurlante a redouté quelque piége nouveau;
Car sur ce bord s'ouvrit le navire perfide
Qu'avait orné pour elle une main parricide,
La nuit, à son retour des fêtes de Pallas.
A l'ordre de Néron la mer n'obéit pas;
Mais la terre, en buvant le sang de la princesse,
Elle-même gémit, et d'accents de tristesse.

1. Dit *le Superbe*.
2. Condamné à mort par Néron.

Sur le bûcher sans pompe accompagna son corps;
Et même une trompette en funèbres accords,
Invisible, éclata de colline en colline.
Dans le golfe voisin s'affaisse la ruine
Du pont démesuré que l'insensé Caïus
De Pouzol étendit au coteau de Baïus;
Et Naples dans ses murs a vu crouler l'arène
Où préside aux assauts l'auguste fils d'Alcmène.
Silius, possesseur de ta sainte maison,
Presse en ses bras ton urne, ô chantre de Didon!
Dont la tombe est un temple où sa reconnaissance
Tous les ans vient fêter ta divine naissance.
Les colonnes, en nombre aux neuf Muses égal,
Qui de ton urne illustre ornent le piédestal,
De tes mânes troublés défendaient mal l'enceinte;
Sa pieuse tendresse a prévenu ta plainte
Et calmé ta frayeur : ton ombre désormais
D'un autre Pollion hantera le palais,
Sanctuaire peuplé de bustes et d'images,
Où la tienne reçoit ses plus fervents hommages.

En même temps, les coups des rebelles Géants,
Et les épais débris de leurs tombeaux béants,
Et la vapeur terrestre à grand bruit exhalée,
Ont obstrué l'étroite et profonde vallée,
Des vieux Cimmériens séjour morne et confus,
Qu'aucun astre n'éclaire, et ceint de monts touffus,

Où de chaque saison n'alterne point l'empire,
Que jamais n'égaya le souffle du zéphyre,
Ni le chant de l'oiseau. Le royaume des morts,
Dont l'entrée est voisine, a senti sur ses bords
L'horrible ébranlement de la terre brisée.
Les mânes, habitants du tranquille Élysée,
Ceux que voile au-dessous un gouffre ténébreux,
Ceux que plus loin resserre un cachot rigoureux,
Interrogent partout d'une vue inquiète
L'effroyable fracas qu'en gémissant répète
L'eau dormante des lacs et des marais profonds
Qui dans ces vastes lieux répandent leurs poisons.
Des fleuves souterrains le nautonier avare
Tremble de voir s'ouvrir la voûte du Tartare,
Et que par cette voie au delà d'Achéron
Les mânes frauduleux n'abordent sans rançon.
Leur roi lui-même, objet d'un effroi salutaire,
Est saisi d'épouvante, et craint qu'enfin la terre
En éclats séparée à l'œil glacé du Jour
Ne découvre son trône et son hideux séjour,
Comme en cette journée où le camp d'Encelade,
Des murailles du ciel méditant l'escalade,
Déracina les monts l'un sur l'autre roulés,
Et montra la lumière aux mânes désolés.

Alors le juge-roi sur son siége terrible,
Assis entre Minos et son frère inflexible,

Jugeait Vespasien descendu dans ce lieu,
Et qui près de mourir croyait renaître dieu.
Depuis longtemps, mêlée aux flots d'un peuple immense,
L'ombre veuve du sceptre attendait en silence
Que le sort l'appelât devant le tribunal
Où l'humble plébéien du monarque est l'égal,
Où d'un sévère arrêt l'époux de Proserpine
Flétrit Caïus, Tibère et le fils d'Agrippine,
Et Claude, dont l'autel par Néron démoli
Fut par Vespasien naguère rétabli.
De mânes rassemblés une foule dolente
Assiégeait de clameurs sa fière ombre tremblante,
Comme on voit mille oiseaux poursuivre de leurs cris
L'oiseau cher à Pallas que l'Aurore a surpris,
Ou l'aiguillon tendu, les ailes agitées,
Un bruyant tourbillon d'abeilles irritées
Assaillir au visage un pâtre dont la main
A de leur camp de cire emporté le butin.
Les uns lui reprochaient sa sordide avarice;
Les autres accusaient sa vénale justice.
« Il arrachait l'obole au pauvre Égyptien,
« S'écriait une voix; aussi Vespasien,
« Dans l'Égypte usurpant jusqu'aux choses divines,
« Reçut le nom d'un roi fameux par ses rapines[1]. »

1. Cibiosactès.

L'austère Helvidius, gendre de Thraséas [1],
Ainsi que lui frappé d'un injuste trépas,
Déployait librement la censure hautaine
Dont son fils à son tour doit expier la peine :
« Cénis, cette affranchie admise dans ton lit,
« Par d'infâmes conseils, disait-il, t'avilit,
« Et te fit trafiquer des honneurs et des crimes ;
« Tu chargeas tes sujets d'impôts illégitimes ;
« Tu partageais sans honte avec tes serviteurs
« Les indignes profits de tes propres faveurs,
« Et punis par la mort ou l'exil plus d'un sage
« Dont ta conduite avide aigrissait le langage ;
« Et ton inimitié, chère au stoïcien,
« Fut puisée aux conseils de ce vil Mucien [2],
« Ton impudent ami, qui d'une vie impure
« A l'âpre soif de l'or alliait la souillure. »
A l'ombre détrônée Éponine en courroux
Imputait son trépas, celui de son époux [3]
Qui, neuf ans d'une tombe habitant le silence,
Avec elle neuf ans avait fui sa vengeance.
Pour l'émouvoir, dit-elle, elle avait vainement
Mis à ses pieds deux fils, éclos du monument,
Implorant avec eux la grâce de leur père ;
Le barbare avec lui fit immoler leur mère !

1. Vertueux sénateur mis à mort par l'ordre de Néron.
2. Auquel Vespasien dut presque l'empire.
3. Sabinus, Gaulois, qui s'était declaré *César*.

Oh! que Vespasien, du sceptre dégoûté,
A cette heure voudrait vivant l'avoir quitté,
Et suivi ton conseil, sage Dion [1], qu'admire
Le héros que Plutarque éleva pour l'empire [2]!
Le dépit sillonnait le front du juge-roi;
Et l'ombre, d'un accent altéré par l'effroi,
D'un règne actif à peine opposait la sagesse,
L'épargne entre ses mains recouvrant sa richesse.
Son palais, tout le jour, ouvert aux suppliants,
Et sa porte sans garde, et lui-même aux clients
Sur la place publique accordant audience;
Plus d'un temple bâti par sa munificence,
Et d'autres réparés par son soin libéral.

Pluton, près d'énoncer le jugement fatal,
De son trône s'élance, et d'une voix émue
S'écrie en pâlissant : « Quelle cause imprévue,
« Ou plutôt quel pouvoir, de mon sceptre envieux,
« Trouble ainsi le silence et la nuit de ces lieux?
« Quoi! n'est-ce point assez que mon royaume sombre
« Soit à toute heure en proie aux secousses sans nombre
« Des turbulents captifs, nourrissons de Tellus,
« Liés au joug des monts, ou dans ces lieux reclus?
« Que par de lents efforts Amphitrite voisine
« Sape secrètement mon domaine en ruine;

1. Dion-Chrysostome. 2. Trajan.

« Que tant de monts creusés par des bras corrompus
« S'apprêtent à crouler sur leurs appuis rompus,
« Et qu'en murs fastueux leur dépouille érigée
« Affaisse de l'enfer la voûte surchargée?
« Faut-il encor qu'un dieu m'appelant aux combats
« Vienne jusqu'à leur base ébranler mes états,
« Et lance au sein des morts la vivante lumière?
« Quel est-il? Jupiter ou son humide frère?
« J'y consens : renonçons à notre antique accord.
« Qu'ai-je à perdre en l'état où m'a réduit le sort?
« Il m'a fermé l'accès d'un séjour regrettable
« Pour tourmenter sous terre une engeance coupable.
« Que m'importe le sang dont tous les noirs taureaux
« Rougissent mes autels sous les sacrés couteaux,
« Et ces noms sous lesquels le monde entier m'encense,
« Et ce tonnerre enfin qu'au sein des nuits je lance,
« Si des vivants, poussés par un profane orgueil,
« Osent franchir des morts l'inviolable seuil,
« D'un regard adultère en aborder la reine,
« Et traîner sur leurs pas mon portier à la chaîne?
« Cependant de l'Olympe insatiable roi,
« Si mon emploi pénible est envié par toi,
« Sur mes remparts surpris par ton audace hostile
« Ne fonde point l'espoir d'un triomphe facile.
« Des Titans, s'il me plaît, les cachots s'ouvriront;
« De leurs antres béants les monstres accourront;

« Briarée aux cent bras, libre de toute étreinte,
« De tes foudres encor peut repousser l'atteinte.
« J'armerai, s'il le faut, tout le Tartare ouvert;
« Par le ciel infernal ton ciel sera couvert,
« Et le Jour et la Nuit, lassés de leurs poursuites,
« Dans un gouffre commun confondront leurs limites. »

Ainsi parla le Dieu, dont la tonnante voix
Du gardien de l'Érèbe interrompt les abois,
Et pénétrant la voûte, au-dessus de sa tête,
Grossit de sourds éclats la terrestre tempête.
Entre Naple et Pouzol est un stérile lieu,
Enceint de blancs coteaux, nommé le *Champ du Feu* [1].
A travers sa surface ensoufrée et brûlante
Fume du Phlégéthon la source étincelante,
Et parmi des buissons jaunis d'un soufre impur
S'ouvre de l'enfer même un soupirail obscur,
D'où s'échappent, dit-on, les spectres lamentables
Qui, la nuit, vont sur terre agiter les coupables.
On croit que de Tellus l'antique enfantement
Creusa cette vallée en abîme fumant,
Lorsqu'au sein de Phlégra son engeance barbare
A grand bruit s'élança des portes du Tartare.
De courroux transporté le tyran ténébreux
Au milieu de ce champ lève son front poudreux,

1 *La Solfatara*

Et, le sceptre à la main, du séjour de lumière
Une autre fois s'apprête à franchir la barrière.
Le Jour, pâle déjà de cendre et de terrçur,
Sent à l'aspect du dieu redoubler son horreur;
Le souffle que répand le funèbre attelage
Accroît déjà la nuit qui souille cette plage.
Mais moins heureux qu'au jour où d'amour enivré
Ce dieu sur un char d'or de noirs chevaux tiré
Entr'ouvrit la Sicile, et ravit à sa mère
Proserpine cueillant une moisson légère,
Il s'élance trois fois, le visage irrité;
Trois fois des flots volants l'ardente obscurité
Le contraint de rentrer aux solitudes sombres,
Où par le seuil commun s'acheminent les ombres
Des mortels dont la cendre et le bouillant rocher
Sont devenus ensemble et l'urne et le bûcher.
Mercure, leur pasteur, sous sa verge dorée
Conduit leur vain troupeau, foule agile et serrée
Qui retentit de cris aigres et douloureux,
Et révèle à Pluton le déluge poudreux
Où Cybèle a noyé la Campanie entière.
Le roi sent sur sa lèvre expirer la colère;
D'une molle pitié son cœur même est saisi,
Par les aveux du crime à toute heure endurci.
Il s'assied, déposant et son casque funèbre,
Don fameux du Cyclope, et son glaive célèbre,

Dont le père d'Achille éprouva le secours ;
A ses yeux se répand sur les rivages sourds
Une race innocente, et qu'à la douce vie
La Parque au bras de fer a tout à coup ravie;
Des vierges qu'attendait le voile de l'hymen ;
Des vieillards que flattait l'espoir d'un lendemain,
Des jeunes gens surpris par la mort paternelle,
Et des mères pressant leurs fils à la mamelle.
Des proches, des amis, frappés en s'embrassant,
Errent groupés parmi le monde pâlissant.
Plus d'un époux retrouve une moitié chérie.

Mais quelle beauté, noble et par l'âge mûrie,
Lève un front imposant que la cendre a fané,
Comme un superbe lis, par la pluie incliné,
Majestueux encore au creux d'un vallon brille?
C'est Drusilla, de rois épouse, sœur et fille.
Née aux champs d'Idumée, elle a trahi l'Hymen
Pour suivre l'affranchi d'un empereur romain.
De l'affranchi Pallas Félix le digne frère [1],
Pour cette reine épris d'une flamme adultère,
La força, secondé d'un art mystérieux [2],
A quitter son époux, sa couronne et ses dieux.
Le golfe l'attira sur ses rives pompeuses;
Elle meurt sur vos bords, ô Sirènes trompeuses!

1. Gouverneur de la Judée, sous Claude.
2. La magie.

Comme une plante en fleur, dont le germe étranger
Au loin fut transplanté par un vent passager.
Combien elle gémit, la déplorable reine,
D'avoir abandonné le trône d'Émésène!
Qu'elle voudrait encor, gardant l'antique foi,
Sur ce trône paisible où siège un autre roi,
Cultiver chastement cette beauté vantée
Dont la fleur par le Temps fut en vain respectée!
Que sa sœur est heureuse! Amante de Titus,
Exilée à regret des murs de Romulus,
Bérénice en fuyant Titus et l'Hespérie,
A du moins retrouvé son sceptre et sa patrie.
Mais elle! ses regards dans l'empire infernal
Vont rencontrer l'époux qui dans son lit royal
Joyeux l'avait reçue, et que la mort livide
Ravit jeune, et pleurant son divorce perfide.

Près d'elle est Agrippa, fruit de son fol amour,
Au destin d'une vierge uni depuis un jour.
Désastreuse union! Les augures propices
Cependant dès la veille avaient pris les auspices!
Serait-il vrai qu'au nom de la divinité
Ils ne combattent plus l'humaine volonté?
L'épouse hier quitta le chapeau de verveine,
Qu'elle-même cueillit, la ceinture de laine,
Et la simple tunique, emblème de candeur,
Et le voile de pourpre, ami de la pudeur.

Sa chevelure hier fut partagée en tresses,
Comme on voit de Vesta la porter les prêtresses.
Hier, l'Hymen chaussé d'un jaune brodequin,
Fleuri de marjolaine, et la torche à la main,
Chantait dansant: « Heureux et son père et sa mère!
« Heureuse sa nourrice! heureux son jeune frère!
« Mais plus heureux celui dont l'épousée en pleurs
« Franchit le seuil paré de feuillage et de fleurs!
« Belle, pourquoi pleurer? ne crains point de rivale.
« L'Aurore n'a point vu d'épouse qui t'égale,
« Ni de plus bel époux : comme dans tous ses traits
« D'une mère superbe éclatent les attraits!
« Quand leur nef aborda la plage hospitalière
« Parthénope crut voir l'Amour même et sa mère.
« O timide épousée! approche : le vois-tu
« Foulant ce lit d'ivoire et de pourpre vêtu?
« Comme incliné vers toi de ta vue il s'enivre!
« L'âge des plaisirs vole, amants, songez à vivre!
« Convives couronnés du banquet de l'hymen,
« Vos parfums et vos fleurs auront perdu demain
« Et leur odeur suave et leur couleur vermeille;
« Il ne restera rien du festin de la veille.
« Puisse de vos jeux naître un rejeton aimé,
« Qui du sein de sa mère à son père charmé
« Tende ses petits bras, et sa lèvre de rose
« A vos regards bientôt sourire demi-close! »

Il chantait; animé par la joie et le vin
De l'hymne nuptial circulait le refrain,
Et durant le banquet la flûte enchanteresse
De sons voluptueux versait la molle ivresse.
L'oreille pleine encor du murmure charmant
Des discours que soupire et l'amante et l'amant,
La bouche ardente encor de baisers dont le nombre
Surpasse tous les feux qui peuplent la nuit sombre,
Ils fixent l'un sur l'autre un regard tendre et doux,
Et l'épouse en sa main tient la main de l'époux.
Hélas! qu'a-t-il servi que le joyeux cortége
Ait, pour les préserver d'un mortel sortilége,
Du pin loin de leur couche écarté le rameau,
Du dieu de l'hyménée étincelant flambeau?
Tous les feux odorants dont la nuit nuptiale
En riant alluma la maison maritale,
Que répétaient un sol de marbres coloré,
Les murs peints, la colonne au contour diapré,
Et la poutre où luisait l'or des monts d'Illyrie,
Pour eux font place aux feux du Vésuve en furie,
Qui les consume ainsi que sur un cep naissant
Deux grappes que dessèche un soleil trop puissant,
Ou telle, avec la fleur dont le nectar l'attire,
Sous le pied du chevreau la jeune abeille expire.

Le laurier qui te pare, harmonieux Bassus,
Ne t'a point préservé des foudres de Tellus;

Et, comme toi couverts d'une nuit éternelle,
Tes écrits, qui du cèdre ont bu l'huile immortelle,
Vainement sous l'abri d'un coffre de cyprès
Bravent du ver rongeur les outrages secrets.
Tu demandais aux dieux, content de ta richesse,
Un corps sain, et disais : « Loin de moi la vieillesse,
« Insensible aux transports du luth mélodieux! »
Ton souhait avant l'heure est exaucé des dieux.
Tes lares, enrichis des moissons de l'automne,
Fument encore aux coups du Vésuve qui tonne;
A ton destin suprême ils ne survivront pas.
Édifices, jardins, partagent ton trépas.
Des arbres qu'avec soin tu cultivais naguère
Il n'est point resté même un cyprès funéraire
Pour voiler d'un rameau le seuil de ta maison,
Veuve du possesseur! nul arbre, nul gazon,
O Bassus! nul débris de ton palais champêtre,
Hélas! n'ombragera le tombeau de son maître;
Et près de toi sont morts tes jeunes serviteurs,
Sabins, aux cheveux courts, nés de parents pasteurs,
A leur dernier soupir nommant leur vieille mère
Sur le coteau natal laissée en sa chaumière.
Que t'a servi de fuir tes portiques brûlants?
Tu trouves ton sépulcre au milieu de tes champs,
Sous la cendre croissante et les pierres criblées,
Autour de ta maison comme une mer enflées.

Tu n'iras plus offrir avec l'été nouveau
A la Terre, à Silvain, des fruits de ton troupeau,
Ni, quand luira l'automne éclatant de richesses,
D'arbres plantés par toi recueillir les largesses,
Et détachant du cep le plus brillant raisin
En faire offrande au dieu tuteur de ton jardin.
Adieu tes verts abris, tes terrasses immenses,
Ton étang poissonneux et ta coupe à deux anses,
Qui souvent provoquait d'agréables buveurs,
Et par trois fois trois coups honora les neuf Sœurs!
Tu n'iras plus rêver sous un sombre platane,
Près du berceau sacré d'une onde diaphane
Dont le murmure appelle un sommeil gracieux,
Ni t'asseoir sur les bords du golfe spacieux,
Sous un antre, creusé dans le tuf du rivage,
Au seuil verdi de lierre et de pampre sauvage.
Ainsi ton noble archet, applaudi des Romains,
Ne sera plus ouï que des dieux souterrains,
Toi, qui de l'univers dévoilant l'origine
Tiras de mâles sons de la lyre latine,
Et savais célébrer d'une flexible voix
Les jeux de la jeunesse et les virils exploits!
Désormais, de Flaccus[1] le disciple et l'émule,
Tu n'échangeras point le rivage d'Hercule

1. Horace.

Pour le coteau sabin, où durant les hivers
Comme lui tu venais méditer de beaux vers;
Et tu meurs, incertain si pour dernier asile
Ta vieillesse eût choisi l'ombre du Lucrétile
Fier d'un double sommet d'Horace fréquenté,
Ou l'ombre du Vésuve où Virgile a chanté.
Mais Minos te destine à cette heureuse terre,
Que dore un soleil pur, qu'aucun fléau n'altère,
Où chante, roi pieux d'un poétique essaim,
Orphée, en longs habits, l'archet d'ivoire en main.
Là tu retrouveras, par la rame infernale
Avant l'âge emportés, le chantre de Pharsale,
Et Perse, dont le livre ennemi de Néron
Par tes soins vit le jour et brave l'Achéron;
Digne prix de l'encens que son vers satirique
Fit fumer en l'honneur de ta Muse lyrique!

Dans cette foule, éparse au bord des noirs marais,
Comme la pâle feuille au milieu des forêts,
Au peuplier divin dont leur tête s'ombrage,
A leurs membres vêtus de peaux selon l'usage,
D'Hercule on reconnaît les prêtres foudroyés.
Une ombre montre encore aux mânes effrayés
Son visage voilé d'un masque énorme, horrible,
Dont les poils hérissés et le regard terrible
Peignaient Alcide aux yeux des spectateurs émus.
Plus loin, sont, de la pourpre et des faisceaux déchus,

Les chefs de la cité. Dans sa chaise curule
L'un d'eux sur le théâtre à la fête d'Hercule
Présidait ; mais le poste à son rang réservé
Du naufrage commun ne l'a point préservé.
Décurion, édile et flamine d'Auguste,
Et démarque, à la fois ont de la Parque injuste
Ressenti la furie ; et le même revers
Ensemble a confondu tous les ordres divers.
Au milieu d'eux paraît, de clients entourée,
Plus d'une descendance illustre et révérée;
Ici, les Annius dont le sang plébéien
A donné des consuls au peuple ausonien,
Et doit encor, suivant la volonté des Parques,
Pour le trône d'Auguste enfanter des monarques;
Là, Balbus, petit-fils d'un tribun dont la voix
D'Octave en plein sénat jadis soutint les droits,
Et lui-même préteur et proconsul habile,
Du beau nom de Patron salué par la ville;
Les Mammius pieux, les nobles Nonius
Aux Balbus alliés, les puissants Remmius,
Et les Rufus encor. Leurs images publiques
De la cité d'Hercule ornent les longs portiques,
Témoignages d'amour dignes de l'avenir,
Où chaque citoyen grava le souvenir
Des splendides bienfaits de leur riche industrie,
Prodigue envers le ciel comme envers la patrie.

Combien de monuments, de temples somptueux,
Réparés ou construits ou dédiés par eux ?
Quel mur, quel frontispice aux regards populaires
N'éclatait orgueilleux de leurs noms tutélaires?
Plus d'un, naguère encor, raffermit de sa main
Vos appuis ébranlés par un bélier divin,
Édifices pompeux de la ville immortelle !
Des généreux Balbus ô magnifique zèle!
Que de marbres taillés en l'honneur des Balbus
De la reconnaissance attestent les tributs?
Leurs filles et leurs sœurs président à la scène,
Debout sous les habits des nymphes d'Hippocrène.
Ah! si le bon Titus de ces remparts poudreux
Un jour daigne écarter le voile ténébreux,
Qu'il tente de soustraire à cette nuit profane
Vos simulacres saints, bienfaiteurs d'Herculane !
Alcide l'aidera dans un projet si beau;
Et, le fer à la main, lui-même, du tombeau
Tour à tour tirera les vivantes images
Des empereurs, des dieux, des héros et des sages.
Toutefois sans retard allez des verts bosquets
Peupler l'ombre odorante et les riants banquets,
Où siégent, couronnés de blanche bandelette,
Les mortels vertueux que la terre regrette;
Où doit bientôt se rendre un sublime héros,
Qui s'est voué lui-même aux terrestres carreaux,

Dont l'audace eût sauvé votre patrie en cendre,
Si le bras d'un mortel avait pu la défendre!

Mais des fils de Tellus folle sédition!
A jamais prisonnière, en vain leur légion
Prétend, le front levé, s'élancer vers le pôle;
La plus haute des tours, la pesante hélépole
Plutôt s'élancerait du gouffre inaperçu,
Qu'à ses pieds l'assiégé comme un rets a tissu.
Le Destin immuable a de ces fiers esclaves
Du plus solide airain fabriqué les entraves,
Et de leurs reins captifs, à travers leurs cachots,
A l'infernale voûte attacha les anneaux.
Telle sur un chemin s'irrite une vipère
Qu'un voyageur surprit, et du choc d'une pierre
Laissa toute meurtrie; en sinueux efforts
Elle agite pour fuir la moitié de son corps,
Et, la prunelle en feu, dresse en sifflant sa tête;
L'autre moitié blessée, immobile, l'arrête,
Et rend vains à la fois tous ses plis et replis.
Ainsi du roi tonnant les ordres sont remplis;
Car le jour où son fils aux enfants de Cybèle
Livra bataille, il dit : « Que leur mère rebelle
« Aux champs même où sont nés ses nouveaux rejetons
« Compte autant de tombeaux qu'elle a de nourrissons,
« Et que, planant dessus, chaque siècle contemple
« D'un châtiment sans fin l'impérissable exemple. »

Mais déjà sur leur couche ils rampent étendus,
Et le long de leurs flancs leurs bras sont descendus;
Soit que leurs longs tourments et leur blessure immense
Aient de leur force antique énervé la puissance,
Et, comme un vil troupeau d'esclaves torturés,
Qu'ils n'aient pu soutenir leurs fronts mal assurés;
Soit que le souffle épais de la Tempête obscure
Élevât sur leur tête une autre sépulture,
Et que leur prison seule à ses coups les ravît;
Et tandis que leur chef, non sans effort, gravit
Un effroyable amas de cendre et de scorie,
Ce mont est soulevé par Borée en furie,
Et debout le Géant sur sa cime a volé.
Il touche de son front le domaine étoilé,
Que de ses fiers aînés tenta la folle audace,
Et dont plus tard lui-même il mesura l'espace,
Lorsqu'aux champs de Phlégra par Pallas dérobé
Il fut ravi plus haut que le char de Phébé.
Mais nouveau châtiment du rebelle superbe!
Soudain le mont ailé s'ouvre en immense gerbe;
Dans l'air Halcyonée à peine est parvenu,
Que de l'appui des Vents il n'est plus soutenu;
Son propre poids l'entraîne, et dans sa vaste tombe,
Comme une roche, il roule et tourbillonne et tombe,
Inanimé. L'abîme en son sein murmurant
Recueille une autre fois le colosse expirant.

Immobile, il jouit du repos impassible
Qu'éprouve en son excès la souffrance insensible.
O dieux! puisse longtemps sa chute l'assoupir!
Que tard rouvrant les yeux avec un long soupir
Il retrouve placé sur sa tête coupable
Le joug qu'osa briser la Tempête indomptable;
Ou, si Borée encor dans les vides déserts
L'emporte, que longtemps suspendu dans les airs,
Et privé du secours de sa mère haineuse,
Il retombe englouti dans la mer poissonneuse!
A cet aspect, Cybèle est surprise d'horreur,
Et demeure interdite; égale est la stupeur
Du nocher qui, venu de la mer d'Ionie,
Apercevant déjà la côte d'Ausonie,
Et la bouche du Tibre et son phare vanté[1],
De sa route est soudain par un souffle écarté,
Et voit fuir l'Ausonie et le Tibre et le phare,
Et son vaisseau poussé vers la Sirte barbare.

Mais la Nuit sainte, au front couronné de pavots,
Guide vers l'Orient ses humides chevaux.
Les derniers traits du dieu qui lance la lumière
Rougissent le grand fleuve où se baigne l'Ibère[2].
Là, du moins, aucun souffle, aucun nuage épais
De l'air qui s'obscurcit n'altère au loin la paix.

1. A Ostie

2. Le *Betis*.

Tout repose : au travers de l'ombre diaphane,
D'étoiles entouré luit le char de Diane.
Les montagnes, les bois, brillent à découvert.
De l'éther dévoilé le champ vaste est ouvert;
Tous les astres sont vus, et l'aspect de la terre
Épanouit le cœur du berger solitaire;
Les dieux aux pieds de chèvre et les vierges des bois,
Seuls, au bruit de leurs pas, aux accords de leurs voix,
De la forêt qui dort et du mont taciturne
Troublent, en l'égayant, le silence nocturne.
Mais au lieu du repos, ici, la Nuit, hélas!
Accroît l'horreur du deuil et la peur du trépas.

C'est peu de tous les maux que le Vésuve enfante :
Cette énorme déesse à la course effrayante,
Cette sœur des Titans, dont le vol éternel
Sans se lasser mesure et la terre et le ciel,
Ce monstre que Tellus fit naître en sa colère,
La Renommée accourt, sinistre messagère,
Et se plaît à semer sur ces bords ténébreux
Des bruits vrais et trompeurs les prodiges affreux.
Elle va publiant que ces rocs homicides
Jusqu'aux astres poussés, dont les débris arides
Jonchent l'onde et le sol, par Vulcain arrachés,
Des murs de l'enfer même ont été détachés;
Qu'autour de lui, des monts pénétrant les entrailles,
Les Cyclopes armés d'invincibles tenailles

S'empressent d'accomplir les ordres maternels,
Et s'en vont délivrer leurs frères criminels.
Halcyonée ici du Vésuve s'élance,
Et monte au bord des mers comme une tour immense;
Encelade, plus loin, s'avance, et sur son dos
De l'Etna qu'il déchire emporte les fourneaux.
Là, Typhée, élevant sa tête monstrueuse,
A dans ses bras saisi ton île montueuse,
Inarime, et dans l'air l'a lancée; et Mimas
Fend des flots desséchés le sablonneux amas.
Un gouffre a dévoré les murailles d'Hercule;
Parthénope ici fume, et là Pompéia brûle.
Tous les Géants ont fui de leurs cachots bouillants;
Cumes, Baïa, Misène, ils ont brisé vos flancs;
Et d'opaques vapeurs se changent en collines
Qu'ils roulent jusqu'au seuil des demeures divines.
Partout l'aveugle Alarme et la crédule Erreur
Augmentent le danger et sa juste terreur.
Ainsi Pan[1], qui la nuit sous un mouvant feuillage
Du voyageur transi fait pâlir le visage,
Dont la voix à l'étable arrache les troupeaux,
Chasse au fond des halliers les farouches taureaux,
Dans les champs du carnage encore plus funeste
Que la lance de Mars ou l'égide céleste,

1. Auteur de la terreur *panique*.

Fait fuir, jetant leurs traits, fantassins, cavaliers,
Et tomber les remparts couronnés de guerriers.

De plus d'un mort récent l'ombre chère et plaintive
Apparaît aux vivants qu'un faux sommeil captive;
L'une, le front livide et le corps mutilé,
Secouant un lambeau de vêtement brûlé;
L'autre, de pleurs poudreux la face encor ridée,
Et la bouche entr'ouverte et de cendre inondée.
Cette autre, abandonnant l'asile du repos,
Se plaint que l'urne étroite où sont gardés ses os
Est tombée en éclats de sa grotte ébranlée,
Et qu'une cendre impure à sa cendre est mêlée.
Catastrophe funeste aux morts comme aux vivants,
Qui dépeuple à la fois villes et monuments,
Où Cybèle et sa ligue osent dans leur délire
Pour perdre une cité troubler le triple empire!

O comble de l'effroi! dans la profonde nuit
La montagne enflammée éclate à plus grand bruit;
L'obscurité plus calme accroît sa violence.
Le Vésuve figure une fournaise immense,
Ceinte de tourbillons rouges et tortueux,
Où d'Etna, de Lipare assemblant tous les feux,
Vulcain fait bouillonner une forge nouvelle,
Et sans repos fournit des armes à Cybèle.
De ses noirs compagnons ces rives, ces coteaux
Ne répètent-ils point les éclatants marteaux,

Et les bruyants soufflets et l'enclume tonnante,
D'étincelants éclairs sans cesse rayonnante?
Quel honneur pour Tellus! son fier ressentiment
Épuise, en ses fureurs, de flamme et d'aliment
L'un et l'autre atelier où la toute-puissance
Va puiser les carreaux d'une sainte vengeance!
Que ne peut-elle aussi d'un foudre souterrain
Atteindre le seuil d'or de l'Olympe serein,
Et foudroyer la porte où du Titan rebelle
La Victoire grava la défaite immortelle?

L'HÉRACLÉADE

—CHANT NEUVIÈME—

ARGUMENT.

Cybèle prie la Nuit, au terme de sa carrière, de s'arrêter sur le golfe de Naples; la déesse y consent. Désespoir croissant des Campaniens. Nouveaux efforts des Géants. Le troisième jour, Cybèle fait couler la lave du Vésuve sur Herculanum englouti. Disparition du fleuve Vésé-ris. Des torrents d'eau succèdent au fleuve de feu. Cybèle satisfaite ordonne aux Vents de répandre par tout l'univers les cendres du Vésuve, comme témoignage de sa vengeance. Les Vents obéissent. Le Chaos, plein d'une fausse joie, charge la Discorde d'annoncer son retour au monde. Les cendres que les Vents transportent obscurcissent toutes les régions de la terre. Alarmes du Soleil et de la Nature.

CHANT NEUVIÈME.

Tandis que l'homme ici veille, et sans cesse essuie
Les renaissants assauts d'une mortelle pluie,
Et s'arrache à son toit, ébranlé par Tellus
Comme un vaisseau jouet du flux et du reflux,
Ailleurs le doux Morphée et les Songes tranquilles
Du chaume et du palais désertent les asiles.
L'Aube, au voile d'argent, sur son char lumineux
Ailleurs porte aux humains le travail matineux,
Et dans la plaine verte et de rosée humide
Rappelle les troupeaux que la houlette guide.
A la Nuit révérée, au terme de son cours,
Tellus, sa sœur antique, adresse ce discours :
« Épouse d'Achéron, mère des Euménides,
« O Nuit! retiens le vol de tes coursiers livides ;
« Qu'aux rives de Phlégra ton noir voile étendu
« Aux yeux de Jupiter demeure suspendu,
« Tout le temps que ce dieu, vêtu de forme humaine,
« T'arrêta dans les bras de la crédule Alcmène.

« Autrefois du Soleil tu servis la douleur,
« Quand, pleurant de son char l'imprudent conducteur,
« Au monde il refusa sa clarté salutaire;
« Je ne m'en plaignis point : sers aujourd'hui la Terre.
« A ton ombre sacrée unissant mes vapeurs,
« Faisons voir que la Nuit et la Terre sont sœurs. »

Elle dit; aussitôt la reine des ténèbres
Retient son char qui penche aux abîmes funèbres,
Et rassemble au-dessus du golfe rembruni
Son voile, de fumée et de cendre terni;
Comme à l'heure brûlante, où le sommeil délasse
Au fond des bois touffus Pan ami de la chasse,
On voit l'ombrage épais rampant sur le gazon
Se replier au pied de l'arbre ou du buisson.
Vous craignîtes alors une nuit éternelle,
Mer, coupe de cristal où le jour étincelle,
Éclat paisible et pur d'un ciel voluptueux,
Beaux champs qui reluisez de fleuves sinueux!
Si l'œil confus voit poindre un lointain crépuscule,
L'approche d'une flamme éteint l'espoir crédule,
Et fait place à l'effroi. Sur la nef du pêcheur
Tel, la nuit, un brasier brille, et fanal trompeur
Attire le poisson vers le trident perfide;
Ou tel un feu volage au bord d'un gouffre humide
Reluit dans l'ombre, meurt et renaît tour à tour,
Trompant le voyageur qui pressait son retour,

Et s'égare, tandis qu'au fond de sa demeure
Son épouse et ses fils l'attendent d'heure en heure.

Toutefois, s'il est doux pour un infortuné
De voir un peuple entier dans sa perte entraîné,
Si l'immense douleur que la foule partage
En des pleurs moins amers s'épanche et se soulage,
Oh! combien doit souffrir tout un peuple aux abois,
Qui, sous un ciel propice, ayant ses mœurs pour lois,
Aime à couler sa vie en un loisir tranquille,
Visitant le gymnase, en passe-temps fertile,
Le forum animé, le théâtre et le bain,
Et s'endormant, l'esprit libre du lendemain!
Un horrible avenir sans repos le torture;
Son beau soleil se cache en une nuit impure.
Le fer dont moissonna le vendangeur lassé
Par la faux de la Parque est partout remplacé,
Et Cybèle, ô douleur! son aveugle complice,
Moissonne les humains dont elle est la nourrice.
Aux torrents parfumés dont les fraîches vapeurs
Du populeux théâtre étanchaient les ardeurs,
Aux flots qui bouillonnaient dans la splendide étuve
Ont succédé les feux du foudroyant Vésuve.
Les concerts dont ces monts répétaient les accords,
Les soupirs que la vague exhalait sur ces bords,
Et les bonds du tambour, compagnon de la danse,
Font place aux cris plaintifs que pousse un peuple immense.

Au fracas redoublé des terrestres carreaux,
Aux longs frémissements de la terre et des eaux.
Filles de Jupiter, aux paupières humides,
Le front couvert de cendre et sillonné de rides,
Au lieu de sacrifice et d'agréable encens,
N'offrant que les sanglots des mortels périssants,
Les Prières en vain de leur père inflexible
Font gémir nuit et jour le palais insensible.

Pour la seconde fois, Vesper aux cheveux d'or
Ramène aux cieux la Nuit que l'Aube chasse encor.
Mais pour l'homme habitant de ces mornes demeures
Le Temps rampe sans aile, et le jour n'a plus d'heures.
De l'Érèbe échappé, l'ouragan ténébreux
Souffle encor des bûchers les cendres et les feux,
Et sans repos secoue et le golfe et ses villes,
Comme une flotte émue au gré des Vents mobiles.
La flatteuse Espérance, à la coupe de miel,
Au sourire enivrant, remonte vers le ciel,
Dernière déité de ces bords exilée;
Et derrière elle vole une voix désolée
Criant : « L'univers meurt! » Et l'affreux Désespoir,
Lassé de contempler le voile d'un ciel noir,
Linceul d'un monde éteint, cesse un soupir stérile,
Et, tordant ses bras, baisse une tête immobile.
Le rivage ressemble aux libyques déserts,
Où la terre produit la tourmente des mers,

Où sous d'arides flots plaine et chemin s'efface,
Où de l'homme tantôt le sol trompe la trace,
Et tantôt suspendu l'engloutit. Les Géants
Tressaillent de nouveau dans leurs cachots bruyants.
« Courage, leur a dit leur mère; et sans relâche
« De votre délivrance accomplissez la tâche,
« Mes fils! je vois partout vos sépulcres ouverts;
« Et votre chef lui-même a su briser ses fers.
« La ville qu'à ses pieds Hercule avait bâtie
« Sous nos coups destructeurs enfin est engloutie.
« Encore une victoire, et votre liberté,
« Mes fils, sera le prix qu'elle aura remporté;
« Et vous faites crouler la voûte stygienne,
« De vos aînés captifs tyrannique gardienne. »

Elle dit. Tout à coup ses nourrissons pervers
Ont relevé leurs fronts de ruines couverts,
Comme au vent du midi la Sirte déchaînée
Des débris de vaisseaux se dresse couronnée.
Ouvrage de Cybèle, une étrange vapeur
S'anime, de leur chef simulacre trompeur,
Imitant sa démarche et sa stature énorme,
Et de loin murmurant quelque parole informe.
Leurs secousses sans nombre ébranlent en tous lieux
Portiques et remparts et forum spacieux,
Et vaste amphithéâtre, où combattaient naguère
Les grands lions que l'homme appelait à la guerre.

La montagne de Baïe, où le myrte verdit,
Comme un troupeau bêlant autour des flots bondit;
Sur leur base s'affaisse et colline et caverne;
Vos lacs troublés d'horreur s'enflent, profond Averne,
Lucrin fertile, et toi, morne Achérusia,
Que borde le palais, tombeau de Vatia.
Mais en vain au fracas des cimes qu'ils agitent
Les rivages, les lacs d'épouvante palpitent;
En vain le soufre ardent qu'exhalent leurs sueurs
Du Vésuve épaissit les mortelles vapeurs,
Et la digue fameuse, œuvre du grand Alcide,
Au fond du lac s'écroule, et du temple splendide
Qu'au puissant Sérapis a dédié Pouzol
Au niveau de la mer ils abaissent le sol;
Ils ne peuvent du sort changer l'arrêt sévère.
Ils implorent en vain les secours de leur mère,
Et s'appellent entr'eux, livrant à l'Aquilon
Les noms d'Halcyonée et de Porphyrion;
Leur voix se noie aux flots de la pluie homicide;
Et leur troupe immobile à l'œil qu'elle intimide
Dans l'ombre représente un vaste amas de tours
Qui dominent le golfe, observant ses contours,
Et la mer d'Étrurie et celle de Sicile.

Mais de même qu'un pâtre, aidé d'un vent docile,
Va de flammes semant tout un champ buissonneux,
Et, sur un tertre assis, contemple au loin les feux

Qu'un prompt triomphe élève en moisson embrasée,
Tellus, de noirs créneaux la tête hérissée,
Apparaît, et plaçant sa main devant son front,
Autour d'elle regarde à la lueur du mont,
Et d'Herculane à peine y reconnaît la place;
D'un roc lancé dans l'onde ainsi se perd la trace.
« Enfin il est vengé le revers de Phlégra, »
Dit-elle. Moins de joie, ô Junon! t'enivra,
Lorsqu'après tant d'assauts, ainsi qu'un hêtre antique
Longuement ébranlé par la hache rustique,
Tu vis s'abattre enfin les hauts remparts d'Ilus :
« Vous, divins Éléments, écoutez, dit Tellus,
« Et retenez l'essor de ma bruyante foudre.
« Héraclée est noyée en des torrents de poudre;
« Sa colline a péri. Que maintenant les feux
« Aux ondes alliant leurs flots victorieux
« Durcissent cette cendre, et qu'une urne de pierre
« Emprisonne à jamais cette ville en poussière.
« Qu'elle n'espère point de sa tombe sortir;
« Si quelque dieu puissant voulait la rebâtir,
« Ou si d'un mur d'airain il prétendait l'enclore,
« Ma vengeance saurait l'anéantir encore. »

Elle dit, et soudain, du milieu du volcan,
Avec un bruit semblable au pas de l'Océan
Lorsque comme un coursier l'Ouragan l'aiguillonne,
Un long torrent de flamme et s'élève et bouillonne;

Et de ses flancs ouverts en abîmes nouveaux
Le mont fumant vomit d'étincelants ruisseaux,
Dont la source en secret par Vulcain rassemblée
En flamboyantes eaux coule vers Héraclée.
Le soufre, la scorie et le bitume ardent
Nourrissent le fléau, qui dévore en grondant
Des pins, des peupliers les couronnes arides.
Si quelque obstacle, écueil de ses vagues avides,
Arrête et brise enfin leur écume de feu,
Amoncelant ses flots l'infatigable dieu
Bientôt l'ensevelit sous la lave irritée,
Et cette masse roule en son cours emportée.
Le fleuve en s'avançant s'élargit, et ses pas
De la cendre en tout lieu rallume les amas.
O terreur! l'on dirait que du fond du cratère
Le Phlégéthon lui-même a jailli sur la terre,
Et son lugubre éclat, comme un éclair sans fin,
Rougit le ciel, la plage et l'humide bassin.

A cet horrible aspect, vers sa source prochaine
L'effrayé Véséris remonte hors d'haleine.
C'est peu qu'il ait perdu son rivage si beau,
Où s'enlaçait la vigne au marital ormeau,
Comme aux bras du satyre une nymphe enjouée
Dont le vent fait flotter la tresse dénouée;
Avec son lit de mousse il lui faut perdre encor
L'urne d'où s'épanchait son liquide trésor.

Il voudrait s'écrier : « Secourez-moi, mes frères ;
« Hâtez-vous d'amener vos flots auxiliaires ;
« Arrêtez de Vulcain les dévorants progrès. »
Le Sarnus, le Sébèthe, eux-mêmes, ô regrets !
N'ont point su protéger leurs couches cristallines ;
L'un, dans son trouble, Nole, a fui vers tes collines ;
L'autre, dont le berceau s'appuie au mont Sarus,
Y déplore, caché, ses canaux disparus.
Partout la cendre a bu les sources vagabondes
Où le volcan baignait ses racines profondes,
Ici, de clairs marais en douces eaux féconds,
Là, des marais amers, richesse des colons.
Comment braver du feu l'inévitable atteinte ?
De la terre ira-t-il perçant la noire enceinte
Soulever, entraîner les tranquilles étangs,
Et les lacs paresseux sous sa voûte dormants ?
Mais l'Alphée, accourant de ses rives lointaines,
Enrichi du tribut des cent nobles fontaines
Qui de son doux voyage alimentent le cours,
Vainement de ses eaux prêterait le secours !
Le Véséris gémit, et du fond de sa source,
« Vulcain, dit-il, arrête ou détourne ta course ;
« Qui peut te résister, ô formidable dieu ?
« Pourquoi contre mes flots pousser tes flots de feu ?
« Ai-je, d'Herculanum défendant les approches,
« Dans mon sein écumeux roulé toutes ces roches,

« Et soulevant mon onde en taureau mugissant
« Sur moi-même attiré ton courroux triomphant,
« Moi, qu'un déluge épais de pierres et de cendre
« Opprime, et vers la mer empêche de descendre? »
Le Fleuve ainsi parlait : la vapeur qui l'atteint
Bientôt ferme l'issue à sa voix qui s'éteint;
L'infortuné! Le dieu, dont l'haleine puissante
Comme un vase écumant fit bouillonner le Xanthe,
A sa prière est sourd. L'urne du Vésèris
Se dessèche et se fend : tous ses flots sont taris;
Son lit même n'est plus; mille torrents arides
Ont effacé le cours de ses eaux si limpides,
Où, comme un jour le Xanthe, il roula des guerriers
Les cadavres sanglants, les traits, les boucliers.
Ses bords que visitait le dieu de la vendange
Ne rediront plus l'hymne au conquérant du Gange,
Ni les combats de flûte où luttaient des pasteurs,
Gardiens de blancs taureaux couchés parmi les fleurs.
Son nom seul lui demeure, ô comble d'infortune!
O Simoïs! et toi, que dessécha Neptune,
Inachus, vous souffrez un destin moins cruel;
Vos lits veufs de leur source ont pour urne le ciel.

La mer de feu poursuit sa carrière ordonnée;
Comme un reptile immense elle s'est déchaînée,
Et s'avance au-dessus du chemin spacieux
Que borde un double rang de monuments pieux,

Dont la longue avenue ouvrait la cité sainte,
Elle rampe à travers la ténébreuse enceinte,
Sur les murs, les palais, les temples éclipsés,
Et semble un plomb qui coule en ruisseaux embrasés.
Si des traits de Tellus les masses inégales
Dans leur chute ont laissé de profonds intervalles,
Par l'arène enflammée ils sont soudain remplis.
La lave, enfin, du haut des ports ensevelis
Se précipite au golfe en cataracte ardente,
Et siffle au loin : la mer recule d'épouvante,
Et du fleuve de feu repousse le tribut.
La lave, comme un char près d'atteindre le but,
Poursuit sa course, atteint la vague qui s'irrite,
Et se dresse écumante, et lutte et prend la fuite.
La peste incendiaire enfin se ralentit;
De ses rouges torrents la chaleur s'amortit.
Par degrés refroidie, en cimes qui durcissent
Cette mer a changé ses vagues qui noircissent,
Et, ne connaissant point le flux et le reflux,
Du lit qu'elle a tracé ne s'éloignera plus.

O prodige! du creux des fontaines ardentes
Jaillissent tout à coup des ondes abondantes.
Étrange accord de dieux l'un à l'autre opposés!
Gravissant de Vulcain les chemins embrasés,
Neptune de son frère imite la furie,
Lorsqu'il verse en torrents les trésors de la pluie;

Ou tel plutôt lui-même autrefois il guida
Contre le camp des Grecs les sources de l'Ida,
Lorsqu'ils eurent, vainqueurs décorés de leur proie,
Pour le pays natal quitté le sol de Troie.
Par ta brûlante écume, Etna, ton front neigeux
Liquéfié s'épanche en flots moins orageux
Vers les champs de Catane ou ceux de Tauromine,
Que ton cratère en feu comme un phare illumine.
Rien n'arrête l'essor de ce déluge amer;
Dans sa croissante fougue il entraîne à la mer
Les masses qu'épargna la vague flamboyante.
Ainsi l'Aufide enflé, dans sa course bruyante,
Au gouffre adriatique entraînait les débris
Des boucliers romains et des guerriers meurtris,
A la flamme livrés par le héros numide.
La terre se transforme en une plaine humide.
Neptune voudrait-il sur ces bords disparus
Rétablir les confins de ses états décrus?
(Car suivant le récit d'une authentique histoire,
Dont la contrée entière a gardé la mémoire,
Le golfe un jour baigna le pied de l'Apennin,
Et Nole en ses sillons vit naviguer le pin;
Même au fond de ses champs la conque d'Amphitrite
Dans une urne de sable ensevelie habite,
Et le Vésuve aux yeux des riverains surpris
A du peuple écailleux montré plus d'un débris.)

De ces torrents divers cependant Héraclée
Est seulement couverte et non point accablée;
Ses murailles partout conservent la hauteur
Qu'en naissant leur donna leur divin constructeur;
C'est en vain que la cendre où s'abîme leur faîte
Représente aux regards de Tellus satisfaite
Un bûcher mis en poudre où le vin a coulé
Sur les restes blanchis d'un cadavre brûlé.
Autour des murs, mêlée au déluge liquide
La cendre en feu durcit comme un enduit solide,
O merveille! De même, aux bords du Nil lointain,
Le mortel dont la Parque a tranché le destin
Sous les flots épaissis d'une huile parfumée
Garde vêtu de lin sa forme accoutumée.

Herculane repose en son cercueil poudreux,
Belle de sa richesse et de ses toits pompeux,
Où l'Immortalité d'un secret souffle anime
De sages, de héros une élite sublime,
Que des rivaux d'Apelle enfanta le pinceau,
Que fit de Polyclète éclore le ciseau.
Telle une reine illustre à la tombe est livrée
Avec tous les atours dont elle était parée;
Sur son front pâle, empreint de la sérénité,
Règne encore la grâce avec la dignité:
De Pygmalion même on dirait la statue,
Reposant sur la pourpre et d'ornements vêtue;

La blanche perle encore à son cou se suspend ;
Autour des bras roidis se replie en serpent
Le riche bracelet, et ses tempes flétries
Reluisent d'un bandeau d'or et de pierreries.

Dans ce sépulcre immense où sont amoncelés,
Funéraires présents aux ossements mêlés,
Tous les trésors des arts, qui dès le premier âge
Des maîtres d'Héraclée ont marqué le passage,
Urnes, tables, autels, instruments consacrés,
Vases campaniens savamment colorés,
Simulacres, tableaux, mosaïques pompeuses,
Et lampes, et trépieds, et coupes précieuses,
D'Herculane un seul dieu partage le destin,
Le Silence, couché sur les lits de festin,
Parmi les carrefours, et qui des sacrifices
Respire encor l'odeur dans les saints édifices.
Le théâtre, le stade et le bain fréquenté,
La couche où soupirait la molle Volupté,
La salle harmonieuse, où le chant et la lyre
Et la danse inspiraient de leur triple délire
Le Festin ceint de fleurs, (délicieux tableaux
Retracés sur les murs par d'éloquents pinceaux),
Et les sources sans nombre en tout temps gazouillantes,
Sont désormais soumis à ses lois vigilantes.
Ces images enfin dont le superbe amas
Sous le bronze et l'albâtre habite, seul, hélas!

Les places, les palais, les jardins, les portiques,
Héros des temps passés, philosophes antiques,
Rois, poëtes fameux, illustres orateurs,
Empereurs, magistrats, consuls triomphateurs,
Et le folâtre essaim des demi-dieux champêtres,
Sont de ce dieu muet les immobiles prêtres;
A leur garde éternelle il confie à la fois
Les trésors des lieux saints, les magnifiques toits,
L'atelier de l'artiste, et la simple retraite
Où méditait le sage, ou rêvait le poëte,
Et le trophée, orgueil du vieillissant guerrier,
Soit qu'il brille, au milieu de son humble foyer,
Ou peint sur la muraille, et les demeures pleines
Des récentes moissons des coteaux et des plaines.
On dirait la cité plongée en un sommeil
Que prolonge un matin brumeux et sans soleil,
Après toute une nuit consacrée à l'orgie.
Quel dieu la tirera de cette léthargie?
Mais l'encens ne doit plus se répandre à ses yeux;
Les flûtes et les chants des chœurs religieux,
Et les jeux solennels et les fêtes nocturnes
Ont pour toujours cessé dans ses murs taciturnes.

De ses temples voilés les hôtes immortels
Ailleurs vont retrouver un culte et des autels;
Mais vous, divinités aux humains familières,
Des proches, des amis ombres saintes et chères,

Désormais gémissez : vos honneurs sont détruits :
Plus de libations, plus de fleurs, plus de fruits!
Une soigneuse main dans votre antre paisible
N'alimentera plus la lampe inextinguible,
Soleil du monument, dont l'éclat assidu
Vous consolait du jour que vous avez perdu.
Autour de vos tombeaux noirs de cendres profanes
Vous n'apparaîtrez plus, ô vénérables mânes!
Vous n'assisterez plus au domestique autel,
Et ne reverrez point le séjour paternel,
Où, de mortels aimés confidents pleins de charmes,
Toujours vous partagiez leurs plaisirs et leurs larmes.
Dans vos monuments sourds vous resterez captifs,
Et vous n'entendrez plus ni vœux ni sons plaintifs!

Mais la ville d'Hercule et sa rive si belle
Ne semblent point suffire au courroux de Cybèle.
Comment calmer d'ailleurs les Éléments, troublés
Comme d'errants coursiers par leur fougue aveuglés?
« Vous, désormais, dit-elle aux Vents auxiliaires,
« Retournez du Strongyle ébranler les barrières;
« Ou plutôt, du Vésuve emportant les débris,
« Et les semant aux yeux de l'univers surpris,
« En tout lieu révélez ma vengeance accomplie. »

Elle a parlé. Jamais depuis que l'Éolie
Est leur prison bruyante, et que leur dur tyran
Veille à ce que le ciel, la terre et l'océan

Ne roulent point par eux entraînés dans l'espace
Un tel champ ne s'ouvrit à leur rapide audace.
Le vassal de Neptune et l'hôte de Tellus
N'oserait à son ordre opposer un refus.
A voler avec eux la Discorde s'apprête,
Et du monde au Chaos présage la conquête :
« La Nuit, ta fille sainte, au haut de ta maison,
« Lui dit-elle, a déjà planté son pavillon,
« Attendant de nouveau que de tous tes domaines
« Avec elle, grand roi, tu partages les rênes.»
De son zèle insensé le Chaos satisfait
Murmure alors ces mots : « Discorde, oui, c'en est fait,
« Notre règne est venu : cours préparer ma voie;
« Que sur le monde entier mon ombre se déploie,
« Et que tes voix sans nombre annoncent mon retour. »
Il dit. Dans tous les coins de son morne séjour
Roulent les sons confus que son ivresse exprime;
Et lui-même, au travers du ruineux abîme,
Comme une vapeur noire il s'élève, écoutant
Si des astres heurtés le conflit éclatant
De l'univers dissous brise enfin l'assemblage,
Vers l'un et l'autre pôle il tourne le visage,
Et regarde à la fois si le char de Phébé
Et celui du Soleil déjà n'est point tombé,
Dans leur chute entraînant le couchant et l'aurore.

D'Éole autour de lui frémit la cour sonore.

Dieux! vont-ils emporter sur leurs dos orageux
Le vieux monarque assis sur son trône hideux,
Et le montrer vainqueur aux limites du monde?
Épouvantable essor de leur cohorte immonde!
Ils soulèvent au ciel le souterrain foyer.
L'Aquilon triomphant s'élance le premier,
Hurlant, la face en feu, les cheveux et les ailes
Hérissés comme un mont de cendre et d'étincelles.

De même qu'un taureau, qu'un insecte sifflant
Aux champs de Lucanie a percé dans le flanc,
Par le dard irrité fuit le gras pâturage,
Et court en mugissant où l'emporte sa rage,
L'Ouragan de l'Opique a franchi les contours;
De l'odorant Pœstum il dépasse les tours,
Les coteaux du Samnite, et l'île sourcilleuse,
Des compagnons d'Ulysse hôtesse périlleuse;
Son habitant, qui voit pâlir le jour vermeil,
Songe encor que Circé, la fille du Soleil,
A de la terre émue à sa voix souveraine
Fait monter dans les airs cette vapeur soudaine,
Et que son noir courroux sous un voile sanglant
De son père a caché le visage brillant,
Comme au funèbre jour où de l'enchanteresse
Picus roi des Latins repoussa la tendresse.
Par l'aveugle Tempête au loin sont insultés
Les bois sacrés, les monts, les fleuves, les cités;

Tous les cieux sont couverts de nuages impies.
Ainsi lorsqu'à grand bruit les immondes Harpies,
D'un vol que précipite une indomptable faim,
Fondent du haut des monts qu'infeste leur essaim,
L'air est empoisonné d'une vapeur impure,
Et les champs sont flétris de longs flots de souillure.
La cendre du Vésuve en fougueux tourbillons
De la cendre d'Etna va grossir les sillons.
Catane, qu'autrefois sous la roche fondue
Engloutit Encelade, est de crainte éperdue,
Et croit qu'un ouragan sorti du mont voisin
Va ramener la lave en son malheureux sein.

L'obscur fléau s'étend sur ton enceinte immense,
Rome, qu'afflige encore un reste de licence,
Un peuple délateur, qui de vie et de biens
Dépouille impunément tes tristes citoyens.
C'est peu : des airs, dit-on, la déesse implacable,
Appelant, ce jour-là, l'Eurus infatigable,
Lui dit : « Toi dont le souffle, aux fiers Romains fatal,
« Fit aux champs dauniens triompher Annibal,
« Aide encore contre eux ma haine ranimée.
« Contre eux soulève encore une arène enflammée,
« Et lançant sur leurs toits les foudres de Tellus
« Puisses-tu consumer les murs de Romulus ! »
Au même instant du fond de l'Averne funeste,
Où de l'Amsaint fétide[1] elle évoqua la Peste,

1. Lac célèbre du pays des Hirpins, soupirail des enfers.

De la Nuit fille impure, et sur l'aile des Vents
Fit asseoir la Furie odieuse aux vivants.
Le monstre, enveloppé d'une livide nue,
Fond sur Rome, semblable à la flèche inconnue
Qui s'arma de poison chez le Parthe lointain,
Et sous un ciel obscur porte un trépas certain.
Ainsi ni les progrès du conquérant numide,
Ni des civils discords la sanglante Euménide,
Ni Rome incendiée à la voix d'un César,
Plus cruel que Brennus ou le fils d'Amilcar,
N'ont encore assouvi cette immortelle haine,
Que n'a pu refroidir la cendre phrygienne,
Et depuis rallumée aux feux dont Scipion
A vengé les revers des neveux d'Ilion!

Carthage, un jour de Rome orgueilleuse rivale,
Et Byzance, qui doit s'élever son égale,
Sont en butte aux assauts du Vésuve orageux.
La cendre ailée emplit le passage écumeux
Qu'entre deux monts creusa le divin fils d'Alcmène;
Elle sillonne Atlas, Atlas qui hors d'haleine
Porte incliné le faix de l'Olympe étoilé.
Envahissant l'Athos et le détroit d'Hellé,
Le souffle d'Occident aux ruines de Troie
Joint les débris poudreux que l'Ausonie envoie.
Des Cyclades Paros la plus brillante sœur
De ses veines de marbre a perdu la blancheur;

Et le Caurus soulève au-dessus de Corinthe
D'autres flots que les flots de sa mobile enceinte.
Éphèse, de l'Asie ornement merveilleux,
Qui d'Érostrate encor tait le nom orgueilleux,
Craint pour son nouveau temple un nouvel incendie.
La cendre ternit l'or des fleuves de Lydie.
Le roc où de Japet fut enchaîné le fils
Par l'Auster assiégé voit ses frimas durcis
S'amollir au contact de l'arène volante;
Elle inonde les bois, noirs encor d'épouvante,
Où jadis le druide une hache à la main
Fit fumer pour ses dieux un encens inhumain;
Elle augmente l'effroi d'Albion alarmée,
Que chef victorieux de la romaine armée
Au joug de son triomphe attache Agricola [1].
La cendre ombrage encor l'île où fume l'Hécla.
Sur ces pays que couvre une brume éternelle
Le Vésuve épaissit une vapeur nouvelle;
Des sirtes il accroît les sablonneuses mers.
L'Aquilon au delà des libyques déserts
Souffle la pluie opaque, et dérobe à l'Atlante,
Caché dans les marais de sa plage brûlante,
Le dieu dont il redoute et maudit les rayons.
L'Africus, à l'aspect des cendreux tourbillons

1. Beau-père de Tacite.

Qui franchissent les bords, son aride partage,
Se courrouce, et semblable au sanglier sauvage
Qui, d'un mont buissonneux par la meute chassé,
Au devant de l'épieu s'élance hérissé,
Il vole, et de Borée adversaire implacable,
Se précipite armé de montagnes de sable,
Et redouble en luttant l'obscurité des cieux.
Le Nil surpris, dont l'urne est inconnue aux yeux,
Dans les vallons pétris de son limon fertile
Roule des flots mêlés d'une fange stérile.
Syène, que jamais n'humecta Jupiter,
Admire les torrents que lui verse l'éther,
Et Joppé, qu'épargna l'universel naufrage,
Du déluge poudreux subit l'immonde orage.
De ta pourpre, Sidon, l'éclat est profané.
Ton lit de rose, Aurore, est lui-même fané,
Et le Sère lointain pleure au Vésuve en proie
Les bosquets précieux où s'engendre la soie.

Les Éléments sans frein prolongent cette nuit
Où nul jour ne pénètre, où nul astre ne luit.
La nef vogue incertaine aux champs noirs de Nérée,
Et son maître, assailli par la cendre éthérée,
D'effroi reste interdit, croyant que dans la mer
Le ciel croule affaissé sur sa voûte de fer.
Soit que l'immense gouffre, arsenal de Cybèle,
Sans s'épuiser, vomisse une cendre nouvelle;

Soit qu'ouvrant ses trésors, le Chaos livre aux Vents
D'un monde enseveli les poudreux ossements,
La Terre mise en feu par le fils de Clymène
Vit de moindres vapeurs obscurcir son domaine;
Et, lorsque envahissant l'île antique d'Atlas [1],
Neptune de ses flots dépeupla ses états,
La vapeur qu'exhalaient leurs plaines découvertes
Aux rayons du soleil nouvellement ouvertes,
Par les souffles divers transportée en tous lieux,
De moins sombres torrents enveloppa les cieux.

Les chevaux du Soleil, voilés d'ombres funèbres,
S'étonnent de planer au milieu des ténèbres;
Sur leurs traces l'horreur les force à revenir;
Leur guide ne sait plus quelle route tenir.
L'empreinte qu'a tracée en sa carrière oblique
La roue aux rais d'argent de son char magnifique
Ne montre plus au dieu les sillons coutumiers;
Dans ce désordre, il craint que ses bouillants coursiers
Dans l'espace étoilé ne sèment des désastres,
Soit que leur fougue errante aille heurter les astres,
Ou des monstres épars provoquer les fureurs:
« Que veulent, se dit-il, ces fumantes vapeurs?
« Jupiter en courroux sur les mortels impies
« Aurait-il déchaîné les célestes Furies,

1. L'Atlantide

« Gardiennes de son trône, horribles déités
« Qui de deuil à sa voix remplissent les cités?
« Ou plutôt, pour punir une engeance parjure,
« Mon père au vieux Chaos rendrait-il la nature?
« Cependant il n'a point, sur son trône vermeil
« Assis le sceptre en main, convoqué son conseil,
« Comme au jour où lui-même assemblant les nuages
« D'un siècle criminel il lava les outrages. »
Le dieu pâle, incliné, l'aiguillon à la main,
S'efforce à coups pressés d'achever son chemin.

La Nature, surprise et d'épouvante émue,
Une autre fois envoie une clameur aiguë;
Émerveillable son, dont le rapide essor
Jusqu'au ciel ébranla l'immense chaîne d'or
Qui lie au clair sommet de l'Olympe tranquille
La terre stable au sein de l'univers mobile.

L'HÉRACLÉADE

— CHANT DIXIÈME —

ARGUMENT.

NOUVELLE invocation. L'Aurore, effrayée à l'aspect des ténèbres épaisses qui couvrent la terre, rebrousse chemin, et porte plainte au Soleil son père. Le dieu monte avertir Jupiter de l'état alarmant du monde. Du plus haut de l'Olympe, Jupiter lance la pluie et darde la foudre à coups redoublés. Les cachots des Géants épouvantés se referment. Les Vents regagnent l'Éolie, et Neptune apaise les ondes. Retraite de la Nuit et du Chaos. L'immense vapeur qui enveloppait le ciel et la terre se dissipe. Aspect affligeant du golfe de Naples. La côte d'Herculanum n'est qu'un monceau de laves et de cendres. Prosopopée du matelot d'Herculanum. Le jeune Pline va à la recherche du corps de son oncle, qui lui est apparu en songe. Les dieux, rassemblés autour de Jupiter, déplorent les désastres de la Campanie. Douleur profonde et plaintes d'Hercule. Discours de Jupiter, où il annonce les révolutions de l'empire romain, les invasions des Barbares, et la réapparition d'Herculanum au jour.

CHANT DIXIÈME.

C'en est fait : au long cri de la divinité,
L'ambitieux Chaos, d'un fol espoir flatté,
Lui-même a du Vésuve abandonné l'enceinte,
Et sous le voile obscur de la Nuit calme et sainte
S'élevant, croit déjà planer au haut des cieux.
Réprime, il en est temps, son vol audacieux,
Muse : dissipe enfin cette cendre lugubre ;
Dévoile-moi l'aspect d'un ciel pur et salubre :
Déroule tour à tour à mon œil attristé
Les aimables trésors de la sérénité,
Le pâlissant éclat d'un ciel tissu d'étoiles,
Tout le golfe azuré, semé de blanches voiles,
La rosée étalant ses perles de cristal,
L'air égayé du chant de l'oiseau matinal ;
Les arbres verts, les prés qu'un soleil vif éclaire,
Pleins de fleurs, de troupeaux qu'abreuve une onde claire,
Et la brise odorante, et les monts chevelus,
Séjour de l'oréade[1] et des faunes velus.

Que Borée aille enfin de sa neigeuse Thrace
Secouer les bois nus et les cimes de glace,
Ou, s'il lui plaît, laissant son royaume escarpé,
Qu'il soupire au milieu des lauriers de Tempé.
Me trompé-je? A travers cette nuit odieuse,
Muse, je vois pâlir ta trace radieuse.
Une aube feinte encor rirait-elle à mes yeux?
Suis-je comme la fleur, qu'un maître curieux
La nuit s'en va, tenant une branche allumée,
Visiter sous l'abri de sa couche embaumée?
La captive s'éveille, et, croyant voir le jour,
A l'éclat qui l'imite ouvre un sein plein d'amour;
Mais le seuil noircissant voit fuir l'astre factice,
Et la crédule fleur referme son calice.
Non : j'aperçois la borne où le Chaos s'étend.
J'entrevois du Soleil l'attelage éclatant,
Et le char de sa sœur, où flottent ciselées
Des montagnes d'argent, de brillantes vallées,
De transparentes eaux, et de claires forêts
Où s'enflamment Diane et sa meute et ses traits.
Mais mon œil altéré de la lumière absente
N'ose encore aborder sa source éblouissante;
La Terre gronde encore, et ses foudres rivaux
Enfin vont provoquer les célestes carreaux.

Pour la troisième fois, l'amante de Céphale
Sort invisible aux murs du favori d'Omphale.

L'écuyer du Soleil, l'humide Lucifer
Va, luisant de rosée, aux antres de la mer
Atteler les coursiers qui portent la lumière,
Et sous les rênes d'or les range à la barrière.
Leur maître a déserté sa couche de corail,
Prêt à renouveler son immense travail,
Entouré de l'essaim des Heures vigilantes:
Il a chargé son dos de ses flèches brillantes,
Et sur sa tête il met la couronne du Jour.
Mais tout à coup l'Aurore apparaît de retour,
Effrayée: « O mon père! ai-je cessé de luire,
« Et le Jour à la Nuit doit-il céder l'empire?
« La Nuit lutte, résiste, et de son souffle épais
« Ose éteindre ma torche et souiller mes attraits.
« Vois mon char, mes habits que le safran colore,
« Et mon bandeau de pourpre, et mes roses encore,
« Tout est terni. Mon fils, mon regret éternel,
« Et la caducité d'un époux immortel
« Ne suffisent-ils point tour à tour à mes larmes;
« Et faut-il que la Nuit vienne outrager mes charmes? »

Ainsi parle l'Aurore en pleurant, et ses pleurs,
Dans leur chute humectant et sa robe et ses fleurs,
Leur rendent tout l'éclat de leur fraîcheur première.
D'un baiser paternel le dieu de la lumière
S'empresse à consoler la mère de Memnon,
Et sans délai se rend chez l'époux de Junon,

Outré de l'affront fait à sa splendeur jalouse.
L'Olympien sortait des bras de son épouse :
« Père des Dieux, dit-il, voyez quels tourbillons
« De ma vive lumière offusquent les rayons !
« Ces ténèbres hier m'ont dérobé la route
« Qui commence au penchant de la céleste voûte,
« Et Téthys même a craint de voir au fond des eaux
« En désordre rouler mon char et mes chevaux.
« Par la terre engendré, cet ouragan immonde
« D'un déluge de cendre enveloppe le monde;
« Est-elle en proie au feu qui la doit engloutir ?
« Je ne puis, sans danger, à cette heure partir.
« Pour votre palais même, ô mon père ! je tremble;
« Sauvez votre demeure et l'univers ensemble. »

A peine il a parlé, le maître souverain
Monte au plus haut sommet de l'Olympe serein,
Arsenal où le dieu rassemble pour la terre
Les trésors de l'orage et les traits du tonnerre;
Il épanche la nue en torrents pluvieux;
Puis, saisissant la foudre, il darde feux sur feux.
Toute la région que l'Apennin partage,
L'enceinte des trois mers qui baignent son rivage,
Tressaillent aux assauts du monarque éternel.
L'Érèbe sourd lui-même entend tonner le ciel;
Et les Titans captifs au fond de ses abîmes
Pensent que, secouant leurs rigoureuses cimes,

Leurs frères dans Pallène ensemble ensevelis
Du céleste courroux sont encore assaillis.
L'éther rouge d'éclairs avec fracas s'entr'ouvre,
Et du roi foudroyant la face se découvre;
De trois traits à la fois de sa droite échappés
Le Vésuve, Inarime et Phlégra sont frappés.
Alors vous eussiez vu sous la cendre mouvante
Tous les fils de Tellus palpiter d'épouvante,
Les roches sur leurs corps d'elles-mêmes rouler,
Et comblant chaque abîme en collines s'enfler;
La légion des Vents de tous les coins du monde,
En tumulte, accourir vers leur prison profonde,
Tandis qu'Éole, assis au palais de Tellus,
Achevait un nectar don choisi de Bacchus,
Et, sur un lit fleuri de plantes immortelles,
S'égayait entouré des nymphes les plus belles;
Il revole au Strongyle, et Neptune content
Étend son sceptre d'or sur l'empire flottant.
La Nuit rentre au Tartare, et le Chaos avide,
De son espoir déchu, dans son séjour livide
Retombe; toutefois le tyran souterrain
Se console, admirant ses états dont Vulcain
A reculé la borne, et la plage fertile
Dont Cybèle enrichit son domaine stérile,
Ces palais, revêtus de marbres précieux,
Ces temples, habités par d'immobiles dieux,

Ces ports, pleins de vaisseaux, et les grottes sacrées,
Retraite aimable et chère aux nymphes azurées;
Il se flatte, à l'aspect de ces trésors divers,
Qu'en débris successifs s'écroulant, l'univers
Uni par les liens d'un ordre magnifique
Enfin retombera sous son joug anarchique.

Bientôt, comme un nuage, en l'air s'évanouit
La terrestre vapeur, et l'astre qui reluit
Par sa présence enfin rend le ciel à la terre.
La Nature a repris son calme salutaire,
Comme au jour où, sortant de la prison des eaux,
Le globe reparut couronné de coteaux,
De montagnes, de champs, de forêts limoneuses,
De fleuves et de mers aux grèves sablonneuses.
Mais le Jour apparaît d'une éclipse voilé;
Cependant, quoique pâle, il rit à l'œil troublé.
Tel un homme endormi, qu'un noir songe épouvante,
S'il ouvre au faible éclat de l'Aube blanchissante
Un œil humide encor d'une vaine douleur,
Sur sa paupière enflée une aimable fraîcheur
Se répand, et l'aspect de la douce lumière
Dissipe au même instant sa peine imaginaire.
Quels transports, ô Soleil! signalent ton retour?
Combien pleurent de joie, en revoyant le jour,
Et s'embrassent, pensant qu'ensemble ils ressuscitent!
Au péril échappés combien se félicitent,

Et pressent sur leur sein un ami retrouvé,
Un parent, qu'ils croyaient par la Parque enlevé!
L'enfant nouveau sevré, pleurant la nuit entière,
Moins joyeux, le matin revoit sa tendre mère,
Et se jette, en riant, dans ses bras amoureux.
De tous côtés, la face et les habits poudreux,
Vers son logis désert chaque habitant s'empresse;
Mais comment l'aborder? Quand la tourmente cesse,
Le flot blanchi descend du sommet des rochers,
Le rivage étendu s'élève, et les nochers,
En découvrant le port, sans délai vont s'y rendre.
Ici, maisons, chemins, sont cachés sous la cendre.
Ainsi, quand Jupiter, calmant les aquilons,
L'hiver, répand la nue en de neigeux flocons
Sur les monts ceints de bois, les plaines cultivées,
Et les bords écumeux des ondes soulevées,
Le gardien de troupeaux, par le soir averti,
Au haut de l'Apennin de neiges investi
Revient, méconnaissant son agreste domaine,
Et ne retrouve point le sentier qui l'y mène.

Que le golfe est changé! quel morne aspect! grands dieux!
Quel œil reconnaîtrait ces coteaux radieux,
Émaillés de jardins, de pampres, d'édifices,
Des Grands, des empereurs florissantes délices,
Cette plage courbée en sinueux détours,
Dont un rang de cités couronnait les contours,

Comme une seule ville où la grâce d'Athène
Souriait mariée à la grandeur romaine,
Ou comme une guirlande au feuillage d'airain,
Qu'autour d'un vase insigne étendit le burin,
Enlaçant l'épi mûr, la grappe tortueuse,
La pomme d'or, la figue et l'olive onctueuse?
Des Sirènes antique et ravissant séjour,
Que l'informe Ruine oppresse et cache au jour,
Te souvient-il encor que leurs voix et leurs lyres
D'Ulysse et de Jason charmèrent les navires?
Que ton sol et tes eaux des fils de Romulus
Étaient l'asile aimé? que l'heureux Lucullus
Les peupla de palais, de grottes, frais théâtres
Des longs festins, des chants et des danses folâtres?
Que des concerts voguaient sur tes lacs pleins de fleurs;
Que l'ivresse nocturne aux célestes splendeurs
Mêlait des feux sans nombre, astres de tes collines
Que répétait le ciel des vagues cristallines?
Et qu'enfin tes zéphyrs de leurs souffles féconds
Faisaient deux fois l'année éclore tes moissons,
Tes roses, tes raisins et tes figues mielleuses,
Des champs d'Alcinoüs richesses merveilleuses?
Quels regrets, s'ils pouvaient pour ces bords déformés
Déserter un moment leurs bosquets parfumés,
Tous ces Romains fameux dans la paix, dans la guerre,
Dont l'amoureux loisir décora cette terre,

Après avoir dompté Parthes, Cimbres, Gaulois,
Dans les trois parts du monde étendu leurs exploits,
Et du grand Mithridate abattu la fortune,
Ou purgé de brigands les états de Neptune!
Quels soupirs pousseraient, celui qui sur ces monts
Célébra Troie en flamme et les riches moissons,
Et les beaux ports creusés dans les lacs de l'Opique;
L'orateur dont la voix sauva la république,
Qui dans les champs de Cume, aux bords du frais Sarnus,
Ressuscitait Platon aû bois d'Académus;
Et de Cordoue encor le philosophe austère [1],
Des délices de Baïe éloquent adversaire!
Où sont les doux aspects dont leurs yeux s'enivraient?
Les antres qui pour eux au bord des flots s'ouvraient?
Où sont les bois touffus, les fraîches galeries,
Les jardins que hantaient leurs doctes rêveries?
Et la creuse vallée, où le jeune taureau
Paissait près de sa mère un herbage nouveau,
Et la tour qu'agitaient de leurs tendres querelles
Et de leur vol bruyant ramiers et tourterelles?

Partout la cendre monte, et presse de son faix
Les murs, les toits rompus des hameaux, des palais;
Du courroux de la Terre épouvantable marque,
Que voudront effacer les bienfaits du monarque

1. Sénèque.

Assis pour peu de jours sur un trône béni!
Du golfe transparent le cristal est terni;
Ce soir, quand le soleil aura fait place à l'ombre,
Lui-même, hélas! flétri, le Pausilype sombre !
N'y pourra contempler son front vaste, allongé,
De portiques flottants et de vignes chargé;
Les îles qui brillaient sur sa face azurée,
Comme la grappe au sein de la cuve empourprée,
Semblent d'un haut bûcher les débris ruineux.
Ailleurs, s'ouvrent des lacs, des gouffres caverneux;
Des vallons sont dressés en noires pyramides;
Des sources ont perdu leurs richesses humides.
De pampres le volcan naguères habillé,
Aujourd'hui nu, fumant, de cime dépouillé,
Figure une forêt, vaste et réduite en poudre
Au contact enflammé de la céleste foudre,
Que d'un vent violent l'haleine seconda.
Jouis de ton ouvrage, ô déesse d'Ida!
Viens sur ce mont sans crête, amphithéâtre immense,
Contempler la moisson de ta longue vengeance!
A ton affreux triomphe assiste le Soleil.
Dieu brillant qui vois tout, jamais fléau pareil
Affligea-t-il ta vue? Un mortel misérable
T'a-t-il conté jamais un revers comparable
Aux maux que de Cybèle a versés la fureur?
O spectacle inouï de tristesse et d'horreur!

La côte renommée, où de ses mains guerrières
Élevant des autels à ses dieux tutélaires,
Hercule leur voua la dîme du butin,
Prix d'un travail prescrit par son frère hautain,
Le tertre où s'asseyait la riante Herculane
Que deux fleuves baignaient d'une onde diaphane,
Qu'admirait le navire en sa course arrêté,
Comme au magique aspect d'une jeune beauté
Un tendre adolescent que l'amour rend esclave,
N'est qu'un hideux amas de cendres et de lave!
Son bord a disparu couronné de vaisseaux,
Comme au souffle de bise un bois aux noirs rameaux,
Sous la vague de neige au haut des monts durcie.
Partout un sourd silence a remplacé la vie.

Hélas! quel désespoir attend le nautonier,
Qui longtemps retenu loin du natal foyer
Sur la plage africaine où règne la Tempête,
Va revenir, joyeux, paré d'habits de fête,
Et de loin saluera Vénus, fille des eaux,
Dans son temple élevé sur ton paisible dos,
Euplée [1], île fleurie, et retraite éternelle
Du tranquille alcyon et du ramier fidèle!
D'abord, ses yeux croiront qu'une opaque vapeur
Leur cache à l'horizon les lieux chers à son cœur,

1 Aujourd'hui *la Gajola*.

Le beau coteau qu'embrasse une vague amoureuse,
Et les ports que blanchit la voile aventureuse.
Mais, courte illusion! le rivage prochain,
Voilé d'un deuil immense, apparaîtra soudain.
Partout d'affreux rochers, des monts de cendre énorme
De ces bords qu'il connaît ont altéré la forme.
Avec moins de douleur l'homme en exil vieilli
Trouve, au retour, son champ sous l'herbe enseveli,
Sa fontaine sans urne, et, seule, la Ruine
Assise à son foyer qu'en silence elle mine.
Bientôt pâle, sans voix, et le sein oppressé,
A peine son regard par l'angoisse glacé
Osera demander à la Parque jalouse
Les lares paternels, ses fils, sa jeune épouse,
Qui sur un mât lointain l'œil fixé tout le jour,
L'appelant par son nom, épiait son retour.
Pour lui plus de baisers dont l'ivresse charmante
Le payait des fureurs d'une mer écumante;
Plus de soins complaisants, plus de calmes pavots,
Qui réparaient son corps consumé de travaux.
Il ne pourra pas même, en sa douleur muette,
Croyant presser encor la femme qu'il regrette,
Serrer contre son cœur le fuseau matineux
Qu'elle agitait naguère entre ses doigts soigneux,
Tandis qu'elle chantait, pour égayer l'ouvrage,
Un refrain de pêcheur, souvenir du jeune âge,

Ou qu'auprès du berceau d'un de ses nourrissons
D'une chanson plaintive elle traînait les sons!
Et ses fils, dont le groupe à sa vue attendrie
Multipliait les traits d'une mère chérie,
Que ses bras, ses genoux ont bercés tant de fois,
Dont lui-même apaisait les larmes et la voix,
Leur répétant ces mots que leur langue incertaine,
(Premier plaisir d'un père), articulait à peine,
Ils ne voleront plus dans ses robustes bras,
Pour enlacer son cou de leurs bras délicats!
Il ne les verra plus sur la grève inclinée,
Où court la vague blanche et d'algue couronnée,
Lutter avec la mer, qui, folâtre comme eux,
En fuyant les couvrait de son flux écumeux.
Quelle voix désormais saluera sa partance?
Et quand du mât décru grandira la distance,
Quels gestes, quels regards lui rendront tour à tour
Le geste et le regard, dernier adieu d'amour?
Où reposer sa tête? Hélas! son toit fidèle,
Qu'au printemps visitait la constante hirondelle,
La ville où de la vie il reçut le fardeau,
Et sa famille entière ont le même tombeau!
Aux larmes, aux sanglots enfin livrant passage:
« Ma femme! mes enfants!... pourquoi de ce naufrage
« Où les dieux ont noyé mes trésors les plus chers
« N'ai-je point tout entier subi l'affreux revers?

« Oh! combien plus heureux, si ma pénible vie
« Par les flots libyens m'avait été ravie! »
Sous l'antre de la poupe alors le voyageur
Fuira le jour, et là, seul avec sa douleur,
Dans l'ombre il jouira d'intarissables larmes;
Sa compagne implacable aura pour lui des charmes;
Et le jour et la nuit, ardent à s'écrier,
Il nommera ses fils, sa femme, son foyer!

Tel l'oiseau vigilant, que la pâture appelle
Hors du berceau touffu de sa race nouvelle,
Après avoir, au loin, dans son agile vol
D'un domaine opulent parcouru tout le sol,
Le portique, la cour, le verger, la prairie,
Rapporte un doux butin à sa troupe chérie;
Il admire au retour le silence effrayant
De l'arbre où s'agitait le peuple bégayant;
Nus encor, renversés par la Bise rapide,
Ils ont servi de proie à la couleuvre avide.
Le ciel du sort d'un seul n'a point été touché;
Le nid vide, encor tiède, est sur le sol couché.
L'inconsolable mère, en sa plainte assidue,
Redemande à l'ormeau sa famille perdue,
Et la tige, inclinant des rameaux attentifs,
Répond par le silence à ses accents plaintifs.

Mais que veut cette nef qui, d'une aile légère,
Vole vers le rivage où fermentait naguère

L'active Pompéia, nommée ainsi, dit-on,
Du passage pompeux des bœufs de Géryon,
Lorsqu'Alcide vainqueur quitta la Campanie?
Comme après l'ouragan sur la mer aplanie
Flottent les mâts épars des vaisseaux submergés,
Sur les vagues de cendre où ses murs sont plongés
L'antique ville à peine élève quelque cime.
Cette voile vient-elle au volcanique abîme
D'un riche possesseur redemander les biens,
Ou d'un secours tardif aider les citoyens?
Du grand Pline expiré c'est le fils qu'elle amène;
Pour retrouver son père il a quitté Misène,
Et la flotte pleurant son guide malheureux;
Le mont voisin, depuis que sur ce bord fameux
La trompette à la main un Troyen téméraire
D'un envieux triton provoqua la colère,
N'a point d'un pareil deuil contemplé les ennuis.
Après trois jours sans astre et trois lugubres nuits,
Le jeune Pline au fond d'une grotte écartée
S'assoupissait auprès de sa mère agitée;
L'insomnie accablait l'orateur au berceau
Dont l'éloquence un jour doit charmer le barreau,
Et devant le sénat noblement historique
Dérouler d'un César le vrai panégyrique;
En un songe à ses yeux le grand Pline apparaît,
Lui-même, avec l'habit qui vivant le parait:

« Tu dors, mon fils, dit-il : est-ce que tu m'oublies?
« Étouffé des vapeurs par la terre vomies,
« Après avoir laissé le bord de Stabia,
« Je gis sans sépulture aux champs de Pompéia.
« Écoute : il ne me faut que des honneurs vulgaires,
« Mon fils; je ne veux point de plaintes funéraires,
« Ni que l'armée en deuil s'assemble pour marcher,
« Les armes vers la terre, autour de mon bûcher.
« Pour moi, d'un plébéien que le bûcher s'allume;
« Sans encens ni parfums que mon corps se consume.
« Tous les parfums exquis sur un mort épanchés,
« Et l'urne fastueuse où ses os sont couchés
« N'élèvent point son âme à la sphère sereine
« Où la seule Vertu sur ses ailes l'entraîne.
« Hâte-toi d'accomplir mon dernier vœu, mon fils;
« Et console ta mère, objet de mes soucis. »
Il dit, et disparaît dans la vide étendue;
Et son fils, l'œil en pleurs, la main vers lui tendue,
S'éveille. Après avoir révélé son trépas
A sa mère longtemps penchée entre ses bras,
Il vole armer de rame un navire rapide.
Sur le golfe aplani la Piété le guide,
En silence, le cœur oppressé de sanglots,
Avide d'embrasser les restes du héros,
Que déjà sur le marbre et l'ivoire et la cire
Son amour filial brûle de reproduire,

Tandis que nuit et jour ses soins laborieux
Ranimeront l'éclat d'un nom si glorieux.
Cependant éplorée, au haut de la colline,
Levant les mains au ciel, ta mère, ô jeune Pline!
T'accompagne des yeux sur l'humide chemin,
Et d'un frère pour toi redoute le destin;
Viens le voir étendu sur la mortelle plage,
Comme un dieu tutélaire arraché par l'Orage
D'une poupe brisée et dont les flancs profonds
Épars flottent sur l'onde au-devant des plongeons.

Oh! combien, en ce jour, sur ces fatales rives
Vont s'élever de feux et de clameurs plaintives?
Car la poudre qui couvre au loin chaque cité
Est un funèbre sol des mânes habité,
Champ de bataille immense où le père et la mère,
Sont tombés près du fils, la sœur auprès du frère,
Tous convives sans soins, et mollement couchés,
Au banquet de la vie en tumulte arrachés;
Hélas! tandis qu'autour de leurs dieux domestiques
Pendantes sommeillaient leurs armes pacifiques.
De tant de meurtres l'homme est du moins innocent!
La Guerre impie, aux sons du clairon menaçant,
Dans les champs de Stabie, au rivage de Cume,
N'a point précipité comme un feu qui consume
Un essaim de guerriers tout flamboyants d'airain;
La poudreuse sueur du combat inhumain

N'a point du bouclier courbé sur leur poitrine
Humecté la courroie, et leur main assassine
Ne s'est point fatiguée autour des javelots;
Et la Parque, parmi les cris et les sanglots,
De larmes et de sang la robe ruisselante,
N'a point traîné mourants sur l'arène sanglante
Des combattants percés par l'épée en courroux.
La Discorde, démon de ta grandeur jaloux,
Noble Ausonie, au sein de ta race invincible
N'a point guidé non plus ce glaive irrésistible,
Des flots d'un sang barbare avec gloire abreuvé.
Si chaque survivant du sommeil est privé,
Ce n'est point par un crime. Un fantôme livide,
En un songe vengeur, la nuit, au parricide
Ne vient point infliger le meurtre paternel;
Et l'on ne verra point un bûcher criminel
De parents ennemis confondre en vain les restes,
Et, divisant sa flamme en deux cimes funestes,
De leur haine immortelle alimenter ses feux.

Auprès des morts déjà quel concours douloureux!
Plus d'une image chère est déjà reconnue.
D'autres corps, déformés, déjà trompant la vue,
Provoquent autour d'eux plus d'un combat nouveau.
Du maternel délire ô pénible tableau!
Qui n'en serait ému? La face déchirée,
La chevelure éparse et de cendre entourée,

Errante solitaire, une femme à la fois
Interroge des yeux, du geste et de la voix
Les hommes, les rochers et les poudreux décombres,
Leur demandant son fils descendu chez les ombres;
Ce fils qui lui disait, dans son sein retiré:
« O ma mère! combien je te regretterai!
« Je couperai pour toi toute ma chevelure;
« Mes amis me suivront jusqu'à ta sépulture. »
Cette autre, qu'aiguillonne un plus cuisant chagrin,
S'efforce à soulever d'une impuissante main
Un roc inébranlable et dont la masse oppresse
Son tendre nourrisson, qu'elle appelle sans cesse.

Cependant, comme aux yeux des craintifs matelots,
Quand l'ouragan sonore a déserté les flots,
La vague en s'abaissant roule encor menaçante,
De son long trouble encor la Terre est frémissante.
Mais, triste illusion d'un effroi décevant!
Son sein enfin calmé leur semble encor mouvant,
Comme l'aride grève à la vue incertaine
D'un mortel qui longtemps fendit l'humide plaine.
Vainement le Vésuve est muet: son essor
A leur oreille éclate, à leurs yeux plane encor,
Et pour eux revêtant la face de Méduse
Le mont glace leur vue immobile et confuse;
De son haleine éteinte ils craignent le repos,
Et rallument sa flamme en leurs sombres propos.

Ainsi lorsque du ciel la tardive vengeance
A d'un cruel tyran purgé l'humaine engeance,
Longtemps après sa mort les peuples effrayés
Au joug de sa mémoire encore sont ployés,
Et, la voix basse, l'œil d'épouvante immobile,
Ils racontent sa vie en grands crimes fertile.

Cependant, descendu des tonnants arsenaux,
Le frère de Junon, déposant ses carreaux,
Contemple au loin la terre et la mer et ses côtes,
Et des divers climats les innombrables hôtes;
Il arrête la vue au bord hespérien,
Sur le golfe, et sur Rome où du sol phlégréen
A volé l'incendie, où comme une couronne
Par les soins de Titus et s'élève et rayonne
Un édifice immense [1], et qui joint désormais
Les montagnes de Rome aux célestes sommets.
La cour des dieux survient, et, s'inclinant, révère
De leur maître éveillé la majesté sévère,
Ainsi que des clients, dont le flot matineux
Frappe à grand bruit le seuil d'un patron dédaigneux.
Tous, sur des siéges d'or, au-dessous de son trône
Prennent place à leur rang; mais leur foule s'étonne
A l'aspect de la cendre éparse en l'univers.
Les monts campaniens de débris sont couverts;

1. Le Colysée.

Des villes ont péri. Plus d'une larme amère
Des dieux de la contrée humecte la paupière;
Jamais un tel fléau n'excita leurs regrets.
Cette terre en richesse égalait, ô Cérès!
Les champs siciliens que ton cœur favorise;
Bacchus la préférait aux collines de Nyse,
Dont l'écho répéta son doux vagissement,
Et Cythérée encore au rivage charmant,
Qui la vit hors des flots s'élever toute nue,
Sur une conque d'or de tritons soutenue;
Nul lieu n'était plus plein de sa divinité.
Apollon, dont la Grèce est le berceau vanté,
S'applaudissait de voir aux bords de l'Hespérie
Revivre avec les mœurs les arts de sa patrie.

Hercule, en sa douleur sombre et silencieux,
Et la tête penchée, en vain cherche des yeux
Les murs dont il traça la glorieuse enceinte;
Enfin avec des pleurs il répand cette plainte:
« Herculane n'est plus! un vaste embrasement
« A transformé ma ville en un monceau fumant;
« Telle à mes yeux Sagonte expira tout entière.
« Je n'en puis plus douter : la Destinée altière,
« Qui m'opprima vivant au milieu des humains,
« Immortel me poursuit dans l'œuvre de mes mains.
« Ce n'était point assez qu'un Grec plein de furie
« Eût couché sur le sol les murs de ma patrie,

« Que Tirynthe, cité chère à mes premiers jours,
« N'offrît plus que l'espace où s'asseyaient ses tours;
« Que de Thèbes Sagonte effaçât les misères,
« Et qu'aux bords de l'Euxin un Romain ait naguères
« Dépouillé des trésors qui faisaient son renom
« Une ville aujourd'hui riche de mon seul nom [1];
« Avec les monuments de mon antique gloire
« L'univers de mon nom doit perdre la mémoire,
« Et les remparts nombreux par Hercule élevés
« Au même sort sans doute ont été réservés;
« Et je ne pourrai point, enchaîné par la Parque,
« De ma protection leur donner une marque!
« Que me sert-il d'avoir de cent fléaux divers,
« Seul, délivré le ciel et la terre et les mers,
« De revoir sous mes pieds le lion de Némée,
« Et le monstre funeste à l'Afrique enflammée [2],
« D'avoir pris place enfin parmi les Immortels,
« Si le Destin partout démolit mes autels;
« Si je suis de l'Olympe un hôte imaginaire,
« Et ne puis de mon père agiter le tonnerre,
« Pour repousser des murs par moi-même exhaussés
« Les dévorants fléaux dont ils sont menacés?
« Seule, ma sœur Pallas y doit-elle prétendre? »

Il dit. Du roi des cieux la voix se fait entendre :

1 Héraclee de Pont, pillée par le consul Aurel. Cotta
2. Le Cancre ou Cancer.

« L'oracle est accompli : de la flamme et des eaux
« Les dieux ont de Tellus secondé les assauts;
« Et le deuil étendu sur l'Opique accablée
« A calmé les fureurs dont elle était troublée.
« Ta ville, toutefois, ô vainqueur de Phlégra!
« Vivante ensevelie à ses coups survivra.
« Dépouillant à la fois leur poudreuse enveloppe,
« Déjà Cumes, Baïa, Misène, Parthénope
« Et Pouzol dans les airs relèvent leurs sommets.
« Au sein de Parthénope accueillis désormais,
« Les enfants d'Héraclée, épargnés par Cybèle,
« Y fonderont, mon fils, une cité nouvelle,
« Et de ton nom encor ses murs seront nommés.
« Sur la plage funèbre où gisent inhumés
« Des peuples, des cités et des moissons fertiles,
« De nouveau fleuriront des peuples et des villes,
« Et mûriront l'épi, la vigne et le figuier;
« Et l'ancre y retiendra la nef du nautonier.
« Cependant d'autres maux menacent ces rivages.
« L'Ausonie elle-même est vouée aux ravages.
« Un jour, Rome (à ce nom un nuage soudain
« Voilà de Jupiter le visage serein;
« De l'Olympe éclatant les colonnes pâlirent,
« Et sur leurs bases d'or sourdement tressaillirent),
« Rome, dont la fortune a corrompu les mœurs,
« Qui d'un luxe enivrant boit les poisons flatteurs,

« Depuis que les métaux des villes abattues
« Chez elle ont remplacé l'argile des statues,
« Et que ses toits de marbre, autrefois de roseaux,
« Effacent en éclat nos temples les plus beaux,
« Le croirez-vous? des dieux, seuls auteurs de sa gloire,
« Rome ingrate osera perdre un jour la mémoire.
« Pour lui complaire, en vain ses rois, ses empereurs,
« Dans l'Olympe introduits partagent nos honneurs,
« Et les divinités des nations conquises
« Parmi les dieux vainqueurs en vain se sont assises;
« De ses fondateurs même issus du sang d'Ilus
« La reine des cités ne se souviendra plus;
« Et la route qui mène à la cour étoilée
« Par des dieux citoyens ne sera plus foulée.
« Nous n'accueillerons plus son encens ni ses vœux.
« La vierge de Vesta négligera ses feux,
« Emblème révéré d'un empire durable;
« Avec eux périra le livre vénérable
« Où l'oracle de Cume autrefois des Latins
« Déposa librement les étonnants destins.
« Alors la palme en main un triomphateur juste
« Cessera de gravir le Capitole auguste,
« Et l'autel écroulé de la Victoire en deuil
« D'un sénat sans courage attristera le seuil.
« L'aigle, de mes carreaux sacré dépositaire,
« Que j'ai donné pour guide aux vainqueurs de la terre,

« Ne les conduira plus triomphants sur les mers,
« Sur les monts escarpés, dans les sables déserts.
« Les Romains, qu'à cette heure aucun travail ne lasse,
« Déposeront le casque et la lourde cuirasse;
« Leur mollesse oublîra l'art de munir les camps;
« En leur lieu combattront des Barbares errants.
« Alors Rome perdra sa gloire et sa couronne:
« Une rivale enfin lui ravira le trône.
« A travers les monceaux des fumantes cités,
« Et les colons meurtris et les champs dévastés,
« Des peuples qu'elle ignore, affamés de pillage,
« Comme des flots poussant d'autres flots vers la plage,
« Accourront tour à tour du froid Septentrion,
« Et fouleront aux pieds la fille d'Ilion.
« Ainsi sera vengée au sein de l'Ausonie
« Du Cimbre et du Teuton l'antique ignominie;
« Et du chemin de Rome un consul glorieux
« N'ira point détourner leurs pas victorieux.
« Ni les brûlantes eaux qu'un jour vomit la terre,
« Ni d'oiseaux vigilants la clameur salutaire,
« Ni ma foudre effrayante à ces vainqueurs obscurs
« Du mont capitolin n'interdiront les murs.
« En vain pour réprimer leurs fureurs imprévues
« La ville en javelots lancera nos statues,
« Et nos marbres sacrés, ses infidèles bras
« Du plus indigne joug ne la sauveront pas.

« A ces hommes de fer tomberont en partage
« Les dépouilles du monde, honorable héritage
« Qu'en ses foyers gardait l'éternelle cité,
« Comme une offrande faite à sa divinité.
« Son sol flétri, le Tibre en sa couche souillée
« Cacheront les lambeaux de Rome dépouillée.
« La Guerre, franchissant les états de Janus,
« Pressera de son char les rives du Sarnus.
« Du Vésuve le sang baignera les racines.
« L'Opique pleurera ses remparts en ruines;
« Et Parthénope même, expiant dans ces jours
« L'oubli fatal des dieux protecteur de ses tours,
« Sans courage, verra de barbares cohortes
« Abaisser jusqu'au sol ses murailles si fortes.
« Aux dévastations d'avides conquérants
« Se joindront de nouveau les efforts des Géants;
« Ils tenteront, aidés de leur mère superbe,
« D'engloutir les créneaux précipités sous l'herbe,
« Avec les bords témoins de leurs fameux revers;
« Et pour comble de maux, le souverain des mers
« A son tour déploîra ses bataillons humides
« Sur le sable usurpé par les palais splendides,
« Et leurs débris pompeux sous l'onde ensevelis,
« Par l'indigent pêcheur chaque jour recueillis,
« Et par la vague même apportés au rivage,
« A chaque âge apprendront leur immortel naufrage.

« Cependant de la Guerre et du Temps et des eaux
« Tes invisibles murs braveront les assauts,
« Mon fils : Après mille ans, quand des vainqueurs rapides
« Se seront écoulés les torrents homicides ;
« Quand la chèvre pendante au sommet palatin
« Foulera le berceau de l'empire latin,
« Mes filles les neuf Sœurs, transfuges d'Aonie,
« Pour leur retraite alors choisiront l'Ausonie,
« Et lui rendront leur culte et les arts immortels.
« Je vois de nouveau Rome embrasser leurs autels ;
« Leur zèle salutaire et cultive et répare
« Ses états partagés qu'opprime un joug barbare.
« Leurs soins raffermiront sur leurs vieux fondements
« Les temples mutilés, les poudreux monuments.
« Dévoilée à l'éclat de leur flambeau magique
« Ta ville secouera sa cendre léthargique,
« Et reverra le jour, mon fils, et son tombeau
« De ses murs rajeunis deviendra le berceau.
« Pompéia, qui subit le destin d'Héraclée,
« Comme elle à la lumière en ces temps rappelée,
« Vivante sortira de son sépulcre épais ;
« Et de toute insolence affranchis désormais,
« Nos temples radieux, peuplés de leurs images,
« Du monde émerveillé recevront les hommages,
« Et les peuples divers et leurs pasteurs pieux
« De Rome triomphante adoreront les dieux. »

Ainsi l'Olympien parle. Un morne silence
Enchaîna longuement la céleste assistance.
De honte et de douleur les dieux patriciens
Frémissaient à l'écart; mais les dieux plébéiens
Plaignaient Rome vaincue, esclave et détrônée;
Le respect retenait leur langue emprisonnée.
Seul, l'impétueux Mars, dont les autels toujours
Sont allumés d'un feu pris au bûcher des tours,
Et du sang de la guerre arrosés par le Thrace,
Frappa d'un bras de fer sa sonore cuirasse.
Vers sa demeure enfin chaque dieu prit l'essor.
Vénus va se placer devant son miroir d'or,
Où bientôt la rejoint le frère de Bellone,
Libre au sein des loisirs que du haut de son trône
Verse au monde paisible un généreux César;
(Hélas ! trop peu de jours reposera son char!)
Et la riante Hébé, de roses couronnée,
Qu'à la séduction sa mère a façonnée,
Ouvrant ses bras d'albâtre à son pensif époux,
Dans son âme distraite épanche un soin plus doux.

Cependant des Titans la sœur infatigable
De leur mère répand la vengeance effroyable;
Et ses bouches sans nombre aux yeux de l'univers
Vont de la Campanie étaler les revers.

NOTES JUSTIFICATIVES.

NOTES JUSTIFICATIVES

DU PREMIER CHANT.

Page 3. Le mont, tombeau du chef de la race homicide
Qu'aux plaines de Phlégra dompta jadis Alcide.

Apollodore, dans sa *Bibliothèque* (liv. 1, ch. 6), dit que, parmi les Géants, Halcyonée, frère de Porphyrion, était surtout remarquable, et qu'il était immortel tant qu'il combattait sur la Terre, de laquelle il était né. Pindare parle de ce Géant en deux endroits de ses odes, et l'appelle un *grand et effroyable guerrier, haut comme une montagne*. Claudien, dans l'*Enlèvement de Proserpine*, représente Halcyonée enchaîné sous le mont Vésuve :

...........Fractane jugi compage Vesevi
Halcyoneus per stagna pedes tyrrhena cucurrit?

Selon Philostrate (*Heroic.*, ch. 1), les Napolitains montraient comme une merveille les os mêmes d'Halcyonée, et disaient qu'il brûlait dans le Vésuve avec d'autres Géants foudroyés.

Enfin, il figure dans la *Gigantomachie* latine du poëte batave Alma, et dans le poëme burlesque du *Typhon*, de Scarron.

Les plaines de Phlégra, ou *champs phlégréens*, existent en Macédoine et en Campanie. Les champs phlégréens de Macédoine sont représentés par Diodore de Sicile (liv. v) comme le théâtre d'un combat des Géants contre les dieux, chanté par Claudien dans sa *Gigantomachie*, et différent du combat des Géants livré à Hercule dans la Campanie, dont parlent le même Diodore, Strabon, et Silius Italicus dans le douzième chant de sa *Guerre punique*. Ce qui nous conduit à observer, que les anciens ont appelé *champs phlégréens* les lieux où l'on trouve des indices ou des restes de volcans éteints. Ainsi, Diodore dit que le pays de Cumes est aussi appelé le *champ phlégréen*, à cause d'une montagne qui jetait autrefois des flammes comme le mont Etna en Sicile, et à présent nommée le Vésuve. La péninsule de

Pallène, en Macédoine, a reçu pour cette raison le nom de *Phlégra*, dérivé, comme l'on sait, de φλεγο, *flagro*, je brûle.

Page 3. O Muse! tu le sais: aux yeux de l'univers,
Daigne de la Pythie interpréter les vers.

Plutarque parle, en deux endroits de ses œuvres, de l'oracle de Delphes relatif à l'éruption du Vésuve sous Titus. Dans son traité *des Délais de la justice divine*, trad. d'Amyot, on lit : « Et disoit ce démon que c'estoit la voix de la sibylle, laquelle tournoyant dedans la face de la lune, chantoit les choses advenir, et désirant en ouïr davantage, il fut repoulsé par l'impétuosité du corps de la lune, et ainsi en ouit bien peu, comme l'accident du mont Vésuvien et de la ville de Pozzol, qui devoient estre bruslez du feu, et si y avoit une petite clause de l'empereur qui lors régnoit, qu'estant homme de bien, il laisseroit son empire par maladie. »

Dans son dialogue *sur les oracles de la prophétesse Pythie*, on lit : « Et comme l'estranger dist, que combien que ces choses ressemblassent à des fables, si est-ce que plusieurs subversions, plusieurs transmigrations de villes grecques, plusieurs venues d'armées barbaresques, et destructions de royaumes et principautez, portent tesmoignage aux prophéties et prédictions antiques. Et ces récents et modernes accidents qui sont naguère en noz temps advenus à Cumes et à Pouzzol, n'estoient-ilz pas promis, chantez et prophétisez par les livres sibyllins, que le temps a depuis comme debteur acquittez et payez? les éruptions de feu d'une montagne, les bouillonnements de la marine, les éruptions et jettements de pierres ponces et de cendre, par vents soubterrains, ruines et dévastations de tant et de si grandes villes, que le lendemain ceulx qui y venoient ne recognoissoient plus où elles avoient été situées et basties, tant le païs estoit ruiné et confus. Il est bien malaisé de croire que cela ait jamais esté sans entremise d'œuvre divine, tant s'en fault qu'on l'ait peu prévoir ny prédire sans divinité. »

Le recueil fait par Opsopœus des *vers sibyllins* qui nous sont parvenus, renferme (liv. IV) une allusion visible à l'embrasement du Vésuve sous Titus. Voici le texte grec, avec la traduction en vers latins :

Αλλ' οποταν χθονιης απο ρωγαδος ιταλιδος γης,
Πυρος υποστρεψας εις ουρανον ευρυν ικανη,
Πολλας δε φλεξη πολιας και ανδρας ολεσση,
Πολλη δ' αιθαλοεσσα τεφρη μεγαν αιθερα πληση.
Και ψεκαδες πιπτωσιν απ' ουρανου οια τε μιλτος,
Γινωσκειν τοτε μηνιν επουρανιοιο θεοιο,
Ευσεβεων οτι φυλον αναιτιον εξολεκοισιν.

Flamma sed italico postquam succensa furore,
In cœlum magno torrens ardore feretur,
Exuretque urbes multas, hominesque necabit,
Ætheraque implebit fuligo multa, cinisque,
Et minio similes guttæ labentur ab alto:
Tunc noscenda venit cœlestis numinis ira,
Immeritum quoniam genus occidere piorum.

Page 4. Soit que ton ombre, errante en des prés radieux,
Entretienne Bassus, chantre mélodieux,
Qu'engloutit avec toi le terrestre naufrage.

Il est question, dans le huitième chant de ce poëme, de la mort de Césius Bassus, poëte lyrique, ami de Perse, dont les ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Page 4. Puisse d'Herculanum l'infortune célèbre,
Illustrant les accords de ma lyre funèbre,
Faire voler mon nom jusqu'au bord reculé
Où du Vésuve en feu les cendres ont volé!

Dion Cassius, *Vie de Titus*, dit que les cendres du Vésuve furent si abondantes, qu'elles furent portées jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte.

Deux poëtes contemporains de l'éruption, Valerius Flaccus (liv. IV), et Silius Italicus (liv. XVII), disent que les villes d'Orient furent couvertes de ses cendres : *Jamque eoas cinis induit urbes.*

Page 5. Dédale avec son fils, sur des ailes de cire,
Du roi de Crète encor n'avait point fui l'empire,
Et seul, hélas! bâti sur le mont cuméen
D'Apollon protecteur le temple aérien.

Sur les bords du golfe où aborda Dédale, à Pompéia, on a trouvé une peinture antique représentant l'aventure de Dédale et de son fils Icare. Ce malheureux père est figuré, porté dans

les airs en équilibre avec ses ailes, ayant une draperie rougeâtre assujettie sur les reins par une ceinture jaune; il plane au-dessus de son fils, et le considère étendu sur le rivage, ayant une de ses ailes rompues à ses pieds. Non loin de celui-ci est un pêcheur assis au bas d'un rocher, tenant en main un roseau ou une ligne, et qui paraît prendre beaucoup d'intérêt à ce qui se passe sous ses yeux. Dans l'enfoncement du tableau, on voit une barque avec deux hommes, et, au-dessus du pêcheur, s'élève une tour avec colonnes, ornée de masques et de guirlandes, attributs ordinaires des tombeaux; peut-être est-ce celui d'Icare.

Quant au temple d'Apollon, sur les portes duquel l'ingénieux Dédale avait deux fois tenté en vain de représenter la triste destinée de son fils, voici ce qu'on lit dans la *Guida di Pozzuoli*, de M. Andrea de Jorio (1822) : « Sono ormai trent' anni dacchè, ricercando le antichità di questi luoghi, vidi sulla parte più alta del colle di Cuma i ruderi parlanti del tempio greco di Apollo. Rinvenni in quell' epoca i frammenti di un tempio dell' istesso disegno di quei di Pesto. I gradini, e pezzi di colonne di tufo scannellate erano ad un dipresso ridotte allo stato di quel tempio che attualmente si vede lungo il portico del teatro scoperto di Pompei. Ora appena sono riconoscibili fra i cespugli e la terra picciolissimi avanzi di questo antichissimo monumento. Chi potrà negare essere stato questo il tanto rinomato tempio di Apollo cumano? Virgilio lo descrive sulla città di Cuma, e questo è il sito di cui parlo, essendo sulla cima della rocca. »

Page 5. Au lieu même où depuis Baule sourit aux yeux
Il dresse à ses troupeaux un abri spacieux.

Le village de *Bauli* fut ainsi nommé par les anciens à cause des étables où Hercule plaça les *bœufs* de Géryon. On y montre encore un débris du temple d'*Hercule baulien* (*Ercole baulo*). C'est dans ce lieu qu'était la *villa* du célèbre orateur Hortensius, où Néron, au rapport de Tacite et de Suétone, trama la mort de sa mère.

Page 6. Mais les zéphyrs semaient sur les vagues sereines
Les homicides sons des trompeuses Sirènes,
Qui, près du promontoire à Pallas consacré,
Fréquentaient un séjour du pilote exécré.

« De Surrente s'avance en mer le promontoire Athénæum, appelé quelquefois le *cap des Sirénuses* [1], et au sommet duquel est un temple de Minerve, bâti par Ulysse [2]. De l'Athénæum à l'île Caprée, la traversée est courte; et, après avoir doublé le promontoire, l'on rencontre les îlots déserts et rocailleux, qui se nomment les Sirénuses. Sur l'Athénæum même, du côté de Surrente, se voient une fondation religieuse et d'antiques offrandes, gages de la vénération des habitants pour ce lieu particulier. »

(STRABON, liv. V.)

Page 8. De toutes les cités dont sa noble industrie
Peupla les champs d'Europe, et d'Afrique, et d'Asie,
Ou que la piété de son nom décora,
Nulle n'était plus chère au vainqueur de Phlégra.

Étienne de Byzance compte vingt-trois villes qui ont porté le nom d'Héraclée dans les trois parties du monde, sans y comprendre celle-ci, qui était engloutie lorsque ce géographe écrivait.

Page 9. En vain les habitants de sa chère Phrygie,
De nuages de fleurs couvrant son effigie,
La promenaient, au bruit du tambour et du cor,
Par des chemins joyeux semés d'argent et d'or.

« La Terre, dit Lucrèce (liv. II), contient les éléments des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer; elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent; elle contient enfin les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, et des pâturages dont elle nourrit les hôtes des montagnes. Voilà pourquoi on lui a donné les noms de *mère des dieux, de nourrice des hommes et des animaux.* Les anciens poëtes grecs la représentent assise sur un char traîné par des lions, nous enseignant

[1] Je crois que le savant traducteur de Strabon, dont je suis ici la traduction, a eu tort de substituer, avec Casaubon, Σειρηνουσων à Πρηνουσσον, que portent les manuscrits et les imprimés, parce que Πρηνουσσον signifie, *penché en devant,* épithète caractéristique du promontoire, séparé par une révolution physique, du sol de Caprée, et vient de πρηνιζω, précipiter, faire tomber devant. Ainsi il faut lire le cap *Prénusse.*

[2] On en voit encore, dit-on, quelques ruines au bord de la mer.

que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre. Les animaux furieux soumis au joug signifient que les bienfaits des parents doivent triompher des caractères les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes et de forteresses. Cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promène la statue de la déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent *Idéenne*, et lui donnent pour cortége une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Des prêtres mutilés célèbrent des sacrifices, pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leur mère, cette image de la divinité, ou de reconnaissance envers leur père, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyants, des cymbales retentissantes, et le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte, dont les accents phrygiens excitent la fureur dans les âmes; leurs bras sont aussi armés de piques, instruments de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés. Aussi, tandis que la statue muette de la déesse, portée dans les grandes villes, répand en secret sur les mortels les effets de sa munificence, on enrichit tous les chemins d'or et d'argent : on verse à pleines mains les trésors les plus précieux; une nuée de roses ombrage la mère des dieux et tout son cortége. Alors une troupe armée, que les Grecs nomment *Curètes phrygiens*, jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes; ils dansent, et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps, et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes rappellent ces anciens *Curètes* qui couvraient dans la Crète les cris de Jupiter enfant, tandis que des enfants armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau, frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le dieu de sa dent cruelle, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parents. »

Page 10. Et ses ports, double asile où se pressaient les mâts
Que Vertumne amenait des plus lointains climats.

L'historien grec Polybe, dans son éloge de la Campanie (liv. III), moins connu que celui de Florus, dit : « Regio bonitate atque amœnitate præstans; ad hoc, mari adjacens, et emporia habens, ad quæ solent appellere, qui ex omnibus fere orbis partibus in Italiam navigant. Urbes præterea celeberrimas pulcherrimasque Italiæ continet. »

Page 10. Hélas ! combien de fois frémirent sur leur base
La longue basilique, et le vaste gymnase !

Une inscription trouvée à Herculanum porte qu'une basilique (voisine du forum comme celle de Pompéia), a été réparée par Nonius Balbus, sans doute à la suite du tremblement de terre de 63. C'est au milieu de cette basilique, entourée d'un rang de colonnes et ornée de marbres et de peintures, qu'on tronva une belle statue de l'empereur Vitellius, et, sur les ailes, six piédestaux de marbre avec les restes de six statues de bronze presqne entièrement fondues.

Il a été aussi découvert à Herculanum, sur une table de bronze, un décret public du *gymnasiarque*, ou administrateur du gymnase de cette ville, concernant les exercices des athlètes.

Page 11. Et le forum bordé de portiques pompeux.

Voici la description du forum *civil* d'Herculanum, tirée des ouvrages des voyageurs, témoins oculaires [1]. A peu de distance du théâtre, vis-à-vis des denx temples d'Hercule et de Bacchus, qui l'avoisinent, est un troisième édifice, reconnu pour être le forum de la ville; il n'est séparé des deux premiers que par la largeur d'une rue, qui forme entre eux une espèce de vestibule commun, étant revêtue dans cet endroit d'une voûte sous laquelle on marche à couvert pour aboutir aux trois édifices. Le terre-plein de ce forum, fermé de murs, forme un parallélogramme long de deux cent vingt-huit pieds, et large de cent trente-deux. Au premier aspect, il semble que ce soit un de ces temples que les anciens nommaient *périptères*, étant environné de colonnes

[1] M. Bellicard a donné le plan de ce *forum* dans ses *Observations sur les antiquités d'Herculanum.*

qui soutiennent les voûtes d'un portique, lequel fait tout le tour de la partie intérieure. Le centre de l'édifice est découvert, et son niveau est de deux pieds plus bas que celui du portique où l'on monte par trois marches. A quarante pieds environ de son entrée, on trouve deux grands piédestaux, chacun de dix-huit pieds de face, appuyés contre les portiques latéraux, et hauts de quatre pieds. A l'extrémité est un carré de vingt-quatre pieds en tous sens, espèce de sanctuaire où l'on monte par trois degrés, et au fond duquel est un piédestal continu, ou plutôt une longue base, semblable à nos autels, sur laquelle on a trouvé trois statues de marbre. Celle du milieu était debout, et représentait l'empereur Vespasien; les deux autres, *acéphales*, étaient assises dans des chaises curules. Sous le portique du fond et sur la même ligne, précisément dans chacun des angles qui sont unis avec les portiques latéraux, est une niche ou enfoncement semi-circulaire, au-devant duquel on voit un piédestal qui portait, le premier, la statue de Drusus Néron, et l'autre celle de Germanicus; magnifiques statues de bronze d'environ neuf pieds de hauteur. Les colonnes qui forment les portiques intérieurs sont au nombre de quarante-deux. A chacune d'elles répond une demi-colonne soutenue par un pilastre; et des statues de bronze et de marbre, représentant des divinités, étaient alternativement placées entre ces pilastres. Mais, soit que les premières aient été fondues par l'ardeur des laves, ou détruites par le temps, on n'en a pu recouvrer que quelques débris. Quant aux statues de marbre, celles qui étaient du côté gauche ont été trouvées, les unes entières, les autres mutilées. Pour celles qui décoraient le côté droit, elles ont été déterrées autrefois, comme il paraît par les anciennes excavations qui subsistent encore en cet endroit[1]. La façade de

[1] C'est à ces fouilles antiques, suivies de l'enlèvement des statues, que doit se rapporter cette inscription sur marbre trouvée par Martorelli chez un sculpteur de Naples :

SIGNA TRANSLATA EX ABDITIS LOCIS
AD CELERITATEM
THERMARUM SEVERIANARUM
AUDENTIUS ÆMILIANUS V. C. CONS.
CAP. CONSTITUIT. DEDICARIQUE PRECEPIT. (*sic*)
CURANTE T. ANNONIO CRYSANTIO V. P.

ce forum avait cinq entrées ou arcades, deux qui conduisaient aux portiques latéraux, et trois, dans la partie du milieu. Ces entrées étaient formées de quatre gros pilastres, près de chacun desquels était une statue équestre; deux de ces statues étaient de bronze, et elles sont entièrement détruites. Les deux autres, conservées, étaient de marbre : ce sont les admirables statues des Nonius Balbus, père et fils. On n'a pu découvrir rien de plus dans le reste de la façade ou portique d'entrée du forum. Les piliers des portiques n'étaient point revêtus de marbre, mais tout le dedans de l'édifice en était pavé, et ses murs étaient peints à fresque; une partie de ces peintures a été taillée habilement avec la muraille, et transportée au Musée royal.

Page 11. . . . . .Mais à l'Osque indolent,
Aux neveux amollis des vieux colons d'Athènes
Qui suivirent sur l'onde Hippocle et Mégasthènes,
Se mêlait le Romain, sous ce ciel arrêté
Par l'attrait d'une douce et libre oisiveté.

On lit dans Cicéron, *pro Rabirio* : « Deliciarum causa et voluptatis, non modo cives romanos, sed et nobiles adolescentes, et quosdam etiam senatores summo loco natos, non in hortis aut suburbanis suis, sed Neapoli in celeberrimo oppido cum mitella sæpe videmus. »

Page 12. Pour apaiser Tellus, les nations craintives
De temples à sa gloire avaient orné ces rives,
Et leurs voix l'invoquaient sous les noms glorieux
De la grande déesse et de mère des dieux.

Deux inscriptions trouvées, l'une dans les fouilles d'Herculanum, près du forum, et l'autre près du château de Baïes, attestent, la première, la reconstruction faite par l'empereur Vespasien, dans le cours de l'an 76, du temple de Cybèle à Herculanum, qu'un tremblement de terre (celui qui eut lieu sous Néron) avait fait écrouler; la seconde, l'élection de Licinius Secundus, comme prêtre du temple de Cybèle, à Baïes. Elle avait aussi un temple dans l'île de Caprée, au lieu dit aujourd'hui *Matromania* (*matris magnæ*), dont on voit encore les ruines.

Page 12. Leur encens redoublait, depuis qu'en sa furie,
Elle avait renversé douze cités d'Asie,
Dont l'image et les noms sur le marbre décrits,
Dans Pouzol attiraient tous les regards surpris.

Sénèque parle, en passant, dans ses *Questions naturelles*, de ce tremblement de terre qui arriva la quatrième année du règne de Tibère, la dix-septième de l'ère vulgaire : *Asia duodecim urbes simul perdidit*, dit-il. Pline (liv. II) l'appelle le plus grand tremblement de terre qu'il y ait eu de mémoire d'homme : *Maximus terræ memoria mortalium extitit motus*. Tacite, dans le deuxième livre de ses *Annales*, donne des détails sur ce désastre, qui fut d'autant plus affreux qu'il survint au milieu de la nuit, et nomme les douze villes célèbres qui en furent les victimes. On a trouvé à Pouzol un piédestal en marbre blanc, orné de figures en bas-relief, très-belles, mais la plupart très-endommagées, représentant ces villes avec leurs noms gravés au-dessous, et une inscription en l'honneur de Tibère. Ce piédestal soutenait autrefois une statue de cet empereur, qui lui avait été élevée dans la ville maritime de Pouzol, en reconnaissance de ce que, par ses libéralités, il avait réparé les dommages que le tremblement de terre avait causés à ces villes, dont les habitants commerçaient avec cette république. Un voyageur français, M. Texier, a relevé récemment les traces de ces ruines.

Page 12. Hommages superflus! dans l'air naguère encore
Cybèle avait heurté les remparts qu'elle abhorre.

Voici ce que rapporte Sénèque dans ses *Questions naturelles* (liv. VI), au sujet de ce tremblement de terre qui arriva l'an 63 de Jésus-Christ, seize ans avant la fameuse éruption du Vésuve, et qui, comme il le dit lui-même dans un autre chapitre, *devint l'entretien du monde entier, quoiqu'il ne se fût pas fait sentir plus loin que la Campanie :*

« Pompéi, cette ville célèbre de la Campanie, près de laquelle le rivage de Surrente et de Stabie d'un côté, et celui d'Herculanum de l'autre, formaient, par leur réunion et leur enfoncement, un golfe agréable, vient d'être ruinée, et les environs fort maltraités, par un tremblement de terre arrivé en hiver, c'est-à-dire dans une saison que nos anciens croyaient exempte de périls de

cette nature. Ce fut aux nones de février, sous le consulat de Regulus et de Virginius, que la Campanie, *qui n'avait jamais été sans alarmes, mais au moins sans atteinte jusqu'alors, et qui tant de fois en avait été quitte pour la peur,* éprouva un tel ravage. Une partie de la ville d'Herculanum a été détruite, et ce qui en reste n'est pas encore bien assuré. (*Nam et herculanensis oppidi pars ruit, dubieque stant etiam quæ relicta sunt.*) La colonie de Nucéria a été, sinon renversée, au moins endommagée. La ville de Naples a plutôt essuyé des pertes particulières que publiques, et a été légèrement effleurée par ce redoutable fléau. Plusieurs maisons de campagne, élevées sur la cime des montagnes, ne ressentirent que des secousses sans effet. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons fut étouffé, que des statues ont été brisées, et qu'après cet événement on vit errer dans les campagnes des hommes privés de connaissance et de sens. . . . . . Depuis, d'autres personnes ont renoncé à la Campanie, et l'ont quittée en jurant de n'approcher jamais de cette contrée. »

Page 12. . . . . .Sous ses créneaux voisins
Tressaillit Pompéia, sœur, dit-on, d'Héraclée,
Qui du même destin devait être accablée;
Et sur ta scène émue, efféminé chanteur,
Pâlit, ô Parthénope! un indigne empereur.

Pompéia, ville bâtie à l'embouchure du Sarnus, sur une roche volcanique, fut nommée ou fondée par Hercule, dit Solin (ch. VIII), *vel dictam vel conditam, quia victor ex Hispania pompam boum duxerat.*

Quant à la fraternité d'Herculanum et de Pompéia, elle est très-facile à établir : écoutons Romanelli, l'auteur d'un *Voyage à Pompéi et à Herculanum :* « Voi ne potete prender idea dalle strade di Pompei, per le pietre vesuviane, ond' erano lastricate, e per le due vie laterali destinate a coloro che andavano a piedi. Dalle strade primarie si partivano moltissimi rami con abitazioni dall' una e dall' altra parte. Le case al par di quelle presentavano un sol piano co' *cripto-portici*, o gallerie sotterranee : gli stessi materiali di tufo : la stessa architettura de' *cavedj* co' peristilj intorno : puteali, bagni, piccole finestre esteriori sull' alto, o su de' giardini, o nel cortile, e quasi tutte

chiuse con fuglie trasparenti di *talco :* pitture a fresco, o di un sol colore con riquadrature intorno, o di soggetti istorici o favolosi, di cui si trovò un gran numero : pavimenti mosaici di diverso disegno, ed infine gli stessi ripartimenti e la medesima simetria delle stanze. Se queste due città ebbero comune l'origine, non potevan esser diverse le usanze ed i costumi. »

Quant à l'écroulement du théâtre de Naples, où chantait alors Néron, en présence de la populace, et des habitants des villes voisines, Tacite dit, dans le quinzième livre de ses *Annales*, qu'après le spectacle, tout le peuple étant déjà sorti, le théâtre s'écroula, en sorte qu'il n'y eut personne de blessé; et, selon Snétone, quoique le théâtre fût ébranlé tout à coup par un tremblement de terre, Néron ne cessa de chanter qu'après avoir achevé son air. Peut-être s'agit-il de secousses différentes, attendu que Sénèque place sous le consulat de Regulus et de Virginius le tremblement de terre qui endommagea Herculanum et Pompéia, tandis que Tacite semble placer sous le consulat de Lecanius et de Licinius l'écroulement du théâtre de Naples. Cet historien ajoute que Néron regarda cet événement, que la plupart jugeaient sinistre, plutôt comme une faveur du ciel et une providence des dieux, et les remercia par des hymnes dont il composa la musique.

Page 13. Seule, sur son coteau, survivait la ruine
De la prison de marbre où gémit Agrippine,
Du grand Germanicus déplorable moitié,
Que Tibère foula sous son inimitié.

Sénèque (*de Ira*) parle d'une très-belle maison de plaisance que C. César (Caligula) avait à Herculanum, et que ce prince fit démolir quand il fut empereur, parce que sa mère Agrippine y avait été détenue prisonnière du temps de Tibère : « Il ne fit par là, dit Sénèque, qu'éterniser la mémoire de son infortune. Tant que cette maison subsista, les vaisseaux se contentaient de la côtoyer ; aujourd'hui on s'informe du motif de sa destruction. »

Page 13. Au dehors, au dedans et jusque sous les flots
D'autres palais construits sont de son luxe éclos.

Ces vers rappellent ce passage du poëme des *Martyrs :* « Lorsque, pour éviter les ardeurs du midi, nous nous retirions dans

la partie du palais bâtie sous la mer, couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les vagues au-dessus de nos têtes. Si quelque orage nous surprenait au fond de ces retraites, l s esclaves allumaient des lampes pleines du nard le plus précieux. Alors entraient de jeunes Napolitaines qui portaient des roses de Pæstum dans des vases de Nola; tandis que les flots mugissaient au dehors, elles chantaient, en formant devant nous des danses tranquilles qui me rappelaient les mœurs de la Grèce. Ainsi se réalisaient pour nous les fictions des poëtes; on eût cru voir les jeux des néréides dans la grotte de Neptune. »

Plutarque, dans la *Vie de Lucullus*, parle des salles marines (διαιτας εναλιους) qu'avait construites près de Naples le *Xerxès romain*.

Page 14. Neptune, pour punir une ville haïe,
Aura pu, de son sceptre entr'ouvrant l'Achaïe,
Noyer la vaste Hélice, et couvrir de ses eaux
Son propre temple orné de dons toujours nouveaux.

« Combien de villes sont mortes, pour ainsi dire, tout entières, Hélice, Pompéi, Herculanum, et tant d'autres! » (*Pensées de Marc-Aurèle*, ch. XXXIV.)

Les auteurs anciens parlent de la submersion d'*Hélice* [1], qu'Homère appelle *ville spacieuse*, Ελικην ευρειαν, où était un temple célèbre dédié à Neptune Héliconien, et qui fournit des hommes et des vaisseaux à Agamemnon contre Troie. Ils attribuent cette submersion (qui eut lieu trois cent soixante-treize ans avant notre ère) à la colère de Neptune, parce que les habitants d'Hélice, au moment où des députés ioniens étaient occupés à sacrifier dans son temple, y entrèrent, dispersèrent les victimes, et égorgèrent les députés sur les autels. Selon Pausanias (*in Achaïc.*) c'étaient de pauvres suppliants qui s'étaient réfugiés dans le temple de Neptune.

[1] Ovide en parle aussi, au livre XV de ses *Métamorphoses*.

Si quæras Helicen et Burin, achaidas urbes,
Invenies sub aquis; et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

Page 16. ....Dans cette île, ô Lemnos!
Ton protecteur sacré transporta ses fourneaux,
Du jour qu'il vit, dit-on, sur ta rive chérie,
Des femmes dont Vénus suscita la furie
Rougir leurs bras cruels du sang de leurs époux.

L'auteur exprime poétiquement une vérité physique, lorsqu'il dit que Vulcain a transporté ses fourneaux de l'île de Lemnos aux îles de Lipari, parce que les antiques volcans de cette île montagneuse sont éteints depuis longtemps, sans même qu'il en reste aucune trace, tandis que ceux des îles de Lipari, notamment *Vulcano*, sont toujours en activité [1].

A l'égard du massacre des Lemniens par leurs femmes, épisode tragique de plusieurs épopées anciennes, Apollodore raconte que, comme les Lemniennes ne rendaient aucun culte à Vénus, la déesse, pour s'en venger, leur donna à toutes une si mauvaise odeur, que leurs maris, ne pouvant en approcher, allèrent enlever dans la Thrace, qui était voisine, des jeunes filles, et partagèrent leur lit avec elles. Irritées de ce mépris, les Lemniennes tuèrent à leur retour leurs pères et leurs maris, à l'exception de la seule Hypsipyle, qui cacha Thoas, son père.

Page 18. Et sur l'Etna fumant ton sanctuaire assis
Domine ce bois sombre arrosé par l'Acis,
Où le dieu suspendit son égide sanglante,
Et de mes premiers nés la dépouille brûlante.

Vulcain avait, sur le mont Etna, un temple célèbre entouré de murs et d'arbres sacrés (dont a cru retrouver les ruines dans les temps modernes); on y gardait un feu continuel. Dans le bois et dans le temple, selon Élien (liv. XI), il y avait des chiens sacrés qui caressaient les hommes pieux et les conduisaient, mais qui déchiraient sans pitié les méchants.

[1] Thucydide dit que les Liparotes croyaient que Vulcain avait établi ses forges dans cette île (appelée aussi *Hiera*), parce qu'ils la voyaient en feu pendant la nuit, et couverte de fumée pendant le jour. Aujourd'hui ils croient que les diables, supposés auteurs des éruptions, ont été chassés par *saint Calogero*, leur patron, de l'île de Lipari, maintenant tranquille, et ont été repoussés jusque dans l'île de Vulcano.

Claudien, dans son *Enlèvement de Proserpine*, fait mention de ce bois où Jupiter avait déposé les dépouilles des Titans vaincus, et il dit que Cérès, allant à la recherche de sa fille, en aracha deux cyprès dont elle forma des torches.

Page 21. Et de l'île sonore où son trône est placé,
Éole à sa rencontre ardent s'est élancé,
Enchaînant la tempête et les vents immobiles.

L'île de Stromboli, anciennement *Strongyle*, tire son nom de sa forme conique:

Insula cui nomen facies dedit ipsa rotunda.
(C. Sever.)

Des auteurs modernes, entre autres *Mario Negio*, disent qu'il sort quelquefois des vents violents des ouvertures qui se font dans l'île de Stromboli, et prétendent que la fable d'Éole est motivée sur ce phénomène. Au reste, les anciens poëtes en ont fait la demeure d'Éole, non que cette île produise des tempêtes, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que ses habitants prédisaient par l'éternelle activité de ce volcan, et par la direction de la fumée qui en sort [1], les vents qui devaient souffler; et ils annonçaient trois jours d'avance, dit Solin (ch. XII), les changements de temps. Éole avait acquis dans ce genre une si grande expérience, que ses prédictions sur les vents ont fait supposer qu'il en était le roi.

Page 22. Elle admire au cristal d'une onde complaisante
De ses palais dépeints la face éblouissante,
Et ses toits que couronne un ombrage odorant.

A Herculanum, comme à Pompéia, les étages supérieurs étaient couverts d'un toit, et le plus souvent surmontés d'une terrasse, (*pergula*) ornée de vignes et de plantes, qui formaient un berceau aérien de verdure, de fleurs et de fruits, suspendu au-dessus des jardins inférieurs. Les murs extérieurs des habitations sont recouverts d'un stuc dur et brillant comme le plus beau marbre, et souvent peint des couleurs les plus vives.

[1] Cette fumée, la nuit, se change en feu, comme celle des autres volcans.

« Ce qui frappe le plus à Pompéi, dit M. Raoul-Rochette[1] dans son intéressant rapport sur *l'état actuel des fouilles de Pompéi*, lu en avril 1829, à la séance publique des quatre académies, ce qui confond toute attente et surpasse toute idée, principalement dans la partie de la ville voisine du forum, c'est l'aspect brillant de toutes les murailles, c'est l'effet magique de ces peintures qui semblent n'avoir encore rien perdu de leur éclat et de leur fraîcheur primitives. Assurément, rien de plus merveilleux en soi, ni de plus nouveau pour nous, ne pouvait sortir des ruines de l'antiquité, qu'une ville tout entière peinte d'un bout à l'autre, au dehors comme au dedans des habitations, et peinte de couleurs si vives, et néanmoins si harmonieuses, qu'à l'époque où ces couleurs n'avaient subi aucune altération, elles devaient produire l'apparence des matières les plus précieuses, et donner à une ville, construite des éléments les plus grossiers, l'aspect éblouissant d'une ville toute du plus beau marbre. Tout est peint à Pompéi d'une manière presque toujours conforme à l'importance de chaque habitation, et à la destination de chaque pièce, avec les sujets analogues à leur usage.... Le pavé même, tout en mosaïque, rivalise, le plus souvent, d'éclat et de variété avec la peinture des murailles, aussi bien qu'avec ce qui subsiste encore de celle des voûtes et des plafonds; en sorte que, dans tous ses détails, chaque maison devait offrir autrefois une image embellie et presque idéale de la vie réelle, et que l'homme, dans toutes les conditions, semblait n'avoir pas trop du concours de tous les arts pour satisfaire tous ses besoins. »

Page 23. Puisse un sable stérile où rampe un vil buisson
Couvrir les murs fameux consacrés par mon nom,
Et les troupeaux choisis qu'on destine à mon culte
Sur mes autels enfin paître la ronce inculte,
Si jamais de nos nœuds je perds le souvenir!

Le temps et la barbarie ont accompli à l'égard de Pæstum les souhaits de Neptune.

[1] Auteur d'un *Choix d'édifices inédits de Pompéi*, en planches coloriées au pinceau, avec un texte archéologique.

Page 23. Aux habitants du golfe un jour je dois reprendre
Le rivage usurpé que leur luxe ose étendre,
Et sur les fondements des plus fermes palais
Le pêcheur conduira sa barque et ses filets.

Salluste, par la bouche de Catilina, attaque ainsi la manie des riches Romains de bâtir dans la mer : « Etenim quis mortalium, cui virile ingenium inest, tolerare potest, illis divitias superare, quas profundant in exstruendo mari et montibus coæquandis; illos binas aut amplius domos continuare? »

Et le lyrique latin (liv. II, *Ode* 17) s'écrie :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulcri
Immemor, struis domos;
Marisque Baiis obstrepentis urges
Summovere littora,
Parum locuples continente ripa.

Les révolutions des temps, les tremblements de terre et les invasions des Barbares ont enfin mis un terme à ces caprices, dont l'excès, dit Salluste, ne pouvait trouver un terme aux richesses : *Summa lubidine divitias suas vincere nequeunt.*

NOTES JUSTIFICATIVES

DU DEUXIÈME CHANT.

Page 27. Cependant, la Sicile, en l'honneur de Cérès,
Sur son triple rivage accomplit les apprêts
D'une fête annuelle, et dont l'éclat commence
Au jour où les sillons reçoivent leur semence.

Cette description des fêtes de Cérès est conforme aux détails historiques que l'on trouve dans Diodore de Sicile (liv. v.)

Page 28. Cybèle de sa fille aborde les foyers,
Et visite en passant les murailles d'Enguie,
Où brille sa demeure, autrefois enrichie
De vaisseaux de Corinthe et d'armures d'airain,
Vénérables présents du deuxième Africain,
Où se lisait le nom du vainqueur de Carthage,
Mais de l'impur Verrès devenus le partage.

Ces faits sont détaillés dans les *Verrines*, cet immortel acte d'accusation dressé par Cicéron contre le préteur Verrès, dont j'ai extrait le fait suivant, parce qu'il est glorieux pour le divin fondateur d'Herculanum, dont Verrès voulut enlever la statue à Agrigente :

Il osa tour à tour des divers sanctuaires
Dépouiller les autels et souiller les mystères.
Un seul dieu rendit vains ses projets exécrés,
Hercule, dont les traits en bronze figurés
Objet de la ferveur du peuple d'Agrigente,
Portent de leurs baisers la trace consumante.
Tandis que de ce dieu le simulacre altier
Immobile bravait le câble et le levier,
De pierres parmi l'ombre une grêle subite
Du préteur scélérat mit la cohorte en fuite.

Page 30. Soit qu'enfin, les vaisseaux, de combattants peuplés,
Comme un camp vigilant dans M[illegible] assemblés,

Développent leurs rangs sur la vague aplanie,
Ou visitent les uns, les ports de Campanie, etc.

« L'Italie, dit Tacite (*Annales*, liv. IV), avait sur les deux mers deux flottes en surveillance, l'une à Misène, l'autre à Ravenne; sans compter les galères prises par Auguste à la bataille d'Actium, qu'il avait envoyées bien équipées de rameurs à Fréjus, pour protéger la côte des Gaules, la plus voisine de l'Italie. »

Qu'il y eût des soldats de la flotte, *classiarii*, en garnison à Pompéia, c'est ce que démontrent les ancres, les tridents, les gouvernails sculptés sur les armes que l'on y a trouvées dans le *quartier des soldats*, indépendamment des dessins qui les représentent sur les colonnes doriques du portique, où sont aussi tracés des navires grossièrement faits, et enfin les peintures analogues existantes sur la muraille.

Page 31. L'ingénieux Vulcain, délaissant son enclume,
D'île en île construit des canaux de bitume,
Et jusqu'au bord d'Hercule amène sous les eaux
Des feux éoliens les immenses ruisseaux.

Il se présente une question traitée souvent par les auteurs anciens et par les naturalistes modernes; il s'agit de savoir si les feux de Lipari ont communication avec ceux du Vésuve et ceux de l'Etna. On ne peut résoudre ce problème que par des conjectures, et mon opinion est pour l'affirmative. Les îles de Lipari ne sont séparées de l'Etna que par le groupe des montagnes qui leur servent de base commune; ces montagnes, pleines de fentes, de fissures, de sillons métalliques, peuvent avoir ainsi une infinité de canaux qui fassent communiquer ensemble les feux des différents volcans, non en réunissant leurs foyers, ce qui n'est pas possible, mais en leur procurant des évents, en servant de passages pour les vapeurs élastiques, de manière qu'un des volcans en fermentation produise des effets très-sensibles dans les autres. Ces canaux peuvent produire en quelque sorte l'effet des soufflets sur les différents foyers, et transmettre des uns aux autres les émanations élastiques de celui qui est en enfantement. La communication avec le Vésuve peut être établie de la même manière, puisque la distance entre Lipari et Naples est très-petite. L'observation vient à l'appui de ces conjectures. Il n'y a aucune vio-

lente éruption dans l'Etna et le Vésuve qui n'augmente la fermentation des iles éoliennes. Celles de ces îles ne paraissent pas réagir aussi directement et aussi fortement sur les deux autres volcans. L'éruption de l'Etna de 1780 fut précédée de tremblements de terre, qui se firent ressentir principalement dans les *monts neptuniens*, et qui jetèrent l'effroi dans Messine. Les soubresauts étaient si violents dans quelques parties de ces montagnes, que l'on craignait que quelques nouveaux volcans ne s'ouvrissent dans les environs de Messine, qui est presque placée à moitié de distance entre l'Etna et Lipari. Dans ce même temps, l'île *Vulcano* mugissait et annonçait un grand travail, qui se termina lorsque l'Etna eut fait son accouchement, et qui occasionna ce bruit et cette commotion violente dont j'ai parlé. Les observations de tous les siècles ont établi la probabilité de cette correspondance entre ces différents volcans [1]; nous en avons le témoignage d'un grand nombre d'auteurs parmi lesquels, Diodore (liv. v), Strabon (liv. vi) et Solin (ch. xi). (Dolomieu, *Voyage aux îles Lipari.*)

Page 32. Parmi des lacs creusés dans des grottes profondes,
Des forêts qu'en naissant font résonner lés ondes,
Et des rochers, débris des confins disparus
Qui joignaient autrefois les états d'Œnotrus,
La Sicile isolée et l'éparse Éolie.

Voici ce qu'on lit dans Diodore de Sicile (liv. iv), que nous nous bornerons à citer dans cette matière, *quam poetarum maximi celebrant*, dit Sénèque, *Quest. Nat.* : « Les anciens historiens racontent que la Sicile était autrefois une presqu'île, et voici comme ils prétendent qu'elle est devenue île. Dans l'endroit le plus étroit

[1] Il y a aussi une correspondance entre le Vésuve et la Solfatare, deux volcans entre lesquels Naples se trouve placée; les tremblements que cette ville éprouve n'en sont-ils pas la preuve?

Giorno verrà, ma sia da noi lontano,
Che stenda il tempo con feroce gioja
Su questo suol la prepotente mano.

E Partenope allor convien che muoja,
Preda pur essa del destin severo
Di Tiro, di Cartagine e di Troja.

(I scavi d'Ercolano, *Terzina di Mich. d'Urso.*)

de cet isthme, les vagues de la mer frappaient l'un et l'autre rivage avec tant de violence qu'elles se firent un chemin en rompant les terres qui les empêchaient de se joindre. Pour prouver leur opinion, ils disent que, longtemps après, on a bâti sur le lieu même une ville à laquelle on a donné le nom grec de *Rhège*, mot qui signifie *rupture*. Quelques auteurs cependant ont écrit que cette séparation n'a été causée que par de violents tremblements de terre. Hésiode dit, de son côté, que, pour garantir la côte de Sicile des fréquents débordements d'une mer fermée, le héros Orion forma par un grand transport de terres le cap Pélore, sur lequel il bâtit un temple de Neptune, très-fréquenté. »

« Quant aux îles éoliennes, toutes ces îles, dit Dolomieu (*Voyage aux îles Lipari*) doivent certainement leur formation aux feux souterrains. Elles se sont élevées par accumulation au milieu de la mer qui les baigne; mais les violentes éruptions qui les ont produites, ou ensemble, ou successivement, sont sûrement antérieures aux temps de l'histoire, puisqu'aucun historien ne dit rien de leur origine. Cependant leur formation a dû être précédée de chocs violents et de tremblements de terre qui doivent avoir ébranlé la Sicile et la partie de l'Italie qui en est voisine. »

Page 32. Et le temple éclatant qu'un illustre Argonaute
A Junon l'Argienne éleva sur la côte.

Pline (liv. III) place dans le territoire des Picentins (*la côte d'Amalfi*) le temple de Junon argienne, fondé par Jason : *Ager picentinus templo Junonis argivæ ab Jasone condito insignis*. Ce temple, dit-on, existe encore sous le nom de *Gifuni*, et est consacré à la Sainte Vierge, sous le titre d'*Assomption*. Mais Strabon (liv. V) le place dans le territoire des Lucaniens (*la principauté citérieure*), à environ cinquante stades de Pæstum, près de l'embouchure du Silar (*le Selé*), fleuve qui se décharge dans la mer tyrrhénienne (*le golfe de Salerne*), et auquel les anciens attribuaient la propriété de pétrifier toutes les plantes qu'on y jetait, sans altérer leur couleur ni leur forme. Lequel des deux géographes doit être préféré? Sans doute, Pline, le plus récent, par conséquent le correcteur de Strabon.

Page 33. Les brûlantes vapeurs dont fument vos lambris
Ne sont pas plus à craindre, ô filles de Doris!

Que celles qu'à travers sa prison échauffée
Exhale incessamment le monstrueux Typhée,
Dont le corps enlacé d'invincibles liens
S'étend des champs de Cume aux bords siciliens.

« Pindare, dit Strabon (liv. v), donne à sa mythologie plus de vraisemblance, en la conformant aux phénomènes connus. Depuis les environs de Cumes jusqu'en Sicile, le dessous de la mer est rempli de feux et percé de certaines cavités par où les différentes îles communiquent, non-seulement entre elles, mais aussi avec la terre ferme; ce qui fait que le sol sur lequel l'Etna s'élève, celui des îles Liparéennes, celui des environs de Naples, de Dicéarchie (*Pouzol*), de Baïes, et celui de Pithécuse (*Ischia*), sont tous de cette nature dont les effets ont été si souvent décrits par les historiens. Ainsi le poëte, d'après une pareille observation, suppose (*Pyth.*, ode I) que la couche de Typhée, vu la grandeur du Géant, occupe tout cet espace. »

Page 35. Voisin du sanctuaire où réside Pallas,
Fils indompté d'Alcmène, en vain ton temple, hélas!
Du pieux Pollius riche et naissant ouvrage,
Dans le golfe profond plonge sa vaste image.

« Enfin, dieu de Tirynthe, Pollius renouvelle tes sacrifices, et montre dans les accroissements de ton temple, la cause qui, pendant une année, a suspendu leurs cours. Tu habites, non plus un rivage dénué de richesse et de beauté, un toit propre au nocher vagabond, mais de brillants portiques et des voûtes soutenues par des colonnes de marbre grec. . . . .
J'en crois à peine mon esprit et mes yeux. Toi, naguère habitant obscur et champêtre d'un réduit sans barrière, d'un autel sans grandeur, Alcide, d'où te vient ce palais radieux, cet éclat inattendu? Oui, il est des destins pour les dieux, il en est pour la terre. Effet rapide de la piété! ici, des sables stériles, une montagne dont la mer baignait les flancs, des rochers hérissés de buissons, des sentiers inaccessibles aux pas des humains s'offraient naguère aux yeux. Quelle force a si tôt triomphé de la dureté des rocs? est-ce l'archet d'Amphion, ou la lyre de Thrace qui a formé ces murs? l'année voit avec surprise terminé dans le cercle étroit de deux fois six mois l'ouvrage d'un siècle. Le dieu lui-même a prêté son bras,

élevé son temple, ébranlé avec effort ces masses inébranlables, et de son immense poitrine repoussé cette montagne. On dirait un travail commandé par sa cruelle marâtre. . . . .
De son temple vaste et superbe, Alcide domine la plaine liquide, défie le sanctuaire voisin de sa marâtre, et appelle sa sœur Pallas dans son digne séjour, dont la beauté arrête le vaisseau le plus favorisé des vents. » (Extrait de la *silve* de Stace, intitulée : *Hercules Surrentinus Pollii Felicis.*)

Page 38. Le nébuleux Auster. . . . .

Le seul entre les Vents que le maître du ciel
S'associa pour perdre un monde criminel,
Et dont l'impure haleine en vapeurs pestilentes
Fait fumer de Phlégra les collines brûlantes.

Rex superum. . . . .
Protinus æoliis Aquilonem claudit in antris,
Et quæcumque fugant inductas flamina nubes :
Emittitque Notum; madidis Notus evolat alis, etc.
(Ovid., *Metam.*, lib. I.)

Le vent du midi fait fumer le Vésuve, et c'est à son influence que l'on doit rapporter ce que dit Capaccio, dans son *Antichità di Pozzuolo* : « Da i colli alti e banchi che circondano la *solfatara* prorompono nere e fumose esalazioni, che spirando odor di solfo, il fà con alcuni venti spesso sentire insin 'a Napoli, e oltre ancora che in detta città spesso cagiona la nerezza de i marmi e delle statue che vi sono, come in molte chiese si vede che perciò bisogna averne cura particolare per mantenerle bianche e pulite. »

Page 39. Le Vulturne, l'Eurus dont le vol foudroyant
Lance à flots enflammés le sable d'orient;
Sur son poudreux visage éclate encor la gloire
De ce jour dont Clio conserve la mémoire,
Où funeste aux Romains son souffle martial
Fit aux champs de Daunus triompher Annibal.

Silius Italicus (liv. IX), a fait une description poétique du combat du Vulturne ou Eurus [1] contre les Romains dans la plaine de Cannes, où le vent et le soleil d'orient, dit Sénèque (*Quest. Nat.*), furent les auxiliaires du vainqueur.

[1] On confond ces deux vents.

Page 39. Mais le premier tu cours, triste époux d'Orithye,
Venger sur la cité par Hercule bâtie
Le meurtre de tes fils, Calaïs et Zéthès,
Que le vaisseau parlant guida chez Aëtès,
Et que leur destinée, au retour de Colchide,
Dans Ténos fit tomber sous les flèches d'Alcide.

Ce mythe de Borée et ses enfants se trouve rapporté par Apollonius de Rhodes (*Argonaut.*, liv. 1), d'où le poëte l'a tiré.

Page 40. ....Les autres Argonautes
Osèrent de Mysie abandonner les côtes
Sans le héros, qui seul au loin portant ses pas,
Appelait à grands cris Hylas, son cher Hylas.

On a découvert à Herculanum un tableau représentant Hylas enlevé par les nymphes du fleuve Ascanius, tandis qu'il est occupé à puiser de l'eau dans le fleuve; sujet d'une charmante idylle de Théocrite. La carnation du jeune Hylas est très-vive; les nymphes sont coloriées d'un pinceau délicat et suave. Le geste que fait Hercule, en portant son doigt à sa bouche, peint bien son dépit concentré et le chagrin qu'il ressent de la perte de l'enfant, qu'il cherche en vain.

Page 40. De tous les Vents Borée est le plus redoutable;
Plus d'exploits ont marqué son courage indomptable.

Lorsque Xerxès marchait contre les Grecs, l'oracle ordonna aux Athéniens d'appeler leur gendre à leur secours; ils invoquèrent Borée, qui ayant épousé Orithye, fille d'Érechthée, leur roi, fut dans cet instant regardé comme leur gendre. Ils lui adressèrent des prières, lui offrirent des victimes, et la flotte des Perses fut dissipée, étant échouée en partie contre les écueils de la côte de Sépias en Thessalie. On lui bâtit sur les bords de l'Ilissus un temple où l'on solennisait en son honneur des fêtes nommées *Borésines*. Il était de la destinée des Grecs, dit Pausanias (*in Arcadic.*), d'être sauvés plus d'une fois par le vent de Borée, car ce même Vent empêcha que Mégalopolis ne fût prise. En effet, les Lacédémoniens, après avoir attaqué et taillé en pièces les Mégalopolitains, avaient mis le siége devant leur ville, et battaient ses murailles avec tant de force, que la brèche aurait sans doute été fort grande dans l'espace d'une nuit, si Borée, par sa violence

continuelle, n'eût abattu et brisé les machines des assiégeants. Les Mégalopolitains, en reconnaissance, lui consacrèrent un temple et lui offrirent des sacrifices. Enfin les habitants de Thurium ayant été délivrés d'un grand péril, par le souffle de Borée qui fit périr la flotte de Denys-le-Tyran, leur ennemi, offrirent aussi des sacrifices à Borée, le déclarèrent citoyen de leur ville, en lui assignant une maison avec un champ, et célébrèrent tous les ans une fête en son honneur. Pétrone appelle ce Vent, le possesseur habitué des côtes d'Italie : *Sæpissime italici littoris Aquilo possessor.*

Page 42. Et lorsque d'Ilion, qu'il avait dévasté,
Il revint sans les siens, de sa route écarté.

Homère (*Iliade*, liv. v) dit qu'Hercule étant venu à Troie pour contraindre le roi Laomédon à lui remettre les coursiers qui devaient être le prix de ses services, bien qu'il n'eût avec lui que six vaisseaux et peu de troupes, il ravagea cette ville, et changea ses rues en déserts.

Page 42. Il croit revoir déjà le doux éclat du jour
Qu'avec lui partageaient, dignes de son amour,
Sept filles par sa perte au désespoir plongées,
Et par Téthys émue en alcyons changées.

Le désespoir des sept filles d'Halcyonée forme un épisode du poëme de *la Guerre des Géants*, par Alma, qui les nomme l'une après l'autre, tandis qu'elles se précipitent dans la mer :

Asterie ex alta misit se prima fenestra ;
Dumque cadit, *Drimo* labentem nomine clamat :
Me comitem spernis? sequor. *Alcippenque* prehensam
Præcipitat secum. *Phthoniæ* placet exitus idem,
Et *Palena* tibi. Turbata *Methona* sorores
Voce vocans, multumque gemens miserabilis *Anthe*,
Tandem etiam dulcem vitam lucemque perosæ,
Projecere animas. Vidit neptunia conjux,
Vidit et ingemuit, nec sivit in æquore mergi,
Et quot virgineæ fuerant mira arte volucrum
Se totidem reddunt facies, sumptisque turones
Littora nota petunt pennis, semperque morantur
Fluctibus, et scopulos lacrymosis vocibus implent,
Dilectæ Tethydi alcyones nymphisque marinis.

Page 44. Et dans ce profond gouffre il choisit un asile,
Invisible, voisin du royaume des morts
Dont la lugubre entrée, ô Cume! est sur tes bords
Aux mânes seuls ouverte, et jadis fut permise
Aux rejetons vivants de Laërte et d'Anchise.

L'idée du Vésuve représenté comme le séjour du Chaos, père de la Nuit, rappelle l'antique inscription rapportée par Martorelli, qui atteste que cette montagne volcanique était consacrée au Jupiter des mânes : *Jovi O. M. summano exsuperantissimo* [1].

Après le champ de bataille de l'Iliade, quel théâtre d'épopée, plus poétique que le golfe de Naples, sillonné par les Argonautes, par les Grecs et les Troyens? là, l'île de Caprée, qu'aime à visiter le devin Protée, élève ses cimes couronnées des douze palais consacrés aux dieux par Tibère; Ischia foule les cent têtes du turbulent Typhée [2]; Procida presse le Titan Mimas [3]. Ici, fument les tombeaux des Géants, fils immortels de la Terre, que couvrent les restes de villes fameuses, nommées par les compagnons d'Ulysse et d'Énée, et les débris des palais champêtres, jadis habités par Marius, par Lucullus, par Pompée, par César, par Caton son indomptable ennemi, par Cicéron, par Hortensius son émule, et par le chantre d'Énée, inhumé sur le mont Pausilyppe. Là, s'ouvrent l'antre prophétique de Cumes, au pied de la roche euboïque surmontée du temple d'Apollon bâti par Dédale, la vallée souterraine des ténébreux Cimmériens, l'Averne, où descendirent vivants, introduits par les Muses d'Homère, de Virgile et de Silius Italicus, le sage Ulysse, le pieux Énée et le chaste Scipion, enfin le port et le rivage de Pouzol, hôtes du monde entier [4]. Non loin de là, fermente Parthénope, fière du tombeau de sa sirène, de ses jeux sacrés et de sa nombreuse population. A quelque

[1] Toutefois, je pense que le nom de *Somma* que porte la plus ancienne des cimes du Vésuve, qui autrefois ne formait qu'une seule montagne, est historique, et aura donné naissance à *Summanus*. En effet, on dit *Jupiter summanus*, comme *Jupiter vesuvinus* ou *vesvius;* témoin l'inscription de Capoue, citée par Pellegrini ; JOVI VESUVIO SAC.

[2] *Inarime Jovis imperiis imposta Typhœo.* (VIRG., *Æneidos* lib. IX.)

[3] *Adparet Prochyte sævum sortita Mimantem.* (SIL. ITAL., lib. XII.)

[4] *Dicarchei portus, et littora mundo hospita.* (STAT., *Silv.*, lib. III.)

distance, s'avance vers la mer cette ville, contemporaine de Troie, fondée par Hercule, de la même main qui renversa une première fois la ville du parjure Laomédon. Cette autre ville doit son nom au passage pompeux et triomphant des bœufs de Géryon, reconquis sur les Géants. Auprès, sont les ruines de Stabie démolie par Sylla vainqueur impitoyable, illustrées par une ruine plus grande encore, par la chute de Pline, étouffé par les vapeurs du Vésuve voisin, cette tombe homicide du prince des Géants, dont la cime pyramidale domine et menace toute la côte; enfin, s'élève sur une rive escarpée Surrente, ainsi appelée du voisinage des Sirènes, et auprès le promontoire décoré d'un temple consacré par Ulysse à Minerve, qui le fit triompher de leurs charmes funestes.

Page 45. Le nuage ensoufré sur ta ville épandu
A ton regard distrait se mêle confondu
Aux légères vapeurs qui dans l'air exhalées
Montent du sein des lacs, des fleuves, des vallées.

Virgile, en dépeignant dans ses *Géorgiques* (liv. II), le territoire de la Campanie, n'a pas manqué de parler de ce léger brouillard, qui pendant une partie du jour couvre les rives du golfe, qu'il avait sous les yeux :

Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
Et bibit humorem, et, quum vult, ex se ipsa remittit;
Quæque suo semper viridi se gramine vestit,
Nec scabie et salsa lædit rubigine ferrum,
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos :
Illa ferax oleæ est, illam experiere colendo
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.

Pour ce terrain poreux où l'air trouve un passage,
Qui pompe sa vapeur et l'exhale en nuage;
Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais,
Où le coûtre brillant ne se rouille jamais,
Ce fonds se prête à tout, pourvu qu'on le cultive;
Il se couvre d'épis, il fait mûrir l'olive;
La vigne, si je veux, s'y marie aux ormeaux,
Ou dans des prés fleuris il nourrit mes troupeaux.

Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes :
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons,
Dont la riche Capoue admire les moissons.

(*Traduction* DE DELILLE.)

Page 46. Aujourd'hui, réjoui par un nectar fumeux,
L'élève de Linus saisit son luth fameux.

Sur un vase grec, de la précieuse collection de M. C.-L.-F. Panckoucke (auteur de l'*Héracléide*, ou Histoire d'Hercule par les monuments), Hercule est représenté armé, le pied gauche élevé sur une espèce de socle composé de deux degrés, pinçant de la lyre heptacorde, en présence de Minerve assise, qui se détourne pour l'entendre; derrière le héros est peint Mercure, barbu, tenant un long caducée. Ce sujet se trouve répété sur un vase grec d'une autre collection publiée par M. de Laborde.

Page 46. Et dit d'abord, comment la reine de Phrygie
De ses voiles pourprés l'orna dans une orgie,
Et comment, du sommeil dans un antre surpris;
Par un faune effronté pour la reine il fut pris.

Ovide (*Fastes*, liv. II) raconte ainsi cette aventure d'Hercule :

A l'humide lueur du pâle crépuscule,
Omphale sur le Tmole arrive avec Hercule.
De tuf, de pierre ponce un antre lambrissé
Leur présente un abri de pampres tapissé.
Là, tandis que pour eux un doux repas s'apprête,
De ses propres atours elle orne sa conquête :
De sa pourpre gétule elle aime à l'ajuster.
Dans la ceinture d'or qu'elle vient de quitter
Elle met à l'étroit sa gigantesque taille.
Gêné dans ses habits, le héros se travaille,
Brise les bracelets faits pour un autre bras,
Et ses pieds sont noués de rubans délicats.
De la lourde massue Omphale s'est armée ;
Elle coiffe son front du lion de Némée,
Et s'amuse, en riant, à tirer du carquois
Les traits les plus légers, dards pesants pour ses doigts.
Les amants travestis se livrent à la joie,
Et goûtent le sommeil que la nuit leur envoie.

Placés l'un près de l'autre en des lits séparés,
Ils reposent leurs sens de nectar enivrés.
Le lendemain, au dieu de la grappe vermeille,
Ils font un sacrifice, et sont chastes la veille.
La Nuit avait fourni la moitié de son tour.
Que n'ose point un faune enhardi par l'amour?
Le lascif adultère, à la faveur de l'ombre,
Marchant à pas furtifs, arrive à l'antre sombre.
Il voit d'un lourd sommeil les esclaves dormants;
Il espère qu'ainsi dorment les deux amants.
Il interroge l'ombre, et dans sa marche errante
Au-devant de ses pas porte une main prudente.
Il vient au lit d'Omphale, il le touche, et d'abord
Le hasard et ses vœux semblent être d'accord.
Mais sentant les longs crins du lion de Némée,
Il frémit, et sa main se retire alarmée;
Il recule, semblable au voyageur troublé
A l'aspect d'un serpent que ses pieds ont foulé.
Il marche au lit voisin. Une étoffe moelleuse
A rassuré les doigts de sa main amoureuse;
Il palpite, il s'approche, et ses désirs puissants
Des ardeurs de Priape ont embrasé ses sens.
Il lève sur les pieds la tunique étendue,
Et trouve les poils durs d'une jambe velue.
Alcide se réveille, et, hors du lit jeté,
Repousse loin de lui l'adultère effronté.
Des flambeaux apportés aux yeux surpris d'Omphale
D'une scène grotesque éclairent le scandale.
Faune confus gémit, et hors du lit poussé,
Se relève honteux, de sa chute froissé.
Tu railles, belle Omphale, un amant ridicule;
Hercule en rit, et tous en ont ri comme Hercule.

(*Traduction* DE SAINT-ANGE.)

NOTES JUSTIFICATIVES

DU TROISIÈME CHANT.

Page 51. Ces flèches que l'ami du fils d'Amphitryon,
Philoctète mourant, au retour d'Ilion,
Laissa dans Thurium, cité par lui construite,
Où l'œil du voyageur aujourd'hui les visite.

On lit dans Justin, liv. xx, ch. 1 :

« Thurinorum urbem condidisse Philoctetem ferunt, ibique adhuc monumentum ejus visitur, et Herculis sagittæ in Apollinis templo, quæ fatum Trojæ fuere. »

Page 52. Mars de son fils Cycnus t'impute le trépas;
Non sans honte lui-même il songe à ces combats
Où ta lance à Pylos, et non loin de Trachyne,
Rougit deux fois du sang de sa cuisse divine.

Hésiode, dans sa description du *Bouclier d'Hercule*, fait mention de ces deux combats, où Hercule triompha du dieu Mars qui l'avait attaqué, entraîné la première fois par sa passion pour les combats, et la seconde fois, par le désir de venger son fils Cycnus, tué sous ses yeux par Hercule.

Page 52. Aux yeux du Pythien tu n'as point expié
L'enlèvement fatal du delphique trépié.

« C'est une tradition à Delphes, qu'Hercule, fils d'Amphitryon, étant venu pour consulter l'oracle, Xénoclée, qui était pour lors la prêtresse du dieu, ne lui voulut rendre aucune réponse, parce qu'il était encore tout souillé du meurtre d'Iphitus. On dit qu'Hercule, fâché de ce refus, emporta du temple un trépied, et que la prêtresse s'écria : « Αλλος αρ' Ηρακλεης τιρυνθιος, ουχι κανωβευς : » *C'est Hercule de Tirynthe, et non celui de Canope ;* car auparavant, Hercule l'Égyptien était venu aussi à Delphes. Mais enfin, le fils

d'Amphitryon ayant rendu le trépied, il obtint de la prêtresse tout ce qu'il voulut [1]. » (PAUSANIAS, *in Phocic.*)

Page 54. S'il est vrai que la Parque, en désastres féconde,
Doive en le ravageant renouveler le monde
Qui s'écroule en partie, en masse maintenu.

« Tout est soumis à la même loi. La Nature n'a rien fait pour être immobile : chaque partie de la terre s'écroule en son temps. Dans une grande ville, c'est tantôt une maison et tantôt une autre qui menace ruine : de même dans ce globe terrestre, dont l'ensemble se maintient, c'est tantôt une partie et tantôt une autre qui se dégrade. Tyr fut jadis célèbre par son écroulement; l'Asie perdit à la fois douze de ses villes : il y a un an que l'Achaïe et la Macédoine furent assaillies par le même fléau; c'est aujourd'hui le tour de la Campanie. Ainsi la destruction fait sa tournée dans le monde, et revient sur ses pas vers les lieux qu'elle avait longtemps omis. Il y a des régions qu'elle attaque plus ou moins souvent, mais elle ne souffre pas qu'aucune soit exempte de ses coups. Ainsi, ce n'est pas seulement l'homme, machine frêle et de peu de durée, mais les villes, les continents, les rivages même et la mer, qui sont asservis au Destin. » (SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, liv. VI.)

Page 56. Les figuiers parfumés dont le sol se couronne,
Et qu'enlace en festons la plante d'Érigone.

Caton (*de Re rust.*, c. VIII) dit, que les figues *herculaniennes* aiment un lieu gras et fumé : *In loco autem crassiore aut stercorato ficos herculaneas serito* [2].

[1] Un vase grec, très-intéressant, de la collection de M. Panckoucke, représente Hercule couvert de la dépouille du lion de Némée, l'arc et le carquois suspendus à l'épaule gauche, se retournant, l'épée haute, et menaçant Apollon qui le poursuit et veut lui reprendre son trépied. Près d'Hercule est placée Minerve, qui cherche à calmer le héros prêt à engager une lutte avec le dieu. En arrière d'Apollon accourt Latone, qui le saisit au corps et paraît craindre pour son fils les chances d'un combat avec le redoutable fils d'Alcmène.

[2] Si toutefois *ficus herculanea*, dont parlent aussi Pline, liv. XV, et Macrobe, *Saturn.*, liv. II, ne signifie pas *la figue d'Hercule*, comme *ficus pompeia* et *pompeiana*, dans ces deux auteurs, signifie, non la figue de

Page 57. Comme un homme qui loin de la clarté chérie
Par un crime exilé sous les monts d'Ibérie
Se plonge en leur enceinte, et d'un fer indigent
Va creuser les sillons d'un champ d'or ou d'argent.

Diodore de Sicile (liv. v), en vantant l'abondance des mines de l'Espagne, dont les Phéniciens profitèrent les premiers, remarque qu'elles furent toutes ouvertes et exploitées par les Carthaginois, du temps que ce peuple était maître de l'Espagne; que ce fut par ce moyen qu'ils combattirent et inquiétèrent prodigieusement les Romains, les Siciliens et les Africains; et que depuis que les Romains avaient subjugué l'Espagne, ses provinces étaient remplies d'un nombre infini d'Italiens qui en rapportaient des richesses immenses, parce qu'ils achetaient des esclaves en grand nombre, qu'ils mettaient sous la conduite des intendants des mines.

Page 58. Autrefois le Géant de son ardente haleine
A miné du volcan la cime aérienne,
Qui, stérile au milieu de verdoyants coteaux,
Montre une cendre aride et de noirs soupiraux.

Voici la description faite par Strabon (liv. v) du mont Vésuve, avant l'éruption de 79, de cette montagne fatalement célèbre, dont les géologues discutent aujourd'hui l'origine :

« Au-dessus de ces lieux domine le mont Vésuve, offrant sur toute sa surface, excepté vers sa cime, un sol très-agréable. Cette cime, plane dans sa plus grande partie, mais totalement stérile, semble à la vue n'être qu'un monceau de cendres, et l'on y rencontre de longues cavités, formées de pierres, toutes de couleur fuligineuse, comme si elles avaient été calcinées par le feu. De là nous pouvons inférer que ce mont fut jadis un volcan, et renferma des bassins de feux qui se seront éteints, lorsque l'aliment leur aura manqué. Peut-être même est-ce à ce volcan qu'il faut attribuer la fertilité des campagnes d'alentour; comme, à ce que l'on prétend, ce sont les éruptions causées par les feux de l'Etna qui,

Pompeïa, mais de *Pompée*, qui, selon Pline, la fit connaître. *Herculaneus* a la même acception qu'*herculeus* : ainsi, *pagus herculaneus* signifie *bourg d'Hercule* et non d'*Herculanum*, et *rivus herculaneus*, le ruisseau d'Hercule, voisin de la célèbre *eau vierge* qu'Agrippa fit conduire à Rome.

ayant couvert de cendres une partie du territoire de Catane, en ont fait un vignoble excellent. »

Diodore (liv. IV) dit également que le mont Vésuve jetait autrefois des flammes comme le mont Etna, et qu'on y remarquait encore de son temps les traces de son ancien embrasement. Silius Italicus (liv. XXII) peint de même le Vésuve, avant l'éruption :

Monstrantur vesvina juga, atque in vertice summo
Depasti flammis scopuli, stratusque ruina
Mons circum, atque Ætnæ fatis certantia saxa.

Nous ajouterons à ces citations un passage important de l'*Apologétique* de Tertullien, où il veut prouver que, longtemps avant l'existence du christianisme, le monde avait essuyé des catastrophes pareilles à celles dont, en son siècle, on rejetait la cause sur l'établissement de la religion chrétienne : « Oro vos, ante Tiberium, id est, ante Christi adventum, quantæ clades orbem et Urbem ceciderunt... Nondum judæum ab Ægypto examen Palæstina susceperat, nec jam illic christianæ sectæ origo consederat, quum regiones ac fines ejus Sodomam et Gomorrham igneus imber exussit... Sed nec Tuscia neque Campania de Christianis querebatur, quum Volsinios de cœlo, Pompeios de suo monte, perfudit ignis. » Or, l'incendie de Volsinium (*Bolsena*), dont parle Tertullien, remonte à l'an 93 avant l'ère chrétienne, et l'embrasement du Vésuve funeste à Pompéia doit être rapporté à une époque antérieure.

Indépendamment de ces autorités, les grandes pierres de lave dont se sont trouvées pavées les villes d'Herculanum et de Pompéia, attesteraient au besoin l'existence d'éruptions vésuviennes antérieures à celle de 79, mais dont l'histoire n'a point parlé; à moins qu'on ne veuille prendre à la lettre ce que dit le même Silius (liv. VIII), que *le Vésuve présagea par une éruption la défaite de Cannes* :

Ætnæos quoque contorquens e cautibus ignes
Vesbius intonuit, scopulisque in nubila jactis
Phlegræus tetigit trepidantia sidera vertex.

Page 59. Ses frères, cependant, sous les monts d'alentour
Par des efforts pareils conspirent à leur tour;
De leur sein palpitant la blessure enflammée
Exhale au loin l'odeur de la foudre allumée,

Et souvent agités leurs fronts séditieux
Font pâlir les mortels en provoquant les dieux.

Silius Italicus (liv. XII) décrit ainsi les champs phlégréens :

...................Tum sulfure et igni
Semper anhelantes coctoque bitumine campos
Ostentant : tellus atro exundante vapore
Suspirans, ustisque diu calefacta medullis,
Æstuat, et stygios exhalat in aera flatus :
Parturit, et tremulis metuendum exsibilat antris.
Interdumque cavas luctatus rumpere sedes,
Aut exire fretis, sonitu lugubre minaci
Mulciber immugit; laccrataque viscera terræ
Mandit, et exesos labefactat murmure montes.
Tradunt herculea prostratos mole Gigantas
Tellurem injectam quatere, et spiramine anhelo
Torreri late campos, quotiesque minantur
Rumpere compagem impositam, expallescere cœlum.

Page 59. Ainsi l'île en travail qu'ombrage l'Épomée,
Les monts leucogéens toujours ceints de fumée,
L'Oliban hérissé des rochers les plus durs,
Les coteaux de Stabie, et tes humides murs,
Pouzol, versent un baume en prodiges fertile.

L'île d'Ischia, appelée Inarime, et *Ænaria*, possède des eaux médicinales, dont parle Stace (*Silves*, liv. III) :

Ænariæque lacus medicos.

Columelle (*de Cultu hortorum*) parle de celles de Stabie :

Fontibus et Stabiæ celebres et vesvia rura.

« On doit aux eaux bien des divinités dont les noms différents augmentent le nombre des dieux, et la fondation de plusieurs villes, telles que Pouzol dans la Campanie, Aix dans la province narbonnaise, etc.; mais elles ne coulent en aucun endroit plus abondamment que dans le golfe de Baïes, et il n'est point d'eaux médicinales dont les propriétés soient plus variées, puisqu'il y en a de sulfureuses, d'alumineuses, de salines, de nitreuses, de bitumineuses, et quelques-unes mêlées d'acide et de sel. Il y en a dont la seule vapeur est un grand remède; elles sont si

chaudes qu'elles chauffent les bains, et qu'elles font même bouillir l'eau froide sur les siéges des baigneurs. Celles-ci s'appellent à Baïes les *Posidiennes*, du nom de Posidès, affranchi de l'empereur Claude : on y fait cuire encore la viande. Celles qui ont appartenu à Licinius Crassus, conservent leur chaleur jusque dans la mer où elles fument, en sorte qu'au milieu des flots il existe quelque chose de salutaire pour nous. Toutes ces eaux, suivant leur genre, sont bonnes pour les maladies des nerfs et des pieds, pour les sciatiques, pour les luxations et les fractures; elles débarrassent le ventre, guérissent les plaies, dissipent particulièrement les maux de tête et d'oreilles. Les eaux de l'île Ænaria guérissent la pierre, ainsi que celles du territoire de Stabie, qu'on nomme *demi-acidules*. Les fontaines *Leucogées*, entre Pouzol et Naples, sont bonnes pour les yeux, et pour les blessures. Les eaux *cicéroniennes* sont spécifiques pour les yeux. La *villa* où elles se trouvent est bien digne qu'on en conserve la mémoire; elle est sur le chemin de Pouzol au lac Averne, assise sur le bord de la mer, et remarquable tant par son portique que par son bois; Cicéron l'appelait son *Académie* [1], à l'exemple de celle d'Athènes. C'est là qu'il a composé les ouvrages qu'il a nommés *Académiques*, et qu'il s'était préparé un monument à sa mémoire, comme s'il lui en eût fallu d'autres que ses écrits répandus dans tout l'univers. Peu de temps après sa mort, Antistius Vetus en étant devenu possesseur, il sortit tout d'un coup de terre, dans l'avant-cour, des sources d'eau chaude excellentes pour la vue, et qui furent célébrées en vers par Lauréa Tullius, l'un des affranchis de Cicéron : mémorable exemple de l'influence de ce grand génie sur ceux même qu'un devoir servile approchait de lui ! Je vais rapporter ces vers, dignes d'être lus non-seulement sur le lieu, mais partout ailleurs :

Quod tua, romanæ vindex clarissime linguæ,
Silva loco melius surgere jussa viret;
Atque Academiæ celebratam nomine villam
Nunc reparat cultu sub potiore Vetus:

[1] Il en reste quelques ruines.

Hic etiam apparent lymphæ non ante repertæ,
Languida quæ infuso lumina rore levant.
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
Hoc dedit, hac fontes quum patefecit ope.
Ut, quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures, oculis quæ medeantur, aquæ [1]. »
(Plinius, lib. xxxi, cap. 2 et 3.)

Page 60. Ainsi la tiède Baie en son golfe tranquille
Voit, sur des vaisseaux peints aux mâts parés de fleurs,
Au seul bruit des concerts, aborder les douleurs.

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,

a dit le voluptueux Horace.

Voici des détails sur Baïes et ses bains, tirés des lettres li et lvi de l'austère Sénèque :

« J'ai quitté Baïes le lendemain de mon arrivée. Malgré ses avantages physiques, c'est un lieu qu'on doit fuir, la débauche en a fait son théâtre. . . . . Nulle part elle n'est plus entreprenante et ne se met plus à l'aise : comme si la licence était en ces lieux une dette indispensable! . . . . Qu'ai-je besoin de voir des ivrognes chanceler sur le rivage, et des repas sur l'eau, et des concerts dont le lac entier retentit, et mille autres excès que, comme s'il n'y avait plus de lois pour elle, la débauche n'ose pas seulement commettre, mais afficher? . . . .
Que m'importent ces bains d'eau chaude où une vapeur brûlante épuise les corps par une transpiration forcée? Le vrai sudorifique, c'est l'exercice. . . . .
Literne était pour Scipion un exil plus convenable que Baïes. Un

[1] Imitation en vers français par M. de Querlon :

Ornement immortel de la langue romaine,
Combien s'est embelli ton rustique domaine!
Que ton *Académie* a de charmes nouveaux!
Par les soins de *Vetus* que tes bois sont plus beaux!
Pour surcroît d'agrément, d'une source récente
Il coule pour la vue une onde bienfaisante,
Des eaux qu'en ton honneur ont fait naître les dieux,
Présent de leur bonté, merveille de ces lieux
Tes écrits lus sans cesse, et par toute la terre,
Demandaient pour nos yeux ce secours salutaire.

tel homme ne devait pas faire une chute si molle. Marius, Pompée, César, les premiers Romains que la Fortune revêtit du pouvoir suprême, se bâtirent, il est vrai, des maisons à Baïes, mais sur la cime des montagnes. Il y avait quelque chose de plus militaire à dominer ainsi sur une vaste étendue de terrain. A voir la position, le site, la forme de ces édifices, on les eût moins pris pour des maisons de plaisance que pour des forteresses. Pensez-vous que jamais Caton se fût établi à Utique, pour y voir des femmes adultères naviguer sous ses yeux? pour admirer des barques de toute espèce et de toute couleur, sur un lac parsemé de roses? pour entendre, pendant la nuit, des concerts bruyants et des chansons lubriques? N'eût-il pas mieux aimé passer le reste de sa vie dans un retranchement, qu'une seule nuit en pareille société? N'en doutons pas, il vaut mieux, pour un homme, être éveillé par la trompette que par une symphonie. . . . .
Mille cris confus retentissent autour de moi. Je loge au-dessus d'un bain. Figurez-vous toutes les espèces de bruits qui peuvent importuner les oreilles. Ce sont des athlètes qui s'exercent, qui balancent leurs bras chargés de masses de plomb; qui poussent des gémissements quand ils succombent à la fatigue ou feignent d'y succomber, des sifflements et des soupirs profonds quand ils laissent échapper leur haleine longtemps retenue. Si le hasard y amène un de ces baigneurs vulgaires, qui se borne à l'onction la plus commune, j'entends le bruit du frottement; et le son varie, suivant que sa main frappe ou du creux ou du plat. C'est bien pis encore s'il survient un joueur de paume, qui commence une partie réglée. Ajoutez les ivrognes, les filous pris sur le fait, et les chanteurs, qui ne trouvent leur voix belle que dans le bain; le bruit de l'onde agitée, toutes les fois qu'on entre dans la cuve. Au milieu de ce vacarme qui serait insupportable, n'eût-il que l'inconvénient d'être enfermé, représentez-vous un épileur qui, pour se faire mieux remarquer, tire de son gosier un sifflement grêle, et ne cesse pas qu'il n'ait trouvé des aisselles à épiler, un patient à faire crier en sa place. Représentez-vous, enfin, tous les marchands des tavernes, pâtissiers, charcutiers, confiseurs, qui, chacun, ont leur modulation particulière pour crier leur marchandise. . . . .
Entre ces bruits qui m'étourdissent, sans me détourner (car ils

ne me font guère plus d'impression que celle d'une eau qui roule ou qui tombe), je compte ceux des chariots roulants, d'un forgeron logé chez moi, du serrurier voisin, d'un acteur qui répète et déclame au son de la flûte. Les sons intermittents m'incommodent encore plus que les sons continus. Mais je me suis tellement endurci, que j'entendrais même sans émotion le chef des rameurs, de sa voix de tonnerre, leur prescrire la mesure. »

Page 60. ....Hélas! moins heureuse, Salente
Maudit le jour funeste où sa plaine béante
Recueillit de Phlégra les fugitifs débris,
Par Hercule vainqueur dans ce lieu poursuivis;
Du fond du gouffre impur que leur sang noir humecte
Une source jaillit dont la vapeur infecte
Remplit l'air et les eaux d'un poison meurtrier,
Et du port de Leuca fait fuir le nautonier.

Aristote, dans son livre de *Mirabilibus auscultationibus*, parle en ces termes de cette fontaine :

« Circa iapygium promontorium ubi inter Herculem Gigantesque depugnatum fabulæ testantur, fontem esse tradunt qui cruore defluens ea parte mare innavigabile reddat fetoris gravitate. »

On lit aussi dans Strabon (liv. VI) : « Leuca n'est qu'une petite ville; on y montre une source d'eau fétide. C'est en ce lieu, suivant les mythologues, que les Géants, dits *Leuterniens*, après la destruction de leur race dans les champs phlégréens de la Campanie, ayant été poursuivis par Hercule, furent englontis sous terre. La source dont je viens de faire mention se forma, dit-on, du sang de leurs plaies; et voilà pareillement ce qui a fait donner à cette côte le nom de *Leuternia*. »

Page 63. Spartacus, chef altier d'esclaves ses complices,
Échappé de Capoue et fuyant les supplices,
Osa, par le secours de fragiles sarments,
De roche en roche au fond de ces gouffres fumants
Descendre, et d'une armée y brava la menace.

Le récit merveilleux de Florus l'historien, que le poëte a suivi, avec raison, puisqu'il lui a valu l'épisode de Spartacus, diffère de celui de Plutarque (*Vie de Crassus*). Florus dit que *Clodius Glaber* tenant les gladiateurs fugitifs assiégés sur le Vésuve, *ils se coulèrent avec des cordes de sarments, du haut des rochers de*

cette montagne, dont les flancs sont pleins de concavités et de recoins, descendirent jusqu'à sa base, et fondant tout à coup par diverses issues sur le camp du général romain, qui ne s'attendait à rien moins, ils s'en rendirent les maîtres.

Voici le récit de Plutarque :

« Depuis fut envoyé contre eulx un prœteur romain nommé *Clodius*, avec trois mille hommes, qui les assiégea dedans leur fort (*le Vésuve*), lequel estoit une motte où il n'y avoit qu'une bien aspre et estroite montée que Clodius gardoit, et le demourant tout à l'entour n'estoit que haults rochers, droits et couppez, et au dessus y avoit grande quantité de vigne sauvage, de laquelle les assiégez coupèrent les plus longs et plus forts sarments, et en feirent comme des eschelles de cordes, si roides et si longues, qu'estants attachées en hault elles touchoient jusques au bas de la plaine, et avec cela descendirent tous seurement, excepté un qui demoura au hault pour leur jetter leurs armes après eulx, et quand il les leur eut toutes jettées, il se sauva luy mesme aussi le dernier. Les Romains ne se doubtoient point de cela, au moyen de quoy les assiégez ayans environné le circuit de la motte les allèrent assaillir par derrière, et les effroyèrent si fort de ceste soudaine surprise, qu'ilz se meirent tous à fouir, de manière que leur camp fut pris. »

On sait qu'au dix-septième siècle le père *Kircher*, savant jésuite, auteur du *Mundus subterraneus*, ouvrage où l'on trouve, entre autres, une foule de conjectures bizarres et de récits singuliers sur les Géants, les Dragons, et autres prétendus habitants de l'intérieur de la terre, voulant connaître l'intérieur du mont Vésuve, se fit descendre, au moyen d'une corde, dans sa principale ouverture, par un homme vigoureux, qui l'y tint suspendu jusqu'à ce qu'il eût pleinement satisfait sa curiosité.

Page 67. Malheur à vous, cités qu'opprima le barbare,
Nole arrondie en tour, que du volcan sépare
Une verte campagne, et toi, Nucéria,
Trop voisine du Cirque où s'assied Pompéia!

Campo Nola sedet crebris circumdata in orbem
Turribus,

dit Silius Italicus, liv. XII.

« Il y eut sous Néron[1], pour une légère contestation, un massacre horrible entre les colons de Nucéria et ceux de Pompéi : c'était à un spectacle de gladiateurs que donnait Livineius Regulus, qui avait été chassé du sénat. La querelle avait commencé par des railleries que les habitants de villes voisines ne manquent jamais de se faire les uns aux autres. Ils en vinrent ensuite à se lancer des injures et des pierres, et finirent par prendre les armes. Les habitants de Pompéi, chez qui se donnait la fête, eurent l'avantage. L'on rapporta à Rome beaucoup de Nucériens tout mutilés de leurs blessures; la plupart avaient à pleurer la mort ou d'un père ou d'un fils. Cette affaire, renvoyée par le prince au sénat, et par le sénat aux consuls, étant revenue au sénat de nouveau, l'on interdit pour dix ans de pareilles fêtes aux Pompéiens, et l'on rompit toutes les associations illégales qu'ils avaient formées. Livineius et les autres auteurs de la sédition furent punis par l'exil. » (TACITE, *Annales*, liv. XIV).

[1] L'an 59 de l'ère chrétienne.

NOTES JUSTIFICATIVES

DU QUATRIÈME CHANT.

Page 73. Naple envoie aux assauts ses athlètes fameux;
Amante du gymnase et des scéniques jeux,
Naple a gardé des Grecs les coutumes antiques.

« Après Dicœarchie, l'on trouve Neapolis, qui a été fondée par des Cuméens, où ensuite des Chalcidiens, ainsi qu'un certain nombre de Pythécuséens et d'Athéniens, formèrent l'établissement qui lui fit donner ce nom de *Neapolis*. Là se voit le tombeau d'une des Sirènes, de Parthénope, et se célèbrent des jeux gymniques, institués par l'ordre d'un oracle. Avec le temps, ces colons ne s'accordant plus, admirent parmi eux des Campaniens; c'est-à-dire que, devenus respectivement ennemis de leurs concitoyens naturels, ils dûrent regarder comme des concitoyens leurs véritables ennemis. La preuve de cette admission existe dans la liste chronologique de leurs démarques : on y voit d'abord des noms tous grecs, puis des noms grecs mêlés de campaniens. Toutefois, Naples est la ville où il reste le plus de traces des institutions grecques. On y retrouve des gymnases, des colléges de jeunes gens, des phratries (*confréries*), comme aussi des noms propres grecs, bien que les habitants soient en grande partie Romains; et maintenant l'on y solennise, à chaque cinquième année, des concours de musique et de gymnastique, jeux sacrés qui durent plusieurs jours, et qui, pour l'éclat, le disputent aux plus célèbres de la Grèce. . . . . Ce qui fait qu'à Naples on continue, dans la société, de vivre à la grecque, c'est que la plupart des gens de lettres et des hommes habiles en d'autres genres, lorsque la vieillesse ou les infirmités les forcent à désirer le repos, y viennent chercher la tranquillité dont ils ne jouissent point à Rome, et que beaucoup de Romains, pour lesquels une pareille vie ne manque point de charmes, voyant le grand nombre de personnes qui la mènent en ce lieu, s'y retirent pareillement, et s'y fixent volontiers. » (STRABON, liv. V.)

Page 73. Caprée assemble aussi ses lutteurs héroïques.

Suétone dit qu'Auguste se plaisait dans l'île de Caprée, à regarder les exercices des jeunes gens, dont il y avait encore une école assez nombreuse, soumise à l'ancienne méthode des Grecs, dont ils descendaient, et qu'il leur donna même un repas où il fut présent, permettant et même exigeant dans leurs jeux une entière liberté, jusqu'au pillage des fruits, des mets et autres choses semblables.

Page 73. D'autres laissent les bords..............
Du Save orné de pampre, et du fougueux Volturne,
Dont nulle digue encor n'emprisonne le sein.

Il s'agit ici de la voie Domitienne, que Domitien fit faire de Sinuesse à Cumes, à travers le Volturne qu'il enchaîna sous un pont, le Save, qui passe aux champs de Falerne, et le Clanis ou Clanius; entreprise dont parle Dion Cassius, dans la vie de cet empereur, et qui fait le sujet d'une *silve* de Stace (liv. IV.)

Page 73. Et l'abondant Clanis de Literne voisin.

C'est dans cette ville de la Campanie que mourut, exilé volontaire, Scipion l'Africain. « J'ai vu, dit Sénèque (*Épît.* LXXXVI), sa maison de campagne, bâtie de pierres de taille, environnée d'un mur qu'entourait une forêt, et flanquée de tours qui lui servaient de fortifications. Au bas de la maison et des jardins est une citerne suffisante pour l'usage d'une armée entière. Le bain est étroit et obscur, selon la coutume de nos ancêtres, qui ne trouvaient les appartements chauds que quand on n'y voyait pas clair. Ce fut un grand plaisir pour moi de comparer les mœurs de Scipion avec les nôtres. C'était dans ce réduit que ce grand homme, la terreur de Carthage, à qui Rome doit de n'avoir été prise qu'une seule fois, baignait son corps fatigué des travaux de l'agriculture, après s'être exercé par des ouvrages pénibles, et avoir dompté la terre, selon la coutume des premiers Romains. Voilà donc la chétive demeure qu'il habitait, voilà le vil pavé que foulaient ses pas vénérables! Eh bien! quel Romain voudrait aujourd'hui se baigner à si peu de frais? On se regarderait comme réduit à la mendicité, si les pierres les plus précieuses arrondies sous le ciseau ne resplendissaient de tous côtés sur les murs; si

les marbres d'Alexandrie ne portaient des incrustations de marbre de Numidie, si cette marqueterie brillante n'était pas entourée d'une bordure de pierres dont les couleurs variées imitent à grands frais la peinture; si le plafond n'était lambrissé de verre; si nos piscines n'étaient environnées de pierres de Thase, magnificence que montraient à peine autrefois quelques temples; si l'eau ne coulait pas de robinets d'argent. Je ne parle encore que des bains destinés à la populace. Que sera-ce si nous venons à décrire ceux des affranchis? quelle profusion de statues, de colonnes qui ne soutiennent rien, et que le luxe a prodiguées pour un vain ornement? quelles masses d'eau tombent en cascade avec fracas? Nous sommes parvenus à un tel point de délicatesse que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses. Dans le bain de Scipion, on trouve de petites fentes plutôt que des fenêtres, pratiquées dans un mur de pierre, pour introduire la lumière, sans nuire à sa solidité. Aujourd'hui l'on se croirait dans un cachot, si la salle du bain n'était pas assez ouverte pour recevoir, par d'immenses fenêtres, le soleil pendant toute la journée, si l'on ne se hâlait en même temps qu'on se baigne, si de la cuve on n'apercevait les campagnes et la mer. »

Page 74. Pour toi, qui des faisceaux dédaignant la puissance,
Vis libre de tout soin, d'envie et d'espérance,
Maître de tous les biens que les mortels déçus
Ne possèdent qu'en songe, ô sage Pollius!
Tu préfères Surrente à la cité d'Alcide.

J'offre ici un extrait de la description faite par Stace (*Silves*, liv. II, 2e pièce) de la célèbre *villa* de Pollius Felix à Surrente[1], et traduite par M. Delatour, sauf les changements que j'y ai faits : « Entre les remparts connus par le nom des Sirènes, et les rocs chargés du temple de la Minerve tyrrhénienne, un palais altier domine le golfe de Pouzol, des plaines chères à Bacchus et des coteaux élevés, dont le raisin, mûri par le soleil, n'envie rien aux raisins de Falerne. . . . . . . Que ce séjour offre de charmes! Dans un golfe paisible et formé par la Nature, la mer, arrondie

[1] Aujourd'hui en ruine; l'endroit s'appelle encore *Puolo*.

en croissant, perce aux deux extrémités le sein des rochers, étend son humide rivage dans les flancs d'une montagne, et ressort au-delà des rocs suspendus sur les eaux. Sous deux voûtes fument des bains, premier ornement de ce lieu, où l'onde douce vient se confondre avec l'onde amère. . . . . . Devant ce palais veille le souverain des vagues enflées; et, gardien d'un asile religieux, il blanchit son temple d'une écume caressante. Alcide protége la plaine fortunée; et le port s'applaudit de la faveur de ces deux Immortels, chargés, l'un de veiller sur la terre, l'autre de repousser le courroux des flots. Quel calme sur les ondes! Là, viennent expirer la fureur des mers et l'inclémence des autans; là, s'adoucit l'audace des tempêtes, et la tranquillité inaltérable des eaux est l'image des mœurs de Pollius. Digne d'une cité, un portique s'élève insensiblement du rivage, et, dans son cours oblique et sa longueur immense, asservit les rochers rebelles. On aime à parcourir aujourd'hui ces sentiers où des flots de poussière autrefois obscurcissaient le soleil, où une roideur âpre et pénible embarrassait les pas. . . . . . En vain l'Hélicon m'ouvrirait toutes ses sources, en vain se découvriraient à mes yeux les fontaines, dont l'urne de Pollius, sous les auspices d'Apollon, a troublé le limpide cristal : jamais, avec les accords des Muses, je ne peindrais les charmes innombrables qui embellissent ces lieux. A considérer cette longue chaine de prodiges, à parcourir ces objets divers, on fatigue et ses yeux et ses pieds. Dans cette immense variété, admirerai-je le génie du sol ou celui du maître? Ce palais regarde, d'un côté, les portes de l'Aurore et le berceau du Jour, de l'autre, suspend sa chute et retarde sa fuite vers le couchant, lorsqu'au déclin du soleil l'ombre de la montagne se projette sur les flots, dont le miroir reproduit l'image de l'édifice. Ici, il s'ébranle au mugissement des vagues; là, étranger au fracas des ondes, il jouit du silence de la terre. La Nature a souri à ces lieux; et, vaincu par les travaux du cultivateur, le sol a soumis sa résistance aux besoins de l'homme. Une montagne hérissait cette plaine : cette maison s'élève sur les débris d'une forêt; et l'œil cherchait en vain la terre où croissent ces bois altiers. Obéissante aux efforts de son maître, la glèbe applaudit à la main qui aplanit et réforme les rochers; ils humilient aujourd'hui leurs têtes, se creusent en maisons, ou s'éloignent à sa

voix. Loin d'ici la main du chantre de Méthymne, la lyre du fondateur de Thèbes, la gloire du chantre de la Thrace! Comme eux, tu donnes le sentiment aux rochers et le mouvement aux arbres. Parlerai-je des figures antiques reproduites sur la cire et l'airain, des êtres qu'anima le pinceau d'Apelle, des statues que le ciseau, déjà savant, de Phidias polit, avant d'embellir Olympie, des marbres qui respirent par l'art de Myron et le burin de Polyclète, des bronzes que l'incendie de Corinthe rend plus précieux que l'or, et des tableaux où vivent les héros, les poëtes, les philosophes, modèles antiques, dont tu aimes, à l'abri du tumulte, au sein d'un loisir vertueux, dans le calme des passions, à graver les leçons dans ton cœur? Peindrai-je les perspectives nombreuses de tes nombreux appartements? Chaque endroit a ses charmes, chaque chambre sa mer; et chaque fenêtre domine, par-delà les flots paisibles, un terrain différent. L'une règne sur Inarime et les rocs de Prochyte, l'autre sur le tombeau de l'écuyer d'Hector et les vapeurs empestées que Nésis exhale du milieu des ondes : d'ici, paraît Euplée, présage heureux pour les vaisseaux vagabonds; de là, le sommet de Mégalie [1], en butte aux flots orageux; plus loin, Limon regarde ton palais de Surrente, et lui envie la présence de son maître. Mais, de tous ces appartements, le plus beau te montre, en ligne droite, au-delà des flots, les murs de Parthénope. Là, brillent les marbres de Grèce, les rochers de Syène l'orientale, les marbres variés de la phrygienne Synnade, dont un cercle de pourpre embellit la blancheur; la pierre des montagnes qui virent naître Lycurgue, dont la couleur imite la verdure printanière; les rochers qui jaunissent dans les déserts de Numidie, ceux que produisent Thase et Chios, et que Caryste oppose sans crainte aux assauts de la mer. Tout le palais regarde et salue en face les tours des colons de Chalcis. Heureux Pollius! tu recherches et les goûts et les champs de la Grèce. Puissent les murs de Pouzol, ta patrie, ne point envier ta présence! nous goûterons mieux les charmes de ton savoir. Peindrai-je maintenant la fertilité du sol, les épis éclos au milieu des ondes, et les écueils humectés du jus de la treille?..... Fortuné séjour! que ton bonheur, sous l'empire de tes maîtres, dure à l'égal des jours des vieillards de Mygdonie et de Pylos! Toujours

[1] Aujourd'hui *Castel dell' Ovo.*

soumis à leurs lois bienfaisantes, efface en beauté les bords de Pouzol et la cité d'Hercule [1] ! Puissent-ils enfin ne préférer jamais à ton asile les coteaux enchantés du Galèse ! Là, soit que Pollius interroge les flambeaux des cieux, ou rappelle les leçons que dictait Épicure, soit qu'il touche notre lyre, assemble des vers de mesure différente, et s'arme de l'ïambe vengeur et menaçant, à sa voix, la Sirène vaincue accourt du haut de ses rochers, Minerve attentive agite son panache, les Vents calment leur furie, et les dauphins, arrachés à l'abîme par ses sons ravissants, errent, attendris, à l'entour des écueils. »

Page 75. C'est peu qu'une comète, errante échevelée,
Qui présagea naguère à la terre troublée
La fin d'un empereur qui seul ne la crut pas,
Ait de sa longue course alarmé les états.

Dion Cassius raconte que quantité de prodiges présagèrent la mort de Vespasien, et qu'une comète parut durant longtemps. Comme quelques-uns s'en entretenaient devant lui, « C'est, leur dit-il, le roi des Parthes qu'elle menace de la mort, et non pas moi, parce qu'il a de grands cheveux et que je suis chauve. »

Page 76. Et l'Apennin neigeux que le volcan domine
De ses frimas tremblants redoute la ruine.

On remarque, que le mont Vésuve est séparé des Apennins par une plaine remplie de matières volcaniques qui ne paraissent pas avoir été vomies par le Vésuve lui-même, parce qu'à une très-grande distance on trouve des laves, sans qu'on aperçoive aucune communication entre elles et ce volcan, comme au delà de Nola, et en d'autres endroits.

Page 76. O terreur ! nuit et jour dans les airs agités,
Sur la montagne obscure, aux prochaines cités,
De tous côtés l'on voit, lançant des regards sombres,
Pâlir et se traîner de gigantesques ombres.
. . . .
Un sol mouvant sans cesse ébranle les remparts ;
Les portes sur leurs gonds roulent de toutes parts.

[1] *Nec te cultu tirynthia vincat aula.* On voit par cette *silve* et par la première du liv. III, que Pollius avait, comme Lucullus, plusieurs maisons de plaisance autour du golfe de Naples.

Page 77. Des feux de Sirius l'air s'échauffe et s'allume;
Dans les champs altérés l'arbre se sèche et fume.

Ici l'histoire est vraiment poétique. « On vit alors, dit Dion Cassius (*Vie de Titus*), se promener jour et nuit, tant sur le mont Vésuve que dans le pays et les villes d'alentour, quantité d'hommes d'une grandeur prodigieuse, et tels qu'on peint les Géants; et cela non-seulement sur la terre, mais encore dans l'air [1]. Ensuite, il survint une grande sécheresse, accompagnée de bruits souterrains semblables à des tonnerres, de mugissements au dehors, et d'horribles tremblements de terre qui mettaient toutes ces plaines en feu, et abattaient les sommets des montagnes. » Pline le Jeune, dans une de ses lettres à Tacite, dit aussi : *Præcesserat per multos dies tremor terræ, minus formidolosus, quia Campaniæ solitus.* Au reste, nous ferons remarquer aux lecteurs, qu'à part les ornements poétiques, les divers pronostics et phénomènes physiques énumérés dans cette description sont conformes à l'observation.

Page 77. La nuit, d'ardents flambeaux étincellent dans l'air;
Et des foudres sans bruit déchirent un ciel clair.

On a observé que l'air des pays remplis de soufre est bien plus imprégné de matières électriques que l'air des autres contrées, et donne lieu à ces foudres qui tombent par un temps serein, exhalaisons qui s'enflamment avant d'être montées assez haut pour produire des nuages. Pline rapporte (liv. II) que Marcus Hérennius, décurion de la ville municipale de Pompéi, fut frappé de la foudre dans un temps serein, et Cicéron (*de la Divination*, liv. I) fait allusion à ce *prodige catilinaire*, dans ces vers extraits de son poëme sur son consulat :

Aut quum terribili perculsus fulmine civis,
Luce serenanti, vitalia lumina liquit?

Page 78. Dans son sépulcre assis sur un tertre élevé
Battu du flot bruyant par l'Auster soulevé,
Aux murs napolitains tressaille la Sirène,
Et sa lyre gémit. . . . .

« Il sepolcro della Sirena veder dovevasi a Partenope, ossia

[1] « Etenim eo tempore magnus numerus hominum inusitata magnitudine, quales Gigantes finguntur, in eodem monte regioneque finitima, ac proximis civitatibus interdiu noctuque vagari, versarique in aere visus est. »

Palepoli, e non già a Napoli quantunque poscia, obbliato il nome di Palepoli, il sepolcro era considerato come a Napoli appartenente. Questo sepolcro, secondo Papinio Stazio, *Silv.*, liv. v, sorgeva sopra un colle battuto da' venti :

Exere semirutos subito de pulvere vultus
Parthenope, crinemque afflato monte sepulti
Pone super tumulos et magni funus alumni.

Stazio prega la Sirena Partenope (o piuttosto la mezzo rovinata di lei statua) di uscir fuori dal tempio, o dal sepolcro polveroso, e di spandere il suo crine dal *monte ventoso* sopra il sepolcro del proprio genitore, colà presso situato. Alcuni autori intesero per questo monte il colle di S. Agnello, o di S. Gaudioso, come il piu alto di tutti, fra' quali possiam numerare Fabio Giordano, il Capaccio, ed il canonico Celano; ma costoro s'ingannarono grossolanamente, perchè il sepolcro della Sirena doveva sorgere presso il mare, secondo la tradizione e la favola, ed il colle più prossimo al mare, anzi bagnato dalle sue acque, fu quello appunto di S. Giovanni maggiore. Era questo l'antico porto di Palepoli, cui non solo oggi è rimasto lo stesso nome di porto, ma anche quello di *ormo*, e non già *olmo*, come erroneamente si è scritto, dal greco ορμος, che appunto significa porto. Il Summonte confermò il sito dell' indicato sepolcro in questo luogo dalla porta detta *ventosa* situata quì dappresso, che corrisponde all' *afflato monte* di Stazio pe' venti australi, che vi spirano assai spesso, e dall' altezza che aveva una volta questo colle, primachè dall' imperatore Adriano si fossero riempite le due valli intorno, e si appianasse la sua cima per potervi edificare il tempio di Antinoo. Fu questa puranche l'opinione del Pontano : *Conditum sepulcrum editiore in colle ad ultimum maris sinum, et dedisse nomen colli, vocatumque illum ex eo Parthenopem, quod nomen post fuit etiam urbis;* ed altrove : *sepulcrum ipsum indicio est, Parthenopem colli imperitasse, qui subjectæ imminet stationi.* »

(Romanelli, *Napoli antica.*)

Page 78. Pompéia, non sans crainte, entend sous le tombeau
Soupirer Mamia, sa publique prêtresse;
Ses murs mal raffermis accroissent sa détresse, etc.

Dans le faubourg *Augustus Felix*, à Pompéia, on a découvert

le monument de la prêtresse Mamia, avec cette inscription autour de l'*hémicycle : Mamiæ. P. F. sacerdoti. publicæ. locus. sepultur. datus. decurionum. decreto*[1]. C'est le tombeau le mieux construit de Pompéi; il est en moellons, et ses colonnes sont de briques; le tout revêtu d'un stuc assez épais. Sa forme est carrée; il avait originairement un ordre de colonnes ioniques, élevé sur un autre ordre, dorique, et était surmonté de six statues dont une, voilée, représentait sans doute Mamia, et devait couronner la voûte supérieure. Ce monument est entouré d'un parapet avec de petites arcades en forme de galerie; l'intérieur est décoré de peintures et de niches, dans la plus grande desquelles on a trouvé les cendres de Mamia contenues dans une urne d'argile renfermée dans une autre de plomb.

Quant aux murailles de Pompéia, elles ont été trouvées dans un grand désordre, puisqu'à côté de parties composées de belles pierres de taille, de quatre à cinq pieds d'étendue, bien jointes, sans chaux ni ciment, se rencontrent des parties de muraille ordinaire, consistant en maçonnerie de l'espèce appelée *opus incertum*, et composée de petits moellons placés irrégulièrement et à bain de mortier. Toutefois, ces brèches et ces réparations faites aux antiques remparts de Pompéia, et qui portent le caractère de la précipitation, doivent avoir été occasionnées, autant par les ravages des guerres civiles que par le tremblement de terre qui précéda l'éruption de 79. D'ailleurs, il parait que ces fortifications, grâce à la longue paix dont l'Italie jouit sous le principat d'Auguste et de ses premiers successeurs, n'étaient plus regardées depuis longtemps comme nécessaires à la défense de la ville, puisque, du côté où était le port, on a trouvé de belles habitations à plusieurs étages, bâties sur les murs mêmes, que l'on a, en plusieurs endroits, abattus à cet effet. Enfin, par les découvertes

[1] On trouve bien dans d'autres inscriptions les mots de *sacerdos publica*, mais toujours avec l'addition du nom d'une divinité, telle que Cérès, par exemple, et jamais en parlant d'une manière générale et indéterminée, comme on le voit dans cette inscription. Il est probable que ces mots équivalent ici au titre de grande-prêtresse, ou archiprêtresse, qu'on trouve dans d'autres inscriptions, et signifient autant que *sacerdos prima*. (WINCKELMANN, *Nouv. Découv. d'Herculanum.*)

faites successivement, on a reconnu que la restauration des monuments et édifices publics, fortement endommagés par le tremblement de terre de 63, n'était point encore terminée lors de la catastrophe qui engloutit cette ville, seize ans plus tard. On reconstruisait le forum *civil* avec plus de magnificence, l'endroit le plus noble et le plus magnifique de Pompéi, dit M. C. Bonucci [1] (*Pompei descritta*), auquel nous empruntons les observations suivantes : « Les colonnes des portiques, qui n'étaient d'abord que de simple pierre volcanique, avaient été remplacées par de plus élégantes en travertin. Le pavé, formé de larges pièces de marbre, allait être entièrement fini. Les statues de ces portiques, des temples et des monuments qni environnent le forum de toutes parts, devaient se trouver déposées dans l'atelier de quelque sculpteur pour être restaurées, car on n'a trouvé que les fragments d'une statue qu'on avait laissés ponr le moment en place. Le temple de *Vénus* était déjà rebâti. La *Basilique* et les *Curies* étaient presqu'au terme de leur reconstruction. Le *Chalcidique* était achevé, mais son vestibule attendait encore la dernière main; il y manquait les colonnes et les marbres qui devaient revêtir ses murs. Le temple, dit de *Quirinus*, était encore dépouillé de ses stucs et de ses autres ornements. Enfin, les colonnes de tont le côté droit du forum et du péristyle du temple d'*Auguste* n'étaient pas à leur place; on les travaillait au milieu du forum même, ainsi que les bases, les chapiteaux, les corniches, et tous les ornements d'architecture qui devaient appartenir aux autres monuments. »

Page 78. L'aotre de Cumes gronde : hôtesse de ce lieu
Ta voix, Déiphobé, doo immortel d'un dieu,
A tout à coup frémi d'une horreur prophétique.

L'histoire de la Sibylle de Cumes, racontée par Ovide (*Métam.*, liv. XIV) et traduite par Saint-Ange, va servir d'éclaircissement à ce passage :

En sortant des enfers Énée et la Sibylle
Marchaient, parlaient eosemble, et cherchaient tour à tour
A tromper les enouis d'uo pénible retour.

[1] Architecte, directeur aussi zélé qu'éclairé des fouilles de Pompéia et de celles d'Herculaoum.

A peine à travers l'ombre une lueur première
Du jour qu'ils vont revoir leur promet la lumière :
« O toi ! qui que tu sois, dit le héros pieux,
Ou déesse, ou mortelle associée aux dieux,
Tu seras désormais la déité d'Énée.
Oui, je le publierai : tu fis ma destinée;
Par toi j'ai vu les morts, et revois les vivants.
Au Tartare échappé, pour des bienfaits si grands,
Dans un temple élevé par ma reconnaissance,
Je veux que mon encens honore ta puissance. »
Elle regarde Énée, et, du fond de son cœur
Tirant de longs soupirs, signes de sa douleur :
« Je ne suis point déesse, et ton encens, dit-elle,
Est d'un prix au-dessus d'une faible mortelle.
Apprends ce que je suis. J'aurais pu de mes jours,
Au prix de ma pudeur, éterniser le cours;
Apollon me l'offrit, et jaloux de me plaire :
O vierge ! me dit-il, je veux te satisfaire;
Désire, et ton désir est sûr d'être exaucé.
Je lui montre du sable en mes mains amassé ;
Et je demande au dieu, dans ma vaine prière,
Des jours égaux en nombre à ces grains de poussière.
J'oubliai l'heureux don de ne vieillir jamais;
Ce dieu me l'offre encore, et met à ses bienfaits
Le seul prix qu'il attend, mais qui me déshonore.
Je rejetai son offre, et je suis vierge encore.
Mon bel âge a passé; la vieillesse à pas lents
Est venue, et je dois la supporter longtemps [1].
Trois cents fois l'épi mûr devra remplir la grange,
Trois cents fois le pressoir foulera la vendange,
Avant que je parvienne au terme de mes jours :
Et ce corps, que le Temps consume dans son cours,
Doit s'effacer enfin sous sa lime cruelle.
J'aurai beau me vanter qu'un dieu me trouva belle ;
Phébus lui-même alors ne me connaîtra plus,
Ou peut-être oublira qu'autrefois je lui plus.
Ma forme imperceptible enfin doit disparaître,
Et ma voix seule encor me fera reconnaître. »

[1] Le traducteur a omis : *Nam jam mihi sæcula septem actà vides*, « j'ai sept siècles déjà. »

C'est ce qui fait dire par Pétrone à Trimalchion : « Moi qui vous parle, j'ai vu de mes propres yeux à Cumes, la Sibylle suspendue dans une fiole[1], et comme les petits garçons lui criaient : « Si-« bylle, que voulez-vous? » elle répondait : « Je veux mourir. » *Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis vidi in ampulla pendere; et quum illi pueri dicerent,* Σιβυλλα, τι θελεις; *respondebat illa :* Αποθανειν θελω.

Page 78. Et dans son sanctuaire, où luit l'ivoire antique
Du monstre arcadien par Hercule dompté,
Apollon a paru de sueur humecté.
« Ce prodige, disaient les anciens de la ville,
« En désastres fameux de tout temps fut fertile,
« Mais toujours menaça des rivages lointains,
« Et la Grèce et l'Asie y lurent leurs destins. »

On lit dans saint Augustin, (*Cité de Dieu*, liv. III) que la statue de l'Apollon de Cumes devint célèbre pendant la guerre que les Romains firent aux Achéens et au roi Aristonicus; elle avait pleuré, disait-on, pendant quatre jours. Les aruspices de Rome, effrayés d'un semblable prodige, furent d'avis de jeter à la mer l'Apollon; mais les habitants de Cumes intercédèrent pour la conservation de leur palladium, et dirent que le même prodige était arrivé pendant la guerre d'Antiochus[2] et celle de Perse. Les Romains, devenus vainqueurs de la Grèce, se rappelèrent Apollon de Cumes, et lui envoyèrent des présents, en vertu d'un sénatus-consulte. Alors, on interrogea de nouveau les aruspices, qui, rassurés par l'événement, répondirent que la ville de Cumes était une colonie grecque, et que son Apollon ayant la même origine, ce dieu s'affligeait de voir la Grèce, sa patrie, vaincue par les Romains. Bientôt après, on apprit que le roi Aristonicus avait

[1] Pausanias (*in Phocic.*) dit aussi, que l'on montrait, dans le temple d'Apollon à Cumes, une petite urne de pierre où les habitants disaient que les os de la Sibylle étaient renfermés; et saint Justin, martyr, contemporain de Pausanias, raconte (*Orat. parænet. ad Græcos*) que, lorsqu'il visita ces lieux, on lui fit voir une urne d'airain, φακον τινα εκ χαλκου κατασκευασμενον, où étaient, disait-on, conservées les cendres de la prophétesse de Cumes.

[2] Florus (liv. II) dit à ce sujet, que *l'Apollon cuméen ne cessait de suer.*

été battu et fait prisonnier; et la défaite d'un prince qu'affectionnait Apollon de Cumes avait de nouveau fait couler ses larmes.

Jules Capitolin rapporte que, lorsque l'empereur Clodius Albinus vint au monde, un bœuf blanc comme neige naquit avec des cornes pourprées, ce qui fut regardé comme un prodige, et qu'Albinus lui-même, lorsqu'il était tribun militaire, déposa ces cornes dans le temple d'Apollon cuméen, où elles furent longtemps admirées, sans doute avec les défenses du sanglier d'Érymanthe, dont parle Pausanias (*in Arcad.*), et l'urne cinéraire de la Sibylle.

Page 79. O comble de l'effroi! de l'agreste Caprée,
Solitude chérie à Pharos préférée,
Protée au front changeant a fui le doux exil.

Silius Italicus (liv. VII), place aussi à Caprée le séjour de cette divinité vagabonde des mers:

Teleboum[1] medio surgunt qua regna profundo,
Pumiceæque procul sedes, immanis in antro
Conditur abrupto Proteus.

Sannazar, dans sa quatrième *églogue*, a rétabli Protée dans ce séjour, dont l'avait éloigné la prochaine éruption du Vésuve, quatorze siècles auparavant, et il lui fait chanter l'histoire si poétique des merveilles du golfe ou *cratère*, qu'il termine par l'embrasement du Vésuve sous Titus:

Quæ vada non norunt, quis nescit Protea portus?
Illum olim veteris pascentem ad saxa Minervæ,
Mulcentemque suas divino carmine phocas,
E puppi sensere Melanthius et Phrasidamus,
Ut forte a Capreis obscura nocte redibant:
Sensere et vario delphinas ludere cursu,
Tritonumque choreis longe freta pulsa sonare.
Ipse autem, haud quaquam mortali digna referri
Verba sono, vacuas lætus cantabat ad auras:
Terrigena ut quondam matris de ventre Typhœus
Exiliens infanda deos ad bella vocasset:
Ut fratrum primus, furiis et hiantibus hydris
Instructus, densas ductaverit ipse catervas:

[1] Les Téléboens, peuple d'Acarnanie, établi à Caprée.

Ut nisu ingenti partes de monte revulsas
Ænariam, Prochytenque altis immiserit astris,
Ac totum subito cœlum tremefecerit ictu;
Tum pater haud segni molitus fulmina dextra
Immanes acies dejecerit, atque trophæum
Jusserit ardentes testari sulfure Baias,
Quod gens victa illis lavisset vulnera lymphis.
Hinc magni Alcidæ tauros, stratumque profundi
Aggeribus memorat, ductumque per oppida pompam.
His veteres addit Cumas, loca cognita Phœbo;
Vatis et horrendæ lucos, Triviæque recessus,
Cimmeriumque domos, et opaca in vallibus antra.
Te quoque formosæ captum Nesidos amore,
Pausilype, irato compellat ab æquore questu.
Ah miser! ah male caute! tuæ quid fata puellæ
Adceleras? cupit in medios evadere fluctus
Infelix : cupit insuetum finire dolorem;
At tibi nec curæ est, quod eam neptunia monstra
Circumstent, mare nec rapido quod sorbeat æstu.
Ah miser! Ah male caute! ultra quid brachia tendis?
Siste gradum, reget illa jugis adsueta nivosis
Venatrix quam mille feræ timuere sequentem
Per saltus; vos hanc Panope, vos candida Dryme,
Cymothoeque, Rhoeque, Pherusaque, Dinameneque
Accipite, et vestris sociam lustrate choreis.
Tum canit antiquas sedes, opulentaque regna
Auricomæ Sirenis, et altum in monte sepulcrum,
Sacraque, chalcidicosque deos, magnisque per æquor
Auspiciis vectas hæc ipsa ad littora classes.
Tum liquidos fontes subter cava mœnia ducit,
Adtollitque arces, et culmina montibus æquat
Tectorum : vastas protendit in æquora moles,
Eupleamque procul trepidis dat cernere nautis,
Atque Pharon jungit scopulos præruptaque saxa
Teleboum, Sarnique amnes et pinguia culta.....
Quid referam aut Stabias, aut quæ tenuisse canoris
Virginibus fama est abeuntes saxa carinas?
Aut ut terrifici sonitus, ignemque Vesevi,
Et desolatas passim defleverit urbes? etc.

Page 79. Durant la nuit, ses chants attiraient les dauphins,

Et charmaient vos écueils à la cime déserte,
Sirènes, dont Ulysse un jour causa la perte.

Cassandre, dans *Lycophron*, prédit ainsi la mort des trois Sirènes, qu'Ulysse devait tromper. Voici la traduction latine des vers grecs :

Occidet autem puellas Tethyos filias tres,
Voces canoræ matris coofiugentes,
Sponte se necantes præcipites ab alta specula,
Tyrrhenam in uodam se submergentes alatas,
Quo lanifica Parca sæva trahet.

Leurs corps aborderont sur trois points différents des côtes de la mer de Toscane; l'une sera portée au rivage de Naples,

Ubi sepulcrum indigenæ exstrueotes puellæ,
Libamiuibus et sacrificiis Parthenopem boum
Quotannis honorabunt volucrem deam.

La seconde, *Leucosia*, sera poussée vers l'île de ce nom :

In littus vero exporrectum Enipei
Leucosia abacta cognomine
Rupem occupabit diu.

Et la troisième, *Ligea*, sera portée par les flots jusqu'à *Terina* :

Ligea autem Terinam usque exponetur
Fluctum crispaos, quam nautæ
In arena sepelient littorali, etc.

Page 80. Il ne lui suffit pas d'avoir, sous mes regards,
De ta côte, ô Surreute! ébranlé les remparts;
D'avoir sapé la tour d'où ma chère Caprée
Parmi l'ombre couduit la nef mal assurée,
Et des douze grands dieux secoué les palais,
Que Tibère éleva sur ces âpres sommets.

Suétone rapporte que, peu de jours avant la mort de Tibère, la tour du phare s'écroula à Caprée, par un tremblement de terre. Elle était rétablie du temps de Stace, qui, dans une de ses *Silves* (liv. III), énumère parmi les délices du golfe :

Teleboumque domos, trepidis ubi dulcia nautis
Lumina noctivagæ tollit Pharus æmula lunæ.

Les douze palais que Tibère fit construire à Caprée, pendant un séjour de sept années, étaient, au rapport de Tacite (*Annales*, liv. IV), de nom et de structure différents. Suétone dit, qu'après avoir étouffé la conjuration de Séjan, cet empereur ne sortit pas, les neuf mois suivants, de la *villa* qui porte le nom de Jupiter. Ce palais, le plus magnifique de tous, avait servi de demeure à Auguste, et fut embelli et augmenté par Tibère. Il était situé dans la partie orientale de l'île, sur la sommité la plus élevée; il en reste des ruines pleines de magnificence.

Page 81. Adieu, plage embaumée où riaient à mes yeux
La tige aux pommes d'or et la grappe vermeille,
Et d'agrestes palais l'opulente merveille!

Les coteaux de Surrente étaient très-renommés pour leur salubrité et leurs vins :

......Et zephyro Surrentum molle salubri.
(SIL. ITAL., lib. V.)

Et surrentino generosos palmite colles.
(OVIDIUS, *Metam.* lib. XV [1].)

Aussi étaient-ils couverts d'habitations :

.....Innumeræ gaudentia rura superne
Insedere domus, et multo culmine dives
Mons nitet......................
(STATIUS, *Silvarum* lib. III.)

Page 82. Je ne vous verrai plus, ô poupes de Pharos!
Saluer ma Caprée, et, par un sacrifice
Honorant de ces flots Minerve protectrice,
De l'Égypte à Pouzol apporter les tributs.

Stace (*Silves*, liv. III), parle du superbe vaisseau, qui le premier, des bords égyptiens, conduisit aux bords de Pouzol la

[1] Cependant, malgré les louanges d'Ovide, de Stace, de Martial, etc., malgré les éloges répétés de Pline (liv. XIV et XXIII), l'empereur Tibère disait que la réputation du vin de Surrente ne venait que de l'opinion des médecins, et qu'à parler vrai, ce n'était autre chose qu'un puissant vinaigre, *generosum acetum*. Caligula, son successeur, disait aussi que c'était un bon vin tourné, *nobilem vappam*.

moisson annuelle, et côtoyant les roches de Caprée, versa, sur la rive droite, à la Minerve tyrrhénienne les vins maréotiques :

> Celsa ratis..... modo nam trans æquora terris
> Prima dicarcheis pharium gravis intulit annum,
> Prima salutavit Capreas, et margine dextro
> Sparsit tyrrhenæ mareotica vina Minervæ.

« Nous avons vu paraître aujourd'hui les vaisseaux d'Alexandrie, qui ont coutume de prendre les devants, pour annoncer l'arrivée de la flotte dont ils sont suivis; on leur donne le nom de *tabellaires*. Leur vue est une fête pour la Campanie. On se tient en foule sur les jetées de Pouzol, et, de quelque quantité de vaisseaux que la mer soit couverte, on distingue ceux d'Alexandrie par leur voiles, lorsqu'ils ont passé entre Caprée et ce promontoire, du haut duquel

> Alta procelloso speculatur vertice Pallas. »
> (SENECÆ *Epist.* LXXVII.)

« Jadis *Dicœarchie*[1] (Pouzol) n'était que l'arsenal maritime des Cuméens (ses fondateurs), bâti sur une hauteur; mais durant la guerre d'Annibal, les Romains y établirent une colonie, et changèrent sa dénomination en celle de *Puteoli*. Ce nom, suivant certains auteurs, désigne les puits, *putei*, dont cette ville abonde; D'autres le rapportent à la fétidité, *putori*, commune aux eaux de tout ce canton, jusqu'à Baïes, et qui provient de ce qu'il est plein de soufre, de feu et de sources thermales : circonstance de laquelle on veut pareillement déduire le nom de *Phlégra*, attribué à toute la campagne de Cumes; comme on prétend aussi que ce sont ces mêmes éruptions de feux, ces ébullitions d'eaux, qui ont servi de fondement à ce que l'on raconte des Géants terrassés en ces lieux par la foudre. Quoi qu'il en soit, *Dicœarchie* est devenue une place de commerce fort considérable[2], offrant aux navires des

[1] C'est-à-dire en grec *tribunal*, ou *siége de la justice;* en latin, *puteal.*

[2] Une inscription trouvée à Pouzol fait mention des marchands qui trafiquent avec Alexandrie, l'Asie, la Syrie; et Strabon (liv. III) parle des grands et nombreux navires qui partent pour Dicœarchie, chargés des produits de la Bétique ou Turdétanie.

abris que l'on a pu construire aisément, vu la nature du sable des environs. En effet, ce sable, employé en certaine proportion avec de la chaux, prend corps et se consolide fortement. Ainsi donc, avec un mortier de cette matière et du ciment de blocaille, il a été facile de projeter des digues dans la mer, de former des anses le long des côtes plates, et de procurer des stations sûres aux bâtiments de charge les plus gros. » (STRABON, liv. V.)

Page 85. Hercule, vers ton temple où le feston serpente
Les démarques puissants, consuls de la cité,
Et des décurions le sénat respecté,
Et des patriciens la foule magnifique
S'acheminent : la pompe emplit le saint portique.
Les murs où sont dépeints tes faits prodigieux,
Où brillent appendus les dons religieux,
Et les portes d'airain leur retracent ta gloire.

Ce temple d'Hercule n'est point celui qui a été découvert auprès du théâtre, et où l'on a trouvé la statue du dieu en bronze, un peu moins grande que le naturel, mais d'un travail fini, avec tous les instruments propres aux sacrifices. Ce dernier temple, dont la forme est un carré long, n'a point de portique, mais une façade à deux entrées, entre lesquelles s'élevait un grand piédestal qui supportait un char de bronze dont on n'a recueilli que des débris. Il consiste en une salle élevée et voûtée, de cent cinquante pieds de longueur sur soixante de largeur, avec un sanctuaire à l'extrémité, dans un enfoncement pratiqué à cet effet. L'intérieur des murs est orné de colonnes, entre lesquelles se voient alternativement des peintures à fresque et des tables de marbre enchâssées d'espace en espace dans toute la longueur du mur, sur lesquelles sont gravés les noms des magistrats qui ont présidé à la dédicace du temple, et les noms de ceux qui ont contribué à le faire bâtir ou à le réparer. Les murs sont peints en différents compartiments, au milieu desquels sont divers tableaux, représentant des combats de bêtes sauvages, quelques tigres enlacés de pampres, des têtes de Méduse et de faunes, des paysages, des animaux fantastiques et réels, entre autres des paons, un Mercure ailé portant Bacchus enfant à son cou, tandis qu'une femme assise le prend par la main; enfin, des morceaux d'architecture, assortis de figures et

de sacrifices, et des maisons et autres édifices représentés en perspective. Dans le mur du fond sont deux espèces de niches latérales, dont on a tiré deux grands et beaux tableaux cintrés, dont l'un représente Thésée vainqueur du Minotaure, et l'autre l'éducation de Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé. Il y avait aussi dans ce temple un beau pavé de mosaïque, formé dans ses contours de pièces de marbre figurant des triangles équilatéraux.

Le temple dont il s'agit dans le poëme n'a point encore été découvert. C'est celui dont parle Pétrone dans son roman satirique, où Lycurgue, chevalier romain, conduisit ses hôtes, Encolpe et Giton, à la fête qui se célébrait en l'honneur d'Hercule, et sous le portique duquel Encolpe rencontra et outragea le capitaine de navire Lycas et la belle Tryphène sa maîtresse : *Lycurgus ad herculea sacra quæ celebrabantur in oppidulo* [1] *vicino nos duxerat. Quod ut intellexerunt* (Lycas et Tryphæna) *obviam venerunt veloces, et in porticu templi occurrerunt.*

Page 87. La voûte triomphante à l'œil glacé de crainte
Étale de Phlégra le butin monstrueux.
Autour de la massue au tronc dur et noueux
S'alloogent des vaincus les dépouilles informes,
Noires du feu du ciel; des ossements énormes
Y blanchissent parmi des traits ensanglantés.

On lit dans la *Vie d'Auguste*, par Suétone, que les palais de ce prince étaient peu considérables, et qu'il les ornait, moins par des statues et des tableaux, que par des promenades et des bois, ainsi que par des choses d'une antiquité et d'une rareté remarquables : telles que ces ossements monstrueux de bêtes que l'on voyait à Caprée, et qu'on disait être des os de Géants et des armes d'anciens héros.

Page 90. Le dieu d'airain, quittant son siége accoutumé,
Sur un lit frangé d'or, d'acanthe parfumé,
Vient s'asseoir au banquet où l'iovoque la foule.

Il y a au musée de Naples deux *pulvinar*, ou lits, sur lesquels on plaçait couchées les statues des dieux, dans les festins solen-

[1] Pétrone appelle Herculanum une petite ville, *oppidulum*, par opposition à la ville voisine de Naples, où se passe en grande partie la scène de son romao, d'ailleurs allégorique d'un bout à l'autre.

nels; l'un est en bronze avec des franges d'argent. Stace, dans son *Hercules Surrentinus*, parle d'un *pulvinar* d'Hercule en ivoire sculpté :

Hic tibi sidonio celsum pulvinar acantho
Texitur et signis crescit torus asper eburnis.

Page 90. Des serpents de Junon son berceau triomphant,
Ces premiers ennemis de l'héroïque enfant.

Un tableau d'une grande beauté, représentant le premier exploit du fils d'Alcmène, a été tiré des fouilles d'Herculanum. Ce héros, à peine né, portant un collier d'argent, y étouffe à terre deux serpents que Junon avait envoyés pour le dévorer : à cette vue, Alcmène ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi et d'indignation. D'un côté, on voit, assis sur un trône, un homme qui porte la main à son épée, comme pour en frapper les serpents, tandis que de sa gauche il tient un sceptre. D'un autre côté, Amphitryon porte dans ses bras son fils Iphiclus effrayé. Cette peinture, dont le sujet a fourni une idylle à Théocrite, semble imitée du fameux tableau de Zeuxis, décrit par Pline (liv. xxxv) : *Magnificus est Jupiter ejus in throno, adstantibus diis, et Hercules infans dracones strangulans, Alcmena matre coram pavente et Amphitryone.*

Page 90. Par lui de l'univers les diverses contrées
De fléaux, de tyrans tour à tour délivrées.

D'autres tableaux trouvés à Herculanum représentent d'autres exploits d'Hercule; l'un a consacré le premier travail qu'Eurysthée lui imposa, sa victoire sur le lion de Némée, qui désolait l'Argolide, et ne pouvait être blessé par aucune arme.

Un autre représente Hercule tuant à coups de flèches les fameux oiseaux de proie du lac Stymphale, dont le dieu est personnifié sous la figure d'un vieillard basané, la tête couronnée de plantes aquatiques, et assis à terre, ayant les cuisses couvertes d'une draperie de la couleur de l'eau qu'il verse de l'une de ses mains.

Dans une autre peinture, on voit Hercule portant sur son épaule gauche, couverte d'une peau de lion, le sanglier d'Érymanthe, dont il soutient la charge avec sa massue. Il a le pied gauche sur le bord d'un grand vase, couleur de cuivre, enfoncé dans la terre.

Du fond de ce tonneau, un jeune homme élève la tête et tend les bras vers le héros : c'est Eurysthée qui se cache de peur à la vue de l'immense sanglier, et supplie son frère de ne pas approcher davantage.

Enfin un tableau, découvert à Pompéia, représente Hercule délivrant Hésione, fille de Laomédon, exposée, devant les murs de Troie, à un monstre marin envoyé par Neptune.

Page 94. Et jamais ne préfère aux murs où tu te plais
Ni Tibur, ni Gadès tes glorieux palais.

Auguste, selon Suétone, rendait souvent la justice sous les portiques du temple d'Hercule, à Tibur ou Tivoli. Le dieu y rendait aussi des oracles :

Quod ni templa darent alias tirynthia sortes
Et prænestinæ poterant migrare sorores.
(Statius, *Silvarum* lib. i.)

Il ne reste aujourd'hui, de ce temple fameux, que ses vastes substructions.

Silius Italicus (liv. iii), fait la description suivante du temple, plus célèbre, d'Hercule à Gadès (*Cadix*) où Annibal, dit-il, consacra les dépouilles qu'il avait ravies demi-brûlées aux flammes de Sagonte ; l'auteur étant Espagnol d'origine, on doit croire cette description fidèle :

« La Renommée a publié avec vérité que les poutres de ce temple durent encore depuis son origine, et qu'elles n'avaient été touchées que par les mains de ceux qui l'avaient bâti. Ce qui a fait croire qu'un dieu avait fixé sa demeure dans le temple, et l'avait garanti des effets de la vétusté. Les prêtres, à qui seuls appartient l'honneur d'entrer dans le sanctuaire, en éloignent soigneusement les femmes et repoussent du seuil les porcs immondes. Tous vêtus d'une même couleur devant les autels, ils sont couverts de lin, et sur leur tête éclate un cône blanc, de toile de Péluse. Ils ont une robe sans ceinture lorsqu'ils offrent l'encens, et, selon l'usage de leurs aïeux, c'est en robe bordée de poupre qu'ils immolent les victimes. Ils sont pieds nus, la tête rasée, et doivent garder le célibat. Sur les autels brûle un feu perpétuel ; et l'on ne voit dans le temple, ni image, ni statue d'aucun

dieu [1]; il n'est rempli que de la majesté et de la crainte de la divinité. On y voit sculptés, sur la porte, les travaux d'Alcide : à ses pieds est étendue l'hydre de Lerne avec ses serpents abattus; le lion de Cléone y est représenté, la gueule béante, étouffé dans les bras du dieu qui l'étreint. Le gardien des portes du Tartare, qui effrayait auparavant les ombres de ses horribles aboiements, arraché pour la première fois de l'antre où il devait éternellement rester, frémit de rage contre ses liens; et Mégère y craint aussi les chaînes. Auprès, sont les chevaux de Diomède, le monstre d'Érymanthe, le cerf aux pieds d'airain, dont les cornes surpassaient les branches des arbres les plus hauts; et le Libyen, fils de la Terre, si difficile à vaincre tant qu'il touchait sa mère. Les Centaures, race difforme, réunissant des membres de différente espèce, y sont aussi terrassés; et le fleuve d'Acarnanie y montre son front mutilé. Au milieu de ces trophées, le mont OEta brille du feu sacré qui consuma le héros, et les flammes enlèvent aux cieux sa grande âme. »

[1] Jules César y vit la statue d'Alexandre-le-Grand. Parmi les offrandes dont le temple était enrichi, se trouvait un olivier d'or avec des olives en émeraudes.

NOTES JUSTIFICATIVES

DU CINQUIÈME CHANT.

Page 99. Aussi quand les neuf Sœurs, aux vêtements d'airain,
Loin des murs de Thespie au rivage romain
Voguèrent sur la nef du vainqueur de Corinthe,
Le temple du Bonheur leur ouvrit son enceinte.

Selon Cicéron (*in Verrem*), et Pline (liv. XXXIV et XXXVI), les statues des *Thespiades* étaient placées devant le temple de la Félicité, *ad ædem, ante ædem Felicitatis.* Ce temple fut brûlé sous l'empire de Claude, et Pline ajoute cette particularité remarquable : *Sitæ fuere et Thespiades ad ædem Felicitatis, quarum unam adamavit eques romanus Junius Pisciculus, ut tradit Varro.*

Page 99. Voici l'heure où, dit-on, les antiques Titans,
Sous les monts de Pallène à jamais palpitants,
Tressaillent à grand bruit, et font fuir d'épouvante
Le pasteur étendu sur leur prison mouvante.

Ce fait, poétiquement exprimé du travail de la contrée volcanique de *Pallène*, est constaté par Philostrate, dans ses *Héroïques*, où il dit : « Dans ce pays, appelé *Phlégra* par les poëtes, il n'y a pasteur qui ose demeurer vers l'heure de midi, pour le grand bruit qu'y mènent les fantômes des Géants, dont la terre possède les corps, pour la plupart découverts par les pluies et les tremblements de terre, et qui y apparaissent, tous, forcenés comme s'ils étaient chassés par les Furies. »

Page 99. Le peuple d'Héraclée, au théâtre introduit,
Dans un pieux spectacle admire encore Alcide
Aux yeux du triste Admète offert par Euripide,
Tandis que d'un long mal ce jeune roi guéri
Déplore une moitié dont il était chéri,
Du conjugal amour mémorable modèle,
Qui pour lui s'est vouée à la Parque cruelle.

Juvénal (sat. VI) parle de cette tragédie d'Euripide [1], lorsqu'il dit que les dames romaines, qui affectaient les airs grecs et parlaient grec à tout propos, contemplaient au spectacle le dévouement d'Alceste mourant pour son époux, mais que s'il s'offrait une pareille alternative, elles sacrifieraient leur mari pour sauver leur petite chienne :

......Spectant subeuntem fata mariti
Alcestim; et similis si permutatio detur,
Morte viri cupiant animam servare catellæ.

Dans un bas-relief antique de la *villa Albani*, dont l'estampe se trouve au nº 86 des *Monuments inédits* de Winckelmann, est représentée la mort d'Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie. La gravure d'un marbre déjà publiée par Beger [2], dans un opuscule intitulé *Alcestis*, semble avoir été dessinée à une époque où ce bas-relief était mieux conservé. Il y manque aujourd'hui deux figures, peut-être celles d'Hercule et d'un de ses compagnons. Le reste a été dessiné avec si peu d'attention, dit Winckelmann, que sans parler des autres altérations, faciles à reconnaître, on prendrait la figure d'Alceste pour celle d'un homme. Aussi Béger donne-t-il Alceste pour Admète gravement malade. Dans ce bas-relief, on voit Alceste résignée à la mort. Elle est devant son lit, sur un marche-pied appelé par les Grecs σφελας; à ses côtés, sa fille Perimela et son fils Eumèle sont plongés dans l'affliction. La mourante tend la main à son beau-père Phérès. Sa belle-mère Periclimena paraît représentée par une femme âgée qui soutient Alceste. Une femme en pleurs, avec la chevelure en désordre, la main sur ses joues, est peut-être la suivante d'Alceste, mise en scène par Euripide. Au moment où Alceste vient d'expirer, survient Hercule. Admète lui cache la mort de sa femme, pour ne

[1] On a trouvé ce vers d'une tragédie d'Euripide tracé sur le mur d'une maison, qui faisait le coin d'une rue d'Herculanum conduisant au théâtre :

Ὡς ἓν σοφὸν βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας νικᾷ.

[2] Béger a réuni, dans un ouvrage particulier, les monuments relatifs à Hercule ; mais il n'en a fait graver qu'une faible partie, et, depuis lui, on en a publié plusieurs autres qui sont d'un très-grand intérêt.

pas manquer aux devoirs de l'hospitalité. Hercule veut se réjouir : un serviteur d'Admète lui remontre que la joie est inconvenante dans une maison de deuil. Tout cela se trouve figuré sur le côté droit du bas-relief. La figure d'Hercule serait celle qui contraste avec celle d'un homme âgé; ce qu'on ne peut décider, parce que sa tête, restaurée, est moderne. L'épée que cette figure porte à son côté semblerait aussi ne pas convenir à Hercule, que ses statues ne représentent pas l'épée au côté; cependant il était armé d'une épée lorsqu'il combattit Diomède, roi de Thrace. Selon la fable, suivie par Euripide, Hercule, touché de compassion, se battit avec la Mort, la défit et lui enleva Alceste, pour la rendre à son mari [1]. Cette joyeuse conclusion d'un événement tragique se trouvait exprimée dans la partie mutilée du marbre. Béger y a placé Admète nu, selon l'usage des anciens héros, et Alceste rendue à la vie. Cette princesse paraît chancelante comme une personne qui revient à elle après un long évanouissement.

Deux *tessères*, ou marques de théâtre, en os, de figure circulaire, d'un pouce de diamètre, ont été trouvées dans les fouilles de Pompéia. Sur la première, est tracé un édifice représentant la perspective d'un théâtre; au revers de cette marque, on lit ΑΙΣΧΥΛΟΥ, c'est-à-dire, *Eschyle;* indiquant ainsi que la pièce qu'on allait représenter était une tragédie d'Eschyle. Au-dessus de ce nom est tracé le nombre romain XII, et au-dessous, le même nombre est exprimé en grec, I. B. Sur la seconde marque, on voit, d'un côté, la représentation d'un édifice demi-circulaire, figurant l'intérieur d'un théâtre, et de l'autre, on lit ΗΜΙΚΥΚΛΙΑ, c'est-à-dire, *hémicycle,* avec le nombre romain XI au-dessus, et dessous, le nombre grec I. A. qui a la même signification. Les nombres XI et XII dénotent les gradins que devaient occuper dans l'amphithéâtre ceux qui présentaient ces marques.

[1] Sur un vase grec, qui fait partie de la collection des vases gravés, en couleur, de l'*Héracléide* de M. Panckoucke, Hercule est peint conduisant en laisse Cerbère, qui vient d'être enchaîné par Mercure. Sur la droite, s'élève la porte des enfers, figurée par une colonne supportant une partie d'entablement; près d'elle s'avance Alceste, que la valeur du héros va rendre à la tendresse de son époux.

Page 101. Tendre Euripide! on dit que plus d'un Grec aux fers
Paya sa liberté du récit de tes vers,
Que plus d'un fugitif leur dut même la vie.

« Il y eut mesme quelques-uns (des prisonniers athéniens) que l'on sauva pour l'amour d'Euripides : car les Siciliens ont plus aimé la poésie de ce poëte que nulz autres Grecs du cueur de la Grèce, de sorte que quand il en venoit quelques-uns qui en apportoient des monstres et des eschantillons seulement, ilz prenoient plaisir à les apprendre par cueur, et se les entredonnoient les uns aux autres à grande joye. Au moyen de quoy, l'on dit que plusieurs de ceulx qui peurent échapper de celle captivité et retourner à Athènes, alloient saluer et remercier affectueusement Euripides, luy contans les uns comme ilz avoient esté délivrez de servitude pour avoir enseigné ce qu'ilz avoient retenu en memoire de ses œuvres, les autres comme après la bataille s'estans sauvez de vistesse en allant vagabonds çà et là parmy les champs, ilz avoient trouvé qui leur donnoit à boire et à manger pour chanter de ses carmes. De quoy il ne se fault pas esbahir, attendu que l'on conte qu'il y eut une fois quelque navire de la ville de Caunus, laquelle estant chassée et poursuivie par des fustes de coursaires, se cuida sauver dedans leurs ports, et que du commencement ilz ne voulurent pas la laisser entrer, ains la rechasserent, mais que puis après ilz demandèrent à ceulx qui estoient dedans s'ilz sçavoient point quelques chansons d'Euripides : ilz respondirent que ouy, et adonc ilz leur permeirent d'entrer, et les receurent. »
(Plutarque, *Nicias.*)

Page 103. A leurs frémissements, un effroi prophétique
Agite en leur prison les monstres dont l'Afrique
Repait l'amphithéâtre où s'assied Pompéia.

On a trouvé dans une petite pièce de l'amphithéâtre de Pompéia les ossements d'un lion.

Page 103. Au milieu de son golfe un perfide insulaire
En cercope difforme ainsi fut transformé.

Il s'agit ici des habitants de l'île d'Ischia, appelée aussi *Pithécusa* [1], île des singes,

[1] De πίθηκος, singe, selon les uns, et selon d'autres, de πίθος, tonneau,

Qui de singes peuplée, en a tiré son nom.
Les Cercopes trompeurs l'habitèrent, dit-on.
Jupiter, pour punir cette race parjure,
D'un difforme animal leur donna la figure,
Qui malin, fourbe, agile, imitateur d'autrui,
Ressemble encore à l'homme, et diffère de lui.
Leur nez est aplati ; leurs membres s'accourcissent ;
De rides sillonnés, leurs fronts hideux se plissent;
D'un poil fauve et verdâtre habillés et couverts,
Jupiter dans cette île exila ces pervers;
Et pour venger la foi par eux longtemps jouée,
Défendit la parole à leur voix enrouée.

(Ovide, *Métam.*, liv. XIV.)

Page 103. De Typhée en son sein la rage impure éclate.
Des feux, des flots bouillants dont ta mémoire encor
S'épouvante, Inarime, ont de tes veines d'or
A jamais desséché la féconde largesse.

« L'île de Pithécuse (*Inarium*), dont l'île de Prochyte a été séparée violemment [1], fut originairement peuplée par des Érétriens et des Chalcidiens [2]. Mais, malgré les avantages qu'ils tiraient de sa fertilité et de ses mines d'or [3], ils l'abandonnèrent successivement, les uns par l'effet des dissensions civiles, les autres, à raison des tremblements de terre, presque toujours suivis d'éruptions de matières enflammées, d'eaux chaudes et d'eaux de mer, auxquels Pithécuse est sujette. . . . .
Voilà l'origine du mythe portant que Typhée, couché sous Pithécuse, lorsqu'il se retourne, fait jaillir du sein de cette île des flammes ainsi que des eaux, et même, parfois, sortir de la mer des îlots où se trouvent des sources bouillantes. . . . .
L'historien Timée convient que les anciens ont dit de Pithécuse beaucoup de choses qui passent toute croyance; mais il assure que, peu avant sa naissance [4], le mont Épomée, situé pour lors au

grand vase de terre, dont la fabrication a été dans tous les temps très-considérable à Ischia. Pline est de ce dernier sentiment.

[1] Pline (liv. II) dit aussi : « Provolutis montibus insulam extitisse Prochytam. »

[2] Peuples de l'île d'Eubée.

[3] La tradition veut qu'il y ait eu jadis des mines d'or dans l'île d'Ischia; mais, dans le moyen âge, les Vénitiens essayèrent sans succès de les retrouver.

[4] Environ 380 ans avant l'ère chrétienne.

milieu de l'île, ayant été secoué par un tremblement de terre, avait jeté des flammes; le terrain compris entre ce mont et le rivage avait été détaché de l'île et repoussé dans la mer; toute la poussière du sol, enlevée dans les airs, était ensuite retombée sur l'île en forme de tourbillon; la mer s'était retirée à trois stades: mais, n'ayant demeuré à cette distance que peu de temps, elle était soudain revenue, et par ce retour subit, l'île ayant été inondée, le volcan s'était éteint [1]. Tous ces accidents avaient été accompagnés d'un tel bruit, que les Campaniens de la côte voisine s'étaient enfuis dans l'intérieur des terres. (Strabon, liv. v.)

Page 104. Quel deuil, si Mithridate, accourant de Colchos,
(La Parque le prévint), eût au travers des flots
A son tour envahi la triste Campanie,
Et d'un autre Annibal foudroyé l'Ausonie!

On lit dans Florus (liv. iii):

« Quippe quum (Mithridates) effugisset hostem Colchos, Siciliæ quoque littora et Campaniam nostram subito adventu terrere voluit; Colchis tenus jungere Bosporon, inde per Thraciam, Macedoniam et Græciam transilire, sic Italiam nec opinatus invadere tantum cogitavit; nam per defectionem civium, Pharnacisque filii scelere præventus, male tentatum veneno spiritum ferro expulit. »

« Ce dessein de Mithridate m'a fourni, dit Racine, *Préface de Mithridate*, une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie. »

Page 104. Ce mont qui doit gémir de solennels regrets,
Misène se souvient de la trompeuse paix
Que scellèrent au pied de sa cime escarpée
Octavien, Antoine et le jeune Pompée.

« Or tenoit alors Sextus Pompeius la Sicile, et de là couroit et pilloit toute l'Italie avec un grand nombre de fustes et autres navires de coursaires, que conduisoient Menas et Menecrates deux

[1] L'auteur du poëme de l'*Etna* fait allusion à cette éruption :

Dicitur insignis flagrans Ænaria quondam,
Nunc extincta stupet.

Le nom d'*Ænaria*, donné aussi à l'île d'Ischia, ne vient point, comme le prétend Pline, d'Énée dont la flotte s'arrêta sur ses côtes, mais plutôt de l'airain ou du fer que cette île renferme.

escumeurs de mer, dont ilz travailloient tellement toute la mer, que personne ne s'ozoit mettre à la voile : et si y avoit plus, que S. Pompeius s'estoit honestement porté envers Antonius : car il receut humainement sa mere, laquelle s'en fuyoit de l'Italie avec sa femme Fulvia : parquoy ilz adviserent qu'il falloit aussi appointer avec luy. Si convindrent ensemble près le mont de Misène sur une levée qui est jettée assez avant dedans la mer [1], ayant Pompeius la flotte de ses navires là auprès à l'ancre et Antonius et le jeune Cæsar leurs armées sur le bord de la mer tout à l'endroit de luy : là où, après qu'ilz eurent arresté que Pompeius auroit la Sicile et la Sardaigne, par tel convenant qu'il nettoyeroit la mer de tous coursaires et larrons, et la rendroit seure et navigable, et oultre envoyeroit quelque certaine quantité de bledz à Rome, ils se convierent les uns les autres à manger ensemble, et tirerent au sort à qui premier feroit le festin. Le sort escheut premier à Pompeius : par quoy Antonius luy demanda, « Et où soupperons-nous? — Là respondit Pompeius, en luy montrant sa galere capitainesse qui estoit à six rencs de rames, car c'est, dit-il, la seule maison paternelle que l'on m'a laissée [2]. » Ce qu'il disoit pour picquer Antonius, à cause qu'il tenoit la maison de Pompeius-le-Grand, son pere : si feit jetter en mer force ancres pour asseurer sa galere, et bastir un pont de bois pour passer depuis le cap de Misene jusques en sa galere, où il les receut et festoya à bonne chere : mais au milieu du festin, comme ilz commençoient à s'eschauffer et à gaudir Antonius de l'amour de Cleopatra, Menas le coursaire s'approcha de Pompeius, et lui dit tout bas en l'oreille : « Veux-tu que je couppe les cordages des ancres, et que je te facc seigneur, non seulement de Sicile et de Sardaigne, mais aussi de tout l'estat et empire de Rome? » Pompeius, après avoir un petit pensé en soy-mesme, lui respondit : « Tu le devais faire sans m'en avertir, mais maintenant contentons-nous de ce que nous avons : car quant à moy, je n'ay point appris de faulser ma foy, ny de faire acte de trahison. » Les autres deux le festoyerent

[1] Et non point sur le môle de Pouzol, comme le prétend Appien, liv. v.

[2] *In carinis meis*, « Dans mes carènes, » leur dit-il assez plaisamment, faisant allusion au nom d'un quartier de Rome, où était située la maison de son père, dont Antoine s'était emparé. (PATERCULUS, liv. II).

à leur tour dedans le camp : puis il s'en retourna en la Sicile. » (PLUTARQUE, *Vie d'Antoine.*)

Des pirateries clandestines continuèrent à désoler les mers, et le peuple romain n'éprouvant presqu'aucun soulagement à l'égard de la famine, on se plaignit, dit Appien, de ce qu'au lieu d'avoir guéri le mal, ce traité de paix n'avait fait que donner un tyran de plus. Il fut suivi, l'année d'après, d'un combat naval à la hauteur de Cumes.

Page 104. Il se souvient aussi des victimes, des vœux,
Des noms tendres et doux, dont un peuple joyeux
Flatta le successeur du tyran de Caprée,
Suivant, vêtu de deuil, sa dépouille abhorrée.

« Caligula, dit Suétone, était cher à tous les Romains, à cause du souvenir de Germanicus son père, et de la compassion qu'inspiraient les malheurs de sa famille, presqu'entièrement détruite. Aussi, dès qu'il sortit de Misène avec le corps de Tibère, qu'il suivait en habits de deuil, marcha-t-il, malgré ce triste appareil, au milieu des autels, des victimes et des flambeaux, pressé par la foule immense et joyeuse de ceux qui venaient à sa rencontre, en lui prodiguant toutes sortes de dénominations tendres et flatteuses, et en l'appelant leur astre, leur petit, leur poupon et leur nourrisson. (*Sidus et pullum, et puppum, et alumnum.*) »

Page 104. Et ses ombres plus tard d'un César exécrable
Trament la perte en vain...............

L'an de J.-C. 65, Silius Nerva et Atticus Vestinus ouvrirent leur consulat, au moment d'une conjuration, puissante aussitôt que formée, où s'étaient jetés à l'envi sénateurs, chevaliers, soldats, des femmes même, tant par haine contre Néron que par intérêt pour Pison [1]. Lucain, entre autres, y porta, dit Tacite (*Annales*, liv. XV), une haine violente, ce jeune poëte poursui-

[1] Le bruit courut que les conjurés militaires, par une résolution secrète, qui toutefois ne fut pas ignorée de Sénèque, avaient décidé, qu'après s'être défaits de Néron par la main de Pison, ils se déferaient de Pison lui-même, qui jouait la tragédie publiquement, comme Néron jouait de la lyre, pour donner l'empire à Sénèque, qui semblait, dit Tacite, n'avoir sollicité ce choix que par la réputation bien innocente de ses vertus.

vant dans Néron un rival qui cherchait à étouffer la gloire de ses vers, et qui, par une jalouse vanité, lui avait défendu de les montrer. Épicharis, femme dont la conduite avait été jusqu'alors assez méprisable, travailla à ébranler les principaux commandants de la flotte de Misène, et à les lier à la conspiration, parce que Néron allait souvent à Pouzol et à Misène se promener sur la mer. Les conjurés, que la crainte (malheureusement trop fondée) d'une trahison faisait frémir, voulurent presser le meurtre et tuer le prince à Baïes dans la *villa* de Pison. Néron, enchanté de la beauté du lieu, s'y rendait souvent; et, à l'heure du bain et du repas, il renvoyait toujours sa garde, attirail incommode de la grandeur. Mais Pison refusa, trouvant odieux d'ensanglanter sa table et ses dieux hospitaliers par le meurtre d'un prince, quel qu'il fût, et soutint qu'il valait mieux l'immoler à Rome, dans cet exécrable palais bâti des dépouilles des citoyens, ou exécuter publiquement ce qu'on entreprenait pour le bien public.

Page 105. Si l'autre, de Tibère héritier trop avide,
Eût des jours d'un tyran aux portes du tombeau
Seulement avant l'heure étouffé le flambeau.

« Déjà les forces et la vie abandonnaient Tibère, et sa dissimulation ne le quittait pas. Ses discours étaient aussi soutenus; son esprit et ses regards aussi attentifs. Quelquefois même il cherchait l'enjouement, pour cacher un dépérissement qui frappait tous les yeux. Enfin, après avoir souvent changé de séjour, il s'arrêta au cap de Misène, dans une terre qui avait autrefois appartenu à Lucullus. Là on sut que sa fin approchait, et voici comment. Il y avait un médecin habile, nommé Chariclès, qui sans être en possession de gouverner le prince dans ses maladies, lui donnait souvent des conseils. Chariclès, alléguant des affaires, se leva pour sortir, et prenant la main de l'empereur, sous prétexte de la baiser, il lui tâta le pouls adroitement. Son intention n'échappa point à Tibère; car sur le champ, soit aussi qu'étant piqué il voulût par là mieux cacher son mécontentement, il ordonna un nouveau festin, et resta à table plus longtemps qu'à l'ordinaire, comme par honneur pour un ami qui allait le quitter. Cependant Chariclès assura le favori Macron que les forces s'éteignaient, que le prince n'avait pas plus de deux jours à vivre.

Dès ce moment, on précipita les conférences à la cour, et les dépêches pour les généraux et les armées. Le 17 des calendes d'avril il tomba dans un évanouissement profond : on le crut mort. Déjà Caïus, au milieu des félicitations d'une cour nombreuse, sortait pour prendre possession de l'empire, lorsque tout à coup on vint dire que la connaissance et la voix revenaient à Tibère, et qu'il demandait de la nourriture pour réparer son épuisement. A cette nouvelle tous s'épouvantent ; on se disperse de tous côtés : chacun revient prendre devant Tibère l'air de l'affliction ou de l'ignorance. Caïus, dans un silence morne, n'attendait plus, au lieu de l'empire, que le supplice ; Macron, plus hardi, fait étouffer le vieillard sous un amas de couvertures, et commande qu'on se retire. Ainsi finit Tibère dans la soixante-dix-huitième année de son âge. »

Dion Cassius ajoute à ces détails donnés par Tacite (*Annal.* liv. VI), que Caïus, craignant que Tibère ne revînt en santé, empêchait qu'on ne lui donnât de la nourriture, en disant que cela lui ferait mal ; qu'enfin, prenant pour prétexte qu'il avait besoin de chaleur, il lui fit mettre tant de couvertures sur le corps qu'il l'étouffa, au moment, dit encore Suétone, que revenant à lui, il redemandait son anneau qu'on lui avait ôté dans une défaillance.

Page 105. Et tout le jour couché dans des nefs magnifiques,
Palais de cèdre, ornés de thermes, de portiques,
A table, au bruit des chœurs mêlés aux instruments,
Eût parcouru toujours ces rivages charmants.

Suétone parle en détail des vaisseaux de bois de cèdre construits par Caligula : « Fabricavit et de cedris liburnicas, gemmatis puppibus, versicoloribus velis, magna thermarum et porticuum et tricliniorum laxitate, magnaque etiam vitium et pomiferarum arborum varietate : quibus discumbens de die inter choros ac symphonias, littora Campaniæ peragraret. »

Quant à Néron : « Quoties bajanum sinum prætemavigaret, dispositæ per littora et ripas diversoriæ tabernæ parabantur : insignes ganeæ et matronarum copas imitantium, atque hinc inde hortantium ut appelleret. »

Page 107. La terre aussitôt tonne, et d'inouïs éclats
L'air retentit : les monts semblent à ce fracas

Se dissoudre, et la mer, comme un monstre sauvage,
En hurlant se hérisse et fuit loin du rivage.

« Dein mare simul fremere, omne cœlum resonare, ingensque et repentinus fragor, quasi montes simul considerent, exaudiri. » (Dio Cassius, *Titus.*)

Page 107. Fille d'Hercule....................
..................A ce signal certain,
Au milieu des plaisirs tu remplis ton destin.

Le jésuite Doissin, mort à vingt-sept ans, en 1755, dans son poëme latin de la *Sculpture*, où il décrit les plus belles statues de marbre et de bronze découvertes à Herculanum, dépeint ainsi l'éruption qui engloutit cette ville, et qui devait changer, dit-il, en véritable tragédie le drame auquel le peuple assistait :

...... Subito ecce tibi vis atra procellæ
Ingruit horrendum stridens, tumidumque per æquor
Funditur, et terram crebro velut ariete quassat.
Solemnes tum forte simul collecta theatro
Spectabat ludos plebes, et nescia demens
Quam tragico absolvenda foret comœdia fine,
Unanimi fremitu, plausu, studiisque favebat,
Et lætas ultro tollebat ad æthera voces,
Dum rapidis circum pennis mors atra volaret,
Extremamque agerent, fatis volventibus, horam.
Ut vero (exitii signum fatale futuri)
Audita est cæco tellus mugire tumultu,
Et magis atque magis surdum increbescere murmur,
Continuo trepidare metu, subducere sese
Quisque fuga celeri et ludis dare terga relictis.
Verum heu! necquicquam : fugientes proximus imber
Assequitur, miserosque vocat labor ultimus omnes.
Jam multam cinerum nubem, vivoque favillas
Sulfure candentes prorumpere ad astra Vesevus;
Mox putres etiam scopulos liquefactaque saxa
Evomere, et ruptis mortem expirare caminis :
Donec tempestas vastis inclusa cavernis
Erumpit sine more furens, grandique sepulcro
Obruit eversam miseris cum civibus urbem.

Page 107. Ces voiles, du théâtre officieux ombrages
Qui, dans l'air soutenus de mâts et de cordages,

Gardent d'un jour trop vif le spectateur assis
Dérobent à tes yeux les champs de l'air noircis.

Les représentations des spectacles des anciens se faisaient toutes en plein jour; et comme il n'y avait que les portiques et le bâtiment même de la scène qui fussent couverts, on était obligé d'étendre sur le reste du théâtre des bannes ou toiles [1], soutenues par des mâts et des cordages, pour défendre les spectateurs de l'ardeur du soleil et des injures de l'air. Mais comme un grand nombre de personnes réunies dans un même lieu devait nécessairement produire une très-grande chaleur, on avait soin de la tempérer par une espèce de pluie avec laquelle on arrosait les toiles qui couvraient le théâtre. On avait imaginé de faire monter par une infinité de tuyaux et de conduits une grande quantité d'eau jusqu'à la partie supérieure de l'édifice, et souvent jusque dans les statues qui en décoraient la sommité; l'eau une fois arrivée à cette hauteur, il était aisé de la répandre en pluie légère sur le théâtre, et on avait porté la recherche jusqu'à donner à cette pluie une odeur agréable, en y joignant quelque liqueur odoriférante [2]. (Houel, Saint-Non, *Voyages pittoresques dans les deux Siciles, etc.*).

Page 108. Un tourbillon rapide en l'air s'est élancé,
Immense, et tel qu'un pin de rameaux hérissé,
Dont l'essor, autrefois prédit par la Sibylle,
O prodige! offre à l'œil d'épouvante immobile
De la poix tour à tour l'épaisse obscurité
Et d'ossements blanchis la pâle aridité.

Cette description se trouve conforme au récit de Pline le Jeune, dans sa première lettre à Tacite : « Nubes (incertum procul in-

[1] On voit, au grand théâtre de Pompéi, à l'extrémité du mur où se termine l'hémicycle, des pierres forées et saillantes où étaient placées les poutres auxquelles on fixait les voiles et les antennes.

Ces toiles étaient jaunes, rouges et noires :

. . . . . . Lutea russaque vela
Et ferrugina, quum magnis intenta theatris
Per malos volgata trabesque trementia flutant.
(Lucret., lib. iv.)

[2] C'était une eau safranée.

[3] Cette forme a été observée plus d'une fois dans les éruptions subséquentes du Vésuve.

tuentibus ex quo monte, Vesuvium fuisse postea cognitum est) oriebatur, cujus similitudinem et formam non alia magis arbor quam pinus expresserit. Nam longissimo velut trunco elata in altum, quibusdam ramis diffundebatur; credo, quia recenti spiritu evecta, deinde senescente eo destituta aut etiam pondere suo victa, in latitudinem vanescebat; candida interdum, interdum sordida et maculosa, prout terram cineremve sustulerat. »

Page 110. Au même instant, l'Etna de sa cime neigeuse
Vers l'Hespérie incline une flamme orageuse;
L'île de Vulcain brille, et tous ses soupiraux
De l'Éolie au loin font bouillonner les eaux,
Comme aux jours désastreux de la guerre marsique,
Où le bras de Bellone ensanglanta l'Opique.

On lit dans Pline (liv. II) : « Æolia insula, juxta Italiam, cum ipso mari arsit per aliquot dies, sociali bello, donec legatio senatus piavit. » Ce fut pendant la guerre sociale (époque, dit Pline ailleurs, peut être aussi funeste à l'Italie que ses guerres civiles), que Pompéia fut assiégée, et Stabie prise et démolie par Sylla.

Strabon (liv. VI), et Julius Obscquens (*de Prodig.*) rapportent aussi, que vers l'an 126 avant l'ère chrétienne, le mont Etna, secoué par un tremblement de terre, jeta au loin des flammes, et la mer, aux environs de Lipara, devint bouillante; sa surface se couvrit d'un limon, d'où, en beaucoup d'endroits, sortirent des flammes et des vapeurs épaisses, au point que des navires en furent brûlés, les marins qui les montaient étouffés, et quantité de poissons jetés morts sur les côtes de l'île. Le sénat romain, informé de ce fait par Titus Flaminius, préteur en Sicile, envoya des députés à Hiera et à Lipara, pour faire des sacrifices aux dieux mânes et aux divinités marines. « Souvent, ajoute Strabon, autour des îles Liparéennes, on voit des flammes parcourir la surface des eaux, lorsque le feu renfermé dans les cavités qui existent sous le lit de la mer s'ouvre de force un passage, et perce au dehors. »

Page 111. Par son poids le prodige affaissé lentement
Couvre, en planant, la terre et l'humide élément.
Chaque ville du golfe attend ses funérailles.

« Naples se souvient encore avec horreur de la soirée du 8 août

1779, dans laquelle sortit de la bouche du Vésuve une colonne immense de pierres enflammées, colonne qui, toujours alimentée par la nouvelle matière que lui fournissait le volcan, se maintint trois quarts d'heure en équilibre, suspendue en l'air, croissant sans cesse en hauteur et en largeur, se dilatant à son sommet en forme de pin, et menaçant d'une ruine totale les contrées voisines, dont les nombreux habitants tremblaient de se voir ensevelis sous cette énorme masse de matières. » (SCIPION BREISLAK, *Topogr. phys. de la Campanie.*)

Page 111. Au pied des saints autels, tremblante et consternée,
La Campanie accourt la face prosternée
Demander à ses dieux que leur bras protecteur
Du menaçant fléau détourne la fureur.

On voit sur un plafond de la galerie d'antiquités grecques et romaines du Louvre, un tableau de M. Heim, représentant le Vésuve personnifié, qui reçoit de Jupiter le feu qui doit consumer Herculanum, Pompéia et Stabie, tandis que ces malheureuses villes implorent le maître des dieux, que Minerve, protectrice des arts, intercède pour elles, et qu'Éole tient les vents enchaînés, en attendant l'ordre de Jupiter. Une des voussures peintes par M. Meynier représente Pluton et Vulcain repoussant le sacrifice que leur offre la ville d'Herculanum. Enfin, sur un autre plafond, ouvrage de M. Picot, Cybèle elle-même est peinte protégeant contre le Vésuve les villes d'Herculanum, Rétina, Pompéia et Stabie, que ses feux semblent condamner à une entière destruction[1].

Page 111. Vénus de Pompéia l'aimable déité,
Du nom de *Pompéiane* à jamais glorieuse,
Dont le temple nourrit la colombe amoureuse.

La Vénus de Pompéia était célèbre. Aussi son temple, contigu au forum de cette ville, est-il le plus considérable de ceux que l'on a découverts jusqu'à ce jour; un collége, ou corporation des *Venerei*, y était attaché. Il a quarante-huit colonnes de tuf, revêtues de stuc, d'ordre corinthien, qui formaient quatre portiques,

[1] La salle où se voit ce dernier tableau est destinée à renfermer les antiquités trouvées à Herculanum et dans les villes voisines du Vésuve.

décorés de statues, et de peintures remarquables par leur élégance et leur variété. Quelques-unes représentent Hector traîné par son vainqueur autour des murs de Troie; Achille qui tire le glaive contre Agamemnon, et que Pallas retient par le bras; Priam aux genoux d'Achille, baisant la main qui a tué son fils, etc. D'autres rappellent quelques scènes des combats des Pygmées contre les grues. Au milieu de la cour, s'élève un autel devant un sanctuaire isolé, qui était pavé en marbres de différentes couleurs avec des bordures en mosaïque, et environné d'une belle colonnade. On a trouvé dans cette cour, entre autres richesses de l'art, une statue de Vénus et celle de son fils Hermaphrodite, toutes deux d'un excellent travail grec.

A quelque distance de ce temple, sur le mur extérieur d'une école (*ludus*) où s'exerçaient les gladiateurs, on a découvert un tableau grossièrement peint, figurant un combat à outrance entre deux gladiateurs; au-dessous, sur une bande rouge sont écrits au pinceau, en caractères blancs, les mots suivants, très-incorrects, où l'auteur dévoue à la colère de la *Vénus pompéiane* quiconque outragera son tableau :

Abiat Venere bompeiianama iratam qui hoc laesaerit;
C'est-à-dire, *Habeat Venerem pompeianam iratam qui hoc læserit.*

Cette inscription nous semble très-précieuse, 1° en ce qu'elle nous révèle, que Vénus était la divinité protectrice des murailles et de la ville de Pompéia, comme *Isis*, qui y avait aussi un temple[1] et un collége, l'était de son port et de son commerce; 2° en ce qu'elle sert d'interprétation à deux passages d'auteurs anciens, que les traducteurs et les commentateurs n'ont point compris. En effet, pourquoi l'auteur présomptueux de cette inscription aurait-il invoqué la colère de la *Vénus Pompéiane* contre toute personne qui endommagerait son tableau, si Vénus n'eût point été la déesse protectrice de Pompéia? Serait-ce à raison du voisinage de son temple? Mais le temple de *Jupiter*, qui domine majestueusement le forum, est encore plus voisin, et ce dieu, gardien du trésor public de Pompéia, est aussi plus puissant. Serait-ce

[1] Ce temple ressemble beaucoup à celui de Vénus; on y a trouvé une statue de Vénus *anadyomène*, ou *sortant de l'eau*, faisant pendant à une statue d'Isis.

à raison du sujet? mais Vénus n'était point la divinité des gladiateurs, et ne présidait point à leurs jeux; Hercule était leur dieu protecteur. Vénus préside à d'autres combats, et protége d'autres athlètes :

> Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido,

a dit Ovide. Vénus étant donc reconnue comme divinité tutélaire de Pompéia, Martial, dans son épigramme déjà citée sur l'éruption du Vésuve, a pu désigner par une périphrase poétique Pompéia aussi bien qu'Herculanum, et la première ville, comme *une demeure plus agréable à Vénus que Sparte elle-même :*

> Hæc Veneris sedes, Lacædemone gratior illi.
> Hic locus herculeo nomine clarus erat.

Et Stace, dans son poëme *sur la mort de son père,* postérieure à la catastrophe de ces deux villes, a pu dire de la première que *Vénus regrettait sa demeure*, et de la seconde que *la terre d'Alcide était abandonnée :*

> ...Veneri plorata domus, neglectaque tellus
> Alcidæ.........................

(Note extraite, en partie, d'un Mémoire adressé par l'auteur, en 1832, à l'Académie d'Herculanum.)

Page 113. .... Antée,
Roi géant qui couvrait de meurtres et de sang
L'empire sablonneux qu'il gouverne en naissant,
Et dont le bouclier, butin fameux d'Hercule,
Formé du cuir entier d'un éléphant gétule,
Dans les murs de Tingis présente encore aux yeux
Un vaste monument d'effroi religieux.

On lit dans Pomponius Mela (liv. I) :

« Tinge [1], oppidum pervetus, ab Antæo, ut ferunt, conditum. Extat rei signum parma elephantino tergore exsecta, ingens, et ob magnitudinem nulli nunc usuro habilis; quam locorum accolæ ab illo gestatam pro vero habent, traduntque, et inde eximie colunt. »

[1] Aujourd'hui *Tanger,* où était le tombeau d'Antée que Sertorius fit ouvrir, au rapport de Plutarque.

Page 114. C'est ce vent.....................
Dont le souffle effréné jusqu'aux champs d'Anubis
Fait voler des serpents pâture de l'ibis.

Cicéron, dans ses entretiens *sur la Nature des dieux* (liv. I), dit que les ibis sont de grands oiseaux qui, comme ils ont les jambes fortes et un long bec de corne, tuent quantité de serpents; que par là ils sauvent à l'Égypte des maladies contagieuses, en tuant et mangeant ces serpents volants (*volucres angues*), que le vent d'Afrique y porte du désert de Libye: ce qui fait que ces serpents ne font de mal, ni par leur morsure quand ils sont en vie, ni par leur infection après leur mort.

Page 114. Et qui, de sa colère effrayant l'Italie,
Jonchа d'affreux débris la côte de Vélie,
Lorsqu'un Romain guidait contre un autre Romain
La flotte qu'Agrippa bâtit sur le Lucrin;
Et naguères encor sur la plage eubéenne
Comme l'algue broya les vaisseaux de Misène,
Sous les yeux d'un César par sa rage insulté.

Velleius Paterculus rapporte (liv. II), qu'Agrippa ayant, par l'ordre d'Auguste, équipé contre S. Pompée une très-belle flotte sur le lac Lucrin et sur celui d'Averne, la plupart de ses vaisseaux furent brisés ou dispersés par la violence de l'Africus, près du port de Vélie et du promontoire de Palinure.

Quant à la perte de la flotte de Misène, voici comment Tacite la raconte (*Annal.* liv. xv) : « Clades rei navalis accipitur, non bello (quippe haud alias tam immota pax), sed certum ad diem in Campaniam redire classem Nero jusserat, non exceptis maris casibus. Ergo gubernatores, quamvis sæviente pelago, a Formiis movere, et gravi Africo, dum promontorium Miseni superare contendunt, cumanis littoribus impacti, triremium plerasque et minora navigia passim amiserunt. »

Page 114. Qui le croirait? ce Vent de furie agité.....

Les Grecs représentaient le *Libs* ou *Africus*, vent du sud-ouest, *luctantem icariis fluctibus Africum*, comme un homme adulte, tenant une *aplustre*, ou ornement de vaisseau, « probablement, dit Winckelmann, dans son *Essai sur l'allégorie*, pour indiquer

les dangers de la navigation sur les côtes de l'Attique, pendant qu'il règne. »

Page 117. Chose horrible! il vomit sur la rive d'Alcide
La roche calcinée et la cendre liquide,
Et le caillou noirci que la flamme a brisé,
Et du Vésuve en feu le sommet embrasé.

L'aire ou le sol du théâtre et des rues d'Herculanum est recouvert d'une poussière fine, qui a la couleur des cendres ordinaires, mais qui n'est composée que de véritables pierres ponces, broyées et réduites en poussière d'une extrême ténuité, mélangée de quelques éléments calcaires. Cette matière qui ressemble, à l'œil, à de la cendre ordinaire, n'a rien néanmoins de commun avec la cendre provenue de la combustion des végétaux; et, quoique l'illustre Buffon ait écrit qu'il existait beaucoup de véritables cendres dans les volcans, que ce sont ces cendres qui ont servi de fondant pour former le verre de tous les volcans, que ces cendres sont lancées hors du gouffre des volcans, et proviennent des substances combustibles qui servent d'aliment à leur feu, l'examen attentif d'une multitude d'espèces de ces prétendues cendres me force de m'écarter de cette opinion. . . . .
Les pierres ponces pulvérulentes, qui tombèrent sur le sol des rues d'Herculanum, s'étant refroidies en s'élevant dans l'air, ne portèrent d'abord point avec elles les désastres du feu; la preuve en paraît démontrée par plusieurs fragments de bois, intacts et bien conservés, qui ont été ensevelis sous cette poussière volcanique sans être brûlés, ni changés en charbon. L'on trouve de ces morceaux de bois bien sains où l'on reconnaît l'espèce, entre autres divers éclats de bois de pin. Cette première couche de poussière de ponce, tombée en manière de pluie, étant humectée par les eaux qui s'y infiltrent, a acquis une certaine consistance, de peu de durée, à la vérité, puisqu'à mesure qu'on expose cette matière à l'air et qu'elle se dessèche, elle tombe en poussière. Il paraît que cette pluie de ponces pulvérulentes fut suivie d'une éruption boueuse, c'est-à-dire, d'un mélange de diverses espèces de laves détrempées dans l'eau bouillante. Il est même à présumer, d'après la position des matières, que le volcan agissant par secousse et par convulsion, et d'une manière irrégulière, tantôt les

laves boueuses coulaient à grands flots sur cette malheureuse ville, tandis peut-être que dans le même temps il pleuvait par intervalle des ponces, en petits fragments, ou réduites en poussière, des laves poreuses, des scories et diverses espèces d'autres matières volcaniques. Ce second dépôt, d'un gris jaunâtre, est beaucoup plus adhérent que le premier; il renferme des points de *schorl* noir, du *mica* et quelques éléments calcaires; l'on trouve dans sa direction et au même niveau les variétés suivantes : de la lave grise terreuse, composée d'un mélange de ponces plus ou moins réduites en terre, et qui ont pris une assez forte consistance parce que l'éruption était boueuse; un poudingue composé de fragments arrondis de pierres ponces grises, enveloppées dans un sable de ponces broyées. Il paraît que les matières ont formé des courants mêlés d'eau; aussi ont-ils de la consistance et une certaine dureté. Le poudingue varie pour la couleur; quelquefois les ponces terreuses qui le composent sont jaunâtres, et plus ou moins friables. Ce second dépôt, qui a une grande épaisseur, est recouvert par un courant composé d'une matière dure, raboteuse, d'un grain sec, ressemblant à certaines espèces de grès; mais cette lave n'est qu'un granit altéré qui passait à l'état de pierre ponce, et qui a coulé; on y distingue encore de petits cristaux et des lames de *feld-spath*. C'est ici qu'on trouve du bois calciné et changé en véritable charbon; ce qui prouve que la matière de cette couche était embrasée. L'on retrouve après cela des amas de ponces pulvérulentes qui recouvrent le tout, et qu'on regardait comme des cendres. Les pierres ponces ont donc joué un grand rôle dans l'éruption fameuse qui engloutit Herculanum.

(Faujas de Saint-Fond, *Minéralogie des volcans.*)

NOTES JUSTIFICATIVES

DU SIXIÈME CHANT.

Page 121. . . . . A travers les ténèbres
Je découvre, grands dieux! quelles scènes funèbres!
La ruine, l'effroi, le tumulte, les cris,
Et les mânes sans nombre errants sous les débris.

Une Muse napolitaine, madame Cecilia de Luna Folliero, dans un petit poëme, intitulé *la Visione di Ercolano*, a fait une peinture aussi vive que vraie de la désolation d'Herculanum, au moment de l'éruption du Vésuve[1] :

Io scerno, sì, fra quella nebbia, oh quanti
Ostelli spalancati, semispente
Faci, e al chiaror di queste impäuriti
Squallidi volti, irti capegli e mille
Braccia atteggiate in disperato affanno!
Odo il trambusto di crescente folla
Lungo le vie di cenere coperte,
Ch' offrono inciampi a' cavalieri, a' fanti
Mezzo sepolti e di riversi cocchi
Fan miseranda arena : gemebonde
Scalze matrone, verginelle scinte
Per le scale de' templi, piangolenti
Fanciulli, e madri che i lattanti nati
Stringonsi al sen tremanti; e figlie a' tardi
Vegli colonne; e sposi a un gruppo avvinti
Co' figli; e in braccio a disperati amanti
Morenti donne co' languidi lumi
Fisi ne' cari volti; e sacerdoti
Ch' ergon d'ambe le man gl' idoli al vulgo
Già sacri, or vil materia e in fascio tolti;
Mentre di retro smarrito ed ansante
Popolo va di scampo sospiroso
Tra'l balenar del Vescvo fiammante

[1] Une Muse française, mademoiselle Delphine Gay, a aussi décrit *le dernier jour de Pompéi.*

Donde trabocca igneo torrente e incalza,
E'l cader della piova soffocante!
Mira i rapiti argenti in si mal punto
Dalla cupida plebe, o forza d'uso!
Con alma tremebonda in le deserte
Case romite, cui la man rapace
Cader per via si lascia in terror tanto,
In sì ratto sgombrar!... Deh! quanto e quale
Urlar di voci ed imprecar di molti,
E pregar de' vegliardi e delle donne;
E fremer cupo di sommossa terra;
E tuonar forte di fulmineo monte;
E urtar di turbe e stramazzar di corpi,
E agonizzar di desolate genti!...

Page 122. Le Vésèris un jour rougi du sang latin,
Le Sarnus navigable et dont le large sein
Aux tributs de Vertumne ouvre plus d'un passage;
Le Sébèthe qui glisse en serpent sous l'ombrage.

Cicéron (*de Offic.*, lib. III, et *de Finib.* lib. I), Tite-Live (liv. VIII), Valère-Maxime (liv. VI), et Aurelius Victor, (*de Vir. illustr.*), font mention du fleuve Vésèris, auprès duquel le consul T. Manlius Torquatus remporta une pleine victoire sur les Latins, grâce au dévoûment de P. Décius son collègue : *Latinos apud Veserim fluvium, Decii collegæ devotione superavit.* Ce fleuve, qui coulait au nord et au pied du Vésuve, *haud procul radicibus Vesuvii montis*, était sans doute un des deux entre lesquels Herculanum était situé, au rapport de Sisenna; il a disparu depuis l'éruption du Vésuve sous Titus; peut-être en a-t-on rencontré quelque veine dans les fouilles de cette ville. On a confondu mal à propos le Vésèris avec le Sarnus et le Sébèthe[1].

Quant au Sarnus, aujourd'hui *Sarno*, qui tire sa source du mont *Saro*, partie des Apennins, Strabon (liv. V) dit qu'il coulait auprès de Pompéia, qui servait d'entrepôt aux villes de Nola, Nuceria et Acerra, et que les marchandises pouvaient descendre et remonter sur ce fleuve, plus fort alors qu'il n'est présentement. Il paraît que dans le moyen âge le Sarnus porta le nom de *Dracon* (Procop. de *Bello goth.* l. IV), et de *Dracontius* (Pellegrini-*Camp. fel, Disc.* II).

[1] Pellegrini et Cluvier prétendent qu'il y avait, avant l'éruption, une ville du nom de Vésèris, au nord du Vésuve.

Le Sébèthe est célèbre par ces vers de Virgile (*Énéid.*, liv. VII) :

Nec tu carminibus nostris indictus abibis,
Œbale, quem generasse Telon Sebethide nympha
Fertur, Teleboum Capreas quum regna teneret.

Mais il est plus riche de renommée que d'ondes : *ricco di fama, povero d'onde;* aussi Boccace, étant venu à Naples, s'écria en le voyant : *Minuit sua præsentia famam.* Ce fleuve coule à peu de distance de cette ville :

Doctaque Parthenope Sebethide roscida lympha.
(COLUMELL.)

Pontanus lui donne même Parthénope pour épouse :

Sparge tuas, Sebethe, nuces; en colligit uxor
Parthenope. . . . .

Les Napolitains lui rendaient un culte, comme le prouve cette inscription antique, trouvée dans des fondations : *P. Maevius. Eutychus. Ædiculam. restituit. Sebetho.*

Comme membre de l'académie qui porte le nom du Sébèthe (*Pontaniana-Sebezia*), j'ai crû devoir payer par les vers suivants la protection de ce dieu, cher aux Muses napolitaines :

Salut, ô Sébèthe fameux !
Toi, dont la nymphe célébrée
Autrefois épousa Télon, roi de Caprée;
Fleuve, au cours jadis écumeux,
Avant que ta source sacrée,
Deuil inouï! fût altérée
Par les feux du Vésuve au front toujours brumeux.

En ton honneur, le pré rayonne
De fleurs peintes d'or et d'argent;
L'algue se dresse en lit sous ton flot diligent,
Qu'une mousse errante environne,
Et sur ton gazon abondant,
Qu'il tond comme un faucheur ardent,
Bondit le blanc taureau qu'un noir croissant couronne.

Sur tes bords de Bacchus élus
La vigne en guirlandes serpente;
Ses bras souples, qu'attire une amoureuse pente

Vers les peupliers chevelus,
Semblent une troupe vivante
De nymphes à tresse mouvante,
Qu'enlacent en dansant les satyres velus.

Puissent ton urne souveraine
Et tous tes humides vassaux
Désormais du Vésuve ignorer les assauts!
Puissent, loin de ta pure arène,
Rouler sa cendre et ses ruisseaux;
Et toujours tes limpides eaux
Abreuver l'hôte heureux des murs de la Sirène!

Hélas! ton destin est meilleur
Que celui du Sarnus ton frère,
Qui seul murmure au sein de sa ville si chère [1],
Veuve muette de douleur,
Dont le narcisse funéraire
Pare le voile cinéraire,
Et que le lézard seul fréquente en son malheur!

Tandis que ton onde, ô Sébèthe!
Pour rejoindre les flots profonds,
Franchit l'arc triomphal du plus noble des ponts,
Ton frère égaré, qui regrette
Ses canaux couverts d'avirons,
Cache aux marais des environs
Sa honteuse embouchure et sa peine secrète.

De Cicéron [2] fleuve chéri,
Fais taire ta plainte isolée;
Puisse ton infortune être enfin consolée
Au souvenir du Véséri!
Il coulait aux murs d'Héraclée,
Sœur de ta ville désolée;
Toi, tu sauvas ton urne, et la sienne a péri!

Page 123. Ineffables regrets! la douce région
Où l'oiseau de Vénus, messager d'Apollon,
Autrefois à travers la mer de Tyrrhénie
Dirigea de Chalcis l'errante colonie.

« Les Athéniens, dit Velleius Paterculus (liv. 1), envoyèrent des colonies à Chalcis et à Éréthrie, dans l'île d'Eubée. A quelque temps de là, les habitants de Chalcis, sortis de l'Attique, sous la conduite d'Hippoclès et de Mégasthènes, bâtirent Cumes en Italie. Le vol d'une colombe, suivant quelques-uns, ou, selon d'autres,

[1] Pompéia.
[2] Il avait une *villa* à Pompéia.

le son d'un instrument d'airain, pareil à celui qu'on entend aux fêtes de Cérès, servait de guide à leur flotte pendant la nuit. Longtemps après, une portion de cette colonie bâtit la ville de Naples. » En mémoire de cet événement, on avait élevé à Naples une statue à Apollon conducteur, et sur son épaule gauche était placée une colombe, consacrée à Vénus, fille de Dioné :

> Parthenope, cui mite solum trans æquora vectæ
> Ipse dionea monstravit Apollo columba.
> ....
> Tu, ductor populi longe emigrantis Apollo,
> Cujus adhuc volucrem læva cervice sedentem
> Respiciens blande felix Eumelis adorat.
>
> (STATIUS, *Silv.*, lib. 3-4.)

C'est avec raison que l'empereur Julien (*Orat.*, IV) met au premier rang des services qu'Apollon a rendus à l'humanité les colonies sans nombre envoyées par ses ordres et sous ses auspices, qui civilisèrent la plus grande partie de la terre connue.

Page 123. Ces villes, ces hameaux, tous ces palais des champs
Aux jardins décorés de temples éclatants,
Ces ports et ces vergers, magnifique assemblage
Qui d'une seule ville entoure aux yeux la plage,
Ce golfe heureux qui rit, teint d'un paisible azur,
Comme un vase d'argent couronné d'un lait pur.

Le golfe que l'on appelle *Crater*[1], et que ferment deux caps regardant le midi, le Misenum et l'Athenæum, est, dans tout son circuit, également orné, soit par les villes que nous avons dit y être placées, soit par des habitations particulières ou des plantations qui, touchant les unes aux autres, remplissent les intervalles, et font qu'à la vue toutes ces villes semblent n'en former qu'une. (STRABON, liv. V).

Page 124. Ce n'est point un amas de pierres et de chaux,
Fondements cimentés d'édifices nouveaux,
Que jette au fond de l'onde, aux yeux de Baïe oisive,
Un riche constructeur dégoûté de la rive.

Horace (*Od.*, liv. III) fait allusion à cet usage :

> Contracta pisces æquora sentiunt,
> Jactis in altum molibus.......

[1] C'est-à-dire, *coupe*, à cause de sa forme.

Et Virgile (*Æneid*, lib. IX) :

Qualis in euboïco Baiarum littore quondam
Saxea pila cadit, magnis quam molibus ante
Constructam ponto jaciunt : sic illa ruinam
Prona trahit, penitusque vadis illisa recumbit :
Miscent se maria, et nigræ attolluntur arenæ.

Page 124. Parmi la nuit sans astre et ses périls obscurs
Les tribus d'Herculane abandonnent ses murs.

Des tables de marbre déposées au Musée de Naples, et trouvées à Herculanum, attestent que les Herculaniens étaient divisés en tribus, ou plutôt agrégés (*adlecti*) aux tribus romaines, dont les noms y sont exprimés, tels que, *Veneria*, *Concordia*, *Menenia*, *Maecia*, *Falerina*, *Tromentina* et *Voltinia*.

Page 126. O vous qui du théâtre avez laisse les jeux!
Redoutez ce portique où d'un ciel orageux
Autrefois vous braviez la subite furie!
Du forum contigu fuyez la galerie!

« A tous les théâtres, dit Winckelmann (*Nouv. découv. d'Hercul.*), il y avait derrière la scène des portiques à colonnes, ou des galeries couvertes, où se retirait le peuple, lorsqu'il pleuvait[1]. Le portique du théâtre d'Herculanum tenait au Forum de la ville, et portait sur des colonnes d'ordre dorique, d'une maçonnerie enduite de ciment et de stuc. Le diamètre de ces colonnes est de deux palmes napolitains, et elles avaient seize palmes de haut; hauteur qui va au delà de la proportion ordinaire de ces colonnes, et de celle que Vitruve leur donne. Le tiers de leur fût est à rudentures plates, indiquées par de simples taillades enduites en rouge; la partie supérieure est cannelée, comme le demande l'ordre dorique, mais blanche et sans enduit. Le toit de ce portique était construit en bois, et l'on y voit encore des morceaux de poutre brûlée. Le portique était voûté par dessous, ainsi que la scène même. »

Page 126. Ce sacrificateur qui d'un pied diligent
Fuit, portant dans ses bras quelques vaisseaux d'argent,
Trésor du sanctuaire, il expire à la porte,
Et couvre de son corps le dépôt qu'il emporte.

En 1813, on trouva à Pompéia le squelette d'un prêtre d'Isis

[1] VITRUVE, liv. V, ch. 9.

que la mort avait surpris à l'entrée de la grande place du théâtre, fuyant avec le trésor de la déesse; il se composait de trois cent soixante pièces de monnaies d'argent, de neuf en or, de quarante-deux de bronze, de vases d'argent, tasses, patères, etc. Pendant que ce prêtre fuyait, un de ses confrères, dont on a aussi reconnu le squelette, était assis à table dans une salle du temple d'Isis, mangeant des œufs, du poulet, et buvant du vin. Les reliefs du dîner et les vases étaient renversés par terre.

Page 127. Combien en plein théâtre, au dehors, sous les toits,
Du foudroyant nuage ont ressenti le poids!

Le théâtre d'Herculanum, qui est situé au nord de la ville, dans la partie supérieure, n'est point encore complétement découvert. Une grande portion de l'intérieur de l'*hémicycle*, c'est-à-dire, de la partie circulaire de l'amphithéâtre, est encore enterrée sous la lave, attendu qu'on a été obligé de conserver des supports à cette lave, et aux terres qui sont au dessus. On a dégagé, autant que possible, la décoration extérieure du théâtre, pour en avoir une idée; elle s'est trouvée composée d'arcades, entre lesquelles sont de grands pilastres, cannelés, enduits de stuc de couleur rouge, avec des chapitaux corinthiens, et surmontés de corniches de marbre. Les voûtes des galeries intérieures soutiennent des arcs sur lesquels portent les gradins du théâtre. Ces galeries sont encore ornées de corniches de marbre avec des dentelures et des modillons; elles l'étaient autrefois d'un ordre entier de colonnes corinthiennes, et les murs de côté étaient revêtus de carreaux de marbre de toute espèce. Plusieurs parties de l'extérieur étaient peintes à fresque. Le derrière du *postscenium* (derrière du théâtre), hors de la grande porte donnant sur la voie publique, était décoré de colonnes de marbre rouge sur leurs bases [1], entre lesquelles étaient placées des statues de bronze, servant de point de vue à une rue qui allait du théâtre à la mer. Au dessus du théâtre, sur une base de marbre blanc, était assis un *quadrige* de bronze doré, avec une figure de grandeur naturelle [2]. On a trouvé dans

[1] Les colonnes les mieux conservées ont été transportées dans l'église de Saint-Janvier.

[2] Quelques personnes ont assuré qu'au lieu d'un char à quatre chevaux, il y en avait deux et même trois, à deux chevaux chacun. Selon Venuti

les fouilles les débris de ce char, dont quelques bas-reliefs existent au Musée de Naples. Le théâtre intérieur, un peu mieux conservé, a dix-huit rangs de siéges ou gradins, qui étaient couverts de marbre, et couronnés par un palier circulaire (*præcinctio*), incrusté de marbres rares, et surmonté de trois autres gradins, formant un deuxième étage [1], auxquels on arrivait par deux escaliers intérieurs, placés aux deux bouts de l'hémicycle. Entre ces derniers gradins il y avait, à chaque corne de l'hémicycle, deux bases d'un carré long, et deux autres pareilles au centre, par conséquent six en tout, d'égale grandeur, revêtues du plus beau marbre, et surmontées d'un pareil nombre de chevaux de bronze [2], dont les fragments trouvés dans les fouilles du théâtre avec ceux du quadrige ont servi, en partie, à composer le cheval que l'on voit au

(*Descrizione delle prime scoperte d'Ercolano*), après la découverte de deux inscriptions frontales, placées autrefois sur les deux principales portes de ce magnifique théâtre (c'est-à-dire, de l'*orchestre*), et portant, l'une, le nom de son fondateur L. Annius Mammianus Rufus, duumvir quinquennal, et l'autre, le nom de l'architecte P. Numisius, on déterra des fragments de grands chevaux de bronze doré, et en même temps les pièces d'un char ou *bige*, appartenant aux mêmes chevaux, avec une roue entière, le tout de bronze doré. « Il y a toute apparence, dit ce témoin oculaire, que deux chars semblables et leurs chevaux étaient placés sur les architraves où se lisent les inscriptions ci-dessus, et servaient d'ornement aux deux principales portes du théâtre, comme on le voit aux arcs de triomphe sur les médailles. Il n'y a pas même lieu de douter, qu'aux traits des têtes de deux statues qui étaient sur ces chars, et que l'on trouva auprès, on eût pu reconnaître les personnages qu'elles représentaient, si par malheur ces têtes n'eussent pas manqué. » Toutefois l'opinion du quadrige a prévalu, ainsi que l'atteste l'inscription commémorative, composée par Mazzocchi.

[1] Ces gradins supérieurs, réservés aux femmes, sont ici découverts, et nous savons que dans d'autres théâtres ils étaient couverts, et se nommaient *cathedræ*, parce que cette enceinte était composée d'arceaux appuyés sur des colonnes, et disposés de manière à former quantité de loges ou tribunes, couvertes d'une voûte. Dans le théâtre *tragique* de Pompéia, on a trouvé aussi ces gradins découverts; au devant il y avait une rampe en fer, de toute la longueur de l'hémicycle; les trous auxquels cette rampe s'appuyait sont encore visibles dans le marbre, ainsi que le plomb qui servait à la fixer.

[2] Piranesi, dans son *Iconographie du théâtre d'Herculanum*, leur a substitué des statues équestres.

Musée de Naples, car le plus grand nombre des pièces a été fondu pour d'autres usages. Le *proscenium*, ou avant-scène, est entier. On remarque les deux *podium* ou balcons, qui sont aux deux côtés de l'avant-scène, au dessus des entrées de l'orchestre, et qui répondent parfaitement aux balcons de nos théâtres modernes [1]. On voit aussi une partie de la scène [2], avec sa façade d'ordre dorique, ses ornements sculptés, ses niches, et la base d'une des colonnes qui la décoraient et qui étaient d'albâtre fleuri. Les autres colonnes ont été détruites et calcinées presque entièrement; cependant on en voit encore la place. Entre la porte du milieu et les deux autres portes des côtés de la scène [3] sont les niches, dans lesquelles étaient sans doute placés des vases, des statues, dont on n'a trouvé aucun vestige. Mais une remarque intéressante, et à laquelle le pavé presque entier de la scène a donné lieu, c'est qu'on a pu y distinguer, de chaque côté de l'avant-scène, des ouvertures régulières, des trous très-apparents et à des distances égales, qui ont du servir à recevoir les pivots des décorations. Les statues qui remplissaient les niches de l'avant-scène, ainsi que celles qui portaient sur les colonnes, étaient de bronze et représentaient des Muses; elles ont été transportées dans le Musée royal. Il y en avait beaucoup d'autres de marbre et de bronze; mais on n'en a trouvé que les débris qui remplissaient la scène et l'orchestre, et couvraient les gradins jusqu'aux *vomitoires* ou entrées. Ces fragments de statues, joints à une quantité considérable de colonnes brisées, ainsi que les marbres, les colonnes, les statues et les bronzes que l'on a retirés, indiquent la richesse dont était ce théâtre. Les tremblements de terre, que le pays a éprouvés

[1] Ces loges, ou tribunes réservées, existent aux deux théâtres de Pompéia.

[2] La *scène* des anciens, la *facciata* des Italiens, était une face de bâtiment par laquelle le *proscenium* était séparé du *postscenium*. Elle ne changeait jamais de décoration, et était la partie la plus magnifique du théâtre.

[3] La porte du milieu, la plus noble et la mieux décorée, s'appelait la porte royale (*regia*). De cette porte sortaient les héros et les *protagonistes* de la tragédie. La porte à droite était destinée à ceux qui représentaient les seconds rôles, les généraux d'armée, les hôtes, les vieillards et les matrones. Par la porte du côté gauche comparaissaient les esclaves, les affranchis, les gouverneurs ou pédagogues.

lors de cette terrible catastrophe, y ont causé plus de désordre que les cendres et les laves mêmes qui ensevelissaient les édifices, mais les laissaient dans leur entier. L'intérieur de ce monument était revêtu des marbres les plus précieux, les pavés en étaient aussi composés; celui de l'orchestre, qui a été heureusement conservé presque entier, est du plus beau jaune antique [1]. Toutes les salles et les pièces appartenantes au théâtre étaient peintes et couvertes d'arabesques, dont on voit une partie au Musée royal. Toutefois le théâtre d'Herculanum offre quelques particularités qui ne se rencontrent pas dans ceux des théâtres anciens dont il nous reste quelques vestiges. Telle est, entre autres, la manière dont sont placés les escaliers entre deux murs parallèles qui circulent en suivant la forme de l'amphithéâtre, tandis que, dans les autres théâtres antiques, ils suivent la direction de la circonférence au centre. Ensuite, entre le *proscenium* et les gradins est cet espace que les anciens appelaient *orchestre*, et destiné, chez les Romains, aux sénateurs et aux vestales. On a trouvé auprès une quantité considérable de bois réduits en charbon, ce qui est un fort indice que ce théâtre a été construit selon le goût grec, parce que chez les Grecs l'orchestre était destiné pour les danses et les ballets, et ils employaient pour cela des pièces de bois dont l'usage était inutile chez les Romains [2]. Le diamètre du cercle de l'amphithéâtre d'Herculanum, étant pris de dessus les gradins les plus élevés, est de deux cent trente-quatre pieds; d'où il résulte, en comptant seize personnes assises par toise carrée, qu'il devait

[1] A droite et à gauche de l'orchestre ou plutôt de l'avant-scène étaient deux statues de marbre, en toge, dont l'une était dédiée à Nonius Balbus, fils, et l'autre portait sur son piédestal cette inscription remarquable:

AP. CLAUDIO C. F. PULCHRO.
COS. IMP.
HERCULANENSES POST MORT.

[2] On a trouvé aussi toute la partie supérieure de la scène garnie d'un grand nombre de pièces de bois, qui, bien que brûlées, avaient conservé leur forme; ce qui a fait penser que ce théâtre avait des machines communes aux Grecs et aux Romains; car, chez les uns et les autres, les changements de scène, et les *vols* presque semblables aux nôtres, étaient en usage.

contenir environ dix mille spectateurs [1]. Ainsi, l'on peut, dit Saint-Non, d'après ce résultat et l'étendue de ce théâtre, se faire une idée assez juste de la grandeur et de la population d'une ville qui pouvait fournir dix mille spectateurs à ses spectacles. Quoique la décoration intérieure de ce monument ne soit pas peut-être selon toute la pureté de la bonne architecture, cependant elle doit donner une idée avantageuse de la manière dont les anciens décoraient leurs théâtres. L'avant-scène, enrichie d'un ordre corinthien, de niches et de bas-reliefs, offre dans son ensemble du goût et de la magnificence. On doit remarquer, parmi les ornements caractéristiques de cette décoration, les masques scéniques qui se trouvaient dans la frise de l'entablement. Quant à l'amphithéâtre, la partie supérieure était terminée par un mur orné de niches et de statues; ce qui était d'un excellent genre de décoration, simple et noble en même temps. On arrivait à l'amphithéâtre inférieur par sept portes ou entrées, appelées *vomitoria*, correspondant à un corridor qui l'environne, d'où l'on descendait par sept escaliers que l'on voit entre les gradins, et qui sont formés par de petites marches saillantes, qui, coupant le gradin en deux, le rendaient plus facile à descendre [2]. Enfin, sur le pavé de l'hémicycle, régnait, comme aux autres théâtres, un double portique, revêtu et carrelé de marbre blanc, avec des pilastres sur lesquels portaient les gradins.

Une réflexion à laquelle donne lieu la découverte partielle du théâtre d'Herculanum, où l'on n'a trouvé aucun squelette, c'est qu'il ne faut pas prendre à la lettre le récit de Dion Cassius, qui affirme que cette ville fut engloutie pendant que le peuple était au théâtre; il paraît évident que les spectateurs eurent du moins le temps de se sauver, et périrent hors de son enceinte.

[1] Winckelmann, dans sa lettre au comte de Bruhl, s'est évidemment trompé, lorsqu'il a porté le nombre des spectateurs trente mille cinq cents, sans comprendre les places de l'orchestre.

[2] Comme il y a sept escaliers qui conduisent aux gradins, il y a par conséquent six divisions ou amas de gradins, qui s'élèvent depuis l'orchestre jusqu'au haut; et comme ils partent du point central de l'hémicycle, ils sont beaucoup plus étroits par le bas que par le haut. Voilà pourquoi on donnait à ces amas de degrés le nom de coins, *cunei*.

Page 128. Si Clio nomme encor le couple filial,
Qui, fuyant de l'Etna l'embrasement fatal,
Loin des murs de Catane en proie à l'incendie
Au lieu d'or emporta les auteurs de sa vie.

Ce fut l'an 479 avant l'ère chrétienne, l'année même de la bataille de Platée, qu'eut lieu cette longue et terrible éruption de l'Etna, qui dévasta Catane et ses environs, et respecta dans leur fuite Amphinome et son frère, portant leur père et leur mère sur leurs épaules. On voit au Musée de Catane des médailles antiques représentant les *frères pieux*, dont les poëtes et les historiens ont célébré le dévoûment filial; il forme un épisode du poëme de l'*Etna*, attribué à C. Severus [1], et Claudien l'a chanté dans une de

[1] Voici cet épisode:

Nam quando ruptis excanduit Ætna cavernis,
Et, velut eversis penitus fornacibus, ignia
Evecta in longum rapidis fervoribus unda est:
Haud aliter quam quum, sævo Jove, fulgura, æther,
Et nitidum obscura cœlum caligine torquet;
Ardebant arvis segetes, et mitia cultu
Jugera cum domibus, silvæ, collesque virentes.
Vix dum castra putant hostem movisse, tremebant,
Et jam finitimæ portas invaserat urbis.
Tum vero ut cuique est animus viresque, rapina
Tutari conantur opes: gemit ille sub auro;
Colligit ille arma, et stulta cervice reponit;
Defectum raptis illum sua crimina tardant:
Hic velox minimo properat sub pondere pauper,
Et quod cuique fuerit cari, fugit ipse sub illo:
Sed non incolumis dominum sua præda secuta est;
Cunctantes vorat ignis, et undique torret avaros;
Consequitur fugisse ratos, et præmia captis
Concremat, ac nullis parsura incendia pascunt,
Vel solis parsura piis. Namque optima proles,
Amphinomus, fraterque, pari sub pondere fortes,
Quum jam vicinis streperent incendia tectis,
Adspiciunt pigrumque patrem, matremque, senecta
Eheu! defessos posuisse in limine membra.
Parcite, avara manus, dites attollere prædas:
Illis divitiæ solæ materque paterque.
Hunc rapiunt prædam, mediumque exire per ignem,
Ipso dante fidem, properant. O maxima rerum,
Et merito pietas homini tutissima virtus!
Erubuere pios juvenes attingere flammæ,
Et quacunque ferunt illi vestigia, cedunt.
Felix illa dies, illa est innoxia terra.
Dextra sæva tenent, lævaque incendia fervent.

ses poésies détachées. Solin (ch. xi) rapporte que Syracuse disputait à Catane, sous d'autres noms, ces deux prodiges de piété filiale; mais il ajoute : « Catinensis tamen regio causam dedit facto, in quam se quum incendia Ætnæ protulissent, juvenes duo sublatos parentes evexerunt inter flammas illæsi ignibus. Horum memoriam ita posteritas munerata est, ut sepulcri locus nominaretur *Campus piorum.* »

Page 128. Tu ne subiras point un silence outrageux,
De la sœur du grand Pline ô toi fils courageux,
Que le ciel attentif préservait dans Misène
Pour être un jour l'honneur de la toge romaine!

« Après que mon oncle fut parti (dit Pline le Jeune dans sa seconde lettre à Tacite), je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain; je soupai; je me couchai, et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins étonnés que la Campanie y est fort sujette. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer, que par un fort petit espace. Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demande Tite-Live; je me mets à le lire, et je continue à l'extraire, ainsi que j'aurais pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient; il était nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures

Ille per obliquos ignes, fraterque triumphant,
Tutus uterque pio sub pondere; suffugit illac,
Et circa geminos avidus sibi temperat ignis.
Incolumes abeunt tandem, et sua numina secum
Salva ferunt : illos mirantur carmina vatum;
Illos seposuit claro sub nomine Ditis,
Nec sanctos juvenes attingunt sordida fata,
Sed vere cessere domus et rura piorum.

du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés par de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville. Le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et ce qui, dans la frayeur, tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvait même, en les appuyant avec des pierres, les arrêter en place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nuée noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont j'ai parlé revient une seconde fois, et plus vivement, à la charge : *Si votre frère, si votre oncle est vivant*, nous dit-il, *il souhaite sans doute que vous vous sauviez; s'il est mort, il a souhaité que vous lui surviviez. Qu'attendez-vous donc? Pourquoi ne vous sauvez-vous pas?* Nous lui répondons *que nous ne pouvions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle.* L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre et couvre les mers; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue le promontoire de Misène. Alors ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge, et que, pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvait faire; qu'elle mourrait contente, si elle n'était point cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y a point de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main, et je la force de m'accompagner : elle le fait avec peine, et se reproche de me retarder. La cendre commençait à tomber sur nous,

quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. *Pendant que nous voyons encore*, dis-je à ma mère, *quittons le grand chemin, de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres.* A peine nous étions-nous écartés qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que lamentations de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur, celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qni la crainte de la mort faisait invoqner la mort même. Un grand nombre imploraient le secours des dieux; plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit, dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste, par des terreurs feintes et mensongères. Ils disaient qu'à Misène ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leurs mensonges. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nons menaçait; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient et la pluie de cendres recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps, pour secouer nos habits: sans cela, elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers il ne m'échappa ni plainte ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoiqne naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. »

Page 129. Cendres, flammes, rochers, souffles contagieux!
Ah! dans Naple épargnez le front religieux
De Stace, qui médite au tombeau de Virgile
Et les combats de Thèbe et l'enfance d'Achille;
Épargnez son vieux père, aimé des doctes Sœurs, etc.

Le jeune poëte qui disait à sa *Thébaïde :*

.........Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora,

écrivait dans une épître à Victorius Marcellus :

> . . : . . . . Tenues ignavo pollice chordas
> Pulso, maroneique sedens in margine templi
> Sumo animum, et magni tumulis adcanto magistri [1].

Quant au père de Stace, qui avait enseigné la poésie et l'éloquence à Rome, où il eut Domitien pour disciple, ses titres à la gloire sont énumérés dans le *poëme funèbre* que son fils a composé en son honneur. Si, aux yeux de ses contemporains, son meilleur ouvrage a été son poëme, aujourd'hui perdu, sur l'*Incendie du Capitole* [2], ce bûcher des dieux, *rogus ille deorum*, suivant l'expression du fils, aux yeux de la postérité, c'est ce fils lui-même, dont il forma l'esprit et dirigea les travaux poétiques.

Page 129. Dans sa retraite encor respectez Silius
Invoquant à la fois Virgile et Tullius,
Cependant qu'aux accords de son luth consulaire
Renaissent les débats de la punique guerre.

Martial dit, dans deux de ses *Épigrammes* (liv. VII et liv. XI), que Silius Italicus, dont il était l'ami, n'avait pas encore égalé les poésies divines du majestueux Virgile, qu'il était déjà l'émule du grand Cicéron :

> Sacra cothurnati non attigit ante Maronis,
> Implevit magni quam Ciceronis opus ;

qu'il possédait le monument de Virgile et la campagne de Cicéron, et que Maron et Tullius n'auraient point choisi un autre héritier ni un autre maître :

> Heredem dominumque sui tumuli, larisve,
> Non alium mallet nec Maro, nec Cicero.

Mais Pline le Jeune rapporte, dans ses *Lettres*, que Silius faisait des vers où il y avait plus d'art que de génie : *Scribebat carmina*

[1] Ce passage de la même épître, où Stace dit :

> . . . . Nos, facta aliena canendo,
> Vergimur in senium. . . . .

me fait douter que l'auteur de la *Thébaïde* soit mort à trente-cinq ans, comme le prétendent ses biographes.

[2] L'an 69 de J.-C.

majore curâ quam ingenio; il ajoute qu'après avoir été consul sous Néron, il finit ses jours près de Naples par une abstinence volontaire; que, comme il achetait en un même pays plusieurs maisons, il se plaisait à rassembler dans chacune grand nombre de livres, de statues, de portraits, qu'il n'aimait pas seulement, mais dont il était enchanté. Le portrait de Virgile l'emportait sur tous les autres. Il fêtait la naissance de ce poëte [1] avec beaucoup plus de solennité que la sienne propre, principalement à Naples, où il n'approchait de son tombeau, ainsi que Stace, qu'avec le même respect qu'il eût approché d'un temple.

Page 130. Je vous implore aussi pour le chantre brillant
De la jaune toison et du vaisseau parlant,
Dans Baïe accompagné de son ami célèbre
Martial, dont les vers charment le Tibre et l'Èbre.

Valerius Flaccus, auteur de l'*Argonautique*, était un autre ami de Martial, qui lui a adressé un assez grand nombre d'épigrammes, et qui l'appelle :

O mihi curarum pretium non vile mearum,
Flacce, antenorei spes et alumne laris!

Il paraît, par une épigramme du premier livre, que vers l'époque de l'éruption, dont l'un et l'autre ont parlé dans leurs vers, Martial suivit aux eaux de Baïes l'illustre poëte; qu'il était servi dans les bains publics d'une manière splendide, mais qu'il trouvait chez Valerius une véritable chère de poëte :

Dat baiana mihi quadrantes sportula centum;
Inter delicias quid facit ista fames?
Redde Lupi nobis, tenebrosaque balnea Grylli :
Tam male quum cœnem, cur bene, Flacce, lavor?

Plusieurs années après, Valerius ayant invité de nouveau son ami à venir le trouver à Baïes, le gastronome Martial, qui se souvenait sans doute de la maigre chère qu'il lui avait fait faire, refusa son invitation, dans les termes suivants :

Littus beatæ Veneris aureum Baias,
Baias superbæ blanda dona naturæ,

[1] Le 15 octobre; ce qui a fait dire à Martial : *Octobres Maro consecravit idus.*

Ut mille laudem, Flacce, versibus Baias,
Laudabo digne non satis tamen Baias.
Sed Martialem malo, Flacce, quam Baias.
Optare utrumque pariter improbi votum est.
Quod si deorum munere hoc tibi detur:
Quid gaudiorum est Martialis et Baiæ?

Page 130. Et toi, Parthénope, ouvre, ouvre ton vaste sein!
De la cité d'Alcide heureux l'hôte voisin
Qui peut joindre, à travers la voie herculéenne,
L'asile hospitalier qu'a nommé ta Sirène!

Stace, dans son troisième livre des *Silves*, semble faire allusion à l'émigration des habitants d'Herculanum, lorsqu'il mande à sa femme Claudia, qu'il invite à venir le rejoindre à Naples :

Non adeo vesuvinus apex et flammea diri
Montis hiems trepidis exhausit civibus urbes:
Stant, populisque vigent...............
Nostra quoque haud propriis tenuis nec rara colonis
Parthenope.........................

Une inscription trouvée auprès de Naples, et dont les caractères indiquent le troisième ou quatrième siècle (*Dissert. isag. ad Herculan. volum. explanat*, cap. XV), parle d'une statue décernée par la *Regio primaria splendidissima Herculanensium* à Munatius Concessianus, patron de la colonie. Les citoyens d'Herculanum, réfugiés à Naples, y ayant été reçus et admis aux droits de cité avec une honorable bienveillance, on conçoit comment le quartier dans lequel ces réfugiés se sont établis a pu, dans les monuments lapidaires, même dans des actes publics, être qualifié de *Regio primaria splendidissima Herculanensium* [1].

Page 130. Puissent-ils aborder, nombreux comme autrefois,
Lorsque des lieux prochains, citadins, villageois,
Accouraient ensemble, et sur ta scène grecque
Ils ouïrent chanter l'élève de Sénèque,
Empereur histrion; ou comme en ces grands jours
Où, de tes jeux sacrés ramenant le concours,

[1] Plus tard, dans les actes du moyen âge, ce quartier fut appelé *Regio Herculensium*, et *Regio Herculensis*.

La solennelle année ouvre les chants scéniques,
La carrière du Cirque et les luttes gymniques!

« La passion de monter sur les théâtres publics entraînait chaque jour plus violemment Néron; car il n'avait encore chanté qu'à ses *Juvénales*, dans ses appartements ou dans ses jardins, devant des spectateurs trop peu nombreux, et sur un théâtre beaucoup trop resserré, selon lui, pour une aussi belle voix. N'osant toutefois débuter à Rome, il choisit Naples, ville qu'on peut regarder comme grecque, et il se flattait qu'après cet essai, passant dans la Grèce même, et remportant ces brillantes couronnes consacrées par l'antiquité, une plus grande renommée éveillerait enfin l'enthousiasme des citoyens. On rassembla donc la populace de Naples, et avec les habitants des colonies et des villes municipales voisines, qu'avait attirés le bruit de cette nouveauté, et tous ceux qui composaient le cortége ou la maison du prince, auxquels on joignit même des compagnies entières de soldats, on parvint à remplir la vaste étendue de la salle. » (Tacite, *Annal.*, liv. xv.)

C'était dans le gymnase de Naples que se célébraient avec la plus grande solennité, en l'honneur d'Auguste, les jeux *quinquennaux*, d'origine grecque; aussi Stace les appelle *gentile sacrum*. Cet empereur et ses successeurs les honorèrent de leur présence; on accéléra même une fois, pour complaire à Néron, leur célébration périodique. Comme, indépendamment des exercices purement gymnastiques et palestriques, on disputait, dans ces jeux, le prix en poésie et en musique, les deux Staces, père et fils, y furent couronnés plusieurs fois, ainsi que celui-ci nous l'apprend dans ses *Silves*.

Page 132. Un esclave, pesant de métaux précieux,
Suit cet autre qui laisse et sa femme et sa fille.

N'est-ce point là la jeune femme et son enfant, privées d'un époux et d'un père, que M. Foyatier, sculpteur distingué, auteur de la statue de *Spartacus*, a représentées, emportées dans les bras d'un athlète d'Herculanum, qui les sauve à travers les ruines dont la ville est inondée?

Page 132. Cet autre court, poussé d'un désespoir pieux,
Expirer dans l'enceinte où dorment ses aïeux.

A Pompéia, au pied d'un tombeau où peut-être reposaient les

cendres de leurs parents, on a trouvé quatre squelettes réunis. La situation dans laquelle ils étaient placés a fait reconnaître une mère ayant tenu un petit enfant dans ses bras, et accompagnée de ses deux filles qui la tenaient étroitement embrassée. Il paraît que ces infortunées, désespérant de pouvoir échapper à la pluie volcanique, et sans doute épuisées par la fatigue et la terreur, s'étaient assises contre le pilier d'un portique, et y rendirent le dernier soupir dans une étreinte mutuelle.

Page 133. Cette femme, expirante au milieu des débris,
Depuis seize printemps pleurait son jeune fils,
Sous la chute d'un mur écrasé par Cybèle;
Un humble monument lui fut dressé par elle,
Confident journalier du maternel regret,
Où sur les murs sculptée elle-même apparaît,
Plaintive, déposant sur le frêle squelette
L'offrande de ses pleurs et d'une bandelette.

Ce sujet se trouve représenté dans un bas-relief en stuc d'un des tombeaux de Pompéia; le squelette de l'enfant s'y voit, renversé sur un monceau de pierres.

Page 134. Au statuaire habile il a dit: «Ma fortune
Fut par moi recueillie aux plaines de Neptune;
Dans le port mon navire est rentré désormais.»

On a découvert dans les fouilles d'Herculanum une lame d'airain sur laquelle on lit des immunités accordées par l'empereur Titus aux affranchis qui voudront s'appliquer à la navigation et trafiquer dans les ports voisins. Près de la maison où cette lame a été découverte, on a trouvé un temple de Neptune, avec la statue de ce dieu, et dans un endroit du temple étaient représentées quatre galères, à un seul rang de rames, et pleines de combattants. Lors de ces fouilles, depuis longuement suspendues, on espérait trouver près de là un grand édifice à l'usage de la marine.

Page 134. Prépare un monument où je repose en paix;
Sur sa face sillonne une mer inconstante,
Et, la voile pliée, une barque flottante,
Où moi-même à la poupe assis je tienne encor
Le soc navigateur, source de mon trésor.

A Pompéia, sur une face latérale du tombeau du *sévir augustal*

Munatius Faustus, est sculptée une barque dont plusieurs enfants ou petits génies carguent la voile, au moment d'entrer dans le port. On aperçoit une tête de Minerve à la proue. Munatius, assis à la ponpe, tient le gouvernail, qui a la forme d'une longue et large rame. C'est une allusion évidente au commerce maritime, qui avait illustré Munatius parmi les Pompéiens, plutôt qu'un emblème ingénieux de la fin de la vie, comme quelques-uns l'ont cru. Pétrone, dans son *Satyricon,* fait dire au riche Trimalchion, commerçant et sévir augustal comme Munatius : « Je vous prie, Habinnas, que les vaisseaux que vous représenterez sur mon tombeau paraissent voguer à pleines voiles (*Te rogo, ut naves etiam monumenti mei facias plenis velis euntes*), et que je paraisse assis sur un tribunal, en robe sénatoriale, ayant cinq anneaux d'or aux doigts, et faisant des largesses au peuple, de l'argent que je tirerai d'un sac. »

Page 134. L'infortuné confie aux voûtes souterraines
Sa vie et sa famille et ses richesses vaines.

Cet épisode rappelle la fin tragique de vingt personnes, dont on a trouvé les squelettes dans une galerie souterraine de la maison de campagne dite de *Diomèdes*, à Pompéia. Cet homme, ce père de famille, qui, suivi de deux esclaves, abandonna les siens, dans l'espérance d'échapper plus vite au sort qui les menaçait, et s'éloigna sans oublier d'emporter un rouleau de monnaies d'or et d'argent, qu'il songeait à sauver de préférence à sa femme et à ses filles, mais qui ne put franchir l'enceinte de sa propriété, et tomba mort à la porte de son jardin, où l'on a découvert son squelette, la clef encore à la main, à peu de distance de ses esclaves, ne peut-on pas lui appliquer ces vers?

Mais, détestable amour de l'or pernicieux !
Un esclave, pesant de métaux précieux,
Suit cet autre qui laisse et sa femme et sa fille;
Des pénates d'argent sont toute sa famille.

Page 135. .... Son palais magnifique,
Où l'attend le destin du captif demi-nu
Dans sa chaine oubliée à jamais retenu.

Dans une chambre ou prison du *forum nundinarium* (place

de foire) de Pompéi, on a trouvé quatre squelettes dont les jambes étaient serrées par des liens de fer. Les soldats qui étaient de garde auprès d'eux, et dont on a déterré les squelettes et les armures, ne purent se soustraire à la pluie de cendres qui enveloppa les infortunés détenus.

Dans les prisons du forum *civil*, dont les portes très-étroites étaient munies de barreaux de fer, et où sont des chambres voûtées, sans ouverture pour le jour, on a aussi découvert les ossements de quelques prisonniers.

Page 136. Stabia le reçoit dans son golfe croulant,
Ombre d'une cité qu'un vainqueur insolent
Du milieu de ses sœurs ravit dans sa colère,
A ses vieux fondements l'arrachant tout entière,
Et ne laissant qu'un sol fréquenté des troupeaux,
Et des rochers féconds en bienfaisantes eaux.

La ville de Stabie, aujourd'hui *Castellamare*, détruite de fond en comble par Sylla, n'était plus qu'un village, à l'époque de l'éruption du Vésuve qui l'engloutit. Les fouilles faites sur les lieux n'ont en effet rencontré que des fermes et des maisons de campagne éparses; d'ailleurs Pline le dit positivement (liv. III): « In Campano autem agro Stabiæ oppidum fuere usque ad Cn. Pompeium et L. Catonem coss. pridie kal. maias : quo die L. Sylla, legatus bello sociali, id delevit, quod nunc in villas abiit. » Voilà pourquoi Strabon ni Pomponius Mela n'en parlent point dans leurs géographies. Columelle a vanté les eaux de Stabie, et Galien et Symmaque ont fait l'éloge de son laitage et de ses pâturages.

Page 137. Pline accourt de Misène, et du prodige insigne
Brûle d'approfondir les secrets mouvements,
Cependant qu'à sa voix d'agiles bâtiments
A l'hôte épouvanté de ses rives si belles
S'en vont partout offrir leurs secourables ailes.

Pline le Jeune, dans sa première lettre à Tacite sur l'éruption du Vésuve, dont nous allons donner un extrait, déclare qu'il ne lui écrit rien qu'il n'ait vu ou qu'il n'ait appris dans ces moments où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée :

« Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte. Le neuvième des calendes de décembre[1] (22 *novembre*), environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il étudiait. Il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait; l'événement a fait connaître depuis que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branches. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité, et le soutenait. Mais, soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre; il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; et par hasard il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les matelots de la flotte, effrayés du danger qui menaçait Rétines (car ce bourg était situé au pied du Vésuve, et l'on ne pouvait s'en sauver que par mer), vinrent le conjurer de ne point s'exposer à un si grand péril[2]. Il change de

[1] Il faut lire dans le texte, avec les savants auteurs de la *Dissertation isagogique*, déjà citée, IX. kalend. *decembris*, et non point IX. kalend. *septembris*, comme a fait De Sacy, dont j'emprunte la traduction, parce que l'éruption eut lieu, selon Dion Cassius, sur le déclin de l'automne, κατ' αυτο το φθινοπωρον; et les divers fruits recueillis dans les villes découvertes l'attesteraient au besoin, attendu qu'ils ne se récoltent pas dans le pays avant les mois d'octobre et de novembre. Le texte de Pline le Jeune a été évidemment altéré par les copistes; d'ailleurs les manuscrits varient en cet endroit, puisque les uns portent IX. *kal. sept.*, et d'autres, *nov. kal.*

[2] De Sacy, faute de connaître les localités, s'est trompé, ainsi que d'autres, dans la traduction de ce passage que j'ai rectifiée, et dont voici le texte :

dessein, et exécute avec le plus grand courage ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans l'intention de voir quel secours on pouvait donner non-seulement à Rétines, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre, à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit, et où le péril paraissait plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur les vaisseaux volait la cendre, plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient. Déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu. Déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenait inaccessible par des morceaux entiers de montagnes, dont il était couvert : lorsqu'après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage : tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage; et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaîté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec

« Retinæ classiarii imminente periculo exterriti (nam villa ea subjacebat, nec ulla nisi navibus fuga), ut se tanto discrimini eriperet, orabant. » Il traduit : « Les troupes de la flotte, qui étaient à Rétines, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. » Ainsi il place Rétines sous Misène, et, faisant rapporter *classiarii* à *Retinæ*, il suppose qu'il y avait à Rétines une flotte dont les matelots étaient venus prier Pline, qui était à Misène, de les garantir du péril dont ils venaient de se sauver.

toutes les apparences de sa gaîté ordinaire. Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du mont Vésuve, de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassnrer ceux qui l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des maisons que les paysans alarmés avaient abandonnées, et qui étaient demeurées sans secours. Ensuite il se coucha, et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il eût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leur place. Au dehors, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite une crainte surmontait l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs : ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs; mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par les lueurs d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. »

Page 138. La déesse, au milieu des belliqueux hasards,
Dans le fracas de Rome, à la cour des Césars,
A son prêtre zélé fait des loisirs sans nombre;
Il l'invoque le jour, il l'invoque dans l'ombre.

La lettre de Pline le Jeune à Macer, dont nous allons rapporter la plus grande partie, renferme une notice biographique très-

intéressante sur son oncle, le héros du poëme; il y parle surtout de ses études :

« Vous me faites un grand plaisir de lire avec tant de passion les ouvrages de mon oncle, et de vouloir les connaître tous et les avoir tous. Je ne me contenterai pas de vous les indiquer; je vous marquerai encore dans quel ordre ils ont été faits. C'est une connaissance qui n'est pas sans agréments pour les gens de lettres. Lorsqu'il commandait un corps de cavalerie, il composa un livre *de l'exercice du javelot à cheval;* et dans ce livre l'esprit et l'exactitude se font également remarquer. Deux autres, sur *la vie de Pomponius Secundus* [1] : il en avait été singulièrement aimé, et il crut devoir cette marque de reconnaissance à la mémoire de son ami. Il nous a laissé vingt autres livres *des guerres de Germanie*, où il a renfermé toutes celles que nous avons eues avec les peuples de ce pays. Un songe lui fit entreprendre cet ouvrage. Lorsqu'il servait dans cette province, il crut voir en songe Drusus Néron, qui, après avoir fait de grandes conquêtes, y était mort. Ce prince le conjurait de ne le pas laisser enseveli dans l'oubli. Nous avons encore de lui trois livres intitulés : *l'Homme d'étude*, que leur grosseur obligea mon oncle de partager en six volumes. Il prend l'orateur au berceau, et ne le quitte point qu'il ne l'ait conduit à la plus haute perfection. Huit livres *sur les façons de parler douteuses.* Il fit cet ouvrage pendant les dernières années de l'empire de Néron, où la tyrannie rendait dangereux tout genre d'étude plus libre et plus élevé. Trente et un livres pour servir de suite à l'*Histoire d'Aufidius Bassus* [2]. Trente-sept *de l'Histoire naturelle.* Cet ouvrage est d'une étendue, d'une érudition infinies, et presque aussi varié que la Nature elle-même. Vous êtes surpris comme un homme dont le temps était si rempli a pu écrire tant de volumes, et y traiter tant de différents sujets, la plupart si épineux et si difficiles. Vous serez bien plus étonné quand vous saurez qu'il a plaidé pendant quelque temps, et qu'il n'avait que cinquante-six ans quand il est mort. On sait qu'il en a passé la moitié dans les embarras que les plus importants emplois et la bienveillance des princes lui ont attirés. Mais c'était une pénétration,

[1] Consul et poete tragique.

[2] Tous ces ouvrages sont perdus.

une application, une vigilance incroyables. Il commençait ses veilles aux fêtes de Vulcain (*au mois d'août*), non pas pour chercher dans le ciel des présages [1], mais pour étudier. Il se mettait à l'étude en été, dès que la nuit était tout à fait venue; en hiver, à une heure du matin, au plus tard à deux, souvent à minuit. Il n'était pas possible de moins donner au sommeil, qui quelquefois le prenait et le quittait sur les livres. Avant le jour, il se rendait chez l'empereur Vespasien, qui faisait aussi un bon usage des nuits. De là, il allait s'acquitter de ce qui lui avait été ordonné. Ses affaires faites, il retournait chez lui; et ce qui lui restait de temps, c'était encore pour l'étude. Après le dîner (toujours très-simple et très-léger, suivant la coutume de nos pères), s'il se trouvait quelques moments de loisir, en été, il se couchait au soleil. On lui lisait quelque livre, il en faisait ses remarques et ses extraits; car jamais il n'a rien lu sans extraire. Aussi avait-il coutume de dire qu'il n'y a si mauvais livre où l'on ne puisse apprendre quelque chose. Après s'être retiré du soleil, il se mettait le plus souvent dans un bain d'eau froide. Il mangeait un morceau, et dormait très-peu de temps. Ensuite, et comme si un nouveau jour eût recommencé, il reprenait l'étude jusqu'au temps du souper. Pendant qu'il soupait, nouvelle lecture, nouveaux extraits, mais en courant. Je me souviens qu'un jour, le lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étaient à table l'obligea de recommencer. *Quoi! ne l'avez-vous pas entendu?* dit mon oncle.— *Pardonnez-moi*, reprit son ami. —*Et pourquoi donc*, reprit-il, *le faire répéter? votre interruption nous coûte plus de dix lignes.* Voyez si ce n'était pas être bon ménager du temps. L'été, il sortait de table avant que le jour nous eût quittés; en hiver, entre sept et huit: et tout cela, il le faisait au milieu du tumulte de la ville, malgré toutes les occupations que l'on y trouve, et il le faisait comme si quelque loi l'y eût forcé. A la campagne, le seul temps du bain était exempt d'étude, je veux dire le temps qu'il était dans l'eau; car, pendant qu'on le frottait et qu'on l'essuyait, il ne manquait point ou de lire ou de dicter. Dans ses voyages, c'était sa seule application. Comme si alors il eût été plus dégagé de tous les autres soins, il avait toujours à ses côtés son livre, ses ta-

[1] Allusion à la dignité d'augure dont Pline était revêtu.

blettes et son secrétaire. Il lui faisait prendre ses gants en hiver, afin que la rigueur même de la saison ne pût dérober un moment à l'étude. C'était par cette raison qu'à Rome, il n'allait jamais qu'en chaise. Je me rappelle qu'un jour il me reprit de m'être promené : *Vous pouviez*, dit-il, *mettre ces heures à profit.* Car il comptait pour perdu tout le temps que l'on n'employait pas aux sciences. C'est par cette prodigieuse assiduité qu'il a su achever tant de volumes, et qu'il m'a laissé cent soixante tomes remplis de ses remarques, écrites sur la page et sur le revers en très-petits caractères ; ce qui les multiplie beaucoup. Il me contait qu'il n'avait tenu qu'à lui, pendant qu'il était procureur de César en Espagne, de les vendre à Lartius Licinius quatre cent mille sesterces; et alors ces mémoires n'étaient pas tout à fait en si grand nombre. Quand vous songez à cette immense lecture, à ces ouvrages infinis qu'il a composés, ne croiriez-vous pas qu'il n'a jamais été ni dans les charges, ni dans la faveur des princes? mais quand on vous dit tout le temps qu'il a ménagé pour les belles-lettres, ne commencez-vous pas à croire qu'il n'a pas encore assez lu et assez écrit? Car, d'un côté, quels obstacles les charges et la cour ne forment-elles point aux études? et de l'autre, que ne peut point une si constante application? C'est donc avec raison que je me moque de ceux qui m'appellent studieux, moi qui, en comparaison de lui, suis un franc fainéant. »

Page 139. ....O Fortune!
Dont le temple s'élève au bord napolitain.

Sur le mont Pausilype, non loin de la *villa* de Lucullus, au lieu dit aujourd'hui *S. Maria a Fortuna*, se voient des restes remarquables du temple de la *Fortune napolitaine*, mais qui étaient plus considérables du temps de Capaccio, d'après la description qu'il en donne dans son *Histoire de Naples* (liv. II).

Page 139. Autrefois loin des champs de son père Ariston
Tu guidas sur ces mers l'aventureux Platon;
Il gravit la Sicile, et son avide oreille
Du vaste Etna tonnant entendit la merveille.

Platon fit trois voyages de Grèce en Sicile. La curiosité de voir

l'île et les soupiraux du mont Etna fut le motif de son premier voyage. Denys-le-Tyran, tout superbe et cruel qu'il était, dit Pline (liv. VII), envoya un vaisseau orné de bandelettes au-devant de Platon, ce sage entre les sages, et il vint lui-même, avec des chars attelés de quatre chevaux blancs, le prendre sur le rivage, à son débarquement. Ayant souhaité alors d'avoir un entretien avec lui, Platon parla de la tyrannie, et dit qu'une chose qui n'était avantageuse qu'à celui qui en jouissait ne pouvait pas passer pour la meilleure, à moins qu'il ne surpassât en même temps les autres par sa vertu. Denys, irrité, lui dit : « Ce sont là des discours de vieillards désœuvrés. — Et les vôtres, répondit Platon, sont ceux d'un tyran. » Denys, n'écoutant que son indignation, voulut d'abord le faire mourir; mais ensuite, s'étant laissé fléchir par les prières de Dion et d'Aristomène, il se contenta de le livrer à Polide, envoyé de Lacédémone à sa cour, pour qu'il le vendît à tel prix qu'il voudrait. Celui-ci le mena à Égine, où il le vendit comme esclave; et il fut racheté par Annicéris de Cyrène, qui le renvoya à Athènes.

Page 142. Pline aborde, et, tenant ses tablettes en main,
Au milieu des fuyants, sur un sol incertain
S'achemine, non point comme aux murs d'Agrigente
Empédocle vêtu d'une pompe imposante.

Allusion à ces vers d'Empédocle, poëte, orateur, philosophe, médecin et devin, cités par Diogène-Laërce, et dont voici la traduction :

« Je vous salue, ô mes amis, qui habitez la grande et fameuse cité près des bords de l'Acragas doré, et qui ne vous attachez qu'aux choses utiles! Je vous parais un dieu plutôt qu'un mortel, lorsque je viens, honoré convenablement de tout le monde, me rendre auprès de vous; lorsque, couronné de bandelettes et de guirlandes, j'approche de ces florissantes villes, où les hommes et les femmes viennent en foule me rendre leurs hommages, et que je suis accompagné d'un si grand nombre de gens, les uns qu'attire la recherche du gain, les autres qui s'appliquent à la divination, d'autres enfin qui souhaitent d'acquérir la connaissance de toutes les maladies et l'art de procurer la santé. » Empédocle,

dit son biographe, était tellement riche, qu'il portait la pourpre, un ornement d'or autour de la tête, des sandales d'airain et une couronne delphienne. Il avait la chevelure longue, l'air imposant, se faisait suivre par des domestiques, et se présentait ainsi en public, pour que l'on remarquât dans son maintien une sorte d'apparence royale qui le rendait respectable.

NOTES JUSTIFICATIVES

DU SEPTIÈME CHANT.

Page 147. Pline pensif s'assied sur le funeste bord
Où pour lui sont tendus les filets de la mort.
Tel, au bruit du vainqueur, sur le sable, en silence
De sa patrie encor préparant la défense,
Méditait Archimède au bord syracusain,
Victime ainsi que lui d'un imprévu destin.

Les deux premiers vers forment le sujet du tableau de M. de Forbin, qui décore la galerie du Luxembourg. Cette mort soudaine et imprévue de Pline, digne de lui, puisqu'elle fut glorieuse, rappelle involontairement ce qu'il dit lui-même (liv. VII) sur les morts subites, qu'il appelle le plus grand bonheur de la vie : *Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas.*

Page 148. Un soleil souterrain de sa chaleur secrète
Peut-être enflamme-t-il notre vieille planète.

Il s'agit ici du *feu central*, dont l'existence a été reconnue par les anciens comme par les modernes, ce foyer d'une immense profondeur, seule source peut-être de tous les volcans du globe, si l'on réfléchit à quelles énormes distances se propagent les commotions volcaniques.

Page 148. Le Vésuve, couvert des pampres les plus nobles
Qui de la Campanie ombragent les vignobles.

Le Vésuve avait un vin très-renommé, produit par un raisin double à grappe, qu'on appelait à cause de cela *gemella*. Ce vin était un peu âpre, mais excellent à garder : *Austerioris vini, sed æque perennis*, dit Columelle (*de Re rust.*, lib. III). Il y avait deux espèces de ces raisins, dont la plus petite, et sans doute la plus délicate, couvrait, dit cet auteur, les coteaux de Surrente et du Vésuve, les plus célèbres de la Campanie : *Campaniæ celeberrimos Vesuvii*

colles surrentinosque vestit. C'est sur les flancs du Vésuve que se recueille aujourd'hui le vin dit *lacryma Christi.*

Page 148. Le plus célèbre encor de ses riants sommets,
Du volcan de Sicile émule désormais,
A notre œil étonné vient donc grossir le nombre
De ces funèbres monts, que la Nature sombre
A, tels que des bûchers, sur ce globe élevés
Pour l'embraser un jour de feux longtemps couvés!

Ces idées, et celles énoncées dans les vers qui suivent, conformes à l'opinion de géologues modernes, sont exposées par Pline lui-même, dans le second livre de son *Histoire Naturelle :* « Verum in montium miraculis, ardet Ætna noctibus semper, tantoque ævo ignium materiæ sufficit, nivalis bibernis temporibus, egestumque cinerem pruinis operiens. Nec in illo tantum Natura sævit, exustionem terris denuntians. . . . .
Tot locis, tot incendiis rerum Natura terras cremat. Præterea quum sit bujus unius elementi ratio fœcunda, seque ipsa pariat, et minimis crescat scintillis, quid fore putandum est in tot rogis terræ? Quæ est illa Natura, quæ voracitatem in toto mundo avidissimam sine damno sui pascit? Addantur iis sidera innumera, ingensque Sol. Addantur humani ignes, et lapidum quoque insiti naturæ; attrita inter se ligna; jam nubium et origines fulminum. Excedit profecto omnia miracula ullum diem fuisse, quo non cuncta conflagrarent : quum specula quoque concava, adversa Solis radiis, facilius etiam accendant, quam ullus alius ignis. Quid quod innumerabiles parvi, sed naturales scatent? »

Les idées de Pline cadrent, comme on le voit, avec cette théorie du *Volcanisme,* qui nous représente le globe couvert de ruines, ses habitants ne peuplant que des décombres, et sa croûte légère recouvrant un immense incendie, qui tour à tour a désolé toute la face de la terre, et nous menace sans cesse des mêmes fureurs; dont les volcans sont les actives cheminées [1]; qui, par ses dévastations, a creusé dans tous les sens des galeries enflammées, où il a causé d'effroyables bouleversements, en faisant sauter, comme une mine, tout ce qui comprimait ses efforts; qui, enfin, a creusé le

[1] Ignis in ipso monte non alimentum habet, sed viam. (SENECA, *Ep.* LXXIX.)

bassin des mers, dont le fond s'est écroulé dans les cavernes incendiées, où l'océan s'est précipité, en laissant sur nos continents des preuves irrécusables de son antique séjour.

Page 148. Vainement de Samos le philosophe assure
Qu'enfin ces feux mourront privés de nourriture.

Ovide fait raisonner ainsi Pythagore, dans le quinzième livre de ses *Métamorphoses*, traduites par Saint-Ange :

L'Etna verra les feux de ses gouffres ardents,
Par le temps allumés, s'éteindre avec le temps.
En effet, si la terre, animée et vivante,
Exhale de sa bouche une haleine brûlante,
Dans ses ébranlements changeant ses soupiraux,
Elle peut les fermer, en ouvrir de nouveaux.
Dans des antres captifs si les Vents qui mugissent
Enflamment par leur choc les rochers qu'ils vomissent,
Ces Vents si furieux une fois apaisés,
On verra refroidir ces gouffres embrasés.
Enfin, si d'un amas de soufre et de bitume
Un brasier souterrain de lui-même s'allume,
Quand le soufre épuisé par la suite des ans
Cessera de nourrir la flamme des volcans,
Avide de pâture et lassé d'en attendre,
Ce feu sans aliment s'éteindra sous la cendre.

Page 149. Lorsque sur l'Atlantide un immense ouragan
A, comme un noir sépulcre, élevé l'océan.

Natura in totum abstulit terras, primum omnium ubi atlanticum mare est, si Platoni credimus, immenso spatio, dit Pline (liv. II).

Le nom de l'Atlantide [1] et des Atlantes se retrouve, assure-t-on, en Amérique, dans un pays nommé *Aztlan*, premier séjour des anciens Mexicains, selon leurs propres traditions. La ville de Mexico, avec son lac, avec les longues chaussées par lesquelles elle communique à la terre, et où sont pratiquées de distance en distance des ouvertures que l'on franchit sur des ponts, avec la richesse et la magnificence qu'y trouvèrent les conquérants espagnols, représente la métropole des Atlantes, telle que Platon la dépeint dans

[1] Que Bailly croit être l'île *Ogygie*, où régna Calypso, fille d'Atlas.

le *Critias*, avec ses fossés remplis d'eau, entrecoupés de langues de terre plus ou moins larges, les coupures faites à ses diverses chaussées, et les ponts qui y furent construits de manière qu'une trirème pouvait passer d'un bassin dans l'autre, et ces rois de l'Atlantide qui possédaient des richesses si considérables, qu'elles n'avaient été égalées par celles d'aucun prince, et qu'il ne serait point facile qu'elles le fussent jamais. Enfin, lorsqu'on lit dans l'histoire de Christophe Colomb, que les compagnons de son premier voyage ayant aperçu, à environ quatre cents lieues à l'ouest des Canaries [1], la mer couverte de plantes et d'herbes épaisses qui arrêtaient la marche des vaisseaux, ils s'imaginèrent que ces écueils mobiles, accident naturel et simple à l'approche des côtes, leur cachaient une grande étendue de terres submergées, et qu'ils étaient arrivés aux dernières limites de l'océan navigable, ne croit-on pas lire dans le *Timée* de Platon, que la mer où l'île Atlantide fut abîmée par un tremblement de terre est devenue inaccessible, et que la fange du continent englouti arrête les navigateurs qui veulent visiter ses ruines?

Page 149. Viens-tu d'un nouveau deuil punir la race humaine,
Dont l'avarice impie usurpa ton domaine,
Et pilla les trésors que ta prudente main
Aux confins du Tartare avait cachés en vain?

Ces vers rappellent ces éloquents passages de Pline sur l'ingratitude de l'homme envers la Nature :

« Ferro, ligno, igne, lapide, fruge, omnibus cruciatur horis, multoque plus, ut deliciis, quam ut alimentis famuletur nostris. Nisi tamen, quæ summa patiatur, atque extrema cute, tolerabilia videantur. Penetramus in viscera, auri argentique venas et æris ac plumbi metalla fodientes : gemmas etiam et quosdam parvulos quærimus lapides, scrobibus in profundum actis. Viscera ejus extrahimus, ut digito gestetur gemma, quam petimus. Quot manus atteruntur ut unus niteat articulus! Si ulli essent inferi, jam profecto illos avaritiæ atque luxuriæ cuniculi refodissent. Et miramur, si eadem ad noxam genuit aliqua! Feræ enim, credo, custodiunt illam, arceantque sacrilegas manus, etc. » (Lib. II.)

[1] Iles que l'on a crues des débris de l'Atlantide.

« Persequimur omnes ejus (*telluris*) fibras, vivimusque super excavatam, mirantes dehiscere aliquando, aut intremiscere illam : ceu vero non hoc etiam indignatione sacræ parentis exprimi possit. Imus in viscera ejus, et in sede Manium opes quærimus, tanquam parum benigna fertilique, quaqua secatur. . . . Illa nos premunt, illa nos ad inferos agunt, quæ occultavit atque demersit, etc. » (Lib. XXXIII.)

Page 150. Ou son centre immuable, à l'univers mobile
N'offrant plus désormais qu'un pivot trop débile,
Ne peut-il, sans fléchir, du circuit journalier
Supporter plus longtemps le labeur familier.

« La terre est au milieu de tout l'univers : des raisons invincibles le démontrent, mais principalement le partage égal des heures, au temps de l'équinoxe; car les instruments dioptriques ont fait voir que, si elle n'était pas justement au milieu, il serait impossible que les jours se trouvassent égaux aux nuits. Ces instruments en sont une preuve, puisqu'ils convainquent nos yeux, qu'au temps des équinoxes, l'ombre du levant et du couchant forme une même ligne, de même qu'au temps des solstices, l'ombre du lever solstitial forme une même ligne avec le coucher brumal; ce qui n'aurait absolument point lieu, si la terre était située ailleurs qu'au milieu du monde. » (PLINE, liv. II.)

C'est en faveur de ce système, que, le 21 juin 1633, fut rendu par l'inquisition de Rome contre Galilée, défenseur du système de Copernic, un décret conçu en ces termes : « Dire que le soleil est au centre et absolument immobile, et sans mouvement local, est une proposition absurde et fausse en bonne philosophie, et même hérétique, en tant qu'elle est expressément contraire à la sainte Écriture. Dire que la terre n'est pas placée au centre du monde, ni immobile, mais qu'elle se meut d'un mouvement même journalier, est aussi une proposition absurde et fausse en bonne philosophie, et, considérée théologiquement, elle est au moins erronée dans la foi. »

Page 150. Sommes-nous parvenus à l'époque critique
Que d'heure en heure attend le sage du Portique,
Où la terre, autrefois couverte par les eaux,
Doit devenir aride, et veuve de ses flots,

Aux astres altérés déniant leur pâture,
D'un incendie immense être la nourriture.

Ovide, Lucain, Sénèque, prédisent cet embrasement universel, dont l'attente était en vogue du temps de Pline, tant chez les chrétiens que chez les païens, et surtout chez les stoïciens. Aussi Pline est tellement préoccupé de cette idée lugubre, qu'on lit au livre VII[e] de son *Histoire Naturelle :* « On observe que la taille des hommes diminue de jour en jour, et que rarement les enfants deviennent plus grands que leurs pères, la sève vitale s'altérant à mesure que nous nous rapprochons du terme de l'embrasement périodique : *Consumente ubertatem seminum exustione, in cujus vices nunc vergat ævum.* »

Les anciens croyaient que les astres se nourrissaient de la terre et pompaient ses humeurs; ce qui fait dire à Pline (liv. II), en parlant du flux et du reflux de la mer, que le flot ne revient jamais à la même heure que le jour précédent, comme si la lune, planète officieuse, affectait, en variant chaque jour son lever à notre égard, de ne jamais puiser à la même source cette quantité prodigieuse d'eau qu'elle absorbe à toute heure, et de mettre du moins un ordre successif dans les contributions que sa soif intarissable exige. Il ajoute que la lune fait son aliment des eaux douces, comme le soleil fait le sien des eaux salées de la mer.

Page 152. Toi, qui jadis de Rome as pleuré la misère,
Soleil, au siècle ingrat retire ta lumière!

Il s'agit ici de la mort de Jules César; alors le Soleil, dit Virgile (*Géorg.*, liv. I):

Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

Page 153. Quand du haut Pausilype où la vigne serpente
Sur des coursiers d'écume il envahit la pente,
Et de ses vastes flancs par leur choc amoindris
En îles, en écueils il sème les débris.

Ici le poëte se trouve d'accord avec le naturaliste :

« Il capo di Posilipo, esposto agli urti di un mare aperto ed alla forza dell' onde agitate dai venti, specialmente meridionali, com-

posto di tufo, cioè di materia fragile e poco resistente, si è rotto e diviso in molte parti. Le più considerabili sono la Gajola, lo scoglio del Lazzaretto[1] et l'isola di Nisida, che una volta sicuramente era attaccata al capo di Posilipo. » (SCIPION. BREISLAK, *Topograf. fisic. della Campania.*)

Page 155. Que sert du Chaldéen la science incomplète?
D'observer chaque aspect de la triple planète,
Et de prédire au monde un tremblement mortel,
Sépulcre des cités?

« Les Babyloniens, dit Pline (liv. II), sont dans l'opinion que, lorsque la terre tremble, qu'une contrée s'abîme, ou qu'il arrive tel autre événement semblable, la cause en est dans les astres, c'est-à-dire dans les trois planètes supérieures auxquelles ils attribuent la foudre; et que cela a lieu quand ces planètes sont en conjonction avec le soleil, ou quand elles se trouvent avec lui, dans l'époque des principaux aspects, et principalement au temps de la quadrature. »

Page 155. ....Que n'ai-je acquis du ciel
Le merveilleux pouvoir du sage d'Agrigente?
Lui, qui brisait des Vents l'haleine violente,
Ou leur lâchait la bride, et des flots éthérés
Versait la cataracte aux sillons altérés?

Empédocle lui-même convient, dans ses poésies, qu'il exerçait la magie, lorsque, entre autres choses, il dit:

« Vous connaîtrez les remèdes qu'il y a pour les maux et pour soulager la vieillesse; vous serez le seul à qui je communiquerai ces lumières; vous réprimerez la fureur des Vents infatigables qui s'élèvent sur la terre, et dont l'haleine dessèche les champs labourés; ou bien, si vous voulez, vous pourrez exciter les ouragans; vous ferez naître la sécheresse dans les temps pluvieux; vous ferez tomber, dans les saisons les plus arides, ces torrents d'eau qui déracinent les arbres et gâtent les moissons; vous pourrez même évoquer les morts. » Timée, dans le dix-huitième livre de ses *Histoires*, dit aussi qu'Empédocle se fit admirer à plusieurs égards; qu'un jour surtout les vents périodiques qu'on nomme *étésiens* s'étant élevés avec tant de violence, qu'ils ravageaient tous les fruits, il

[1] Autrefois *Limon*, où Felix Pollius avait une *villa*.

ordonna qu'on écorchât des ânes; que de leur peau on fît des outres; qu'ensuite on les plaçât au haut des collines et sur le sommet des montagnes, pour rompre le vent, lequel cessa en effet: ce qui fit surnommer Empédocle Κωλυσανεμας, *répresseur des vents.* Mais l'action la plus merveilleuse et la plus honorable pour ce philosophe populaire, auquel on ne peut reprocher que sa présomption, est sans contredit la suivante : les habitants de Sélinunte étant affligés de la peste, causée par l'infection d'une rivière voisine, qui exhalait une odeur telle, qu'elle produisait des maladies, et mettait les femmes en danger d'avorter, Empédocle imagina de conduire à ses propres dépens deux autres rivières dans celle-là, pour en adoucir les eaux par le mélange; et en effet il fit cesser le fléau. Ensuite, s'étant présenté aux Sélinuntins, pendant qu'ils assistaient à un festin auprès de ce fleuve, ils se levèrent à son aspect, et lui rendirent les honneurs divins. (*Extrait* de DIOGÈNE-LAERCE.)

Page 156. D'Empédocle l'Etna punit l'orgueil injuste.

Un jour, après avoir rendu la vie à une femme que les médecins avaient abandonnée, et célébré avec ses amis par un sacrifice solennel sa guérison miraculeuse, Empédocle prit seul le chemin du mont Etna, et, se précipitant dans les ouvertures de ce volcan, disparut ainsi, dans le dessein de confirmer par là le bruit de son apothéose. Pausanias son ami, après avoir fait des recherches inutiles, dit qu'Empédocle avait reçu un bonheur digne de la dévotion qu'il avait fait paraître, et qu'il fallait lui immoler des victimes comme à un Immortel. Mais ensuite le secret de sa disparition fut découvert par une sandale d'airain que le volcan rejeta en vomissant des flammes, et que l'on reconnut être une des siennes. Quoique l'on pense avec Horace qu'Empédocle se précipita de sang-froid dans l'Etna :

.... Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.

une épigramme grecque, rapportée par Diogène-Laërce, et dont voici le sens, prétend le contraire : « Empédocle, tu as purifié ton corps par le moyen des flammes dévorantes qui s'élancent continuellement à travers les ouvertures de l'Etna. Je ne dirai pas que tu t'y es plongé de propos délibéré. Qu'on ignorât ton sort,

c'était-là ton dessein; mais qu'il t'en coutât la vie, ce n'était pas ta volonté. » Toutefois, les honneurs que les Agrigentins lui rendirent se bornèrent à l'érection d'une statue couverte, qui fut ensuite placée, découverte, vis-à-vis du sénat des Romains, et par ceux-ci transportée dans cet endroit.

Page 157. ....Et le nitre inflammable,
En s'allumant, dans l'air étincelle sans bruit.
La vapeur sulfureuse atteint Pline qui fuit
Et sans haleine tombe.

« Pline, ayant demandé de l'eau froide et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre sur le rivage. Ensuite des flammes et une odeur de soufre qui annonçait leur approche [1] mettent tout le monde en fuite, et le forcent à se lever. Il se lève appuyé sur deux esclaves, et dans le moment il tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua, d'autant plus aisément, qu'il avait la poitrine faible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert du vêtement qu'il portait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. » (Pline le Jeune, 1re *Lettre à Tacite.*)

La mort de Pline est le sujet d'un épisode du poëme de Chênedollé, intitulé *le Génie de l'homme.* En mettant ce morceau sous les yeux du lecteur, je souhaite qu'il ne le trouve pas au-dessous de la réputation de son auteur :

Quand Pline commandait la flotte de Misène,
Le bruit se répandit qu'un nouveau phénomène,
Un rival de l'Etna menaçait l'univers,
Et qu'enfin le Vésuve avait brisé ses fers.
C'était l'heure où le peuple est aux fêtes publiques.
Mais du Cirque, à ces bruits, désertant les portiques,
La foule des Romains dans les temples sacrés
Court porter sa terreur et ses pas égarés.

[1] On a remarqué dans plusieurs éruptions, entre autres dans celle de 1794, ces flèches de flammes et ces exhalaisons pestilentielles appelées *mofettes*, qui s'échappent de la surface du Vésuve et de ses environs.

Pline, se confiant à son grand caractère,
Seul veut sonder de près cet effrayant mystère,
Et brûlant d'épier, dans ce grand mouvement,
Du volcan en travail l'horrible enfantement,
Il s'apprête à partir. Mais sa sœur en alarmes
Se jette à ses genoux qu'elle arrose de larmes :
« O mon frère ! en courant à des dangers certains,
Ne crains-tu pas, dis-moi, de tenter les destins ?
J'ai perdu mon époux ! mon frère le remplace,
Et la mort, ô mon frère, aujourd'hui nous menace,
Et tu veux nous quitter ! Ne m'as-tu pas promis
De veiller en tout temps sur les jours de mon fils ?
Si tu meurs, de ce fils que devient la jeunesse?
Et quel bras désormais soutiendra sa faiblesse ?
Oh ! qu'en toi de son père il retrouve l'appui ;
Et si ce n'est pour moi, conserve-toi pour lui ! »
Elle dit. Aux accents de cette sœur chérie,
Pline hésite un moment ; son âme est attendrie;
Mais bientôt dans son sein renfermant ses douleurs,
Il s'arrache, pensif, à sa famille en pleurs ;
Il se rend dans le port : il monte une galère,
Et déjà ses rameurs sillonnent l'onde amère.
Mais la nuit approchait, et les ombres du soir
Sur les vieux Apennins commençaient à s'asseoir :
De Rétines d'abord on cherche les rivages.
Partout s'offraient aux yeux les plus tristes présages :
Les airs sont endormis dans un morne repos,
Et l'océan plombé sent frissonner ses flots.
L'orfraie, avant-coureur des désastres célèbres,
Trois fois, rasant la nef, poussa des cris funèbres ;
Les nochers ont pâli. Pline, sans s'émouvoir,
Tranquille, observe tout, et s'apprête à tout voir.
On avance, et déjà se découvre à la vue,
Au-dessus du Vésuve, une effroyable nue,
Qui, telle qu'un grand pin, allonge dans les cieux
Et son tronc gigantesque et ses bras spacieux.
Cette horrible vapeur, ce nuage de cendre,
Sur l'océan noirci commence à se répandre.
L'Italie, agitée en ses vieux fondements,
Prolonge sous les mers de sourds frémissements.
De ce bruit qui s'accroît la rive est ébranlée,
Et l'onde d'Amphitrite est au loin refoulée.

Déjà roulent en l'air des rochers allumés,
Qui tombent, en sifflant, sous les flots enflammés;
Et la vague en fureur, qui s'élève en colonne,
Autour de la galère et mugit et bouillonne.
Pline veut aborder. Tout à coup à ses yeux
Le nuage s'approche, et du plus haut des cieux
S'abat, et couvre au loin et la plaine azurée
Et le cap de Misène, et l'île de Caprée.
Le monde a disparu dans une immense nuit.
Un vent affreux s'élève, et la nef, à grand bruit,
Dans cette obscurité, sur les flots balancée,
Du rivage à la mer est vingt fois repoussée.
Enfin, dans l'orient le jour ressuscité
Ramène aux yeux de Pline une morne clarté.
Épouvantable jour, plus affreux que les ombres!
Combien il offrira de morts et de décombres,
Que dérobait la nuit sous son voile incertain,
Et que vont révéler les clartés du matin!
Cependant Pline aborde, et, fort de son courage,
Seul, avec un esclave, il s'élance au rivage.
Tu dois revivre aussi pour la postérité.
O toi! mortel obscur, dont la fidélité
Partagea ces périls, pour toi plus grands peut-être,
Puisque la gloire au moins dédommageait ton maître.
Ils marchaient en silence à travers les débris.
Mais qui pourrait redire et les pleurs et les cris,
Et cet effroi croissant de la foule agitée,
Qui, dans les temples saints, courait épouvantée?
Les uns, s'humiliant aux pieds des Immortels,
De leurs tremblantes mains embrassaient les autels;
Et d'autres, des dieux même oubliant la mémoire,
Blasphémaient leur saint nom, ou refusaient d'y croire.
Partout le désespoir, l'épouvante et la mort.
O Pline! quels dangers t'attendaient sur ce bord!
Mais lui: « Marchons, ami, vers les murs de Pompée [1];
Là, si notre espérance, hélas! n'est pas trompée
(Et le veuillent les dieux!), nous pourrons de plus près
De ce grand phénomène épier les secrets. »

[1] Inadmissible étymologie de *Pompéia*, employée aussi par l'auteur napolitain du *Viaggio poetico de'campi flegrei*, et par M. Méry, dans son petit poëme d'*Herculanum*, ou *l'Orgie romaine*, récemment publié.

Il a parlé : soudain, redoublant de courage,
Vers Pompéia tous deux ils cherchent un passage;
La chaumière embrasée et les palais brûlants
A travers les débris guident leurs pas tremblants.
Sous leurs pieds incertains le sol gronde et chancelle :
Ils marchent en foulant une terre infidèle,
D'où l'on voit des éclairs sans relâche sortir,
Qui s'ouvre, se referme et veut les engloutir.
Cependant le volcan rugit dans ses abîmes;
De nouveaux tourbillons, rassemblés sur ses cimes,
S'arrondissent en globe, et, noircissant les airs,
Font partir de leur sein d'effroyables éclairs.
Dans cette fausse nuit la Nature alarmée,
Sous ses propres fureurs semble s'être abîmée.
L'océan se déborde, et ses flots courroucés
Par la lave en furie au loin sont repoussés.
C'est peu : du vieil Etna la foudre se rallume.
Neptune, que Vulcain et tourmente et consume,
Répond du fond des mers au bruit des deux volcans :
Tels du cri des combats retentissent deux camps.
De Misène à Sorrente on ne voit que ruine.
La flamme inonde au loin et Stabie et Rétine.
Sous le double courroux de Vulcain, de Téthys,
Les murs de Pompéia déjà sont engloutis :
L'antique Herculanum n'est qu'un monceau de cendre,
Et dans la même tombe un jour les vit descendre.
Quels spectacles pour Pline! à de si grands malheurs
La pitié du grand homme a donné quelques pleurs.
Toutefois, au milieu de ces terribles scènes,
Il poursuit les secrets de leurs grands phénomènes.
Nature! il t'admirait au sein de ton horreur,
Et tu lui paraissais belle de ta fureur.
Peut-être ce génie, avide de connaître,
Eût surpris en ce jour les desseins du grand Être.
Mais celui dont le bras, sur ce monde arrêté,
Se cache dans la nuit de son éternité,
Ne permit pas que Pline à la race mortelle
Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
Tandis qu'à son esclave il s'apprête à dicter
Ses grands pensers qu'à Rome il voudrait remporter,
O décrets! ô douleur! une nue enflammée
Le couvre tout entier d'une ardente fumée.

Il tombe, il se relève, et d'un regard mourant
Cherche encore une fois son esclave expirant.
C'en est fait, il n'est plus; et, du monde effacées,
Dans la tombe avec lui s'enferment ses pensées.
Tels on voit, aux déserts de l'antique Oasis,
Ces monuments, chargés d'emblèmes obscurcis,
Qui gardent les dépôts de la sagesse antique :
Mais ces pensers, que voile une ombre énigmatique,
En vain vivent encore au fond de ces déserts,
La voix de ces vieux temps n'instruit plus l'univers.

Page 160. Qu'aux bords où tomba Pline, ou sur l'écueil humide
Qui les domine fier du nom fameux d'Alcide,
Un beau temple s'élève en pierres de Paros.

Dans le golfe de Stabie, en face de l'embouchure actuelle du Sarnus, s'élève une petite île, appelée autrefois *Herculis petra*, et aujourd'hui *Revigliano*, et couronnée d'un château fort. « Vers cette roche, dit Pline (liv. XXXII), les poissons appelés *mélanures* prennent avidement le pain qu'on leur jette à la mer; mais s'il y a quelque hameçon caché, ils n'approchent ni du pain, ni d'aucune amorce » — « In Stabiano Campaniæ, ad Herculis petram, melanuri in mari panem abjectum rapiunt : iidem ad nullum cibum in quo hamus sit accedunt. »

Page 161. Un char fragile entraîne entre d'âpres sillons
Une mère en ses bras pressant deux nourrissons.
Pendant le court sommeil de la cime effrayante,
De son toit suspendu sur la hauteur riante
Elle a fui : tout à coup par la nue assaillis
Tombent inanimés et la mère et ses fils.

Un sujet semblable a été traité avec succès par le pinceau de feu M. Franque, peintre français établi à Naples.

Page 162. Cet autre encore, errant dans les murs d'Héraclée,
En pleurant a quitté son portique si cher,
Qu'embaume et rafraîchit la brise de la mer,
Son jardin décoré d'un temple domestique,
Et son lit de festin couvert d'ombre bachique.

On voit à Pompéia de gracieuses habitations, avec portique donnant sur la mer, jardin orné d'une chapelle domestique, et *tri-*

clinium couvert d'une treille. Mais voici la description d'une *villa* ou maison de plaisance d'Herculanum ; je l'ai extraite de diverses lettres de Winckelmann sur les découvertes de cette ville :

Il y a près du *forum* ou place publique de la ville une *villa*, ou maison de plaisance, avec un jardin qui en dépend, et cette maison s'étend jusqu'à la mer. Elle paraît avoir été fort magnifique, autant qu'on peut en juger par les restes qu'on en a découverts, surtout par les pavés en mosaïque, ainsi que par la hauteur et la largeur extraordinaire des portes de marbre. C'est là qu'ont été trouvés les manuscrits grecs et latins en *papyrus* [1], et qu'on a pareillement découvert des bustes de marbre, qui furent alors placés dans les appartements de la reine de Naples, et de belles statues de femmes en bronze dont on orna l'escalier du cabinet de Portici. Il faut remarquer, qu'en général les bâtiments de cette maison, ainsi que ceux de plusieurs habitations particulières de ce canton et des environs, n'ont jamais eu qu'un étage. Cette maison renfermait une grande pièce d'eau, longue de deux cent cinquante-deux palmes napolitains, et large de vingt-sept, dont les deux extrémités se terminaient en portion de cercle. A l'entour de cet étang, il y avait ce que nous nommons des compartiments de jardin ou parterres ; et il régnait tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de briques, revêtues d'une couche de stuc, au nombre de vingt-deux sur le côté le plus long, et de dix dans la largeur. Ces colonnes portaient des solives appuyées par un bout sur le mur de clôture du jardin, ce qui formait une feuil-

[1] Le lieu où ils furent trouvés était un petit appartement, dont deux hommes, les bras étendus, pouvaient toucher les murs. Il y avait des tablettes tout autour de la chambre, comme on en voit ordinairement dans les archives ; elles étaient élevées au-dessus du plancher, de la hauteur d'un homme ; au milieu de ce cabinet, il y avait d'autres tablettes isolées de la même hauteur, qui le coupaient en deux, dans lesquelles on pouvait prendre et ranger des manuscrits de l'un et de l'autre côté, et dont on pouvait librement faire le tour. Lorsque ces manuscrits eurent été reconnus (car plusieurs furent d'abord mis en pièces et jetés dans les décombres, comme des morceaux de bois brûlé, ou du charbon), on les recueillit avec soin, et on en compta dix sept cent trente, parmi lesquels on a découvert un traité d'Épicure *sur la Nature*, des ouvrages de Philodème, son disciple, et un fragment d'un poëme latin sur *la bataille d'Actium*.

lée ou berceau autour de l'étang[1]. On trouvait sous cet abri des cabinets de formes différentes, soit pour la conversation, soit pour prendre le bain, les uns en demi-cercle, les autres carrés; et les bustes ainsi que les statues dont j'ai parlé étaient placés alternativement entre les colonnes. Un canal d'une médiocre largeur circulait le long de la muraille du jardin, et une longue allée conduisait au dehors à un cabinet ou pavillon d'été, de forme ronde, et percé de toutes parts, lequel doit avoir été situé dans la mer même, comme on peut le conjecturer par la longue allée. Ce pavillon (que les Italiens appellent *loggia*) s'élevait de vingt-cinq palmes napolitains au-dessus du niveau de la mer, et de quatre marches au-dessus de l'allée qui y condnisait. Le pavé de ce cabinet circulaire, entouré d'nne bordure de marbre blanc, formait une grande rose géométrique à seize angles éganx, composée de carreaux de marbre d'Afrique et de jaune antique cunéiformes, placés alternativement en vingt-deux bandes formant autant de cercles qui diminuent de diamètre à mesure qu'ils approchent du centre de la rose. Le pavé entier, qui a vingt-qnatre palmes romains de diamètre, a été placé dans la seconde chambre du cabinet de Portici. Il y avait dans le voisinage, et tonjours dépendante de la même maison, à ce qu'on m'a assuré, une petite chambre, ne recevant aucun jour, dont l'étendue était d'environ cinq palmes en tout sens, et la hauteur de douze. La peinture qu'on en a enlevée, où sont représentés des serpents, pourrait faire croire que ce lieu était destiné aux mystères superstitieux d'Éleusis; et ce qui rend cette conjecture plus vraisemblable, c'est un très-beau trépied de bronze qui s'y est trouvé.

Page 162. Une enceinte de cendre enfermant son séjour,
Par une haute issue ouverte à l'œil du Jour
Il fuyait, quand l'orage est venu le surprendre.

On a trouvé à Pompéia des squelettes gisants sur le terrain, à dix pieds et plus de hauteur du niveau de la rue découverte; ce qui démontre que ces malheureux fuyaient d'une fenêtre, quand la rue était déjà très-encombrée, et qu'ils furent atteints par la pluie du volcan, qui avait un instant suspendu ses fureurs.

[1] Les anciens mettaient volontiers de ces sortes de berceaux dans leurs jardins. Les peintures d'Herculanum en fournissent plus d'un exemple.

Page 166. On entend résonner leurs sépulcres pesants,
Les monts Leucogéens aux sommets blanchissants,
L'Asturne en cirque ouvert, l'Oliban sans culture,
Le Gaurus ceint de pampre, et Nésis, île impure
Qui recueillit Brutus meurtrier d'un tyran.

A la distance d'un demi-mille du lac *Agnano*, on trouve l'*Astruni* [1], montagne volcanique en forme d'amphithéâtre, de six milles de circonférence, avec trois petits lacs au milieu; elle s'unit au midi aux collines *Leucogées*, ainsi nommées de la blancheur de leur surface, occasionnée par l'altération des substances volcaniques, effet des gaz contenus dans les vapeurs qui s'exhalent du sein de la *Solfatara* que ces collines environnent.

En allant vers Pouzol, on voit l'*Oliban* qui se joint aux collines *Leucogées*, autre mont volcanique, ainsi appelé du grec ὁλος βανος, *totus sterilis*, et vulgairement dénommé *i Sassi*. A peu de distance de Pouzol, allant vers Baïes, on découvre le mont Gaurus, aujourd'hui *monte Barbaro*, volcan éteint, ayant la forme d'un cône tronqué, avec un vaste gouffre au milieu, ce qui explique le *Gaurus inanis* de Juvénal (sat. IX). Le vin qu'on recueillait au bas et au sommet de cette montagne était célèbre chez les anciens. « Il ne vient pas beaucoup de vin sur le Gaurus, dit Athénée (liv. I), mais il a le plus bel œil, de la force, du corps, et est plus moelleux que le *Tibur* et le *Préneste*. »

Vis-à-vis du cap *Coroglio*, l'extrémité la plus haute et la plus occidentale du Pausilype, est l'île de *Nésis* ou *Nisida*, ainsi appelée, par antonomase, du grec νησις, petite île, parce qu'elle n'a guère qu'une demi-lieue de circonférence. Quelques piliers qu'on voit encore sous les eaux, donnent lieu de penser qu'elle était autrefois unie au continent. Cicéron (*Orat.* x, *in Anton.*) nous apprend qu'elle était une dépendance de la *villa* de Lucullus, *insula clarissimi adolescentis Luculli*, et qu'il alla y voir Brutus (parent du jeune Lucullus), qu'il trouva *tout occupé des moyens de rétablir la paix et l'union dans la république qu'il avait délivrée*. La forme ronde de cet îlot annonce visiblement un ancien volcan; on aperçoit encore, du côté du midi, la moitié de son

[1] *A sturnis*, à cause de la grande quantité d'*étourneaux* qu'on y trouve.

cratère, qui forme aujourd'hui un petit port appelé *Porto Pavone ;* l'autre moitié ayant été emportée par quelque tremblement de terre, ou par les irruptions de la mer. Cette île, que Lucain (liv. VI) et Stace (*Silves*, liv. II) signalaient de leur temps comme malsaine, l'est encore aujourd'hui pendant l'été, à cause des exhalaisons empoisonnées du lac Agnano, soufflées par le vent du nord.

Page 166. Du Pausilype, où dort le cygne mantouan,
Tressaille et siffle au loin la voûte caverneuse.

« Proche de Naples il existe une route souterraine, pareille à celle qui mène du lac Averne à Cumes. Cette route traverse, dans l'espace de plusieurs stades, la montagne située entre Naples et Dicœarchie. Sa largeur est telle, que les voitures qui s'y rencontrent n'éprouvent aucun embarras; et le jour y pénètre en beaucoup d'endroits par des ouvertures percées intérieurement depuis la surface de la montagne, dans une grande épaisseur [1]. » (STRABON, liv. V.)

Voici ce qu'écrivait cinquante ans plus tard Sénèque (*Épît.* LVII) :

« Obligé de retourner de Baïes à Naples, je me laissai persuader sans peine que la mer était orageuse, pour n'en pas faire une seconde épreuve; mais la pluie avait tellement inondé les chemins, que j'étais en litière comme en bateau. La destinée des athlètes fut la mienne pendant tout le jour : d'abord un enduit de fange, puis la poussière dans la route souterraine de Naples. Rien de plus ennuyeux que ce long tuyau; rien de plus sombre que cette entrée, qui éclaire moins que les ténèbres; et quand le jour y pénètrerait, la poussière l'aurait bientôt éclipsé : elle est incommode, même dans les lieux découverts : là, renfermée sans issue, elle roule en tourbillons, et retombe sur le voyageur qui la fait voler..... Néanmoins ces ténèbres me donnèrent à penser. Je me sentis d'abord frappé intérieurement : ce n'était pas de l'effroi, mais une altération causée par la nouveauté du spectacle et par l'horreur du lieu..... Ensuite j'éprouvai une allégresse involontaire quand le jour me fut rendu. »

[1] Alphonse Ier d'Aragon y a fait pratiquer des ouvertures nouvelles ou débarrasser les anciennes, et abaisser le terrain.

Quant au tombeau de Virgile, veuf de son urne depuis plus de quatre siècles, et dont Silius Italicus fit l'acquisition, Pétrarque (revenant de Pouzol) décrit ainsi sa situation. « Sub finem fusci tramitis, ubi primo videri cœlum incipit, in aggere edito, ipsius Virgilii busta visuntur, pervetusti operis, unde hæc forsan ab illo perforati montis fluxit opinio. » On applique cette description à un monument de construction réticulaire, qui se trouve situé immédiatement au-dessus de l'entrée de la grotte du Pausilype, du côté de Naples, et à soixante pieds d'élévation au-dessus du sol même du chemin. Lors de son ouverture, au commencement du quatorzième siécle, on trouva, dit-on, ce tombeau pavé en mosaïque. Au milieu il y avait neuf petites colonnes, qui soutenaient l'urne en marbre renfermant les cendres du poëte, avec cette épitaphe, qu'il composa lui-même, étant près de mourir :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Les niches propres à recevoir d'autres urnes, que l'on voit dans l'intérieur de ce *columbarium*, font présumer que des amis, des parents, des affranchis, parmi lesquels, peut-être, Valerius Proculus, frère maternel de Virgile, qui lui laissa la moitié de ses biens, Alexandre, cet esclave que Pollion lui céda, et qu'il instruisit dans la grammaire, Cébès, dont il fit un poëte, Éros son secrétaire et son affranchi, firent construire ce tombeau, pour que leurs cendres y fussent déposées après leur mort auprès de celles du grand homme, leur bienfaiteur, qui lui-même avait souvent à la bouche ce mot d'Euripide : Τα των φιλων κοινα, *Tout doit être commun entre amis.* Toutefois, des savants modernes contestent au sépulcre de Virgile son authenticité, malgré le laurier séculaire, né en quelque sorte de ses cendres, ou plutôt que vit naître en songe sa mère Maia, prête à le mettre au monde [1].

[1] Le vice-grand amiral de Russie, comte de Czernicheff, étant venu à Naples, recueillit une branche de ce laurier (qui n'existe plus), et alla à Ferney l'offrir à l'auteur de *la Henriade*. Depuis, un voyageur français, M. Choisy, en envoya une branche, avec une pièce de vers, à l'élégant traducteur des *Géorgiques*.

Page 168. De la proche vallée à Lucullus si chère
Jaillit Pélore en feu. . . . .

En sortant de la grotte du Pausilype, à droite, on descend vers le lac Agnano, bassin de forme circulaire, environné partout de hauteurs formées d'argiles pouzzolanes et de matières volcanisées. C'est aussi le cratère d'un ancien volcan, dans lequel existe encore l'action du feu souterrain, comme le prouvent la *Grotte* méphitique dite *du Chien*, les étuves ou thermes d'*Anglano*, etc. Le silence des auteurs de l'antiquité sur ce lac fait croire naturellement qu'il n'est pas fort ancien. Son nom primitif d'*Anglano* vient du mot *anglanum* (formé de *ango*), et signifie *colatorium;* il fait connaître que c'était par là que s'écoulaient les eaux qui descendaient des montagnes voisines. La preuve en est qu'on voit autour du lac des ouvertures qui sont l'ouvrage de l'art, et dans le fond on trouve des ruines d'anciens édifices; ce qui a fait dire à Mazzocchi (*de Castro Lucull.*), qu'autrefois il n'y avait point de lac dans cette vallée, mais une maison de campagne, qui avait appartenu à Lucullus, et que le bassin de ce lac est l'ouvrage des tremblements de terre qui renversèrent les édifices et affaissèrent le terrain, vers la fin du neuvième siècle.

Page 168. Appuyé sur le coude, au loin il représente
L'image du grand Nil, d'un marbre noir luisante,
Près de son urne assise, et dont Vespasien
Décora de la Paix le temple aérien.

Pline (liv. XXXVI) parle ainsi de cette statue du Nil : « Les Égyptiens ont trouvé en Éthiopie le marbre auquel ils ont imposé le nom de *basalte*, parce qu'il est de la couleur et de la dureté du fer. On n'en a pas encore trouvé de plus grande masse que le bloc de sculpture consacré par l'empereur Vespasien dans le temple de la Paix, et représentant le Nil, autour duquel jouent seize enfants, symbole des seize coudées de la plus haute crue de ce fleuve. »

Page 169. Les toits que sur la cime habitaient Marius,
L'autre Caton, César, Pompée [1], Hortensius,
S'étonnent de gravir vers la voûte céleste.

Il ne reste plus que les noms et les ossements brisés de ces im-

[1] Il est question, dans le *Satyricon* de Pétrone, des jardins de Pompée,

menses colosses de pierre, œuvre de l'homme, qui avaient succédé, dans cette contrée, aux Géants, fils de la Terre, et dont Sénèque disait : *Scias non villas esse, sed castra.*

Page 170. Eurymédon ainsi fut glacé du trépas,
Ce chef, père orgueilleux d'une fille charmante,
Dont fut épris le dieu de la vague écumante, etc.

« Neptune fut épris de Péribée, la plus belle de son sexe, et la plus jeune fille du fier Eurymédon, qui jadis commandait aux Géants orgueilleux; la guerre qu'il entreprit fut le tombeau de ce peuple pervers, et son propre tombeau. De l'union de sa fille et de Neptune naquit le magnanime Nausithoüs, roi des Phéaciens [1], tige dont sortirent Alcinoüs et Rhexénor. A peine celui-ci eut-il conduit son épouse dans son palais, qu'il périt par les traits d'Apollon, ne laissant qu'une seule héritière, qui est cette Arété qu'Alcinoüs choisit pour sa compagne. » (*Odyssée*, liv. VII.)

Eurymédon étant grand-père de Nausithoüs, et par conséquent bisaïeul d'Alcinoüs, hôte d'Ulysse, il s'ensuit que les Géants furent exterminés environ cinquante ans avant la guerre de Troie; et le récit d'Homère se trouve d'accord avec la tradition historique, qui fixe la fondation d'Herculanum à cinquante ou soixante ans avant cette époque.

Page 170. De formidables voix, d'invisibles clairons
L'éther tumultueux roule en tonnant les sons.

« Putabant nonnulli Gigantes resurgere, quod multæ imagines eorum in fumo conspicerentur, quodque sonitus quidam tubarum audiretur. » (DIO CASSIUS, *Tit.*)

horti pompeiani, achetés par le riche Trimalchion, et transformés en *jardins de Pompéi* par Laporte Dutheil, dans sa lettre à M. Millin, sur le dixième chapitre de l'ouvrage d'Iguarra, intitulé *de Phratriis.*

[1] Qui, chassé de la ville d'Hypérie, en Sicile, par les Cyclopes, vint s'établir dans l'île de Schérie ou Corcyre (*Odyssée*, liv. VI).

NOTES JUSTIFICATIVES

DU HUITIÈME CHANT.

Page 175. **L'ombre du roi Tarquin, dont Cume est le cercueil,**
De son nouvel exil s'indigne avec orgueil;
La tienne sans courroux, voluptueux Pétrone,
Semble sortir d'un songe et doucement s'étonne.

T. Pétrone donnait le jour au sommeil, la nuit aux devoirs de la société et aux plaisirs. Il se fit une réputation par sa paresse, comme d'autres à force de travail. Presque tous les dissipateurs laissent un renom de crapule et de débauche; Pétrone passait pour un habile voluptueux. Il n'y avait pas jusqu'à la dissolution de ses discours et de ses actions, qui, annonçant je ne sais quel abandon de soi-même, l'aidait à plaire davantage par un air de franchise. Cependant, lorsqu'il fut proconsul de Bithynie, et ensuite consul, il montra de l'énergie et de la capacité pour les affaires. Puis, se laissant retomber dans le vice, ou par penchant ou par politique, il fut admis dans la petite cour de Néron. Il y était l'arbitre du bon goût : rien n'était élégant, délicat ou magnifique, s'il n'avait l'approbation de Pétrone; aussi excita-t-il la jalousie de Tigellinus. Un homme qui le surpassait dans l'art des voluptés lui parut un rival dangereux. Trop instruit que les capricieuses affections de Néron ne tenaient jamais contre ses barbares défiances, Tigellinus éveilla sa cruauté par tous les soupçons qu'il jetait sur les liaisons de Pétrone avec Scevinus, qui avait trempé dans la conjuration de Pison. Il gagna à prix d'argent un de ses esclaves pour être son délateur, et il précipita dans les prisons presque tous les autres, afin de lui ôter tout moyen de défense. Ces jours-là Néron était allé en Campanie; Pétrone, qui s'était avancé jusqu'à Cumes, y fut arrêté. Il ne voulut pas porter plus loin le poids de la crainte et de l'espérance, ni toutefois trancher brusquement sa vie. Il se coupa les veines, les referma, les rouvrit à volonté, et s'entretint avec ses amis, non de l'immortalité de

l'âme ou des opinions des philosophes, ne voulant rien de sérieux, rien qui annonçât des prétentions au courage, mais de chansons légères et de petits vers qu'il se faisait réciter. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres; il se promena, et dormit, afin que sa mort, quoique violente, eût l'air d'une mort naturelle : et même dans son testament il ne mit point, comme tant d'autres, des adulations pour Néron ou pour Tigellinus, ni pour aucune des puissances du temps; mais il brisa un vase murrhin qu'il avait acheté trois cents talents, par haine contre Néron, pour qu'il ne s'en servît pas après sa mort; et ayant écrit l'histoire des débauches du prince, où il détaillait les recherches de chaque prostitution, avec le nom des hommes et des femmes qui en étaient l'instrument, il l'envoya cachetée à Néron, et brisa le cachet, de peur qu'on en fît usage pour perdre des innocents (Tacite, *Annales*, liv. XVI, Pline, liv. XXXVII, ch. 2).

Page 175. Agrippine, en voyant s'entr'ouvrir son tombeau,
Hurlante a redouté quelque piége nouveau;
Car sur ce bord s'ouvrit le navire perfide
Qu'avait orné pour elle une main parricide, etc.

Tacite, après avoir rendu compte (*Annales*, liv. XIV) de la mort d'Agrippine, qui n'échappa au naufrage ordonné par son fils [1] que pour être assassinée dans sa maison de campagne, dit que son corps fut brûlé dans la nuit même sur un lit de festin, sans plus d'apprêt que pour un esclave; qu'on crut entendre sur les coteaux voisins le son d'une trompette, et des cris plaintifs autour de sa sépulture; qu'à l'endroit où ses cendres furent déposées, on ne prit pas même la peine, tant que Néron vécut, de rassembler un peu de terre et de les garantir par une enceinte; mais que depuis les gens de sa maison lui élevèrent un petit tombeau, le long du chemin de Misène, près de la *villa* du dictateur César, qui, de la hauteur où elle était située dominait sur tout le golfe : *viam Miseni propter et villam Cæsaris dictatoris, quæ subjectos sinus editissima prospectat.* Le tombeau d'Agrippine est, dit-on, un de ceux que l'on voit sur le chemin nommé aujourd'hui *Mercato del Sabbato*, dans le lieu même indiqué par Tacite, et non point ce

[1] A l'aide d'un vaisseau dont une partie se démontait par artifice.

reste de construction antique, nommé vulgairement *sepolcro d'Agrippina*, qu'on voit à Baoli, de forme demi-circulaire, avec des gradins et une galerie autour, qui semblent indiquer une portion de théâtre.

Page 176. Dans le golfe voisin s'affaisse la ruine
Du pont démesuré que l'insensé Caïus
De Pouzol étendit au coteau de Baïus.

On donne communément le nom de *ponte di Caligola* aux restes actuels de l'ancien môle de Pouzol[1], qui sont des piliers joints entre eux par des arcs en forme de pont, pour briser les flots de la mer et empêcher que le port ne se remplisse de sable. Voici ce qu'on lit dans Suétone et dans Dion Cassius, au sujet du pont de Caligula : « Cet empereur imagina un genre de spectacle nouveau et inouï. La ville de Baïes est séparée du môle de Pouzol par un golfe d'environ trois mille six cents pas; il les réunit par un pont qu'il établit sur un double rang de navires de transport, rassemblés de toute part ou construits exprès, et fixés à l'ancre, qui étaient recouverts d'une chaussée semblable à la voie Appienne. Il y avait dessus des cabarets où l'on avait conduit des canaux d'eau douce. Il passa et repassa sur ce pont pendant deux jours consécutifs : le premier, monté sur un cheval superbement enharnaché, une couronne de chêne sur la tête, vêtu de la cuirasse d'Alexandre (car il l'appelait ainsi), et par-dessus, d'une chlamyde de soie, enrichie d'or et de pierreries, et armé de la hache, du bouclier et de l'épée, avec une grande suite de gens armés à pied et à cheval; le lendemain, en habit de cocher broché d'or, sur un char attelé de deux chevaux renommés à la course, portant devant lui Darius, jeune enfant donné en otage par les Parthes, suivi comme d'un grand nombre de dépouilles, et accompagné des gardes prétoriens, et d'une troupe d'amis en chariots. Au milieu du pont il harangua cette multitude, comme si elle avait remporté sous lui une victoire signalée. Ensuite il leur fit faire bonne chère, et, lorsqu'il fut lui-même

[1] Une inscription trouvée au fond de la mer annonce que ce môle a été continué par Adrien, et réparé par Antonin son fils.

plein de vin et de viande, il fit jeter dans la mer quantité de gens qui étaient avec lui. »

Page 176. Et Naples dans ses murs a vu crouler l'arène
Où préside aux assauts l'auguste fils d'Alcmène.

Un arbre antique, trouvé et conservé à Naples, dans une inscription en langues grecque et latine, apprend que l'empereur Titus répara, l'année suivante, le gymnase de Naples, écroulé à la la suite du tremblement de terre de l'an 79.

Page 176. Silius, possesseur de ta sainte maison,
Presse en ses bras ton urne, ô chantre de Didon!

Silius Italicus avait acheté le champ et le tombeau de Virgile :

Jam prope desertos cineres, et sancta Maronis
Nomina qui coleret pauper, et unus erat.
Silius andino tandem succurrit agello,
Silius et vatem, non minor ipse, colit.
(MARTIAL., lib. XI, epigr. 49.)

Page 176. ....Ton ombre désormais
D'un autre Pollion hantera le palais.

Il ne faut point confondre, comme l'ont fait plusieurs écrivains, le Pollion dont il s'agit ici, *Asinius* Pollion, consul, poëte et orateur, ami et bienfaiteur de Virgile, avec *Vedius* Pollion, fils d'affranchi, connu seulement par ses richesses et par sa cruauté envers ses esclaves, qu'il faisait jeter aux lamproies de ses viviers, et qui fit bâtir, à l'extrémité méridionale du Pausilype une magnifique *villa*, dont on voit encore les restes. Ces deux personnages, quoique tous deux amis d'Auguste, n'étaient point parents, et n'ont de commun que le nom. Cette homonymie, et le voisinage de la maison [1] et du tombeau de Virgile, expliquent l'erreur où sont tombés ces écrivains.

Page 176. En même temps, les coups des rebelles Géants,
Et les épais débris de leurs tombeaux béants,

[1] La ruine qu'on appelle aujourd'hui *la Scuola di Virgilio*, le portique de Virgile, ne témoigne-t-elle pas de l'existence de sa *villa* ?

Et la vapeur terrestre à grand bruit exhalée,
Ont obstrué l'étroite et profonde vallée,
Des vieux Cimmériens séjour morne et confus,
Qu'aucun astre n'éclaire, et ceint de monts touffus, etc.

Lacus Avernus, juxta quem cimmerium oppidum quondam, dit Pline (liv. III), se rappelant sans doute ce vers de l'*Odyssée* d'Homère :

Ενθα δε κιμμεριων ανδρων δημοστε πολιστε.

Lycophron, et Silius Italicus (liv. XII), font mention des Cimmériens, comme d'un peuple voisin de l'Averne :

At juxta caligantes, longumque per ævum
Infernis pressas nebulis, palleute sub umbra
Cimmerias jacuisse domos, noctemque profundam
Tartareæ narrant urbis.

Strabon (liv. v) renferme, à ce sujet, un morceau intéressant: « Les anciens, dit-il, mêlant le mythe à l'histoire, appliquèrent à l'Averne ce qu'Homère (*Odyssée*, liv. XI) raconte dans son évocation des mânes, et l'on assure qu'en cet endroit il y eut autrefois un oracle des morts. Dans le fait, l'Averne est simplement un bassin très-profond, même sur ses bords, pourvu d'une entrée fort étroite, et par conséquent propre par sa nature, comme par sa grandeur, à servir de port, quoiqu'il n'en serve point, parce qu'entre la mer et lui se trouve le golfe Lucrin, vaste et plein de bas-fonds : mais ce même Averne est environné de collines escarpées qui en bordent la circonférence, sauf son embouchure; et ces collines que l'on voit aujourd'hui cultivées d'une manière si agréable, jadis hérissées de hautes forêts, de bois sauvages et impénétrables, projetaient sur les eaux une ombre utile à la superstition. Aux récits mythiques les habitants du pays ajoutèrent ensuite, que les oiseaux dans leur vol ne pouvaient traverser l'Averne, et y tombaient étouffés par les vapeurs qui s'en exhalaient; particularité distinctive des lieux *plutoniens*. Bientôt il fut généralement admis que ce golfe était en effet un *Plutonium*, autour duquel jadis habitaient les Cimmériens, et où les navigateurs n'entraient point sans avoir auparavant offert aux divinités infernales des sacrifices propitiatoires, suivant le rit prescrit par des

prêtres, à qui la possession de cet endroit était affermée; la source d'eau potable qui se trouve près de là, sur le bord de la mer, fut réputée émanée du Styx, et chacun s'abstint d'y puiser. Il passa pour constant que le siége de l'oracle avait été placé quelque part aux environs; et les eaux thermales situées proche du lac Achérusia devinrent une preuve que là coulait le Pyriphlégéthon. C'est ainsi qu'Éphore, adaptant sa description du local dont il s'agit à ce que l'on sait d'ailleurs des Cimmériens, rapporte, qu'ils y demeuraient dans des maisons souterraines dites *argillæ;* qu'ils communiquaient entre eux par des routes pratiquées sous terre; que le temple fatidique où ils admettaient les étrangers était pareillement bâti sons terre, à une grande profondeur; qu'ils vivaient de l'exploitation des mines, du produit des consultations de l'oracle, et de pensions qui leur étaient assignées par les rois du pays. C'était, s'il faut l'en croire, un ancien usage établi pour tous les desservants du temple, de ne sortir des souterrains que la nuit; d'où le poëte avait pu dire : que *le soleil brillant ne les éclaire en aucun temps.* A la fin ils avaient été exterminés par un de ces princes, que leurs prédictions avaient trompé. Mais le siége de l'oracle, ajoute-t-il, transporté en un autre endroit, subsistait encore de son temps. Telle était la mythologie que nos devanciers ont pu accréditer. Aujourd'hui que la forêt qui ombrageait le contour du lac Averne a été abattue par les ordres de M. Agrippa, que les arbres ont été remplacés par un grand nombre d'édifices, et que l'on a vu percer la route souterraine qui mène de l'Averne à Cumes, le mythe est dévoilé. Mais peut-être qu'en faisant ouvrir la route dont nous parlons, ainsi qu'une autre à peu près semblable, qui de Pouzol conduit à la nouvelle ville près de Baïes [1], Cocceius a-t-il voulu rendre encore une sorte d'hommage à cette antique tradition concernant les Cimmériens, que nous venons de rappeler; peut-être regardait-il comme l'attribut naturel de ce canton, que l'on y cheminât sous terre. »

[1] Et non point vers *Naples*, comme l'a traduit Laporte Dutheil, qui a confondu la Νεα πολις ou *nouvelle ville* auprès de Baïes, dont Strabon parle en deux endroits, avec *Naples*, toujours nommée Νεαπολις, sans séparation de mots.

Page 177. Alors le juge-roi sur son siège terrible,
Assis entre Minos et son frère inflexible,
Jugeait Vespasien descendu dans ce lieu,
Et qui près de mourir croyait renaître dieu.

Ut, puto, deus fio, dit Vespasien, à la première atteinte de sa maladie mortelle. La crainte même et le danger le plus imminent de la mort, ajoute Suétone, ne l'empêchaient pas de plaisanter. Une inscription trouvée, en 1783, près du château de Baïes, annonce l'existence à Cumes d'un temple dédié à Vespasien; témoignage d'un culte voué dès l'origine à la famille des *Flavius*, par les villes et colonies du golfe, et dont la ville de Pouzol, appelée depuis *Colonia Flavia*, avait donné, la première, l'exemple dans les guerres entre les partisans de Vespasien et ceux de Vitellius, pour lequel Capoue s'était déclarée.

Page 179. L'austère Helvidius, gendre de Thraséas,
Ainsi que lui frappé d'un injuste trépas,
Déployait librement la censure hautaine
Dont son fils à son tour doit expier la peine.

Épictète, dans *Arrien*, rapporte le dialogue suivant entre Vespasien et Helvidius Priscus : Vespasien ayant défendu à Helvidius d'aller au sénat, Helvidius répondit : « Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place de sénateur. — Eh bien! soit, allez-y, mais n'y dites mot. — Ne me demandez pas mon avis, et je me tairai. — Mais il faut que je vous le demande. — Et moi il faut que je dise ce qui me paraîtra juste et raisonnable. — Si vous le dites, je vous ferai mourir. — Quand vous ai-je dit que j'étais immortel? vous ferez ce qui est en vous, et je ferai ce qui est en moi. Vous me ferez mourir, et je souffrirai la mort sans me plaindre. »

Toutefois Suétone justifie en ces termes la conduite de Vespasien envers Helvidius :

« Helvidius Priscus était le seul qui eût affecté de ne saluer l'empereur, à son retour de Syrie, que du simple nom de Vespasien. Préteur, il n'avait fait aucun éloge, pas même la moindre mention de lui dans tous ses édits. Cependant Vespasien ne se fâcha contre Helvidius qu'à cause de l'insolence de ses contestations, où il le traitait presque comme son égal. Après l'avoir banni d'abord, et avoir ensuite ordonné sa mort, voulant le sauver à

quelque prix que ce fût, il dépêcha pour donner contre-ordre aux meurtriers; et il l'eût sauvé, si on ne lui avait annoncé faussement qu'il avait cessé de vivre. »

Domitien fit mourir Helvidius le fils, ami de Pline le Jeune, pour avoir, sous les noms de *Pâris* et d'*OEnone*, osé mettre en scène son divorce avec sa femme Domitia Longina.

Page 179. Et ton inimitié, chère au stoïcien,
Fut puisée aux conseils de ce vil Mucien,
Ton impudent ami, qui d'une vie impure
A l'âpre soif de l'or alliait la souillure.

Voici le portrait que Tacite fait, dans ses *Histoires,* de ce Mucien, favori orgueilleux de ses services, dit Suétone, qui osait, malgré l'infamie de ses mœurs, manquer au respect qu'il devait à Vespasien, lequel se contentait de s'en plaindre, en secret, à un ami commun : « Licinius Mucianus, vir secundis adversisque juxta famosus, insignes amicitias juvenis ambitiose coluerat : mox attritis opibus, lubrico statu, suspecta etiam Claudii iracundia, in secretum Asiæ repositus, tam prope ab exsule fuit, quam postea a principe. Luxuria, industria, comitate, arrogantia, malis bonisque artibus mixtus : nimiæ voluptates, quum vacaret : quoties expedierat, magnæ virtutes : palam laudares, secreta male audiebant. Sed apud subjectos, apud proximos, apud collegas, variis inlecebris potens; et cui expeditius fuerit tradere imperium, quam obtinere. »

Page 179. A l'ombre détrônée Éponine en courroux
Imputait son trépas, celui de son époux,
Qui, neuf ans d'une tombe habitant le silence,
Avec elle neuf ans avait fui sa vengeance.

La tragédie, l'opéra et le roman se sont emparés, chez nous, de l'histoire intéressante d'Éponine et de Sabinus, nos compatriotes; Dion Cassius (*Vie de Vespasien*) la raconte en ces mots : « Id mirum fuit, quod Julius Sabinus, qui principatum tenebat in Lingonibus, separatim magnum exercitum comparavit, fuitque Cæsar cognominatus, quod se Julio Cæsare prognatum diceret. Deinde aliquot prœliis victus, rus abiit, ibique in sepulcrum subterraneum, quod ipse prius incenderat, ingressus est : quumque constans esset opinio illum interiisse, in eo novem annos cum uxore delituit, ex eaque duos filios sustulit..... Agnitus et Romam

adductus est; cum eoque occisa est Eponina uxor, quæ eum incolumem servaverat; quamvis ea Vespasiano filios suos proposuerit, dixeritque ad captandam misericordiam : « Ego, inquit, Cæsar, hos « in monumento peperi aluique, ut plures tibi supplices essemus. » Qua oratione etsi ei ceterisque qui aderant excivit lacrymas, tamen ipse eis non pepercit. »

Page 180. Oh! que Vespasien, du sceptre dégoûté,
A cette heure voudrait vivant l'avoir quitté,
Et suivi ton conseil, sage Dion, qu'admire
Le héros que Plutarque éleva pour l'empire!

Dion Chrysostome adressa à Vespasien, en Égypte, le discours suivant, extrait de la *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate :

« Je pense, Vespasien, vous avoir dit qu'il aurait mieux valu exterminer Néron que châtier les Juifs; et vous vous êtes conduit en homme qui croyait devoir travailler à conserver les forces de ce tyran. Car, en étouffant les révoltes qui éclataient, vous lui avez donné des forces contre tous ceux qu'il a mal gouvernés. Je loue la guerre contre Vitellius, parce que je sais que c'est un scélérat livré aux passions et à la débauche. A mon avis, il est plus beau de réprimer la tyrannie dans sa naissance, que de la détruire quand elle est établie. J'aime le gouvernement populaire; il est vrai qu'il est inférieur à l'aristocratie, mais les sages le préfèrent à l'oligarchie et à la monarchie. Cependant je crains qu'il ne soit difficile d'exécuter ce changement chez les Romains; ils sont tellement accoutumés à la monarchie, qu'ils ne peuvent pas vivre en liberté, et soutenir le gouvernement populaire. C'est ainsi que ceux qui sortent d'une profonde obscurité, et s'exposent tout d'un coup à une lumière vive, n'en peuvent supporter l'éclat. Je pense donc qu'il faut arracher l'empire à Vitellius, aussi promptement qu'il est possible. Je soutiens que vous devez tout préparer pour la guerre, mais que vous devez lui dénoncer, non la guerre, mais le supplice, si vous le prenez avant qu'il se soit démis de l'empire. Quand vous serez maître de Vitellius, et j'espère que vous le deviendrez aisément, laissez aux Romains la liberté de choisir la forme de gouvernement qu'ils préfèrent. S'ils choisissent la démocratie, retirez-vous : cela vous fera plus d'honneur que plusieurs royaumes et que plusieurs palmes olympiques. On vous dressera

des monuments dans toute la ville; on vous érigera des statues de bronze, et nous aurons un plus beau sujet de parler que celui que fournirent Harmodius et Aristogiton. Si les Romains préfèrent la monarchie, à qui donneront-ils l'empire, si ce n'est à vous? Assurément ils vous confieront, plutôt qu'à tout autre, ce que vous aurez volontairement mis en commun. »

Page 181. Et ce tonnerre enfin qu'au sein des nuits je lance.

Pluton était révéré très-religieusement, sous le nom de *Summanus* (*summus manium*), comme auteur des foudres nocturnes et des tempêtes de nuit, plus redoutables que celles dont l'éclat du jour diminue l'horreur.

Page 182. Entre Naple et Pouzol est un stérile lieu,
Enceint de blancs coteaux, nommé le *Champ du Feu*.

« Immédiatement au-dessus de la ville de *Dicœarchia*, se voit le champ appelé *Forum Vulcani*. Cet espace, tout entouré de collines ignées, pleines intérieurement de feux, et percées en plusieurs endroits de soupiraux par lesquels des flammes s'échappent à grand bruit, est lui-même rempli de soufre que l'on peut extraire. » (Strabon, liv. v.)

C. Severus, dans le poëme de l'*Etna*, fait de la *Solfatara* un tableau qui peut s'appliquer encore à l'état présent de ce volcan à demi éteint :

.... Neapolim inter
Et Cumas, locus est multis jam frigidus annis,
Quamvis æternum pinguescat ab ubere sulfur.

Pétrone, dans son poëme sur la *Guerre civile*, en a fait une description, colorée par une imagination poétique, et que l'on peut comparer avec celle de *l'Héracléade :*

Est locus, exciso penitus demersus hiatu,
Parthenopen inter magnæque Dicarchidos arva,
Cocyta perfusus aqua : nam spiritus extra
Qui furit, effusus funesto spargitur æstu.
Non hæc autumno tellus viret, aut alit herbas
Cespite lætus ager : non verno persona cantu
Mollia discordi strepitu virgulta loquuntur :
Sed Chaos, et nigro squallentia pumice saxa
Gaudent ferali circum tumulata cupressu.

Has inter sedes Ditis pater extulit ora
Bustorum flammis, et cana sparsa favilla.

Page 182. Et parmi des buissons jaunis d'un soufre impur
S'ouvre de l'enfer même un soupirail obscur,
D'où s'échappent, dit-on, les spectres lamentables
Qui, la nuit, vont sur terre agiter les coupables.

Les chrétiens, comme les païens, regardent les gouffres et les bouches volcaniques comme des soupiraux des enfers, ou plutôt les traditions de l'enfer antique se sont conservées, en s'accommodant au christianisme, dans ces lieux pleins de la présence des volcans; témoin, entre autres histoires locales, celle-ci, rapportée par *Capaccio* dans *la Vera antichità di Pozzuolo*, et qu'il a mise en latin dans son *Historia neapolitana :* « Nella Solfatara dicono i padri capuccini, che abitano nella chiesa di san Gennaro, che spesso sono stati travagliati da i diavoli, e che spesso sentono ululati e terrori di grandissimo spavento. Mi raccontò un giorno il vescovo, che gli anni a dietro ad un giovane pugliese, che studiava in Napoli, essendo stato rubato ciò che avea, fattosi tentare dal diavolo, gli promise, che se gli avesse fatto ricuperare la roba perduta, gli avrebbe fatta promissione di darsegli in potestà, con farne di ciò testimonianza in una polizza scritta col suo proprio sangue; e, per esseguir questa diabolica volontà, se n'andò alla Solfatara, ove invocato il diavolo, cavatosi sangue dal braccio, scrisse la polizza. Il che non tantosto fece, che si vidde in tanta confusione, e con tanti diavoli attorno, che fattosi il segno della croce, si ritirò al convento de' padri capuccini, e narrato il tutto al guardiano, volse questo buon frate farne partecipe il vescovo, ch'avea carico da Roma di riconoscer tutti i negozj di religione. E 'l vescovo volse avvisarne Sua Santità, il quale comandò, che si cercasse per il giovane, e che fosse condannato nelle galere, come veramente fù eseguito. »

Page 182. On croit que de Tellus l'antique enfantement
Creusa cette vallée en abime fumant,
Lorsqu'au sein de Phlégra son engeance barbare
A grand bruit s'élança des portes du Tartare.

La poésie, qui se plait à revêtir l'histoire physique du voile transparent de l'allégorie, non-seulement a fait de la *Solfatara* le

berceau des Géants, mais encore le champ de bataille où Hercule les défit :

Hic quicumque venis stupefactus ad ossa Gigantum,
Disce cur etrusco sint tumulata solo.
Tempore quo domitis jam victor agebat Iberis
Alcides captum longa per arva pecus
Colle Dicarcheæ, clavaque arcuque, Typhones
Expulit, et cessit noxia turba deo.
(POMPON. LÆTUS).

Page 183. Il s'assied, déposant et son casque funèbre,
Don fameux du Cyclope, et son glaive célèbre,
Dont le père d'Achille éprouva le secours.

« Astydamie, femme d'Acaste, roi d'Iolchos, étant devenue amoureuse de Pélée, celui-ci ne voulut pas l'écouter; elle en fut si irritée, qu'elle l'accusa auprès de son époux d'avoir voulu la séduire. Acaste, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité en le faisant mourir, ordonna à ses officiers de le conduire à la chasse, sur le mont Pélion, et là, de le lier et de lui enlever son épée, pour qu'il fût exposé sans défense à la merci des bêtes féroces. Ce qui fut exécuté pendant le sommeil de Pélée, qui s'était couché par terre pour se reposer de ses fatigues. Mais Jupiter son grand-père le fit délier par Pluton, lequel lui prêta son épée pour punir Astydamie, qu'il tua dans le palais d'Acaste, assisté de Jason, de Castor, de Pollux et d'autres Argonautes. » (*Dictionn. de la Fable.*)

Page 184. Mais quelle beauté, noble et par l'âge mûrie,
Lève un front imposant que la cendre a fané?
. . . .
C'est Drusilla, de rois épouse, sœur et fille.

On lit dans l'*Histoire des Juifs*, de Flavius Josèphe (liv. xx), que le roi Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, roi de Judée, avait marié sa sœur Drusilla à Azizus, roi des Émeseniens [1], qui s'était fait juif, après avoir été promise à Épiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène, sur la parole qu'il lui avait donnée et qu'il ne tint pas, d'embrasser la religion juive. Peu de temps après son mariage, Drusilla fut renvoyée par Azizus, son mari, de la

[1] Dans la Célésyrie.

manière suivante : comme elle était la plus belle femme de son temps, Félix, gouverneur de la Judée pour les Romains [1], ne l'eut pas plus tôt vue qu'il conçut pour elle une violente passion, et lui envoya proposer, par un juif nommé Simon, Cyprien de nation, son ami, et fort savant dans la magie, d'abandonner son royal mari pour l'épouser, lui promettant, si elle y consentait, de la rendre la plus heureuse femme du monde. Elle fut si imprudente que, pour se délivrer des tourments que sa sœur Bérénice lui causait par l'envie que celle-ci lui portait à cause de sa beauté, elle consentit à cette proposition, et ne craignit point d'abandonner non-seulement son mari, mais encore sa religion. Elle eut un fils de Félix, nommé Agrippa, qui mourut adulte, avec sa mère, dans l'embrasement du mont Vésuve, sous Titus.

Page 187. Le laurier qui te pare, harmonieux Bassus,
Ne t'a point préservé des foudres de Tellus.

Perse, Quintilien, Probus, parlent du poëte Césius Bassus, qui étudia, avec Perse et Lucain, la philosophie, sous le stoïcien Cornutus. Perse, en lui dédiant sa sixième satire, lui dit :

Admovit jam bruma foco te, Basse, Sabino?
Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ,
Mire opifex numeris veterum primordia vocum
Atque marem strepitum fidis intendisse latinæ,
Mox juvenes agitare jocos, et pollice honesto
Egregios lusisse senes?

Quintilien, qui avait aussi connu Bassus, s'exprime ainsi sur son compte, dans le livre x de l'*Institut. orat.* : « At lyricorum

[1] C'est de lui que parle Racine dans sa tragédie de *Bérénice* :

De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari ;
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.

C'est devant lui et devant Drusilla que comparut saint Paul, accusé, qui ayant parlé de la justice, de la chasteté, et du jugement à venir, effraya tellement Félix, qu'il lui dit : « C'est assez pour cette heure, retirez-vous ; quand j'aurai le temps, je vous manderai. » (*Actes des Apôtres.*)

idem Horatius fere solus legi dignus.... Si quem adjicere velis, is erit Cæsius Bassus, quem nuper vidimus. »

On lit dans Probus : « Cæsium Bassum, poetam lyricum, fama est in prædiis suis, ardente Vesevo monte, et late vagantibus ignibus, cum villa sua conflagrasse. »

Enfin, Diomèdes (liv. III) cite de Césius Bassus [1], ce vers *molosse :*

Romani victores Germanis devictis.

Page 190. Une ombre montre encore aux mânes effrayés
Son visage voilé d'un masque énorme, horrible,
Dont les poils hérissés et le regard terrible
Peignaient Alcide aux yeux des spectateurs émus.

Ces vers rappellent ce passage de l'*Odyssée* (liv. XI) : « Enfin je vis Hercule, ou plutôt son fantôme; car lui-même, assis dans l'Olympe, à la table des Immortels, s'abreuve de nectar, et il possède Hébé aux jolis pieds, fille du grand Jupiter et de Junon à la chaussure d'or. Autour de son ombre, les morts agités comme des nuées d'oiseaux poussaient des clameurs perçantes; semblable à la nuit noire, tenant son arc tendu, et la flèche appuyée sur la corde, il lançait autour de lui de terribles regards, comme toujours prêt à frapper. A l'aspect du baudrier d'or qui lui couvrait la poitrine on frémissait d'épouvante : un travail merveilleux y avait représenté des ours, des sangliers sauvages, de féroces lions, et les combats, le meurtre et le carnage. »

Page 190. Plus loin sont, de la pourpre et des faisceaux déchus,
Les chefs de la cité....................

Il ne faut pas prendre ce vers au pied de la lettre; parce que les faisceaux de verges et les haches d'armes étaient des marques

[1] On trouve une méprise plaisante au sujet de C. Bassus, dans les *Castigationes plinianæ* d'Hermolaüs Barbarus, ou plutôt *Barbaro.* Des savants ont pris le port de Retina, dont parle Pline le Jeune dans sa première lettre à Tacite, pour la femme de Césius Bassus! Au lieu de cette phrase, où Pline dit, en parlant de son oncle : « Accepit codicillos. Retinæ classiarii imminenti periculo exterriti, nam villa ea subjacebat, etc. » *Selon Barbaro :* « Sunt qui legant ita : Accepit codicillos Retinæ Cæsii, ea imminenti periculo exterrita; nam villa ejus subjacebat, etc. Ut Retinam intelligant uxorem Cæsii fuisse. »

de dignité que les licteurs ne portaient que devant les magistrats de Rome, et jamais devant ceux des colonies ou des villes municipales : aussi dans la *Satyricon* de Pétrone, Encolpe s'étonne-t-il d'en voir attachés sur les colonnes de la salle du vaniteux Trimalchion, qui ne paraît là que comme *sévir*, ou magistrat d'une colonie, devant qui les huissiers ne portaient que de petits bâtons longs et ronds. Quant à la robe bordée de pourpre, *toga prætexta inter duumviralia ornamenta recensetur*, dit Gori (*Symbol. litterar.*, t. 1).

Page 191. Ici, les Annius dont le sang plébéien
A donné des consuls au peuple ausonien,
Et doit encor, suivant la volonté des Parques,
Pour le trône d'Auguste enfanter des monarques.

Les empereurs de la famille *Annia* sont au nombre de six : M. Aurelius Verus, Lucius Verus, Lucius Élius César, Pescennius, Tacite et Florien. On a découvert à Herculanum une statue de bronze et des inscriptions en l'honneur des Annius. L'un d'eux, dont nous parlerons plus bas, fit construire à ses frais le théâtre d'Herculanum, ainsi que l'atteste l'inscription qu'on y a trouvée.

Page 191. Là, Balbus, petit-fils d'un tribun dont la voix
D'Octave en plein sénat jadis soutint les droits,
Et lui-même préteur et proconsul habile,
Du beau nom de Patron salué par la ville.

Indépendamment des nombreuses inscriptions découvertes en son honneur, on a trouvé dans les fouilles d'Herculanum deux statues en marbre de *Nonius Balbus*, l'une pédestre et l'autre équestre. Une inscription annonce qu'il avait rétabli à ses frais la basilique, *basilicam, portas, murum, pecunia sua,* sans doute comme nous l'avons dit, à la suite du tremblement de terre de l'an 63. Les statues de ses sœurs, trouvées sur le théâtre, semblent aussi témoigner qu'il l'avait réparé. Il existe deux autres statues, l'une équestre, de Balbus le père, et l'autre de la mère de Balbus[1]. Enfin, la découverte d'une inscription décernée à l'empereur Vespasien, par Nonius Balbus, nous apprend qu'il était contemporain de l'éruption de l'an 79.

[1] Le Musée de Naples compte en ce moment neuf statues de la famille des Balbus.

Page 191. Les Mammius pieux, les nobles Nonius
Aux Balbus alliés, les puissants Remmius,
Et les Rufus encor.................

Il existe au Musée de Naples une statue de bronze, décernée à *Mammius Maximus*, prêtre d'Auguste, par les habitants d'Herculanum. Il résulte d'une autre inscription en son honneur, que Mammius Maximus a construit dans cette ville une halle ou marché, *macellum cum ornamentis*. Le nom de Mammius se lit aussi au bas de plusieurs inscriptions en l'honneur des empereurs et de leur famille.

On a découvert également des inscriptions honorables, concernant la famille des *Remmius*.

L'histoire fait mention de trois branches de la famille *Nonia*, les *Suffenas*, les *Balbus*[1], dont il est question, et les *Asprenas*. Cette famille commença à s'élever, dans la république, par Sext. Nonius *Suffenas*, fils d'une sœur du dictateur Sylla, femme d'une très-haute naissance; il devint questeur, puis tribun du peuple, et fut fait préteur au retour de la guerre contre Mithridate, où il alla trouver son oncle, n'ayant pu obtenir l'édilité, à cause du mauvais état des affaires de Sylla à Rome. Ses descendants remplirent pendant deux siècles les grandes charges de l'état. Les Nonius *Asprenas*, parmi lesquels Suétone compte un proche parent d'Auguste, dans la vie de ce prince, possédèrent trois fois la dignité de consul. La branche la moins illustrée de cette famille, est celle des Balbus, dont on a retrouvé tant de statues. On ne rencontre, parmi leurs ancêtres, d'autre magistrat qu'un tribun du peuple. Dion Cassius (liv. L) rapporte qu'il s'était fortement attaché au parti d'Auguste, dès le commencement des nouvelles brouilleries qui éclatèrent entre lui et Marc-Antoine, et qu'il mit opposition, par le droit de sa charge, aux édits violents que les deux consuls voulaient faire passer contre Auguste. Il est vraisemblable que ces importants services ne restèrent pas sans récompense pour lui ou pour sa postérité : du moins, malgré le silence des historiens contemporains, est-il certain par les inscriptions qu'on a recueillies, qu'un petit-fils du tribun Nonius Balbus fut élevé à la dignité de

[1] Ce nom est commun à plusieurs familles romaines.

préteur, avec puissance proconsulaire. On ne peut douter non plus que la ville d'Herculanum ne fût particulièrement attachée à cette maison.

A l'égard des *Rufus*, ils ont fourni des duumvirs ou démarques à Herculanum, ainsi que l'annoncent deux inscriptions, l'une gravée sur les architraves du théâtre de cette ville, portant qu'il a été construit aux frais de L. Annius Mammianus Rufus, duumvir quinquennal, et l'autre que les Memmius Rufus, père et fils, duumvirs, ont, avec une libéralité sans ostentation, décoré la ville de monuments utiles, tels qu'une salle pour les poids publics, *ponderale*, un chalcidique (grande salle occupant le fond de la basilique), *chalcidicum*, et une galerie publique, *scholam* [1].

Page 198. O comble de l'effroi! dans la profonde nuit
La montagne enflammée éclate à plus grand bruit;
L'obscurité plus calme accroît sa violence.

Valerius Flaccus, contemporain de l'éruption de 79, parle (liv. III) des détonations nocturnes du Vésuve et de l'île volcanique d'Ischia :

Ut magis Inarime, magis ut mugitor anhelat
Vesvius, attonitus acer quum suscitat urbes :
Sic pugnæ crudescit opus.

Page 198. Le Vésuve figure une fournaise immense,
Ceinte de tourbillons rouges et tortueux,
Où d'Etna, de Lipare assemblant tous les feux,
Vulcain fait bouillonner une forge nouvelle,
Et sans repos fournit des armes à Cybèle.
De ses noirs compagnons ces rives, ces coteaux
Ne répétent-ils point les éclatants marteaux,
Et les bruyants soufflets et l'enclume tonnante?

[1] On voit au Musée de Naples une statue en bronze, dédiée par les habitants d'Herculanum à un *Calatorius*, dont la famille était aussi considérable que celles des personnages nommés dans le poëme, ainsi qu'il résulte des tables de marbre déposées dans le Musée, et où sont enregistrées plusieurs centaines de citoyens d'Herculanum, avec le nom de la tribu à laquelle ils appartiennent. Peut-être l'impossibilité de faire entrer le nom de *Calatorius* dans un vers *hexamètre*, et je dirais, dans un vers *alexandrin*, est-elle la cause du silence du poëte historien à son égard.

« Les cavités intérieures de la terre contenant du feu, de l'air et de l'eau, l'action de ce premier élément doit y produire des vents impétueux, des orages bruyants et des tonnerres souterrains, dont les effets peuvent être comparés à ceux de la foudre des airs : ces effets doivent même être plus violents et plus durables par la forte résistance que la solidité de la terre oppose de tous côtés à la force électrique de ces tonnerres souterrains. . . . . Cette électricité souterraine, combinée, comme cause générale, avec les causes particulières de feux allumés par l'effervescence des matières pyriteuses et combustibles que la terre recèle en tant d'endroits, suffit à l'explication des principaux phénomènes de l'action des volcans : par exemple, leur foyer paraît être assez voisin de leur sommet, mais l'orage est au-dessous. Un volcan n'est qu'un vaste fourneau, dont les soufflets, ou plutôt les ventilateurs sont placés dans les cavités inférieures, à côté et au-dessous du foyer. Ce sont ces mêmes cavités, lorsqu'elles s'étendent jusqu'à la mer, qui servent de tuyaux d'aspiration pour porter en haut non-seulement les vapeurs, mais les masses même de l'eau et de l'air; c'est dans ce transport que se produit la foudre souterraine, qui s'annonce par des mugissements, et n'éclate que par l'affreux vomissement des matières qu'elle a frappées, brûlées et calcinées. » (Buffon, *Époques de la Nature.*)

NOTES JUSTIFICATIVES

DU NEUVIÈME CHANT.

Page 205. Oh! combien doit souffrir tout un peuple aux abois
Qui, sous un ciel propice, ayant ses mœurs pour lois,
Aime à couler sa vie en un loisir tranquille,
Visitant le gymnase, en passe-temps fertile,
Le forum animé, le théâtre et le bain,
Et s'endormant, l'esprit libre du lendemain!

Le poëte napolitain Stace, dans la *silve* qu'il adresse à sa femme Claudia (liv. III), peint ainsi les mœurs de son pays natal:

Pax secura locis, et desidis otia vitæ,
Et nunquam turbata quies, somnique peracti.
Nulla foro rabies, aut strictæ jurgia leges
Norunt: jura viris solum, et sine fascibus, æquum.

On a découvert à Pompéia différents morceaux de peinture très-précieux, qui représentent un *forum*, avec ses portiques ornés de colonnes, de festons, de guirlandes, de statues, et peuplé de tout ce qui peut lui donner la vie. On y distingue les *curies* des magistrats, avec des rideaux et des barreaux de bronze; on voit, sous les portiques, des hommes, des femmes et des enfants diversement habillés, debout ou assis, écoutant, parlant, lisant, vendant ou achetant; on remarque des cordonniers, des marchands de draps, de fruits, de denrées; des maîtres d'école et des écoliers punis; des artistes qui dessinent les statues équestres du forum, des artisans qui travaillent, d'autres qui s'amusent, boivent et se promènent; enfin, des mendiants, des animaux, et jusqu'à des chevaux que l'on dresse.

« Chez les anciens, dit M. Raoul-Rochette, dans son rapport à l'Institut, déjà cité[1], tout était rapporté au public, et la vie privée était presque entièrement sacrifiée à la vie politique; c'est ce

[1] *De l'État actuel des fouilles de Pompéi.*

que confirme, du reste, à chaque pas, l'examen des maisons de Pompéi. Ces maisons consistent, presque toutes, en une ou plusieurs cours découvertes, souvent entourées de portiques ou de colonnades, et autour desquelles sont disposés des appartements, mais si resserrés, si obscurs, qu'on s'étonne toujours que des hommes aient pu y loger, qu'on se demande presque comment ils pouvaient s'y tenir. Généralement, ces chambres n'avaient point de fenêtres, et ne recevaient de jour que par la porte ouverte sur le portique; c'est à peine s'il s'y trouvait, dans un espace de quelques pieds carrés, la place nécessaire pour le lit et un ou deux siéges; généralement aussi, on n'y a trouvé d'autres meubles qu'un lit de bronze, une lampe ou un siége de même métal; en sorte qu'il est bien évident, à la seule inspection de ces réduits, que leurs anciens hôtes ne s'y retiraient que pour dormir, et que la vie des citoyens de Pompéi devait s'écouler presque tout entière sur le forum ou à la basilique, dans les temples ou dans les théâtres; en un mot, que les anciens, à Pompéi et ailleurs, vivaient toujours en public, toujours mêlés les uns avec les autres, dans leurs plaisirs, comme dans leurs affaires. D'aillenrs, ces maisons si petites ont toutes une partie publique, nommée, comme on sait, *atrium*, qni peut sembler spacieuse, par comparaison avec le reste, et qui est aussi la mieux décorée de toute l'habitation. C'est là qu'on vivait en plein air, jusque dans l'intérieur de sa maison; qu'on recevait ses hôtes, ses amis, ses clients; que l'on continuait, en un mot, de vivre en public, même à l'ombre du toit domestique. C'est là aussi qu'on étalait les portraits de ses ancêtres, les titres de gloire de sa famille, et, qu'à défaut de monuments d'illustration, on s'entourait d'images agréables ou sévères, voluptueuses ou philosophiques. On suppléait de même à l'exiguïté du local et à la rareté de l'ameublement, par un genre d'ornement tout populaire, par la peinture, qui s'appliquait à tout, et au moyen de laquelle la plus chétive habitation privée offrait encore l'aspect et presque l'importance d'un édifice public. »

Page 208. Lucrin fertile, et toi, morne Achérusia,
Que borde le palais, tombeau de Vatia.

Le lac Lucrin, ainsi nommé, dit-on, *ab inferendo lucro*, à

cause du gain considérable que faisaient ceux qui s'en rendaient les fermiers, était renommé par l'abondance et l'excellence de ses huîtres, et d'autres poissons; la digue qu'Hercule y construisit pour y faire passer les bœufs de Géryon, est appelée, à cause de cela, par Cicéron, *via vendibilis herculanea, multarum deliciarum et magnæ pecuniæ.* Aux vaisseaux de guerre que le gendre d'Auguste avait fait construire et exercer sur ce lac, pour aller combattre le fils du grand Pompée, succédèrent bientôt des barques peintes, chargées de musiciens, et flottantes parmi les roses. L'éruption de 1538, en donnant naissance au *Monte-Nuovo*, a couvert le *chemin d'Hercule*, ainsi que la plus grande partie du lac Lucrin, que Florus, dans sa description de la Campanie, appelle, ainsi que le lac Averne, *quædam maris otia.* C'est de ces deux lacs, communiquant ensemble par un canal, qu'Agrippa avait formé le port Jules, *immisso in Lucrinum et Avernum lacum mari*, dit Suétone dans la *Vie d'Auguste.*

Auprès du lac Achérusia, aujourd'hui *Fusaro* [1], que Strabon appelle une lagune bourbeuse formée par l'épanchement des eaux de la mer, *cœnosa quædam maris effusio*, se voient, snr une petite colline, les ruines de la vaste *villa* de Servilius Vatia : « Là vieillit, dit Sénèque (*Épît.* LV), ce riche préteur, qui ne fut célèbre que par son oisiveté, pour laquelle on l'estimait heureux, du temps de Tibère. Quand l'amitié d'Asinius Gallus perdait quelque Romain; quand les ennemis de Séjan, et ensuite ses partisans, étaient immolés, à chaque victime on s'écriait : « ô Vatia, « tu possèdes seul l'art de vivre! » Il savait se cacher, mais non point vivre : et la différence est grande entre le repos et l'indolence. Mais la philosophie a quelque chose de si sacré, de si vénérable, qu'on chérit jusqu'à l'imposture qui lui ressemble, et l'homme oisif, aux yeux du peuple, est un philosophe retiré du monde, libre de soins, satisfait de lui-même, ne vivant que pour lui, avantages qui ne conviennent à personne qu'au vrai sage. Pour moi, du vivant de Vatia, je ne passais jamais devant cette *villa*, sans dire : « Ci-gît Vatia [2]. » . . . .

[1] Il fournit les meilleures huîtres du golfe.

[2] *Vatia hic situs est;* c'est à cela que fait allusion le vers du poeme :

. . . . Le palais, tombeau de Vatia.

Quant à la maison, je n'en puis rien dire de positif; je ne connais que la façade et les dehors, que peut voir, comme moi, le premier passant. J'ai remarqué deux cavernes, d'un travail immense, d'une grandeur considérable, d'une structure pareille, l'une impénétrable au soleil, l'autre brûlée de ses rayons jusqu'au soir. Un bois de platanes est traversé par un ruisseau; une espèce d'Euripe, qui communique d'un côté à la mer, de l'autre au lac Achérusia, et que j'ai trouvé poissonneux, malgré les pêches qu'on y fait de temps en temps. Néanmoins, on le ménage quand la mer est tenable; si la tempête laisse du loisir aux pêcheurs, ils tendent leurs filets à la proie qui s'y présente. Le principal mérite de la maison, c'est le voisinage de Baïes; elle en a les avantages sans les inconvénients. Telles sont les qualités que je lui connais. Ajoutons que c'est une campagne pour toutes les saisons: exposée au zéphyr, elle n'en reçoit pas seulement le souffle, elle le garde, et en prive la ville de Baïes. Je trouve que Vatia n'était pas si mal avisé d'avoir choisi cette retraite; elle convenait à l'indolence de sa vieillesse, quoique, après tout, le lieu ne contribue guère au bonheur: c'est l'âme qui donne du prix à tout [1]. »

Page 208. Et la digue fameuse, œuvre du grand Alcide,
Au fond du lac s'écroule..............

Le *chemin d'Hercule* avait, selon Strabon, une longueur de huit stades (plus de mille pas), et était assez large pour un char de grande voie. Comme dans les gros temps les flots de la mer en couvraient la surface et la rendaient presque impraticable aux gens de pied, Agrippa fit élever la digue davantage. Elle a dû être réparée plus d'une fois. Une inscription trouvée près de Naples, et que Venuti regarde comme postérieure à l'éruption du Vésuve, et même comme y étant relative, porte :

FABIVS. MAXIMVS. V. C. RECT. PROV.
F.... S, PR. VIAS. HERCVLIS. OB.
TERRÆ. MOTVS. EVERSAS.
RESTITVIT. A. FVNDAMENTIS.

On aperçoit encore des restes du *chemin d'Hercule* sous la mer, lorsqu'elle est calme.

[1] On a trouvé dans les ruines de cette *villa* nombre de statues d'empereurs et de philosophes, des médailles, etc.

Page 208. .... Et du temple splendide
Qu'au puissant Sérapis a dédié Pouzol
Au niveau de la mer ils abaissent le sol.

« Près de Pouzol, et à cinquante toises seulement de la côte, on rencontre les ruines du temple de Sérapis [1], dont le pavé est maintenant au niveau de la mer. Or il est extrêmement probable qu'on n'aurait pas construit un pareil édifice dans un lieu si bas et si peu éloigné du rivage. Mais, ce n'est pas tout : le terrain sur lequel repose cet édifice a été envahi par la mer, qui a laissé sur ses ruines des traces évidentes de son séjour ; on y remarque, en effet, sur les murs, à six ou sept pieds au-dessus du sol, des traces d'incrustations produites par les eaux, et, sur trois colonnes qui sont encore debout, depuis dix pieds, à partir de la base, jusqu'à seize, on trouve des trous de pholades parfaitement reconnaissables. Notre Muséum possède une des pièces enlevées à ce temple : elle est d'un très-beau marbre, et la coquille des pholades s'y voit encore dans beaucoup de trous. Le sol du temple a donc été, depuis la construction de l'édifice, d'abord enfoncé de manière à être envahi par les eaux, qui y ont séjourné assez longtemps, puis incomplétement relevé et placé dans la situation où nous le voyons maintenant [2]. Les événements qui ont produit ces changements n'ont pu avoir lieu que depuis la première éruption du Vésuve jusqu'à l'an 1100 ou 1200 de notre ère ; car de-

[1] Ce magnifique temple, construit à l'ouest de Pouzol par des négociants égyptiens et syriens établis dans cette ville, fut réparé l'an de Rome 648, sous le consulat de P. Rutilius et de Cn. Manlius, rebâti et embelli par les empereurs Septime Sévère et M. Aurel. Sévère Antonin, comme l'attestent les inscriptions trouvées sur la base des colonnes du parvis. Son toit était formé de marbre pentélique, et son pavé était en marbres précieux. L'édifice était orné d'un grand nombre de colonnes, de trois sortes de pierres et de trois différentes grandeurs, suivant la partie du temple à laquelle elles appartenaient, les grandes sont de marbre cipollin, les moyennes et les petites, les unes du même marbre cipollin, les autres de *brèche* d'Afrique, ou de granit, qui semble être celui de l'île d'Elbe. Toutes ces colonnes, à l'exception des trois grandes, sont renversées et couchées par terre.

[2] Peut-être, comme quelques-uns l'ont pensé, un autre tremblement de terre aura-t-il soulevé et replacé le sol à sa hauteur actuelle ; tant sont extraordinaires et variés les accidents produits par les tremblements de terre !

puis cette époque, on a un historique satisfaisant des éruptions du volcan, qui n'est probablement pas étranger à ces changements de niveau [1]. » (Extrait des *Lettres sur les révolutions du globe*, par M. Al. Bertrand.)

[1] Il est plus probable qu'ils ont eu pour cause une inondation occasionnée par quelque tremblement de terre local. Les couches profondes de sable marin qu'on trouve dans le court espace de cinquante pas, en allant du temple vers la mer, et des observations géologiques qui prouvent que la mer a été, pendant un temps considérable, à neuf pieds au-dessus de son niveau actuel, semblent confirmer cette opinion. Toutefois, nous insérerons ici les réflexions opportunes de Scipion Breislak, consignées dans sa *Topographie physique de la Campanie :*

« La multiplicité des grandes explosions volcaniques, arrivées dans cette contrée, est probablement la cause des phénomènes compliqués relatifs au niveau de la mer, qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas produit d'explication satisfaisante. On peut faire, dans le golfe de Baïes, des observations propres à démontrer, comme également vraies, trois opinions bien contradictoires. La première, que du commencement de l'ère chrétienne jusqu'à ce jour, le niveau de la mer est resté le même; la seconde, que ce niveau s'est fort exhaussé; la troisième, qu'il s'est beaucoup abaissé. La première opinion s'appuie sur ces antiques fabriques du rivage de Baïes, dont la construction prouve qu'elles étaient destinées à prendre des bains de mer, usage auquel elles pourraient encore servir aujourd'hui. La seconde s'étaye des faits suivants: 1° dans le golfe de Baïes, et assez loin du rivage, on voit sous les eaux une voie antique; 2° près du lac Lucrin, sont d'anciens édifices, probablement dépendants du port Jules construit par Agrippa, qui sont aujourd'hui couverts par la mer; 3° au pied du *Monte-Nuovo* se voient dix colonnes de granit encore en pied sur leurs bases, qui, vraisemblablement, appartenaient au *temple des nymphes*, et sont aujourd'hui presqu'en entier couvertes par la mer; 4° le pavé du temple de Sérapis est maintenant un peu plus bas que le niveau de la mer dans les hautes marées; en sorte que pour en évacuer les eaux qui se rassemblent dans son enceinte par l'effet des pluies, il a fallu y établir une pompe. Il n'est pas probable que les anciens, si intelligents en architecture, eussent placé un si noble édifice sur le rivage de la mer, au-dessous de son niveau, et de manière que les eaux pluviales n'eussent pas leur libre écoulement.... La troisième opinion, diamétralement opposée à la précédente, a en sa faveur les remarques suivantes : 1° à la base du *Monte-Nuovo* sont des ruines de fabriques antiques dont nous avons parlé, à la surface desquelles, jusqu'à environ deux mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, on voit des coquilles et des dépouilles de corps marins. Beaucoup

Page 209. Qu'elle n'espère point de sa tombe sortir ;
Si quelque dieu puissant voulait la rebâtir,
Ou si d'un mur d'airain il prétendait l'enclore,
Ma vengeance saurait l'anéantir encore.

Cybèle a tenu parole; car si dans la *carte* dite de *Peutinger*, reconnue comme ayant été rédigée dans le quatrième siècle, sous le règne de Théodose, on retrouve les noms d'*Herculanum*, ou plutôt d'*Herclanium* et de *Pompéi*, comme villes encore existantes, ces deux villes ou bourgs ont cessé de comparaître dans l'*Itinéraire* dit d'*Antonin*, que l'on regarde avec certitude comme rédigé postérieurement à l'an 471, époque d'une terrible éruption du Vésuve, qui, selon le comte Marcellin, couvrit de cendres toute la face de l'Europe : *Omnem Europæ faciem minuto contexit pulvere*[1]. Toutefois l'on ne peut nier qu'il n'ait resté, même depuis cette époque, des ruines visibles d'*Herculanum* et de *Pompéi*.

de ces testacées sont dans des niches faites dans le tuf et dans le ciment des murs, et comme les orifices de ces cavités sont moindres que le volume de la coquille qu'elles logeaient, il est clair que ces animaux y sont nés et grandis, et que la mer conséquemment couvrit ces fabriques à cette hauteur ; 2° dans le temple de Sérapis, sont trois grandes colonnes de marbre cipollin encore debout sur leurs bases, qui présentent des trous de corps marins, à une hauteur de cinq mètres cent quatre-vingt-dix-sept millimètres (seize pieds) au-dessus du niveau actuel de la mer. N'est-il pas probable que ces phénomènes si contradictoires, au lieu d'avoir rapport à l'élévation ou à l'abaissement du niveau de la mer, sont le produit des exhaussements ou abaissements partiels du sol, occasionnés par la violence des explosions et par la force des tremblements de terre dont elles ont été accompagnées? »

[1] « Entre *Herculée* et le sol extérieur, on aperçoit quelques restes d'une petite ville rebâtie autrefois au-dessus de celle-ci, et de même, couverte par de nouveaux dégorgements du Vésuve. C'est sur les ruines de ces deux villes qu'est aujourd'hui bâti le nouveau bourg de Portici, en attendant que quelque révolution semblable aux précédentes le fasse disparaître, et qu'on bâtisse un autre bourg en quatrième étage.... Les ruines du second bourg ne me parurent pas occuper beaucoup d'espace, ni rien contenir de curieux. » (*Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculée*, 1750.)

« Dans l'endroit où l'on a creusé, depuis Résina jusqu'au palais du roi à Portici, on voit sur les ruines de cette ancienne ville une masse composée de cendre et d'une espèce de poussière blanche, disposée par couches interrompues, et, sur cette masse, environ dix ou douze pieds de terre

Sannazar, poëte napolitain du seizième siècle, parle, dans une de ses *églogues*, des ruines de la ville d'Hercule, que voit le pêcheur *Thelgon*, assis sur la côte, en face du Vésuve :

Rupe sub hac mecum sedit Galatea; videbam
Et Capreas, et quæ Sirenum nomina servant
Rura procul; veteres alia de parte ruinas
Herculis ambusta signabat ab arce Vesevus.

Le même Sannazar, dans son *Arcadia* (pros. XII), parle plus en détail des ruines de Pompéi : « Questa che dinanzi ne vedemo, la quale senza alcun dubbio celebre città un tempo ne i tuoi paesi chiamata *Pompei*, e irrigata dalle onde del freddissimo Sarno, fù per subito terremoto inghiottita dalla terra, mancandole credo sotto a i piedi il firmamento ove fondata era. Strana per certo e orrenda maniera di morte, le genti vive vedersi in un punto torre dal numero de' vivi.... e già in queste parole eramo ben presso alla città ch' ella dicea, *della quale e le torri, e le case, e i teatri, e i templi si poteano quasi integri discernere* [1]. »

Mais il faut regarder comme une exagération poétique ces vers de *Biderman*, extraits de son poëme latin sur la fameuse éruption de 1631, et intitulé *Campanum, seu Vesuvius flagrans*, dans lesquels il représente Herculanum et Pompéia, comme deux villes découvertes et de nouveau ensevelies par l'éruption [2] :

Sed vos, quæ paribus gemella fatis
Et consurgitis oppida, et peritis,

commune, dans laquelle on trouve d'anciens tombeaux; l'on voit sur cette terre une lave de pierre dure qui est bien postérieure, et toute couverte de terre. » (*Histoire du Vésuve*, par le Père Della Torre.)

Ne sont-ce pas là les ruines de la nouvelle ville d'Herculanum, engloutie comme la première, et de la même manière? Sanfelice, dans sa *Campania*, a eu raison de dire : « Insignia oppida, Herculanium et Pompei, incendiorum injuria versa sunt in vicos. »

[1] J. Macrino, qui écrivait vers la fin du dix-septième siècle, a reconnu lui-même, au lieu appelé *Civita* (Pompéi), des maisons entières, des ruines de grandes murailles, et des portiques de brique, déterrés en partie.

[2] La phrase suivante de l'*Histoire de Naples* (liv. II) de Capaccio, contemporain de Biderman, annonce clairement qu'Herculanum n'avait point encore

Quis devinxit amor? Nerone quondam
Quum nutante solo Vesevus idem
Campanos quateret, peristis ambo;
Quum rursus juga per fragosa dirum,
Opplorante Tito, rotaret amnem,
Vos una cecidistis ambo. Jamque,
Dum sævit lue tertia Vesevus,
Una ambo sepelimini ruina.
Heu! qualem dedit abstulitque vestrum
Vulcani rabies utrique formam!
Pompeios ibi nuper et superbi
Circumstantia videram Herculani
Templa, et compita, et atria, et plateas,
Et fastigia turrium, et sacella;
Nunc vestigia nulla, nulla amœni
Cerno signa loci : sed hinc superstes
Solum est nomen, et inde campus in quo
Pompeii steterunt et Herculanum.

Page 210. C'est peu qu'il ait perdu son rivage si beau,
Où s'enlaçait la vigne au marital ormeau,
Comme aux bras du satyre une nymphe enjouée.

« Dans la Campanie, dit Pline (liv. XIV), où la vigne se marie au peuplier, elle embrasse son époux, s'entrelace amoureusement dans ses branches; et, s'accrochant aux divers rameaux, elle s'y cramponne, *per ramos procacibus brachiis geniculato cursu scandentes*, et grimpe ainsi au sommet de l'arbre, dont il devient impossible de la séparer. Par ce moyen, elle s'élève si haut, que ceux qui se louent pour la tailler retiennent dans leur marché, qu'en cas de chute et de mort, leurs funérailles se feront aux dépens du propriétaire : *Ut vindemitor auctoratus rogum ac tumulum excipiat.* »

Page 211. Ici, de clairs marais en douces eaux féconds,
Là, des marais amers, richesse des colons.

revu le jour. « Ubi ea urbs posita fuerit, multos annos ignoravimus. Hac tamen ætate, dum rustici agrum colerent et foderent, inventæ sunt concamerationes, tum vero pavimenta, parietesque marmore tecti, et multæ inscriptiones, quæ plurimum lucis attulerunt. »

Columelle (*de Cultu hort.*, lib. x) parle de ces marais, voisins de Pompéia :

> Quæ dulcis pompeia palus [1], vicina Salinis
> Herculeis.

Plutarque (*Vie de M. Crassus*) parle des *salines* d'Hercule, dont il s'agit ici : « Spartacus ayant espié que Cossinius se baignoit en un lieu qui s'appelle *Salines*, faillit de bien peu à le surprendre, et eut ce capitaine beaucoup d'affaire à se sauver de vistesse. »

Enfin, il est question dans une inscription peinte sur un mur de Pompéia, des ouvriers employés à ces *salines*, et appelés *saliniensés*, mot inconnu dans nos dictionnaires.

Page 212. .... Et toi, que dessécha Neptune,
Inachus.......................

« L'Inachus, fleuve célèbre de l'Argolide, fut pris pour arbitre lorsque Junon et Neptune se disputèrent la possession de cette contrée; mais ayant jugé le différent en faveur de Junon, Neptune irrité mit ce fleuve à sec; d'où il arriva qu'il nè peut plus fournir d'eau que dans la saison des pluies. » (PAUSANIAS, *in Corinth.*)

Page 212. La mer de feu poursuit sa carrière ordonnée;
Comme un reptile immense elle s'est déchaînée,
Et s'avance au-dessus du chemin spacieux
Que borde un double rang de monuments pieux,
Dont la longue avenue ouvrait la cité sainte.

Quand Herculanum cessera-t-il d'être *le tombeau des tombeaux* [2] ? Quand verra-t-on, découverte, comme à Pompéia, cette rue des morts, qui s'étend hors de la porte orientale d'Herculanum vers le Vésuve, ornée des deux côtés de tombeaux d'une élégante magnificence, de formes inconnues à l'architecture et aux arts modernes, revêtus d'inscriptions simples, d'un style noble et affectueux; où des familles entières reposent ensemble, comme si elles vivaient dans leurs foyers, et parmi lesquels les citoyens de cette ville, les plus distingués dans la hiérarchie sacrée, politique ou militaire obtinrent des sépultures publiques et honorées, ou des cénotaphes, dressés à leur mémoire sous la forme de lits consacrés aux dieux, d'autels, et des temples même où on les adorait?

[1] Il est question de ce marais au deuxième chant, p. 37.

[2] Le roi Louis de Bavière (élégie sur *Pompéia*).

Page 213. O prodige ! du creux des fontaines ardentes
Jaillissent tout à coup des ondes abondantes.
. . . .
Rien n'arrête l'essor de ce déluge amer ;
Dans sa croissante fougue il entraîne à la mer
Les masses qu'épargna la vague flamboyante.

Stace (liv. IV, *Silve* 4) parle de cette inondation, qui accompagna ou suivit l'éruption du Vésuve sous Titus, phénomène qui s'est renouvelé dans des éruptions postérieures [1] :

Mira fides ! credetne virum ventura propago,
Quum segetes iterum, quum jam hæc deserta virebunt,
Infra urbes populosque premi, *proavitaque toto*
Rura abiisse mari ?. . . . .

Page 214. Neptune voudrait-il sur ces bords disparus
Rétablir les confins de ses états décrus ?
(Car, suivant le récit d'une authentique histoire,
Dont la contrée entière a gardé la mémoire,
Le golfe un jour baigna le pied de l'Apennin,
Et Nole en ses sillons vit naviguer le pin).

Le savant *Pelliccia*, dans ses *Recherches historiques et philoso*-

[1] Il est reconnu que les eaux qui avoisinent un volcan, servent non-seulement à l'aviver par intervalles, mais qu'en s'infiltrant et en humectant à propos les matières qui l'entretiennent, elles contribuent encore à sa durée, parce qu'elles préviennent une conflagration trop générale et trop subite. On se convaincra de la nécessité du voisinage des eaux pour l'existence et le maintien d'un volcan, par la considération que tous ceux qui existent sont en effet situés ou dans des îles, ou non loin de la mer, ou près de grands lacs, ou bien enfin qu'ils font partie de hautes chaines de montagnes, d'où découlent quantité d'eaux, ce qui suppose de vastes réservoirs. Il ne s'en trouve aucun en activité hors de ces circonstances. On se fortifiera même dans cette persuasion, en observant, que si, dans la multitude des volcans qui ont existé, mais qui sont aujourd'hui éteints (plus nombreux que ceux qui sont actuellement en activité), on en rencontre dans l'intérieur des terres, dont la position semblerait contrarier notre assertion par leur distance des grandes eaux, une étude exacte du local fait reconnaître que ces pays ont été anciennement sous les eaux, et que c'est la retraite, ou naturelle ou procurée, de ces eaux, qui a causé l'extinction de ces volcans. C'est ce qui a fait dire à Buffon (*Époques de la nature*), qu'il n'existait aucun volcan en action avant l'établissement des eaux, et qu'ils n'ont commencé d'agir qu'après leur abaissement.

phiques sur la dernière branche des Apennins, qui se termine vis-à-vis de l'île de Capri, pense qu'une éruption du Vésuve, qu'il conjecture antérieure d'environ mille ans à l'ère chrétienne, aura donné naissance aux territoires de Nola, de Sarno et de Nocera, qui auparavant formaient un golfe immense, joignant la mer Tyrrhénienne par le détroit de l'ancienne Marcina, aujourd'hui *Vietri;* il en trouve les preuves dans les couches de tuf et d'autres matières volcaniques, situées sur des lits de sable remplis de coquillages qu'on y a découverts dans diverses excavations.

A Nola, on croit que la mer est venue autrefois jusqu'à l'endroit où l'on montre des colonnes. « Il semble, dit *Swinburne* (*Voyage dans les deux Siciles*), que Nola ait été une ville considérable sous les premiers empereurs; elle a peut-être eu un canal navigable qui communiquait avec le Sarnus, ou avec la mer. Ce qui prouve que cette idée n'est point un paradoxe, c'est que des ancres, des anneaux, et tout l'appareil de la navigation, se sont trouvés dans des fouilles fort proches de la ville. Le Vésuve a englouti tant d'objets plus considérables, qu'il n'est pas étonnant si, de nos jours, on ne découvre point la moindre trace de ce canal. Mais peut-être aussi peut-on attribuer ces instruments de navigation à ces âges reculés où les flots de la mer baignaient le pied des Apennins et se répandaient sur toutes les plaines intermédiaires. . . . . Après avoir rejoint la grande route à un village appelé *Cimitile*, nous entrâmes dans une vallée agréable, qui tourne autour des collines jusque dans le sein des Apennins : ces montagnes avancent dans la plaine, semblables à de vrais promontoires, et semblent indiquer que, dans des siècles reculés, elles ont été baignées par les eaux de la mer, jusqu'à ce que le sol élevé à leurs pieds, par l'accroissement des sédiments marins, par le travail des feux souterrains, ou l'amas des cendres vomies par le Vésuve, ait reculé les bornes de la mer aux limites du golfe actuel. Une substance cendreuse compose les couches intérieures de ces éminences; mais c'est un point digne d'être débattu, que de savoir si ces matières ont été jetées en masse par les volcans voisins, ou si elles ont été formées par des éruptions de leur propre sol[1]. »

[1] Scipion Breislak résout cette question dans sa *Topographie physique de la*

Page 211. Et le Vésuve aux yeux des riverains surpris
A du peuple écailleux montré plus d'un débris.

Au mois d'avril 1837, M. Élie de Beaumont a communiqué à l'Académie des Sciences un Mémoire de M. Léopold Pila, savant napolitain, qui a trouvé dans le tuf argileux du Vésuve des coquilles d'origine marine; ce qui prouve que ce volcan, que M. E. de Beaumont regarde comme appartenant aux *cratères de soulèvement*, a été autrefois recouvert par les eaux; ou plutôt, conformément à l'opinion d'Hamilton et de Gioeni, adoptée par le savant naturaliste Breislak, il est vraisemblable qu'il a une origine sous-marine. « Car, dit ce dernier, si les substances volcaniques qui forment le sol campanien ont été agitées par les flots de la mer, et ensuite répandues, stratifiées et nivelées par elle, il est naturel de croire que c'est de son sein même qu'a commencé à s'élever ce volcan. A l'appui de cette conjecture, on peut citer les pierres calcaires, portant des empreintes de coquilles, qu'on rencontre dans la vallée du mont *Somma;* et comme il est possible d'objecter qu'elles faisaient partie de quelque lit de roche coquillière, arraché et rejeté par le volcan dans quelqu'une de ses explosions, je n'invoquerai à son secours que le témoignage de ces morceaux de tuf, répandus en divers endroits du Vésuve, qui portent l'empreinte manifeste de corps marins, très-communs dans le golfe de Naples. »

Campanie : « Les empreintes de coquilles et de poissons qu'on trouve, dit-il, sur les cimes du *Taburno* et du *Matese*, et en d'autres lieux, tant de la terre de Labour, que de la principauté de Salerne, nous font voir que, dans des temps fort reculés, les eaux de la Méditerranée ont couvert les hauteurs de notre Apennin..
Je ne doute point que tout le territoire compris entre la plage de Cumes et l'Apennin ne soit une addition faite au continent par des volcans sous-marins. Leurs cratères sortis des eaux ont été longtemps exposés à leur choc, jusqu'à ce que d'autres cratères plus méridionaux aient obligé la mer à s'éloigner; et comme dans les golfes de Baies et de Naples les vents du sud sont ceux qui poussent les vagues avec plus de violence vers la terre, il est naturel que leurs flancs méridionaux, exposés à ses plus puissantes attaques, soient tombés plus facilement que les autres. »

Page 215. Autour des murs, mêlée au déluge liquide
La cendre en feu durcit comme un enduit solide.

La cendre et la lave remplissent exactement tout l'intérieur des appartements d'Herculanum. Le ciment que cette cendre a formé avec l'eau est devenu si compact, et a dans la suite si bien garanti de l'humidité tout ce qu'il environnait, qu'il a empêché la fermentation, et qu'il a conservé les couleurs même des peintures que les acides et les alcalis auraient rongées partout ailleurs[1]. Dans les maisons où la lave n'a point pénétré, tout est rôti et changé en charbon sans avoir été consumé. Tels sont les manuscrits et les denrées de toutes sortes qu'on a trouvés, qui ont été réduits en charbon, sans que la lave y ait touché, et par la seule chaleur qu'elle communiquait à l'air environnant.

Page 216. Tous les trésors des arts, qui dès le premier âge
Des maîtres d'Héraclée ont marqué le passage,
....
Vases campaniens savamment colorés.

Les Étrusques, auxquels Herculanum a obéi, sont, après le Égyptiens, dit Winckelmann (*Hist. de l'art chez les anciens*), un des peuples les plus anciens qui aient cultivé les arts, et il parait même qu'ils les ont conduits, avant les Grecs, à un certain point de perfection. Considéré sous ce point de vue, l'art chez les Étrusques mérite, par son antiquité, une attention particulière, surtout parce que leurs premiers ouvrages, échappés à la destruction du temps, nous donnent une idée des plus anciennes productions des Grecs, qui ressemblaient à celles des Étrusques, et qui

[1] La couleur de la plupart de ces peintures se déteint quand on passe une eau dessus; ainsi elle est *en détrempe*. Il est singulier que ce soit l'espèce de peinture sur laquelle le temps ait eu le moins de prise, et où il n'a même produit aucun changement. Si toutes ces peintures étaient faites *à fresque*, elles auraient pénétré plus profondément dans le stuc (mortier de pouzzolane lié avec de la chaux, et couvert d'un enduit très-mince de brique pilée, passée et tamisée, que l'on a encore rougi avec du cinabre ou du vermillon), au lieu qu'elles ne sont que superficielles; ce qui prouve qu'elles sont seulement peintes *à la gomme*. (Fougeroux de Bondaroy, *Recherches sur les ruines d'Herculanum.*)

ne subsistent plus. Comme l'art des peuples voisins a de la ressemblance avec celui des Étrusques, il résulte de là que la connaissance du goût des uns répand du jour sur le goût des autres. Les ouvrages étrusques servent de preuve manifeste que les colonies grecques qui ont passé dans l'Étrurie, et dont l'histoire a signalé les transmigrations [1], y ont introduit leur méthode d'écrire avec des caractères grecs, et, non contentes d'avoir civilisé les Étrusques encore barbares, leur ont enseigné leur mythologie et leur histoire, jusqu'à la prise de Troie, et leur ont inspiré l'amour des arts en les faisant fleurir dans le pays. Le caractère des Étrusques semble avoir été plus sombre et plus mélancolique que celui des Grecs, à en juger par leur culte et leurs usages éminemment superstitieux. Une pareille tournure d'esprit est propre aux méditations profondes; mais elle fait naître des sensations trop fortes, et dès lors les sens ne sont plus touchés de ces douces émotions qui élèvent l'âme au sentiment du beau. Quant à la configuration et aux formes des dieux, et à leurs attributs symboliques, l'on ne saurait méconnaître une sorte de ressemblance entre les Étrusques et les Grecs, preuve du commerce établi entre ces deux peuples. Toutefois les Étrusques avaient aussi une manière de représenter leurs dieux, qui leur était particulière. Si la configuration de plusieurs de leurs divinités, œuvre de l'art naissant, nous paraît bizarre, il faut se rappeler que les Grecs ont aussi des formes singulières, comme sont entre autres les figures représentées sur le fameux coffre de Cypselus, dont Pausanias nous a donné la description. Mais les Étrusques ont toujours représenté avec dignité les grands dieux, en leur donnant des attributions analogues à leur nature. Le style de leurs artistes a eu, comme celui des Égyptiens et des Grecs, ses différents dégrés et ses différentes époques. Depuis les formes simples de leurs premiers temps, jusqu'à l'âge brillant de leur génie, il alla toujours en se perfectionnant; et il y a toute apparence que, chez eux, l'imitation des ouvrages grecs a donné à l'art une forme différente de celle qu'il avait au commencement. Mais les Étrusques, lorsqu'ils eurent subi le joug des Romains, virent, après un certain temps,

[1] Entre autres celle des Pélasges.

leurs arts dégénérer [1]. Ce fait est attesté par un grand nombre de patères de bronze conservées à Rome dans le cabinet du collége de Saint-Ignace. En effet, parmi ces patères, on remarque que celles dont l'inscription approche le plus, par les caractères et par l'idiome, de la langue latine, sont d'un dessin et d'une exécution bien inférieurs à celles qui datent d'un temps plus reculé. Nous pouvons donc poser en principe que l'art étrusque a eu trois différents styles, l'ancien, le second et le dernier. Le style ancien date du temps où ce peuple s'était répandu dans l'Italie jusqu'aux confins de la Grande-Grèce. Quant au dessin de ce style, nous pouvons nous en former une idée nette par les médailles d'argent frappées dans les villes des provinces citérienres de l'Italie, et par une infinité de petites figures de bronze. Ses caractères sont, en premier lieu, les lignes droites de leur dessin, avec l'attitude roide et l'action forcée de leurs figures; en second lieu, l'idée imparfaite du visage. Malgré cette grossièreté dans le dessin, les anciens artistes étrusques étaient parvenus à donner des formes élégantes et agréables à leurs vases, c'est-à-dire, qu'ils avaient saisi ce qui est purement idéal et scientifique, tandis qu'ils restèrent imparfaits dans les choses qui dépendent de l'imitation de la Nature. Les caractères du second style consistent en une indication trop sentie des articulations et des muscles, dans des cheveux rangés par étage, et dans des attitudes et des mouvements affectés, qui même, dans quelques figures, sont forcés et outrés [2]. Le troisième style étrusque, celui qui caractérise la plus grande partie de leurs ouvrages, date de l'époque où les Grecs, ayant pris possession de la partie citérieure de l'Italie et d'autres contrées le long de la mer Adriatique, où ils fondèrent de puissantes villes, commencèrent aussi à y cultiver les arts, qui dès lors firent de plus grands progrès parmi ces nouvelles colonies, que dans la Grèce elle-même. Ce fut de là que le goût des arts se répandit dans le voisinage, et vint éclairer les Étrusques, qui

[1] Les villes de la Grèce et de la Grande-Grèce perdirent aussi leurs arts, avec leurs richesses et leur luxe, lorsqu'elles furent subjuguées par les Romains.

[2] Le second style des Étrusques peut aussi être appelé *maniéré*, en ce que le même ton et la même manière y règnent dans toutes les figures : Apollon, Mars, Hercule et Vulcain sont tous dessinés avec les mêmes caractères.

avaient su se maintenir dans la Campanie [1]. D'ailleurs ces derniers, accoutumés déjà depuis longtemps à représenter sur leurs monuments des sujets empruntés de l'histoire de la Grèce, et reconnaissant par là les Grecs pour leurs maîtres, trouvèrent le chemin frayé, et les prirent pour modèles dans l'art. En effet, sur les médailles de la plupart des villes de Campanie, dont les légendes sont en caractères étrusques, on trouve que les têtes des divinités ressemblent parfaitement à celles des médailles et des statues grecques.

Quant à l'art chez les peuples limitrophes des Étrusques, savoir, les Samnites, les Volsques et les Campaniens, nous avons peu de chose à dire des deux premiers, dont nous n'avons, à ce que croit Winckelmann, d'autres monuments de l'art que deux médailles [2]. Il en a été sans doute de l'art chez ces deux nations, comme de leur langue, dérivée de celle des Osques, qui ne différait pas beaucoup de la langue étrusque, si même elle n'en est pas un dialecte. Or, comme nous ignorons la différence des idiomes de ces peuples, nous manquons aussi des connaissances nécessaires pour indiquer les caractères distinctifs de leurs médailles et de leurs pierres gravées, si toutefois il en est parvenu jusqu'à nous. Les Samnites, successeurs des Étrusques dans la Campanie, aimaient comme eux le luxe, et, quoique belliqueux, ils étaient très-adonnés aux plaisirs. A la guerre, ils portaient des boucliers, les uns incrustés en or, les autres en argent; et dans un temps où il semble que les Romains ne connaissaient pas encore l'usage du lin, on voyait l'élite des soldats samnites en porter des robes, même à l'armée. *Gentem, si opulentiam quæris, aureis et argenteis armis, discolori veste, usque ad ambitum, armatam*, dit Florus (liv. 1). Les Samnites avaient un gouvernement démocratique : les ruines accumulées de leurs villes détruites, situées sur des coteaux voisins, constatent leur extrême population; et les annales de tant de guerres sanglantes avec les Romains, qui ne purent les subjuguer qu'après vingt-quatre triomphes, attestent leur grande puissance. Chez eux la population et le luxe excitèrent l'industrie, et la liberté donna

[1] Dont les cités formaient, sous leur protection, une *confédération* dite *campanienne*, dont Capoue était le chef-lieu.

[2] Dans les temps les plus éloignés, les Romains se servaient des artistes de ces deux peuples.

l'essor à l'esprit : circonstances toujours favorables à l'art, dit Winckelmann.

Les Osques ou Campaniens étaient un peuple à qui la douceur du climat dont ils jouissaient, et la richesse du sol qu'ils cultivaient, inspiraient une molle volupté. Les Grecs, ayant ensuite formé des établissements dans le pays comme sur toutes les côtes de ces contrées, y introduisirent aussi leurs arts; il est naturel de croire qu'ils y ont cultivé de bonne heure les arts d'imitation, et qu'ils les ont enseignés aux Campaniens leurs voisins, établis au centre du pays. On conçoit donc aisément de quelle nation sont une partie des vases de terre cuite peinte qu'on trouve fréquemment dans la Campanie, et particulièrement aux environs de la ville grecque de Nola, dans les fouilles des tombeaux. Dès que l'on veut faire honneur aux Campaniens de la fabrique de plusieurs productions de l'art de cette espèce, ce n'est pas porter atteinte à leur réputation que de les considérer comme les disciples des artistes grecs. Il faut regarder comme des ouvrages de l'art inconstestablement campaniens, les médailles des villes situées au milieu du pays, où les colonies grecques ne pénétrèrent jamais : telles sont Capoue, Teanum, aujourd'hui *Tiano*, et d'autres endroits. Les médailles de ces villes portent des légendes dans leur propre langue, qui approche beaucoup de l'étrusque. Mais si, d'un côté, les caractères sont des preuves que les Campaniens les ont empruntés des Étrusques, d'un autre côté, le type des médailles ne montre point du tout le style étrusque, et la manière qui y règne paraît avoir été propre jadis aux artistes de la Campanie. Toutefois les médailles des villes campaniennes sont en petit nombre, en comparaison des vases peints qu'on a découverts en tout temps dans ce pays, et qu'on a nommés, en général, quoique improprement, *vases étrusques.* Cette fausse dénomination vient de ce qu'on s'est contenté de suivre Buonarotti et Gori, qui ont été les premiers à parler de ces vases. Toscans de nation, ces antiquaires ont voulu donner du relief à leur pays, en attribuant aux Étrusques ces productions de l'art campanien, qui présentent en grande partie les caractères du dessin grec, dont plusieurs offrent des inscriptions grecques, tandis que d'autres portent évidemment l'empreinte du style étrusque. Ce qui a beaucoup accrédité l'opinion des *vases étrusques*, ce sont, en premier lieu, les descriptions des vases jadis

si recherchés, fabriqués en Étrurie, et particulièrement dans la ville d'Arezzo; en second lieu, la ressemblance qui se trouve entre plusieurs figures exécutées sur des vases campaniens avec celles qui sont incrnstées sur des jattes étrusques de bronze, qui servaient aux sacrifices. Enfin, on a remonté aux temps où les Étrusques étaient répandus dans presque tonte l'Italie, pour constater la prétendue patrie de ces vases. Mais on n'a pas fait réflexion que le dessin de la plus grande partie de leurs peintures dénote un âge absolument postérieur, et qu'il indique un temps où l'art avait atteint, ou était près d'atteindre à son point de perfection, selon le plus ou le moins d'antiquité de ces productions [1].

Page 216. Urnes, tables, autels, instruments consacrés.

On a trouvé à Herculanum, dans le temple d'Hercule dont nous avons donné la description dans nos notes, une table sacrée de marbre blanc, *mensa*, avec des inscriptions en caractères osques, étrusques ou samnitiques, dont l'exacte interprétation a divisé les savants italiens :

Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

[1] Il résulte de tout ceci, selon M. d'Hancarville (*Antiq. étrusq.*, t. II), qu'on peut entrevoir plusieurs époques dans l'histoire de la *céramique* en Italie. La première qui, selon la marche de toutes les choses, a dû se ressentir de la faiblesse et de l'enfance de l'art, doit être antérieure de quelques siècles à la fondation de Rome; la seconde, où l'art a été porté à sa perfection, a précédé la prise de Capoue (162 ans avant la mort de Jules César); la troisième, où l'on cessa de peindre les vases, tombe vers le temps de la prise de Corinthe. Dans la quatrième époque, qui existait encore sous Vespasien, les manufactures de vases n'étaient plus recommandables que par les formes qu'elles leur donnaient. Aussi, dans les excavations faites à Herculanum, à Pompéia et à Stabia, où, parmi un très-grand nombre de vases d'une terre fort commune, il s'en est trouvé quelques-uns qui, malgré leur extrême délicatesse, se sont trouvés parfaitement bien conservés, on n'a découvert, jusqu'à présent, aucun vase peint; mais on a reconnu une très-grande quantité de fragments de vases vernissés de noir, et pas un seul qui indiquât quelque peinture; ce qui fait voir clairement que dans le temps où ces villes ont été abîmées, c'est-à-dire au siècle de Pline, les vases peints y étaient fort rares, en cas qu'il y en eût, quoique les vases à vernis noir, qu'on faisait en Italie, y fussent très-communs.

Page 216. Simulacres, tableaux, mosaïques pompeuses.

Je ne parlerai point des statues, des tableaux d'histoire héroïque et fabuleuse, trouvés à Herculanum, ouvrages dont le mérite a été apprécié par les maîtres de l'art, et dont la description a été publiée par l'Académie d'Herculanum. Je me bornerai à rappeler, au sujet des autres peintures, que *Ludius*, peintre qui florissait sous Auguste, *est le premier*, au dire de Pline (liv. XXXV), *qui* (en Italie) *ait enrichi les murs des appartements de ces peintures aussi agréables que variées, qui représentent des villa, des portiques, des arbres taillés en diverses formes, des bois, des bosquets, des coteaux, des viviers, des euripes, des fleuves, des rivages à souhait, avec des promeneurs de toutes sortes, des passagers qui traversent l'eau, et des personnes qui s'en vont à la campagne, sur des ânes ou en voiture : ici, ce sont des pêcheurs ; là, des oiseleurs ; plus loin, ce sont des gens qui chassent, ou bien qui font la vendange. Parmi les peintures remarquables de ce genre sont celles qu'on nomme les maraîchers. On voit ces hommes, à l'entrée d'un hameau, faire prix avec des femmes pour les porter sur leurs épaules à travers le marécage, et d'autres en train d'en porter, chancelants et prêts à tomber avec elles. Il existe nombre de peintures également ingénieuses et d'un sujet amusant. C'est encore Ludius qui imagina de représenter des villes maritimes sur les murailles, exposées aux injures de l'air; ce qui forme un coup d'œil très-agréable, et un objet de peu de dépense.* « Mais, ajoute Pline, nulle gloire, en fait de peinture, n'égale celle des peintres en tableaux; considération qui nous rend l'antiquité plus respectable; car les peintres d'alors se faisaient scrupule d'embellir des murailles pour le plaisir d'un seul homme; ils auraient eu regret de laisser d'eux des œuvres qui n'eussent pu, au besoin, voyager par le monde, et qui eussent été condamnées à rester attachées au même lieu, sans pouvoir même être sauvées d'un incendie. »

Page 216. La salle harmonieuse, où le chant et la lyre
Et la danse inspiraient de leur triple délire
Le Festin ceint de fleurs (délicieux tableaux
Retracés sur les murs par d'éloquents pinceaux).

Ces vers rappellent à l'esprit les peintures de ces charmantes

danseuses, enveloppées de robes légères, ou demi-nues, qui furent trouvées, en 1749, dans une salle à manger de Pompéi.

« Les peintures des maisons de Pompéi, indépendamment de leur mérite pittoresque, ont encore pour nous un genre d'intérêt qu'on ne peut bien apprécier que sur les lieux. C'est à l'aide de ces peintures, des sujets qu'elles représentent, et de la place même qu'elles occupent, que nous pouvons aujourd'hui pénétrer sans obstacle dans beaucoup de secrets de l'antiquité, et surprendre les anciens eux-mêmes dans l'intimité de leur vie domestique. Ici, en effet, on peut la suivre, pas à pas, dans tous ses détails, et presque dans tous ses mystères, à partir du seuil de la porte où le *salve* d'usage est adressé aux hôtes, jusqu'à l'appartement le plus secret du *gynécée*, d'où les amis même sont exclus; depuis l'*atrium* où la journée commence, jusqu'au réduit obscur où elle s'achève; dans le salon des ancêtres, devant l'autel ou la chapelle des dieux domestiques, dans la salle à manger, dans le bain, dans l'office, dans le boudoir, dans le cabinet d'étude ou de repos. Ici, on voit encore comment les plus pauvres citoyens savaient suppléer à ce qui leur manquait avec le secours de la peinture, et se consoler de ce qu'ils n'avaient pas, au moyen de son image, depuis le chien en peinture, qui remplaçait le gardien réel de la maison, jusqu'aux titres des livres favoris du propriétaire, peints sur les murs de sa bibliothèque, à défaut des livres mêmes, et jusqu'aux fleurs pareillement peintes qui figuraient le parterre absent, ou qui agrandissaient le petit jardin. Toutes ces illusions des anciens habitants de Pompéi prennent maintenant à nos yeux un corps, une forme, une existence positives; et ce qui n'était pour eux qu'une image, un équivalent, une ombre de la réalité, devient pour nous la réalité même. »

(Raoul-Rochette, *Rapport cité à l'Institut.*)

Page 217. L'atelier de l'artiste, et la simple retraite
Où méditait le sage, où rêvait le poëte.

On a découvert à Pompéi, en 1795, l'atelier d'un sculpteur. Des instruments et des statues ébauchées encombraient l'atrium de son habitation. On y trouva un morceau de marbre à moitié scié, avec la scie encore dedans.

C'est dans une petite pièce de la maison d'un philosophe épicurien d'Herculanum, que nous avons décrite page 383, qu'on a trouvé, avec des bustes de philosophes grecs, les nombreux manuscrits que l'on s'occupe à déchiffrer avec tant de lenteur.

On a découvert à Pompéi, en 1824, la *maison* d'un *poëte*. En voici la description, extraite du rapport ci-dessus, de M. Raoul-Rochette, et qu'on lira sans doute avec plaisir :

« Dans l'état où ont été retrouvées la plupart des maisons de Pompéi, rien de ce qui était resté peut-être impénétrable pour les anciens eux-mêmes, ne demeure inintelligible pour nous. Il n'est presque aucune de ces maisons où il ne se rencontre quelque pan de mur indiscret qui trahit quelque secret du ménage, des peintures qui révèlent les goûts et les habitudes du maître, et jusqu'à des appartements entiers, dont lui seul avait jadis la clef, où ne pénétra sans doute jamais le regard curieux d'un voisin, et où l'œil de l'antiquaire se promène aujourd'hui avec autant de liberté que de satisfaction. C'est donc là qu'on peut étudier aujourd'hui les anciens, en leur absence, presque mieux que s'ils y étaient encore ; c'est là qu'on peut prendre, pour ainsi dire, les mœurs sur le fait ; là, enfin, qu'on se trouve en présence, non plus des hommes ou de leurs livres, qui trompent quelquefois, mais des choses, qui mentent rarement. L'extrême intérêt qu'offrent, sous ce rapport, les peintures des maisons de Pompéi, sera rendu plus sensible par la description d'une seule de ces maisons, que par une suite de généralités. A cette intention, je choisirai de préférence une maison récemment découverte, plus complète et mieux conservée que la plupart de ces habitations antiques, et que j'ai obtenu la faculté de publier dans tous ses détails. C'est celle qui a été nommée avec assez de justesse ou de convenance *la maison du poëte tragique*, d'après la nature des sujets dont elle est décorée ; car, à défaut du nom du propriétaire, et des indices de son état, ou des instruments de sa profession, il a bien fallu assigner à chaque maison un nom tiré de quelque circonstance particulière, et surtout des peintures qui s'y sont trouvées, d'après lesquelles on ne se tromperait peut-être pas beaucoup plus sur le caractère et l'humeur de celui qui l'habitait, qu'on ne le ferait quelque jour, par rapport à nous-mêmes,

en jugeant de notre industrie sur les écriteaux de nos boutiques ou les enseignes de nos magasins. C'est de cette même manière, et avec le même degré de vraisemblance, que nous pouvons nous flatter d'avoir retrouvé à Pompéi la *maison du poëte tragique ;* et ce qui, en tout cas, n'est sujet à aucun doute, c'est qu'il n'est pas de poëte, ancien ou moderne, qui ne dût s'estimer heureux d'être aussi agréablement logé. En effet, c'est une petite habitation charmante, distribuée d'une manière aussi régulière que commode, et décorée d'un bout à l'autre avec un goût exquis ; elle n'occupe à la vérité que trente mètres en longueur, sur un peu plus de quinze dans sa plus grande largeur; et cependant il se trouve sur un espace aussi borné jusqu'à dix-neuf pièces, y compris l'*atrium* ou la cour, le *péristyle* ou seconde cour avec jardin, et d'autres dépendances qui couvrent plus de la moitié de cet espace. On peut juger de là quelle est l'extrême exiguïté des appartements destinés à l'habitation proprement dite. Essayons, en parcourant rapidement ces appartements, de nous faire une idée de leur destination. Dès le premier pas que nous faisons, à partir du seuil de la porte, sur un élégant pavé de mosaïque, nous sommes frappés d'un objet qui nous rappelle la maison du riche et ridicule Trimalchion, si agréablement décrite par Pétrone. C'est un gros chien noir, attaché avec une chaine de bronze, et peint en mosaïque sur le pavé même, avec tant de vérité et de naturel, qu'on recule involontairement à son aspect, comme ce personnage mis en scène par Pétrone, qui faillit être renversé en arrière et se rompre les jambes, à l'apparition d'un pareil chien peint sur le mur, à l'entrée de la maison de Trimalchion. Près de notre chien est tracée en gros caractères l'inscription : CAVE CANEM ! *Prenez garde au chien!* Dans la plupart des maisons antiques, cette simple inscription tenait lieu du chien lui-même, ou de son image; et il semblait ainsi au plus pauvre citoyen qu'il eût suffisamment pourvu, par cette innocente menace, à la sûreté de sa modeste demeure. Du corridor d'entrée de notre maison, on passe dans l'atrium, ou première cour découverte, décorée sur les quatre côtés de peintures puisées dans l'*Iliade :* à droite, Thétis conduite par Iris devant le maître des dieux, qui siége sur le plus haut sommet de l'Ida, et qu'elle vient implorer en

faveur de son fils ; plus loin, Briséis remise par Achille entre les mains des hérauts d'Agamemnon ; puis le départ de Chryséis. D'autres peintures, parmi lesquelles se distingue une Vénus Anadyomène, complètent la décoration de cet atrium, où il semble que notre poëte, si c'en était réellement un, n'avait pu mieux faire en effet, dans le siècle peu poétique de Claude et de Néron, que de s'entourer ainsi d'images et d'inspirations homériques. Cette conr est flanquée, à droite et à gauche, de petits appartements destinés aux hôtes de la maison, et dont un, entre autres, est orné de combats d'Amazones, d'une figure de Bacchante, et d'une peinture qui eût provoqué avec raison les imprécations de Properce. En face de l'entrée est le *tablinum* on le salon de réception, dont la peinture principale représente un poëte assis sur un tabouret, qui déclame, avec un papyrus dans les mains, des vers en présence de deux personnages pareillement assis, et comme sous l'inspiration d'Apollon et d'une Muse qui l'écoutent debout à quelque distance. Tous les autres ornements de cette pièce, composés de figures de *génies* ou de *victoires*, sont en rapport avec ce sujet, mais surtout la mosaïque du pavé, qui offre nn tableau aussi neuf que curieux : c'est une répétition dramatique. Les colonnes qui ornent la *scène* du théâtre et qui indiquent le lieu de la représentation, le joueur de flûte, qui accompagne le *chorége* ou directeur du théâtre, assis, dans l'attitude de déclamer et de donner le ton à ses acteurs, qui l'écoutent dans des postures diverses, avec les masques qu'ils viennent de recevoir, tandis qu'un autre, témoignant dans tous ses mouvements la joie et l'enthousiasme, s'empresse déjà de revêtir son costume, à l'aide d'un de ses camarades; tout contribue à faire de cette composition de sept figures, exécutée d'ailleurs avec une perfection supérieure à celle de toutes les mosaïques connues jusqu'ici [1], un des plus rares et des plus précieux morceaux de l'antiquité. De ce salon, on passe dans le *péristyle*, ou seconde cour découverte, qui renferme un petit jardin en plate-bande, entouré d'un portique de sept colonnes doriques peintes comme tout le reste. Dans le fond est la petite chapelle domestique ou *laraire*,

[1] La grande mosaïque de Pompéi, représentant une bataille entre les Grecs et les Perses, n'était point encore découverte.

avec une niche où se trouvait encore en place une charmante petite figure de faune en bronze. A gauche est un cabinet de repos, dont les peintures représentent Ariadne abandonnée dans son sommeil, Narcisse abîmé dans la contemplation de son image, et un Amour qui pêche à la ligne. Plus loin, du même côté, est une autre petite pièce, ornée de vues de paysages et de marines, et sur le mur principal de laquelle se déploient des papyrus avec des lettres grecques; c'est la bibliothèque en peinture de notre poëte, qui jouissait ainsi en idée des livres qu'il n'avait pas, sans doute parce qu'il les possédait dans sa mémoire. Vis-à-vis, à droite, est l'une des plus belles et des plus spacieuses pièces de l'habitation; sa disposition, mais surtout la manière dont elle est décorée en figures de fruits et d'animaux, avec de jolies danseuses, indiquent que c'était l'*exedra*, ou salon de conversation; les peintures principales représentant Léda qui montre à son époux étonné l'œuf avec les trois enfants récemment éclos, composition pleine de grâce et de naïveté; Thésée qui abandonne Ariadne endormie; et, près de l'entrée, un superbe tableau du sacrifice d'Iphigénie, confirment de plus en plus, par cette réunion curieuse et intéressante de sujets dramatiques, l'opinion qui assigne un poëte pour maître à cette charmante habitation. Une belle lampe de bronze à deux mèches pendait encore au plafond à moitié détruit de la salle où nous sommes arrêtés. Tout près de là, dans l'angle voisin, est la petite cuisine, garnie de son fourneau, et dont l'ameublement, dans le même goût que celui de la bibliothèque, je veux dire tout en peinture, ne fait pas moins d'honneur à la frugalité de notre poëte, que l'autre à sa mémoire. Cette cuisine communique directement au *triclinium*, ou salle à manger, qui ne déroge pas à la cuisine, par la nature de sa décoration. »

Nous ajouterons à cette description, que cette habitation avait un second étage, et qu'on y trouva aux premières fouilles les pièces d'un pavé écroulé, qui représentaient en mosaïque une belle tête de Bacchus, protecteur des acteurs et des poëtes scéniques.

Page 217. Et le trophée, orgueil du vieillissant guerrier,
Soit qu'il brille au milieu de son humble foyer,
Ou peint sur la muraille................

Chez les anciens, les soldats vainqueurs avaient coutume d'éta-

ler dans la partie de leur maison la plus apparente les dépouilles prises sur les ennemis; ils aimaient aussi à en multiplier et à en conserver les images, en les faisant peindre sur les murailles. Cette coutume se trouve confirmée par un tableau représentant un trophée découvert dans les fouilles de Pompéia.

On a trouvé à Herculanum sur des tablettes de bronze des congés donnés à des soldats.

Page 217. . . . . Et les demeures pleines
Des récentes moissons des coteaux et des plaines.

Depuis les nouvelles fouilles entreprises à Herculanum (en 1828), on a mis à découvert une habitation remarquable par les provisions qu'on y a trouvées, et dont il n'a rien disparu depuis près de dix-huit siècles, car les portes en étaient encore fermées, comme à l'époque de la catastrophe. La famille qui occupait cette maison venait probablement, lorsque l'éruption eut lieu, de s'approvisionner pour l'hiver. Les provisions que contenaient les magasins fermés consistaient en dattes, châtaignes, grosses noix, figues sèches, amandes, prunes, grains, ail, pois, lentilles et petites fèves; de la pâte, de l'huile, des jambons. D'ailleurs la distribution de cette maison, et la manière dont elle est ornée, tout annonce qu'elle appartenait à une famille riche et amie des arts. On y a trouvé plusieurs peintures, dont une représente Hercule et les trois Hespérides.

Page 218. Une soigneuse main dans votre antre paisible
N'alimentera plus la lampe inextinguible.

On a prétendu que les lampes sépulcrales des anciens étaient perpétuelles, et que toutes celles qu'on a trouvées se sont toujours éteintes à l'ouverture des tombeaux[1]. Cette découverte a fort exercé la sagacité des savants, qui se sont rappelé que Cassio-

[1] Entre les exemples qu'on a cités pour appuyer cette erreur, le plus fameux est celui du sépulcre de Tullia, fille de Cicéron, découvert sous le pontificat de Paul III, en 1540. On trouva, dit-on, dans ce tombeau, ainsi que dans d'autres des environs de Viterbe, plusieurs lampes qui ne s'éteignirent qu'au moment où elles prirent l'air. Ce sont là des fables qui doivent leur origine à des rapports d'ouvriers employés à remuer les terres de ces tombeaux, et qui, en ayant vu sortir quelque feu follet, ont cru que des lampes qu'ils y ont

dore, retiré dans un monastère de la Calabre, s'amusait à faire des lampes perpétuelles, et ils ont pensé que cela avait lieu par le moyen d'une liqueur sur la composition de laquelle ils ont beaucoup disputé.

Des personnes, ignorant la chimie, ont cru que les lampes perpétuelles contenaient une huile qui ne se consumait point et entretenait un feu perpétuel, et qu'on tirait cette liqueur d'une pierre filamenteuse appelée amiante, qui fournit des mèches incombustibles; mais comme on ne peut tirer rien de liquide de cette pierre, et comme tout ce qui brûle est consumé, il faut croire que cette matière s'allumait à l'air, ou plutôt que ce feu était perpétuel comme le feu des vestales, parce qu'il était entretenu par une huile toujours nouvelle qu'on prenait soin de lui fournir. C'est ici le cas de rappeler cet article du testament de Mévia, rapporté au *Digeste* (liv. XL, tit. 4, *de Manumiss.*):

Saccus servus meus, et Eutychia et Irene, ancillæ meæ, omnes sub hac conditione liberi sunto, ut monumento meo, alternis mensibus, lucernam accendant, et solemnia mortis peragant.

« J'affranchis Saccus, mon esclave, avec Eutychia et Irène, mes servantes, à condition que chacun d'eux fournira à son tour de l'huile, de mois en mois, à la lampe qui brûlera dans mon tombeau. »

Page 218. Autour de vos tombeaux noirs de cendres profanes
Vous n'apparaîtrez plus, ô vénérables mânes!

On a découvert, en 1750, un seul tombeau à Herculanum : M. Bellicard en a donné le dessin et la description dans ses Observations sur les antiquités de cette ville. « Les ouvriers, dit-il, ayant pénétré dans le caveau, après en avoir enlevé les terres et percé un mur fort épais, décoré de distance en distance de piédestaux, ils découvrirent, au pourtour, des banquettes décorées

trouvées venaient de s'éteindre tout d'un coup. Il n'en a pas fallu davantage pour établir l'opinion des *lampes perpétuelles,* lorsqu'il n'était question que d'un phosphore assez commun dans nos cimetières, et dans les endroits même où l'on enterre des animaux; phénomène produit, comme l'on sait, par des matières grasses, qui, après avoir été concentrées, s'échappent à l'abord d'un nouvel air, se subtilisent et s'enflamment.

de niches, dans chacune desquelles il y avait un vase qui renfermait des cendres. Le nom des personnes était peint en rouge assez négligemment au-dessus de chaque niche. Le caveau, long de douze pieds et large de neuf, n'était ni orné de peintures, ni revêtu de marbre; les briques étaient à joints apparents, et les banquettes ne s'élevaient que de trois pieds : c'était, selon toute apparence, la sépulture d'une famille particulière. Il y avait entre les niches un petit escalier, par lequel on descendait anciennement dans ce tombeau, et qui conduisait peut-être dans un grand édifice voisin, comblé de terres que les ouvriers n'avaient point encore enlevées. Le goût de l'architecture qui paraissait au dehors du grand bâtiment, la beauté de ses profils, autant qu'on en pouvait juger par les piédestaux qui étaient découverts, tout annonçait un morceau de quelque importance; et je ne doute pas qu'on ait rencontré au dedans des rapports convenables aux beautés extérieures. On apercevait dans ces différents édifices des parties qui avaient souffert, et dont les murs avaient fléchi. Dans d'autres, on voyait avec admiration que rien n'avait été ébranlé, et que quelquefois même des choses très-fragiles n'avaient pas été dérangées. Les vases funéraires dont j'ai parlé en sont une preuve : une petite tuile, qui servait à les couvrir, était restée sur leur orifice. »

Page 220. . . . . Et l'île sourcilleuse
Des compagnons d'Ulysse hôtesse périlleuse;
Son habitant, qui voit pâlir le jour vermeil,
Songe encor que Circé, la fille du Soleil,
A de la terre émue à sa voix souveraine
Fait monter dans les airs cette vapeur soudaine,
Et que son noir courroux sous un voile sanglant
De son père a caché le visage brillant,
Comme au funèbre jour où de l'enchanteresse
Picus roi des Latins repoussa la tendresse.

L'histoire de Picus et de Circé se trouve au livre XIV des *Métamorphoses* d'Ovide. « Les *Fastes* d'Ovide, dit M. de Bonstetten, dans son *Voyage du Latium*, sont un recueil précieux de traditions populaires; ses *Métamorphoses* même ne sont pas dénuées de tout fondement historique, puisque les habitants de

Monte Circello[1] tremblent encore au nom de *Circé*. Le souvenir des anciennes superstitions est si vif chez le peuple, qu'aucun des habitants n'oserait entrer dans la belle grotte que l'on trouve au haut de la montagne, et qu'ils croient avoir servi de demeure à la *Maga* ou magicienne *Circé*. Ayant proposé à quelques paysans des environs de *Circello* de m'accompagner dans la grotte, tous me refusèrent, lorsqu'un soldat à grandes moustaches étant venu à nous, je leur dis : *En voilà un qui ne me refusera pas ;* mais l'homme aux moustaches, ayant appris de quoi il était question, s'enfuit à la seule proposition de me suivre chez *Circé :* tant les souvenirs se prolongent chez les peuples! »

Page 221. Rome, qu'afflige encore un reste de licence,
Un peuple délateur, qui de vie et de biens
Dépouille impunément tes tristes citoyens.

« Parmi les fléaux de ce temps, dit Suétone, on comptait les délateurs et leurs instigateurs, reste de l'ancienne tyrannie ; mais sous Titus on les vit constamment battus de fouets et de verges dans la place publique ; et, après les avoir en dernier lieu exposés dans l'arène à la risée publique, il les fit vendre en partie comme esclaves, et en partie transporter dans les îles les moins habitables. »

Page 221-222. . . . . Elle évoqua la Peste,
De la Nuit fille impure, et sur l'aile des Vents
Fit asseoir la Furie odieuse aux vivants.
Le monstre, enveloppé d'une livide nue,
Fond sur Rome. . . . .

On lit à cet égard les détails suivants dans Dion Cassius (*Vie de Titus*) : « Postremo tantus fuit einis, ut inde pervenerit in Africam, Syriam et Ægyptum, introieritque Romam, ejusque aerem compleverit, et solem obscuraverit. Id Romæ accidit paucis post diebus, quum omnes ignorarent id quod factum erat in Campaniā, nec, quid esset, conjectura assequi possent. Itaque etiam ii putare cœperunt omnia sursum deorsum ferri, solemque in terram cadere, aut terram in cœlum conscendere. Quanquam autem hic einis non

[1] *Circeii, quondam insula immenso quidem mari circumdata (si creditur Homero) at nunc planitie.* (Plinius, lib. iii.)

attulit statim gravia incommoda populo romano, tamen postea morbum pestilentem et gravem immisit[1]. Insequenti anno, Tito ad visendam calamitatem Campaniæ profecto, multa Romæ conflagraverunt; quod incendium tamen exstiterat ex terra. »

F. Serrao, dans son *Histoire de l'incendie du Vésuve en mai* 1737, après avoir parlé des *mofettes*, ou exhalaisons pernicieuses qui suivent les éruptions de ce volcan, et s'évanouissent quelque temps après, s'exprime ainsi sur ce passage de Dion Cassius : « Dion, nous en tombons d'accord, fait succéder la peste dans Rome au grand incendie émané de notre volcan sous le règne de Titus; mais cette peste n'avait sans doute point de liaison avec les fureurs du Vésuve; comment concevoir, en effet, que l'embrasement ait porté jusqu'à Rome un mal si cruel, pendant que Naples n'en ressentit aucune atteinte? Les suites de l'*accension* devaient à coup sûr être bien plus fortes chez nous. Ou bien si cette peste fut un effet de l'embrasement, comme Dion semble vouloir l'insinuer, elle ne provenait, selon toute apparence, que de la pluie des cendres vésuviennes, qui corrompirent les eaux, les moissons et les fruits de la campagne, et non point des *mofettes* dont nous venons de traiter. »

Page 223. Éphèse, de l'Asie ornement merveilleux,
Qui d'Érostrate encor tait le nom orgueilleux,
Craint pour son nouveau temple un nouvel incendie.

Allusion au décret que les états de l'Asie portèrent pour défendre de jamais prononcer le nom d'*Érostrate*, obscur habitant d'Éphèse qui, pour se faire un nom dans la postérité, brûla le magnifique temple de Diane, érigé par l'Asie entière, la nuit de la naissance d'Alexandre le Grand.

Page 223. L'Aquilon au delà des libyques déserts
Souffle la pluie opaque, et dérobe à l'Atlante,
Caché dans les marais de sa plage brûlante,
Le dieu dont il redoute et maudit les rayons.

« A dix journées des Garamantes, on trouve une colline de sel, avec une fontaine et des hommes à l'entour : réunis en corps de

[1] *Pestilentia quanta non temere alias*, dit Suétone.

nation, ils s'appellent Atlantes, mais les individus n'ont point de noms qui les distinguent les uns des autres. Les Atlantes sont les seuls hommes que je sache n'avoir point de nom. Ils maudissent le soleil, lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, et lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle ainsi que leur pays. » (Hérodote, *Melpom.*, liv. iv.)

Aussi Pline (liv. v) dit-il : *Atlantes degeneres sunt humani ritus.* C'est à ce peuple, *ennemi du soleil*, dit Strabon, *par ce qu'il leur fait la guerre*, qu'il faut appliquer ces magnifiques vers de l'ode de Lefranc de Pompignan, sur *la mort de J.-B. Rousseau :*

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Page 224. Et Joppé, qu'épargna l'universel naufrage,
Du déluge poudreux subit l'immonde orage.

Pline et Pomponius Méla rapportent que la ville de Joppé, aujourd'hui *Jaffa*, est regardée comme plus ancienne que le déluge : *Joppe Phœnicum, antiquior terrarum inundatione, ut ferunt.* Solin (ch. xxxvii) l'appelle pour cela la plus ancienne ville du monde : *Joppe oppidum antiquissimum orbe toto.*

Page 224. La nef vogue incertaine aux champs noirs de Nérée,
Et son maître, assailli par la cendre éthérée,
D'effroi reste interdit, croyant que dans la mer
Le ciel croule affaissé sur sa voûte de fer.

Les anciens croyaient que le ciel était construit de pierres et d'airain, comme les maisons des hommes : ουρανον πολυχαλκον, dit Homère (*Odyssée*, liv. iii). « Que le ciel d'airain, immense, objet de l'effroi des premiers hommes, tombe sur moi, si je ne secours point ceux qui m'aiment! » s'écrie le sentencieux Théognis. Dio-

gène-Laërce rapporte qu'Anaxagore ayant entendu dire qu'une pierre était tombée du ciel sous l'archontat de Dymilus, ce philosophe en conclut que tout le firmament était composé de pierres, et que sans le mouvement rapide du tourbillon qui l'affermissait, il s'écroulerait. On raconte de même qu'il avait prédit la chute d'une pierre qui tomba près d'Égespotame, et qu'il avait dit qu'elle tomberait du soleil, qu'il regardait comme une masse ardente.

Page 225. Jupiter en courroux sur les mortels impies
Aurait-il déchaîné les célestes Furies,
Gardiennes de son trône, horribles déités
Qui de deuil à sa voix remplissent les cités?

Virgile (*Énéide*, liv. XII) fait une belle peinture des Furies célestes :

Dicuntur geminæ pestes, cognomine Diræ;
Quas et tartaream Nox intempesta Megæram
Uno eodemque tulit partu, paribusque revinxit
Serpentum spiris, ventosasque addidit alas.
Hæ Jovis ad solium sævique in limine regis
Apparent, acuuntque metum mortalibus ægris,
Si quando lethum horrificum morbosque deûm rex
Molitur, meritas aut bello territat urbes.

NOTES JUSTIFICATIVES

DU DIXIÈME CHANT.

Page 234. Bientôt, comme un nuage, en l'air s'évanouit
La terrestre vapeur, et l'astre qui reluit
Par sa présence enfin rend le ciel à la terre.
. . . .
Mais le Jour apparaît d'une éclipse voilé.

« Tandem illa caligo tenuata quasi in fumum nebulamve decessit: mox dies verus; sol etiam effulsit, luridus tamen, qualis esse, quum deficit, solet. Occursabant trepidantibus adhuc oculis mutata omnia, altoque cinere, tanquam nive, obducta. » (PLINIUS, *Epist.* lib. VI, ep. 20, *ad Tacitum.*)

Page 236. Des Sirènes antique et ravissant séjour,
Que l'informe Ruine oppresse et cache au jour,
Te souvient-il encor. . . . .
Que ton sol et tes eaux des fils de Romulus
Étaient l'asile aimé? que l'heureux Lucullus
Les peupla de palais, de grottes, frais théâtres
Des longs festins, des chants et des danses folâtres?

Voici, au sujet des maisons de Lucullus, un morceau agréable, extrait d'un ouvrage italien, intitulé : *Napoli e contorni*, dont les auteurs sont MM. Carlo Bonucci [1] et Carmine Modestino :

« Ma quì ho veduto torreggiare un castello (*dell' Ovo*), che sembra uscire dall' onde: ecco quel che è ora la bella isoletta di Megara, l'antica villa di Lucullo. Questo voluttuoso Romano avea delle continue case di campagne su tutto questo nostro littorale, cominciando da quella ch' era sita poco discosto da Pompei fino alla sua ultima di Baja. Magica dovea esser sopratutte la prospettiva di questa villa. Forse de' lunghi viali vi conducevano i suoi ospiti a delle cene che si prolungavano colla notte : i flutti rifletteano l'ombre degli allori, e de' cipressi che la circondavano,

[1] Directeur actuel des fouilles de Pompeïa.

ed in sale deliziose poste a livello del mare, il buon vincitore de Mitridate mirava delle donzelle di Baja e di Napoli intesser placide danze. Ma l'Alba lo sorprendea da dietro il promontorio di Minerva, gli mostrava la sua candida faccia, e co' suoi raggi nascenti affievoliva la luce de' *licni*, che presiedevano ancora a que' balli, a que' canti e a suoi notturni conviti. Il nome che ritenea questa contrada fin dal medio evo [1] garantisce questa opinione a fronte di qualche scrittore che ha preteso il contrario; tanto più se si riflette ch'era in uso tra Romani ne' tempi d'Augusto d'edificar in mare magnifiche ville. Così anche comprendendosi quelle belle pitture che sovente s'incontrano in Ercolano e in Pompei, ove ci si rappresentano somiglianti edifizj a bella posta situati in una parte di mare oscura e profonda, indicandoci l'ombra delle colline superiori, che si riflettono per longo tratto sullo spazio del nostro golfo. D'altronde ben si sa che lo stato dell' attuale costiera di Posilipo era assai diverso. Il mare vi si spingeva più indentro, come sott' acqua, seguendo il lido, s'osserva, e vi dovea formare un cerchio dal *Castel dell' Ovo* fino a *Mergellina*, e un altro da questa fino al così detto *Mare-piano*. Laonde in occasione di variar sempre le sue dimore aggradevoli il nostro Sibarita era solito dire ch'egli ne sapea più delle grù, e che potea con agio da cotesta villa veder tutte l'altre che gli erano d'intorno, e sentir ne' suoi sonni il suono del flutto lontano che le percoteva.»

Page 237. Quels soupirs pousserait celui qui sur ces monts
Célébra Troie en flamme et les riches moissons,
Et les beaux ports creusés dans les lacs de l'Opique.

Ce dernier vers fait allusion à ces vers des *Géorgiques* (liv. II) :

An memorem portus, Lucrinoque addita claustra;
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia qua ponto longe sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?

Page 237. L'orateur dont la voix sauva la république,
Qui dans les champs de Cume, aux bords du frais Sarnus,
Ressuscitait Platon au bois d'Académus.

Il n'existe point à Cumes de vestiges connus du *Cumanum* ou

[1] *Castrum lucullanum.*

maison de campagne de Cicéron, non plus que de celle que le savant Varron y possédait [1]. Quant au *Pompeianum*, ou maison de campagne de Cicéron à Pompéia, cette maison magnifique pour laquelle il s'endetta, qui lui plaisait tant (*Tusculanum et Pompeianum valde me delectant*), et où il reçut à dîner Octave César, la découverte n'en a pas encore eu lieu. Romanelli lui a capricieusement attribué la maison vaste et bien décorée du faubourg de Pompéia, dite de *Frugius* ou de *Cicéron*, où l'on a trouvé les peintures des huit *danseuses*, les quatre groupes des *centaures* et les *funambules*, qui décoraient une salle a manger, ainsi que deux mosaïques de *Dioscoride de Samos*, représentant des scènes de comédie.

Page 237. Où sont les bois touffus, les fraiches galeries,
Les jardins que hantaient leurs doctes rêveries?
Et la creuse vallée, où le jeune taureau
Paissait près de sa mère un herbage nouveau,
Et la tour qu'agitaient de leurs tendres querelles
Et de leur vol bruyant ramiers et tourterelles?

Ce passage, qui a trait aux maisons de campagne du golfe, m'autorise à rapporter ici l'agréable description d'une *villa* rustique de Baïes et de ses mœurs, *rure vero barbaroque*, que nous a laissée Martial dans le troisième livre de ses épigrammes; elle nous servira à compléter le tableau des mœurs romaines ou plutôt campaniennes, au temps des Vespasiens:

« Bassus, le terrain ingrat et vaste que notre cher Faustinus possède à Baïes n'est point orné de myrtes inutiles, de platanes et de buis qui se tond en tous sens; c'est une vraie campagne dans toute sa rusticité. Là, tous les coins regorgent des trésors de Cérès; partout l'on respire l'odeur de bons vins vieux. Là, en décembre, presqu'à l'entrée de l'hiver, un vigneron grossier rapporte les raisins tardifs. Dans une vallée profonde vous entendez

[1] On a paru confondre sa *villa* de Cumes avec celle de Pouzol : Cicéron les distingue lui-même, lorsqu'il dit (lib. XIV, epist. 16, *ad Atticum*) : *Per paucis diebus in Pompeianum : post in hæc puteolana et cumana regna renavigavero. O loca cæteroqui valde expetenda, interpellantium autem multitudine pœne fugienda!* Sa *villa* de Cumes lui plaisait, dit-il ailleurs, *tumulis prospectuque*, et celle de Pouzol, *ambulatione plana et humili*.

mugir le taureau farouche, et le veau, dont le front n'est point encore armé, s'exerce au combat. Une foule d'animaux, l'oie criarde, le paon diapré, l'oiseau qui tire son nom de son plumage couleur de feu[1], la perdrix tachetée, la poule mouchetée de Numidie, et le faisan de Colchide, voltigent dans l'immonde basse-cour. Des coqs orgueilleux caressent des poules de Rhodes; les tours retentissent du vol des colombes; d'un côté le ramier roucoule, de l'autre, gémit la molle tourterelle. Des porcs avides viennent au cri de la fermière, et le jeune agneau attend sa mère, les mamelles gonflées de lait. Des esclaves bien gras, nés dans la maison, environnent tranquillement le foyer, et une forêt de bois éclaire des lares pleins de gaîté. La pâle oisiveté n'engraisse point ici le cabaretier paresseux, et le lutteur luisant ne perd point son huile; l'un et l'autre s'occupent à tendre des piéges trompeurs à la grive gloutonne, ou enlèvent le poisson avec une ligne tremblante, ou rapportent un daim pris dans les filets. Un jardin commode exerce les citadins joyeux. De folâtres écoliers, à la longue chevelure, n'attendent pas les ordres de leur précepteur pour obéir au fermier, et l'eunuque délicat se met lui-même à l'ouvrage. Le villageois ne vous salue jamais les mains vides; l'un vient avec des rayons de miel blanc et des fromages faits en cône; l'autre présente des loirs dormeurs de la forêt de Sassina. Un chevreau bêlant accompagne celui-ci; des chapons réduits à ne plus faire l'amour accompagnent celui-là. Les grandes filles des honnêtes laboureurs portent à leurs bras des paniers d'osier remplis des cadeaux que font les mères. Après l'ouvrage, l'on appelle le joyeux voisin. Une table avare ne conserve pas de mets pour le lendemain; tout le monde fait bonne chère, et le serviteur rassasié n'a point à envier l'ivresse du convive : mais toi, Bassus, tu meurs de faim dans ta belle maison du faubourg. Du haut de ta tour tu n'aperçois que des lauriers; tu es en sûreté : Priape ne craint point pour toi les voleurs. C'est avec la farine de la ville que tu nourris ton vigneron; et, quand tu veux te reposer, tu portes à ta *villa* riche en peinture, légumes, œufs, poulets, fruits, fromages et vin doux. Une telle campagne ne doit-elle pas plutôt s'appeler une maison éloignée? »

[1] Le *flamant*.

Page 237. Partout la cendre monte, et presse de son faix
Les murs, les toits rompus des hameaux, des palais;
Du courroux de la Terre épouvantable marque,
Que voudront effacer les bienfaits du monarque
Assis pour peu de jours sur un trône béni!

Dion Cassius dit que Titus alla, l'année suivante, visiter la Campanie, et y envoya deux personnages consulaires, pour y départir des colonies. « Dans tant de désastres, rapporte Suétone, il montra non-seulement les soins inquiets d'un bon prince, mais la tendre affection d'un père. Non content de consoler les malheureux par ses édits, il leur fournit tous les secours qui dépendaient de lui. Le sort désigna ceux qui, parmi les anciens consuls, prendraient soin de soulager la Campanie, et les biens des personnes qui avaient péri par l'embrasement du Vésuve, sans laisser d'héritiers, furent affectés par l'empereur au rétablissement des villes ruinées. »

Page 238. Du golfe transparent le cristal est terni;
Ce soir, quand le soleil aura fait place à l'ombre,
Lui-même, hélas! flétri, le Pausilype sombre
N'y pourra contempler son front vaste, allongé,
De portiques flottants et de vignes chargé.

La délicieuse montagne de Pausilype, située au couchant de Naples, ainsi appelée par les anciens de παυσις της λυπης, *cessation de tristesse*, et qu'un poëte moderne napolitain appelle *un pezzo di ciel caduto in terra*, est couverte aujourd'hui comme autrefois de belles maisons de campagnes, de jardins toujours verts, de fraîches promenades, d'excellents fruits, d'excellents vins et d'excellents raisins, parmi lesquels se distingue celui que Pline nomme *apiana*, parce qu'il est piqué par les abeilles.

Page 238. Ailleurs, s'ouvrent des lacs, des gouffres caverneux;
Des vallons sont dressés en noires pyramides;
Des sources ont perdu leurs richesses humides.

Ne dirait-on pas que Pline a décrit lui-même (liv. II, ch. 82) les effets de l'éruption volcanique dont il a été la victime?

« Alibi prostratis mœnibus, alibi hiatu profundo haustis, alibi egestis molibus, alibi emissis amnibus : nonnunquam etiam igni-

bus calidisve fontibus, alibi averso fluminum cursu. Præcedit vero comitaturque terribilis sonus, alias murmur similis mugitibus, aut clamori humano, armorumve pulsantium fragori : pro qualitate materiæ excipientis, formaque vel cavernarum, vel cuniculi, per quem meat...... Hiatus vero alias remanet, ostendens quæ sorbuit, alias occultat ore compresso, rursusque ita inducto solo, ut nulla vestigia exstent, urbibus plerumque devoratis, agrorumque tractu hausto. Maritima autem maxime quatiuntur. »

Page 239. Son bord a disparu couronné de vaisseaux.

« Entre les pièces rares et singulières que les excavations d'Herculane nous procurent, dit M. Seigneux de Correvon, dans ses *Lettres* sur la découverte de cette ville (t. 1), il n'en est guère que l'on dût moins s'attendre de rencontrer qu'une *trirème*, ou galère à trois rangs de rames [1]. Mais la partie du port qui touchait de plus près la terre ferme ayant été comblée et ensevelie sous des montagnes de terre ou de matières vomies par les gouffres du Vésuve, on conçoit bien plus aisément le désastre de cette galère que sa conservation au bout d'un si grand nombre de siècles. Cependant on nous assure qu'elle a été trouvée tout entière, avec toutes ses parties et ses agrès de fer et de bronze [2]. »

[1] Les savants auteurs de la *Dissertation isagogique* (part. 1, ch. 12) pensent, non sans raison peut-être, qu'il y avait en station à *Rétina*, l'un des ports d'*Herculanum*, une partie de la flotte de Misène ; mais, c'est à tort, je crois, qu'ils appuient leur opinion sur le passage déjà cité de la lettre de Pline le Jeune à Tacite : *Retinæ classiarii imminenti periculo exterriti*, dont ils ont fait, ainsi que le traducteur français, une interprétation erronée, selon moi, en traduisant : *Les soldats de la flotte de Rétina, effrayés de l'imminence du danger*, au lieu de : « Les soldats de la flotte, effrayés du danger qui menaçait Rétina, lieu situé sous le Vésuve même, et d'où l'on ne pouvait s'échapper que par mer, suppliaient Pline de ne point s'exposer à un si grand péril. » Il était impossible d'ailleurs que les marins de Rétina eussent eu le temps de franchir cinq ou six lieues pour prévenir Pline, qui, de son côté, eut à parcourir un espace semblable, entre le moment de l'éruption du nuage terrestre et celui de sa chute, qui le surprit avant d'arriver à Rétina.

[2] Cet écrivain est le seul, que je sache, qui ait fait mention de cette curieuse découverte.

Page 239. Hélas ! quel désespoir attend le nautonier,
Qui longtemps retenu loin du natal foyer
Sur la plage africaine où règne la Tempête,
Va revenir, joyeux, paré d'habits de fête,
Et de loin saluera Vénus, fille des eaux,
Dans son temple élevé sur ton paisible dos,
Euplée, île fleurie, et retraite éternelle
Du tranquille alcyon et du ramier fidèle !

Les habitants du bourg de *Torre del Greco*, autrefois dénommé *Turris octava*, très-voisin d'Herculanum, si même il n'en faisait point partie, envoient, de temps immémorial, des barques nombreuses, montées par de hardis rameurs, pour faire la pêche du corail sur les côtes d'Afrique.

Cette description de l'île d'Euplée, qui ne semble que poétique, est de plus fidèle. Cette île est encore ce qu'elle était du temps de Stace; il n'y a de moins que son temple : écoutons deux voyageurs napolitains qui l'ont visitée, MM. Bonucci et Modestino, que nous avons déjà cités :

« L'isoletta *Eupleja* (*la Gaiola*) sembra allontanarsi dal lido, onde offrire a' naviganti l'antico saluto dell' amicizia e dell' ospitalità. L'erica, il rosmarino, la mortella, qualche arancio adorno ancora dell' auree sue poma, e un infinità di rosai eternamente fioriti vi ricuoprono della lor ombra e de' loro profumi le ruine del *tempio di Venere Doritide*. Il pescatore saluta queste spiagge, e s'allontana sospirando : il merlo e le colombe selvagge vi si rifugiano da tutte le parti, e l'alcione vi forma il nido su degli scogli non mai turbati dalle procelle o da' venti. »

Page 243. L'active Pompéia, nommée ainsi, dit-on,
Du passage pompeux des bœufs de Géryon,
Lorsqu'Alcide vainqueur quitta la Campanie.

Sanfelice raconte dans sa *Campania* la marche triomphale d'Hercule, avec une vérité de détails et un ton de bonne foi et de conviction tels, qu'on croirait qu'il en a été le témoin oculaire, ou qu'il a écrit d'après des témoignages historiques irrécusables : « Litteris proditum est Herculem, debellatis Hispaniis, Geryonis regis pulcherrima boum armenta in baianum sinum exposuisse; ibique inter Misenum et Avernum ipsas caulas vallasse..... Inde dux

græcus in patriam rediturus, Picentinos versus discedens, castra ad montem Vesuvium locavit; ibique constructis tectis, et agro quem occuparat viritim diviso, copiarum partem, mancos belloque invalidos reliquit. Hæc fuit Heraclea græcis colonis, post Herculanium latinis. Posito oppido, castra ad octavum lapidem promovit, quo in itinere triumphalibus vectus est insignibus, bobus ipsis in morem captivorum bello ducum præeuntibus. Quumque ad flumen Sarnum ventum esset, conseditque, alteraque ibi mœnia veteranis militibus exstruxit; quæ de triumphali illa pompa fuerunt Pompeii. Heracleensis ergo pompeianique populi idem fuit ortus, eorumdemque par fuit vitæ occasus. »

Page 243. Sur les vagues de cendre où ses murs sont plongés
L'antique ville à peine élève quelque cime.

La ville de Pompéi ne fut point détruite par la lave; sa position élevée la mit à l'abri d'un pareil événement; elle fut ensevelie sous cette pluie de cendres et de pierres dont parle Pline le Jeune, et qui a formé des couches alternatives jusqu'à la hauteur de quinze à dix-huit pieds. Il y a des endroits où l'on trouve de petits sphéroïdes cristallisés, parfaitement réguliers. Cette pluie de matières volcaniques n'excéda nulle part la hauteur du premier étage des édifices; mais le poids des pierres et de la cendre accumulées sur les toits et les terrasses, les fit écrouler, et entraîna la ruine des parties supérieures. On a trouvé des indices qui portent à croire, qu'après la destruction de la ville quelques particuliers riches revinrent fouiller dans leurs habitations pour en retirer leurs effets précieux mais, riches et pauvres, tous furent obligés d'abandonner une ville en ruine, et un territoire voué à la stérilité pour plusieurs siècles. » (MAZOIS, *Ruines de Pompéi.*)

Page 249. Ce n'était point assez qu'un Grec plein de furie
Eût couché sur le sol les murs de ma patrie,
Que Tirynthe, cité chère à mes premiers jours,
N'offrit plus que l'espace où s'asseyaient ses tours.

« Que reste-t-il de Mycènes, qui, du temps de la guerre de Troie, commandait à toute la Grèce, et de Ninive, autrefois la capitale des Assyriens, et de Thèbes en Béotie, qui un temps s'est fait

craindre et respecter de tous les Grecs? Les deux premières sont détruites, et la troisième conserve à peine son nom, grâce à la citadelle qui subsiste encore, et à un fort petit nombre d'habitants.... Babylone a été la plus grande ville que le soleil pût voir dans sa course; il n'en est resté que les murs. Tirynthe dans l'Argolide, n'a pas eu un meilleur sort. Ces anciennes villes, si fortes, si riches et si grandes, ont été réduites à rien, pendant qu'Alexandrie en Égypte, et Séleucie sur les bords de l'Oronte, tout nouvellement bâties l'une et l'autre, sont parvenues à un tel point de grandeur et de puissance, que la Fortune elle-même semble les avoir prises sous sa protection. » (Pausanias, *in Arcadic.*)

Page 250. Et qu'aux bords de l'Euxin un Romain ait naguères
Dépouillé des trésors qui faisaient son renom
Une ville aujourd'hui riche de mon seul nom.

Aurelius Cotta, collègue de Lucullus, dans la guerre contre Mithridate, se rendit maître par trahison, après deux ans de siége, de la superbe ville d'Héraclée de Pont. Il la traita plus mal encore que Genséric ne traita Rome; car, après avoir égorgé les suppliants, pillé les maisons, les temples et les places, il fit mettre le feu à la ville. Mais sa flotte, chargée des dépouilles d'Héraclée, s'abîma en partie, comme celle de Genséric. De retour à Rome, Cotta reçut le surnom de *Pontique*. Mais un des prisonniers qu'il avait amenés, l'accusa en plein sénat au nom de sa ville. Alors, une voix s'éleva, qui dit : *Nos, Cotta, capiendam tibi, non exscindendam, urbem demandavimus.* Cotta avait eu beau verser au trésor public la plus grande partie des dépouilles qu'il avait rapportées, le sénat lui fit déposer le *laticlave*. Les captifs furent renvoyés, les habitants recouvrèrent leur territoire, et leur ville fut rebâtie. (Photius, Extrait des *Histoires* de Memnon).

Page 251. Au sein de Parthénope accueillis désormais,
Les enfants d'Héraclée, épargnés par Cybèle,
Y fonderont, mon fils, une cité nouvelle,
Et de ton nom encor ses murs seront nommés.

Voici une antique inscription, trouvée près de Naples, qui concerne la colonie des *Herculaniens*, établie à Naples à la suite de

l'éruption, dans le quartier auquel ils donnèrent leur nom, et dont nous avons eu occasion de parler dans les notes du sixième chant :

L. MUNATIO. CONCESSIANO. V. P. PATRONO. COLONIÆ. PRO. MERITIS. EJUS. ERGA. CIVES. MUNIFICA. LARGITATE. OLIM. HONOREM. DEVITUM. PRÆSTANTISSIMO. VIRO. PRÆSENS. TEMPUS. EXEGIT. QUO. ETIAM. MUNATI. CONCESSIANI. FILII. SUI. DEMARCHIA. CUMULATIORE. SUMPTU. LIBERALITATIS. ABUNDANTIA. UNIVERSIS. EXIBUIT. CIVIBUS. OBQUE. TESTIMONIA. AMORIS. SINCERISSIMI. REG. PRIMARIA. SPLENDIDISSIMA. HERCULANENSIUM. PATRONO. MIRABILI. STATUAM. PONENDAM. DECREVIT.

Page 251. Sur la plage funèbre où gisent inhumés
Des peuples, des cités et des moissons fertiles,
De nouveau fleuriront des peuples et des villes,
Et mûriront l'épi, la vigne et le figuier.

Au quatrième siècle, outre les noms des villes d'Herculanum, de Pompéi et même de Stabie, qu'on retrouve sur la carte, dite de *Peutinger*, suivant Ausone (*Idylle* x) le Vésuve était recouvert de vignes, comme le mont Gaurus :

Liber sulphurei quum per juga consita Gauri,
Perque vaporiferi graditur vineta Vesevi.

Page 252. Le croirez-vous? des dieux, seuls auteurs de sa gloire,
Rome ingrate osera perdre un jour la mémoire.

Un trait digne de remarque, c'est que lorsque Rome fut prise par Alaric, au commencement du cinquième siècle, les païens qui n'avaient conservé leur vie qu'en se disant chrétiens, ou en se réfugiant dans les églises, furent assez aveugles et assez ingrats pour accuser la religion chrétienne d'être la cause des malheurs de l'empire. Ils publièrent que Rome n'avait succombé sous les efforts des Barbares, que parce qu'elle avait perdu ses défenseurs, en perdant ses idoles. Saint Augustin réfuta ces blasphèmes dans plusieurs sermons; et ce fut dans ce dessein qu'il composa son admirable ouvrage de la *Cité de Dieu*, et qu'Orose, son disciple, écrivit un abrégé de l'histoire universelle, dont Bossuet a suivi le plan.

Page 252. Et la route qui mène à la cour étoilée
Par des dieux citoyens ne sera plus foulée.

C'est la *Voie Lactée*, ainsi décrite par Ovide. (*Métam.*, liv. I) :

Une voie en tout temps par les dieux fréquentée
Blanchit l'azur des cieux ; on la nomme Lactée ;
Elle sert d'avenue à l'auguste séjour
Où Jupiter réside au milieu de sa cour.
On voit aux deux côtés, sous de vastes portiques,
S'ouvrir à deux battants des portes magnifiques,
Vestibules pompeux des dieux patriciens;
Ailleurs sont confondus les toits des plébéiens.
Au milieu du parvis la façade présente
Des dieux du premier rang la demeure imposante :
C'est là, s'il faut le dire en langage mortel,
La cour de Jupiter, et le sénat du ciel.

Page 252. Avec eux périra le livre vénérable
Où l'oracle de Cume autrefois des Latins
Déposa librement les étonnants destins.

On trouve dans l'*Itinéraire* du poëte gallo-romain Cl. Rutilius un morceau aussi curieux que peu connu; c'est une déclamation éloquente, au sujet de l'incendie des *livres sibyllins* par Stilichon [1], dans le cinquième siècle, époque où tous les ordres de la capitale du monde étaient encore plongés dans l'idolâtrie, puisqu'on y conservait ces inintelligibles monuments de la superstition romaine, comme un objet de la vénération publique, et le gage mystérieux de la durée de l'empire :

Jam tum multiplici meruit munimine cingi,
Sollicitosque habuit Roma futura deos.
Quo magis est facinus diri Stilichonis acerbum,
Proditor arcani qui fuit imperii.
Romano generi dum nititur esse superstes,
Crudelis summis miscuit una furor :
Dumque timet quidquid se fecerat ipse timeri,
Immisit latiæ barbara tela neci.
Visceribus nudis armatum condidit hostem,
Illatæ cladis liberiore dolo.
Ipsa satellitibus pellitis Roma patebat,
Et captiva prius quam caperetur erat.

[1] Dont le poete païen Claudien a chanté les louanges.

Nec tantum geticis grassatus proditor armis,
Ante sibyllinæ fata cremavit opis.
Odimus Althæam consumpti funere torris;
Niseum crimen flere putantur aves.
At Stilicho æterni fatalia pignora regni
Et plenas voluit præcipitare colos.
Omnia tartarei cessent tormenta Neronis;
Consumat stygias tristior umbra faces.
Hic immortalem, mortalem perculit ille;
Hic mundi matrem perculit, ille suam [1].

Page 252. Et l'autel écroulé de la Victoire en deuil
D'un sénat sans courage attristera le seuil.

Sous Théodose, on avait ôté du Capitole l'autel de la Victoire; Symmaque, préfet de Rome, pontife de Jupiter, adressa aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius, pour le faire rétablir, un très-beau discours [2], où l'on trouve ce passage : « Quis familiaris est Barbaris, ut aram Victoriæ non requirat?..... Romam nunc putemus adsistere, atque his vobiscum agere ser-

[1] « La capitale du monde méritait qu'on lui préparât d'avance ces doubles remparts (*les Alpes et l'Apennin*), et Rome, avant sa fondation, occupait déjà les dieux. Tout cela rend plus coupable le cruel Stilichon, qui a trahi la gloire et la majesté de l'empire; lâche, qui, s'efforçant de survivre au peuple romain, a porté partout le trouble et la confusion. Objet de terreur, redoutant lui-même ceux qui le craignaient, il a introduit les Barbares dans le sein de la patrie, et l'a livrée sans défense à des ennemis armés. Par cette indigne perfidie, il s'est assuré des moyens de la perdre. Rome était ouverte à des soldats étrangers, dont les vêtements de peau l'effrayaient, et sans être encore prise, elle était déjà captive. Non content d'employer contre elle les armes des Goths, le traître a brûlé les ouvrages sacrés des Sibylles. Nous détestons la mémoire d'Althée, qui consuma le tison d'où dépendait la vie de son fils. Les oiseaux même sont touchés du crime que Scylla commit contre son père. Stilichon, plus criminel encore, a voulu abréger d'un seul coup la durée glorieuse d'un empire éternel. Furies vengeresses, laissez respirer Néron; employez les feux du Styx à tourmenter une ombre plus odieuse. Celui-là n'a frappé qu'une mortelle; celui-ci a frappé une divinité. L'un a immolé sa propre mère, l'autre la mère du monde entier. »

[2] M. de Chateaubriand l'a imité dans son poëme des *Martyrs*.

monibus : optimi principes, patres patriæ, reveremini annos meos, in quos me pius ritus adduxit, ut utar ceremoniis avitis; neque enim pœnitet : vivam more meo, quia libera sum. Hic cultus in leges meas orbem redegit; hæc sacra Annibalem a mœnibus, a Capitolio Senonas repulerunt. » Saint Ambroise et le poëte chrétien Prudence répondirent à Symmaque. « Ce n'est point avec des autels, ni avec des gâteaux sacrés qu'on se rend la Victoire propice, s'écrie le poëte espagnol; mais avec un travail généreux et l'aide du tout-puissant; loin, cette beauté hardie, coiffée avec art, aux ailes éclatantes, qui s'élance la jambe nue, la gorge soutenue d'un riche nœud et couverte d'un voile flottant :

« Non aris, non farre molæ Victoria felix
Exorata venit : labor impiger, aspera virtus,
Vis animi, excellens ardor, violentia, cura,
Hanc tribuunt, durum tractandis robur in armis.
Quæ si defuerint bellantibus, aurea quamvis
Marmoreo in templo rutilas Victoria pennas
Explicet, et multis surgat formata talentis,
Non aderit, versisque offensa videbitur hastis.
Quid miles propriis diffisus viribus optas
Irrita femineæ tibimet solatia formæ?
Nonquam penningeram legio ferrata puellam
Vidit anhelaotum regeret quæ tela virorum.
Vincendi quæris dominam? sua dextera cuique est,
Et deus omnipotens. Non pexo crine virago,
Nec nudo suspensa pede, atrophioque revincta,
Nec tumidas fluitante sinu vestita papillas. »

Page 253. Les Romains, qu'à cette heure aucun travail ne lasse,
Déposeront le casque et la lourde cuirasse;
Leur mollesse oublira l'art de munir les camps.

Végèce, qui écrivait ses *Institutions militaires* à la fin du quatrième siècle, fait ces réflexions judicieuses sur le relâchement alors récent de la discipline chez les Romains ses compatriotes (chap. xx et xxi) : « Il faut que nous parlions maintenant des armes offensives et défensives du soldat; sur quoi nous avons tout à fait perdu les anciennes coutumes. Et quoique l'exemple des cavaliers goths, alains et huns, qui se sont si heureusement couverts d'armes défensives, nous en dût faire comprendre l'utilité,

nous avons laissé notre infanterie découverte. Cependant, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Gratien, elle avait toujours porté le casque et la cuirasse; mais lorsque la paresse et la négligence eurent rendu les exercices moins fréquents, ces armes, que nos soldats ne portaient plus que rarement, leur parurent trop pesantes; ils demandèrent d'abord à être déchargés de la cuirasse, ensuite du casque. En s'exposant ainsi découverts aux flèches des Goths, ils en furent souvent défaits. L'expérience ne nous corrigea pas; et malgré la perte d'une infinité de villes considérables, qui suivit nos défaites, aucun de nos généraux n'imagina de rendre à l'infanterie ses armes défensives. Il arrive de là qu'un soldat exposé, pour ainsi dire, à nu, aux armes de l'ennemi, pense bien plus à fuir qu'à combattre. Mais, dit-on, la cuirasse et souvent même le casque accablent le fantassin. Oui, parce qu'il les porte rarement; au lieu que le fréquent usage de ces armes les lui rendrait plus légères, quelque pesantes qu'elles lui eussent semblé d'abord, etc. . . . .
Un camp bien retranché étant une espèce de place forte qui se porte partout, et où les soldats peuvent s'assurer des jours et des nuits tranquilles, même en cas d'attaque, rien n'est plus nécessaire que de leur apprendre à s'y bien retrancher. Mais il semble que le défaut d'usage nous ait entièrement fait oublier ce grand art. Depuis longtemps nos généraux n'assurent plus leur camp ni par des fossés, ni par des pieux; aussi s'y sont-ils vu insulter plus d'une fois, de nuit et de jour même, par des irruptions subites de la cavalerie barbare, etc. »

Page 253. Des peuples qu'elle ignore, affamés de pillage,
Comme des flots poussant d'autres flots vers la plage,
Accourront tour à tour du froid Septentrion,
Et fouleront aux pieds la fille d'Ilion.

Rome fut prise et saccagée par Alaric, onze cent soixante ans après sa fondation. Tandis que le fracas des maisons embrasées, les insultes, les cris, l'épouvante et la fuite répandaient une affreuse confusion dans la ville ravagée d'avance par la famine, comme si le ciel se fût armé de concert pour châtier la métropole de l'idolâtrie, dit l'historien français du Bas-Empire, un furieux orage se joignit aux dévastations des Goths, qui met-

taient sans pitié le feu aux maisons fermées, égorgeaient les femmes et les enfants sur le corps de leurs maris et de leurs pères, et ne respectèrent que les femmes et les filles qui s'étaient réfugiées dans les églises. La foudre écrasa plusieurs temples, fondit les lambris d'airain, et réduisit en poudre ces statues autrefois adorées, que les empereurs chrétiens avaient conservées pour la décoration de la ville. Ainsi Rome perdit en un jour l'éclat qui la rendait la première ville de l'univers. La majesté du nom romain fut à jamais flétrie. Rome subsista dans son étendue; mais son enceinte renferma beaucoup de ruines : ce ne fut plus, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'un grand cadavre; et une fois humiliée par Alaric, elle devint le jouet et la proie des autres conquérants barbares, parce qu'alors l'empire était desséché et caduc, et n'avait plus cette sève vigoureuse ni ce ressort qui lui avaient autrefois rendu ses forces.

Page 253. Ni les brûlantes eaux qu'un jour vomit la terre,
. . . . A ces vainqueurs obscurs
Du mont capitolin n'interdiront les murs.

Ovide, dans ses *Fastes* (liv. I), se fait raconter par *Janus* cette inondation miraculeuse, qui sauva Rome du joug des Sabins, et que Macrobe rapporte dans ses *Saturnales* (liv. I) :

En ce moment le dieu, caressant de sa main
Cette barbe aux longs poils qui descend sur son sein,
Me raconte comment un ornement frivole
Fit ouvrir aux Sabins les murs du Capitole,
Quand leur roi Tatius attaqua nos remparts.
Alors, comme aujourd'hui, dans la ville de Mars,
Par un roc escarpé qui domine sur elle,
On descendait des tours et de la citadelle.
Ils touchaient à la porte, où par un soin jaloux
Junon avait d'avance arraché les verroux.
Je n'osais pas de front combattre sa puissance;
Mais contre elle avec art j'usai de ma science.
Des sources de ce mont j'ouvris tous les canaux,
Et soudain en torrents je fis jaillir les eaux;
J'avais aux flots glacés mêlé des flots de soufre :
Ils brûlent; le chemin est fermé par un gouffre.

Le Sabin se retire, et par mon art sauvé
Ce lieu reprend la forme où je l'avais trouvé.
(*Trad.* DE SAINT-ANGE.)

Page 253. En vain pour réprimer leurs fureurs imprévues
La ville en javelots lancera nos statues,
Et nos marbres sacrés, ses infidèles bras
Du plus indigne joug ne la sauveront pas.
A ces hommes de fer tomberont en partage
Les dépouilles du monde. . . . .

Allusion au siége du Môle ou mausolée d'Hadrien, *moles Hadriani* (aujourd'hui le château Saint-Ange), par les Goths sous leur roi Vitigès. Les soldats de Bélisaire, qui s'y trouvaient renfermés, se défendirent avec de grandes statues qui décoraient ce monument, et qu'ils jetèrent sur leurs ennemis, les unes entières, les autres mises en pièces. « Au nombre de ces statues, dit Winkelmann (*Hist. de l'art chez les anciens*), se trouvait probablement le fameux Faune endormi, plus grand que nature, tout mutilé, que l'on conserve à Rome au palais *Barberini*, et dont on fit la découverte, en travaillant à l'excavation du fossé du château Saint-Ange. »

Genséric pilla les dépouilles de Jérusalem et les vases sacrés de Rome auxquels Alaric n'avait osé toucher, et ses Vandales emportèrent la moitié de la couverture de bronze doré du temple de Jupiter Capitolin, et enlevèrent non-seulement les statues de métal, mais encore les hommes que leur jeunesse ou leur adresse rendait propres à les servir. Lorsque Totila, roi des Goths, prit Rome à son tour, il détruisit une partie de ses murs, relégua dans la Campanie un grand nombre de patriciens et de sénateurs, qui y furent ensuite massacrés par les Goths, et il réduisit les habitants à une si grande misère, que l'on vit des grands de Rome, couverts de haillons, contraints de mendier leur pain de porte en porte, et de vivre des aumônes qu'ils recevaient des Barbares. Mais personne ne mérita plus de compassion que Rusticiana, fille de Symmaque, et veuve de l'illustre consul Boëce. Cette dame, plus distinguée encore par sa vertu que par sa naissance, après avoir épuisé ses grandes richesses à soulager ses compatriotes pendant le siége, ne rougit pas de se voir dans le même état que ceux qu'elle avait secourus, et de se vêtir comme une simple esclave. Les Goths, au lieu de l'assister, demandaient son sup-

plice, l'accusant d'avoir engagé par ses libéralités les commandants romains à renverser les statues du roi Théodoric, pour venger la mort de son père et de son mari. Mais Totila défendit qu'on lui fit aucune insulte.

Page 254. Les dépouilles du monde, honorable héritage
Qu'en ses foyers gardait l'éternelle cité,
Comme une offrande faite à sa divinité.

Rome avait un temple dans sa propre ville, déesse, dit Prudence, dont les autels sont arrosés de sang :

Delubrum Romæ colitur nam sanguine et ipsa
More deæ.

« Il y a une déesse *Roma* placée sur la tour du Capitole, dit M. de Bonstetten (*Voyage du Latium*). Si cette statue avait le sentiment de son état, quel eût été son supplice d'être condamnée, depuis tant de siècles, à voir les déserts qui entourent cette ville autrefois si superbe. »

Page 254. La Guerre, franchissant les états de Janus,
Pressera de son char les rives du Sarnus.
Du Vésuve le sang baignera les racines.
L'Opique pleurera ses remparts en ruines.

Il s'agit ici de la bataille sanglante livrée par les Romains, commandés par Narsès à Téia, roi des Goths, successeur de Totila, sur les bords du Sarnus ou Dracon, et où celui-ci périt après avoir combattu vaillamment. Cette victoire de Narsès mit fin au règne des Goths en Italie, que suivit la domination des Lombards. La ville forte de Cumes, où étaient déposés les trésors de Téia, et que défendait Aligerne son frère, fut rendue par celui-ci, après un siége d'un an, à Narsès, qui n'avait pu y pénétrer malgré une mine qu'il fit sauter.

Le dernier vers fait allusion aux invasions successives de tant de nations barbares, différentes de langage, de mœurs et de climat, qui, entraînées par Alaric, par Attila, par Genséric, par Odoacre, etc., inondèrent l'Italie, la dépeuplèrent par le fer et la famine, et détruisirent les villes de la Campanie, qui de plus se vit infestée dans le neuvième siècle par les Sarrasins, aussi cruels et aussi destructeurs que leurs devanciers.

Page 254. Et Parthénope même, expiant dans ces jours
L'oubli fatal des dieux protecteurs de ses tours,
Sans courage, verra de barbares cohortes
Abaisser jusqu'au sol ses murailles si fortes.

Naples, après un siége de peu de durée, ayant ouvert ses portes à Totila, celui-ci, pour éviter d'être surpris, et pour forcer les Romains à tenir la campagne, où il cherchait l'occasion de les combattre, fit démolir ses antiques murailles, qu'Annibal, en se retirant, avait jugées, dit Tite-Live, *haudquaquam prompta oppugnanti*, et qui avaient été réparées par Auguste et par ses successeurs; Totila ne laissa debout que la partie des murs qui regardait la mer (Procope, *de Bello Gothico*, lib. III).

Page 254. Aux dévastations d'avides conquérants
Se joindront de nouveau les efforts des Géants;
Ils tenteront, aidés de leur mère superbe,
D'engloutir les créneaux précipités sous l'herbe,
Avec les bords témoins de leur fameux revers.

Indépendamment des éruptions subséquentes du Vésuve, dont le père Della Torre nous a donné la suite chronologique dans l'histoire des phénomènes de ce volcan, il est à observer, avec Scipion Breislak, que depuis le dixième siècle de l'ère chrétienne, période dont l'histoire nous est connue, il s'est, à chaque période de deux siècles, opéré dans les champs phlégréens un phénomène volcanique extraordinaire. En 1538, un volcan a formé le *Monte Nuovo;* en 1301, une forte explosion se fit sentir dans l'île d'*Ischia*, et de la base de sa montagne sortit un vaste courant de lave qui s'étendit jusqu'à la mer. En 1198, la *Solfatara* s'enflamma, et tout le pays fut agité par de violents tremblements de terre. Avant 1198, nous ignorons les événements [1], non pas que les phénomènes aient manqué, mais parce que nous entrons dans ce période honteux pour l'espèce humaine, pendant lequel si peu d'hommes savaient lire et écrire, et où beaucoup moins encore étaient en état d'observer la nature.

[1] L'histoire a conservé le souvenir de deux embrasements de l'île d'Ischia, sous Antonin le Pieux et sous Dioclétien.

Page 255. Mes filles les neuf Sœurs, transfuges d'Aonie,
Pour leur retraite alors choisiront l'Ausonie.

Allusion à la dispersion des savants grecs, après la prise de Constantinople et la destruction de l'empire grec par les Turcs, dans le quinzième siècle, époque de la renaissance des lettres dans l'occident.

Page 255. Dévoilée à l'éclat de leur flambeau magique
Ta ville secouera sa cendre léthargique,
Et reverra le jour, mon fils, et son tombeau
De ses murs rajeunis deviendra le berceau.

Les nouvelles fouilles d'Herculanum, reprises en 1828 avec ordre, activité et succès, se continuent aujourd'hui avec une lenteur désespérante; les bras manquent :

Quel dieu la tirera de cette léthargie?

Il faudrait qu'Hercule lui-même vînt retirer sa fille de son tombeau. L'infortunée! on dirait que, redoutant encore la colère de Cybèle, elle n'ose point en sortir, et qu'elle préfère le destin d'Eurydice à celui d'Alceste, la paix ténébreuse du monument à l'éclat périlleux de la lumière céleste!

Oggi rivive perchè mal rivisse
Quella città che si nomò dal forte
Che il tricorporeo Gerion trafisse;

E più infelice della sua consorte,
Da cener no, ma da bitumi ardenti,
S'ebbe meschina una più cruda morte :

Quindi dal duro invoglio emerge a stenti,
E par che rimembrando i danni suoi
Di nuovo al giorno ritornar paventi.

(Mich. d'Urso, *I Nuovi scavi d'Ercolano.*)

A défaut d'Hercule, ah! puisse la voix du chantre d'Herculanum pénétrer jusqu'au palais du bienveillant monarque, dont ce dieu assura jadis les états par la défaite des Géants, et obtenir sur son âme reconnaissante le triomphe que la voix de l'époux d'Eurydice obtint sur un monarque immiséricordieux!

FIN.